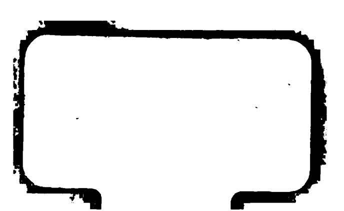

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08247013 3





LETTRES DU BOSPHORE

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

LETTRES DU BOSPHORE

BUCAREST — CONSTANTINOPLE
ATHÈNES



PAR

CHARLES DE MOÜY



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1879

A V..., Ctesse de M...

Je dédie les Lettres du Bosphore *à celle dont le cher souvenir a toujours été présent à ma pensée pendant que, si loin d'elle, j'écrivais ces pages.*

Cte C. de M.

INTRODUCTION

Ces lettres ont été écrites pendant un séjour de plusieurs années à Constantinople (1875-1878). J'ai pris et repris ce travail souvent à de longs intervalles, dans les rares instants de repos que me laissaient des fonctions élevées et laborieuses. Il a été ma seule distraction parmi bien des soucis et bien des tristesses. Les merveilleux spectacles de la nature dans ce pays du soleil, l'étude d'une civilisation qu'il est plus facile de critiquer que de comprendre, m'ont attaché et m'ont ému : j'aimais échapper, de loin en loin, pendant quelques heures, aux préoccupations des affaires diplomatiques, et en présence d'un Empire ébranlé, d'un peuple en détresse, d'une des grandes crises de l'histoire, je cherchais un peu de calme dans la contemplation des paysages, des monuments, des races diverses et des mœurs dont j'étais entouré. Ce livre est donc entièrement étranger à la politique présente; fidèle aux

devoirs de discrétion et de réserve que ma situation m'impose, je n'ai eu à aucun degré la prétention ou le désir d'y raconter les graves événements dont j'ai été le témoin et d'y rechercher la solution des redoutables problèmes qui se posent sur le Bosphore. Si j'ai présenté çà et là quelques observations sur les caractères généraux de la société, comme j'y eusse été conduit en parlant de tout autre pays, du moins ai-je toujours été animé des sentiments les plus sympathiques envers l'hospitalière nation ottomane et du plus profond respect pour la personne d'un souverain éprouvé par tant d'infortunes.

Puissé-je rencontrer auprès de la critique la même bienveillance que par le passé, auprès du public le même accueil favorable qu'avaient obtenu mes précédents essais! Je serais heureux si j'avais pu rendre les ineffaçables impressions que j'ai ressenties pendant mon séjour dans ces contrées lointaines, indiquer, si faiblement que ce fût, la splendeur des choses, les détails de la vie, la réalité si souvent semblable au rêve, et avoir donné quelque intérêt à ces études, soit pour ceux qui n'ont point vu les paysages et les scènes que je retrace, soit pour ceux dont mes récits ranimeraient les souvenirs.

LETTRES DU BOSPHORE

LETTRE PREMIÈRE

BUCAREST

I

C'est à Orsova et à Turno-Severin, têtes de ligne du chemin de fer de la Valachie, que l'on a la première vision vague de l'Orient. Jusque-là, plus ou moins, sur toute la ligne de Vienne à Pesth et de Pesth à Basiach, on a eu le sentiment d'une civilisation singulière sans doute, excentrique souvent, mais enfin toujours occidentale par ses tendances et ses aptitudes. Au contraire, lorsque, après avoir descendu le Danube pendant quelques heures, passé le sombre défilé de Kazan et les écueils des Portes de Fer, on aborde à Turno-Severin, comme je l'ai fait, par un beau coucher de soleil qui dore les grandes eaux du fleuve, illumine de ses clartés magnifiques l'intense azur du ciel et projette ses rayons sur le clocher grec de la ville roumaine, on sent qu'on est à la frontière d'un monde

nouveau, qu'on va respirer une autre atmosphère, et surtout qu'on est loin de la patrie.

Il est difficile de définir cette impression; telle qu'elle est, incertaine encore, mais décisive, on la subit sans bien se rendre compte des motifs qui l'imposent, car enfin on y a été conduit par une série de transitions presque insensibles dans les costumes, les physionomies des hommes et les formes du paysage. On ne la comprend clairement que plus tard, lorsque le spectacle pressenti, entrevu, se développe de plus en plus et la justifie, lorsque les indices progressifs, indéterminés d'abord, de plus en plus accentués, à un moment donné se transforment tout à coup en un fait évident et palpable. Néanmoins, dès Turno-Severin, on voit qu'on entre dans une région inconnue. Quand le lendemain matin, à la gare, j'ai traversé la foule bizarre qui se pressait autour du chemin de fer, j'ai constaté en un instant que de degrés en degrés j'avais franchi des abîmes et que je me trouvais au milieu de races étranges: c'était pour ainsi dire la première assise de cette Babel que nous appelons l'Orient où se retrouvent et se mêlent tous les types, toutes les langues, toutes les mœurs et toutes les formes de la pensée ou de la fantaisie humaine dans un désordre qui a son harmonie. Comme je vous le disais, c'est une impression, mais elle est profonde. Le paysan valaque, revêtu de son sayon grossier; le pope à la longue barbe noire, coiffé de son bonnet ou chapeau sans bords, en forme de tuyau; la femme roumaine habillée d'étoffes voyantes et la plu-

part du temps nu-pieds; les demi-dames du pays imitant gauchement les modes françaises avec des robes venues on ne sait de quelle marchande à la toilette de bas étage et des vestes de velours noir bordées de fourrure teinte en jaune vif; les portefaix bulgares, les laboureurs de Craïova, de Pitesti, accoutrés encore aujourd'hui comme les Daces vaincus que la Rome impériale a sculptés sur les spirales de la colonne Trajane, toute cette multitude, si différente de l'Occident, atteste à la pensée que la séparation s'est faite, et qu'il ne faut plus en regardant autour de soi se placer dans l'ordre d'idées qu'on a apporté de Paris et conservé à travers l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie.

Le chemin de fer, dès qu'il a quitté la gare, monte sur une haute colline par un système de courbes savamment calculées. Aussitôt apparaissent les villages valaques formés de huttes recouvertes de paille, et que de loin on croirait de petites meules : ce ne sont plus les gais hameaux de France aux maisons blanches que domine un petit clocher; tout semble au niveau du sol, et la couleur de ces tristes demeures se fond avec les tons noirâtres de la terre et les nuances rousses des arbres à l'automne. L'homme, la cabane et la glèbe paraissent ne faire qu'un bloc uniforme, être attachés l'un à l'autre, subir la même destinée comme ils ont le même aspect morne et sombre. Mes compagnons de route et moi, nous étions émus devant ces premiers symptômes, lorsque nous fûmes distraits par une antithèse inattendue.

La scène changeait tout à coup, et au pénible spectacle de cette misère laborieuse et accablée succédaient le bruit, le mouvement, les couleurs brillantes d'un marché nomade installé sur les flancs d'une verte colline. Des tentes, des baraquements, serrés les uns contre les autres, étaient dressés en plein champ, et la foule la plus bizarre, surtout la plus bariolée, circulait gaiement alentour. Il y avait là tous les costumes de la Valachie, et, comme nous passions un dimanche, nous avions devant les yeux les élégances de la toilette nationale. Si pauvres que soient ces filles de campagne, elles ont des oripeaux d'un certain prix à revêtir les jours de fête, et il y a comme un souvenir des modes populaires d'Italie mélangées de réminiscences bohémiennes dans ces jupes courtes éclatantes, ces tabliers blancs à larges plis, ces jolis corsages de velours brodé, ces vestes pailletées d'argent et d'or; les poses à la fois indolentes et provocantes, les figures quelque peu hardies et sensuelles sont bien d'accord avec les nuances bruyantes du costume : tout cela étincelle et se pavane au milieu des chariots attelés de bœufs gris à longues cornes, des petits chevaux qui piaffent, des marchandises étalées dans des boutiques roulantes. Les hommes couverts de peaux de mouton vont et viennent dans ce tumulte : on en voit sur les routes avoisinantes qui accourent au galop de leurs montures, tandis que les femmes suivent à pied. Non loin de là, des campements de Tsiganes se groupent dans d'étranges attitudes : les femmes aux cheveux noirs ébouriffés sont accroupies devant les mar-

mites qui fument, et des petits enfants tout nus courent gaiement à la maraude. Rien de plus vif, de plus saisissant que cet ensemble composé comme un lever de rideau ; il nous a fait oublier un instant les tristesses de la campagne que nous venions de traverser. Dès le début, le hasard nous avait mis sous les yeux un coin de la société orientale sombre et pittoresque, misérable et riche en couleur, dans cette double apparition sous le même rayon de soleil.

Plus loin, on entre dans la région des grandes plaines. On retrouve dans la petite Valachie quelque chose de l'aspect monotone du steppe hongrois. A perte de vue, et de quelque côté que l'on regarde, s'étend un horizon morne : çà et là, des champs couverts de broussailles, puis des cultures pauvres, un arbre isolé, rabougri, perdu dans l'espace désert ; des troupeaux maigres, gardés par un berger pensif appuyé sur son bâton ; au fond, de minces collines profilent leurs contours plats et jaunâtres dans une brume légère. Craïova, la principale ville de ce pays si triste, dresse au loin ses maisons basses et son clocher de fer-blanc ; au delà comme avant, la plaine vide et attristée. L'homme manque sur cette terre mélancolique : on y ressent l'impression de la solitude muette ; l'âme y demeure interdite et morose. Les rivières mêmes, ailleurs joyeuses et qui animent ordinairement le paysage par le verdoyant aspect des gazons et des feuillages de leurs bords, ne modifient point ici la forme des choses : ces petits affluents du Danube, dont l'Oltu est le plus considérable,

coulent entre des rives sablonneuses, à ras de terre, et leur eau lente et peu profonde est versée par une urne avare.

A travers ces vagues étendues, à peine variées à de grandes distances par quelques bouquets de bois sans élévation, et j'oserai presque dire sans verdure, tant les arbres ou plutôt les arbustes y sont clair-semés et malingres, on arrive à Pitesti, autre petite ville pareille à un îlot solitaire au milieu des surfaces incommensurables. Mais ici, peu à peu, à l'horizon le sol s'élève ; les premiers contre-forts des Carpathes apparaissent au loin dans les vapeurs du soir; leurs masses se dessinent comme un énorme bloc d'ombre : ce sont des montagnes sévères, dont les sinuosités majestueuses ne sauraient séduire le regard ; leurs courbes amples et monotones s'enchaînent les unes aux autres sans laisser dans l'esprit le souvenir de quelque configuration hardie ou de quelque forme souriante, et c'est sans regret qu'on les voit peu à peu s'envelopper du crépuscule et se perdre dans la nuit. Deux heures se passent : des lumières lointaines percent la brume comme des étoiles. Un long coup de sifflet annonce la fin du voyage. Nous sommes à Bucarest après avoir fait quatre cents kilomètres dans le désert.

II

Bucarest est une ville dont le caractère est la juxtaposition étrange de deux formes opposées de la société humaine. L'Occident et l'Orient s'y rencontrent, s'y mêlent, s'y coudoient en quelque sorte avec une tranquillité parfaite et sans paraître surpris l'un et l'autre de se trouver sur le même terrain. Les tendances les plus contraires, les races les plus diverses vivent ensemble dans un immense caravansérail dont la superficie égale celle de Paris et dont l'aspect est celui d'un bourg prodigieusement vaste. Deux cent mille habitants occupent cet espace où peu de maisons ont plus d'un étage, où des terrains vagues s'étendent entre les plus élégants hôtels. Dans cette large plaine où s'est réunie, on ne sait pourquoi, une aussi considérable agglomération d'hommes, rien ne forçait de concentrer les habitations sur un point quelconque, et la foule s'est dispersée tout à son aise comme des marchands ambulants sur un champ de foire illimité.

La nationalité roumaine est incontestablement très-forte, puisqu'elle s'est maintenue à travers les siècles et malgré les nombreux coefficients qui semblaient devoir la dissoudre. Le danger était aux quatre points cardinaux : néanmoins elle a résisté. C'est un fait historique indéniable. Mais cette nationalité a un aspect

spécial et pour ainsi dire unique : il n'y a pas d'homogénéité dans ses formes extérieures : le Parisien et le Dace, le Russe et l'Oriental sont mêlés dans le Roumain, qui de cette fusion même a fait son caractère particulier : sur ce territoire, les formes les plus disparates de la civilisation ont acquis le droit de cité, et leur diversité même produit une singulière harmonie. C'est là précisément la destinée exceptionnelle de ce pays placé sur la lisière de deux mondes : c'est son originalité et sa grandeur. Son rôle historique apparaît ainsi à première vue : la nécessité de son indépendance est palpable, car on ne peut le rattacher ni à l'Occident ni à l'Orient. Il est entre les deux, et sa vie propre est faite d'éléments qui coexistent sans se confondre; si l'un d'entre eux devenait prédominant et absorbait l'autre, la Roumanie perdrait son caractère et abdiquerait sa mission. Il faut qu'elle soit ainsi composée d'antithèses : c'est la loi de sa situation géographique : son rôle providentiel est d'unir sur son territoire libre les mœurs extrêmes de l'Occident qui finit et de l'Orient qui commence.

Il paraît très-simple à Bucarest de rencontrer à deux pas de distance la plus fine voiture de Paris et un chariot attelé de quatre buffles ; un homme du monde, vêtu à la dernière mode du boulevard des Italiens, croise en passant un paysan habillé de la peau de mouton des indigènes du bas Danube; le juif à la robe noire, à la mine indécise, à l'œil craintif, accoutumé depuis des siècles au mépris et à la servitude, s'efface devant l'archimandrite coiffé d'une mitre de velours et dont la



Bucarest.

riche pelisse est garnie de fourrure épaisse; le grossier Bulgare en haillons, le Dalmate, qui aime les couleurs voyantes, forment la plèbe bigarrée que traverse fièrement un palikare à veste rouge et fustanelle blanche; des boutiques dont ne voudrait pas le dernier des petits marchands de France vivent côte à côte avec des magasins de luxe qui ne dépareraient pas la rue Vivienne. Il serait impossible à un voyageur, qui aurait été transporté là pendant son sommeil par quelque prodige, de dire à première vue dans quel pays il se trouve; au milieu de cette région fantastique et indécise où se croisent des mœurs et des tendances inverses, la barbarie et la civilisation, tantôt il se croirait dans un village et tantôt dans une capitale. Tout cela est d'ordre composite, fait de pièces et de morceaux; nulle part de forme caractérisée, de société distincte, et cependant l'unité roumaine est faite de ces contradictions bizarres.

Les classes élevées et le peuple présentent la dissemblance la plus sensible. Les premières sont devenues presque occidentales, l'autre est resté le paysan du Danube. Mais lorsqu'on dit que les classes élevées sont occidentales, il faut s'entendre : elles le sont à leur manière, et ne ressemblent pas, quand on y regarde de près, à la société de Paris, de Londres ou de Berlin. Elles ne se sont pas ici formées elles-mêmes; après avoir longtemps vécu sous un joug qui comprimait leur intelligence très-vive et leurs ressources considérables, elles se sont trouvées soudain affranchies par l'Europe sans s'être fait par leur initiative une personnalité bien

accusée; alors rencontrant devant elles toutes les facilités que la vie moderne procure à l'assimilation des races, elles en ont fait usage sans avoir besoin d'agir par elles-mêmes pour se développer. Aussi, tandis que tous les peuples de l'Europe se sont façonnés isolément, à des époques où, ne pouvant communiquer que difficilement les uns avec les autres, ils étaient obligés de se créer des mœurs, des idées, des inspirations qui leur fussent propres, les Roumains, inondés sur-le-champ des produits de l'Europe, élevés aisément dans nos grandes villes, initiés à toutes les inventions de notre luxe, imbus de notre littérature, imprégnés pour ainsi dire de l'atmosphère des nations les plus raffinées, dotés même d'institutions libérales toutes faites, se sont trouvés passer d'un état presque barbare à une civilisation très-avancée sans avoir connu ces transitions lentes que la force des choses a imposées à la plupart des nations. Privilége ou désavantage, ils ont subi cette condition de leur destinée; c'est pourquoi ils n'ont en réalité aucune physionomie bien tranchée, ne possèdent ni une puissante littérature, ni une industrie, ni une architecture qui leur appartiennent, et ne peuvent guère concevoir d'autre progrès que l'imitation plus ou moins heureuse des peuples européens. C'est pourquoi encore leur capitale n'a pas de couleur particulière, et est demeurée un point de jonction où se rencontrent, dans le tumulte et la confusion, des castes inférieures qui, faute d'argent et de direction, sont restées à peu près 'elles étaient au temps de la servitude, et une

société supérieure qui s'est assimilé d'un bloc, sans les avoir obtenues par le travail et la réflexion, les habitudes et les institutions étrangères. De là ces étonnantes antithèses de luxe français ou russe et de misère orientale, cette absence apparente de cohésion entre les divers éléments qui semblent réunis par le hasard plutôt que par les attractions de la vie commune, et cet aspect indéfinissable au premier abord d'une immense cité où l'on est tout surpris d'entendre parler la même langue à des gens qui semblent venus des points opposés de l'univers.

Bucarest occupe une telle étendue, et cette étendue est si monotone, faute de monuments remarquables et de quartiers curieux, qu'on n'a pas de description bien détaillée à en faire. Les photographes du pays semblent avoir compris le peu d'intérêt artistique de la ville, car ils n'ont chez eux qu'un très-petit nombre de vues, et tandis que, dans les grandes cités du continent, on n'a que le choix dans la multitude des photographies qu'on présente au voyageur, à Bucarest, on a beaucoup de peine à se procurer quelques souvenirs. Les édifices publics sont en effet très-peu nombreux. On remarque en première ligne la Métropole, située sur une hauteur d'où l'on découvre une grande partie de la ville; cette église est très-petite, recouverte de peintures dans le style purement hiératique et sans aucune valeur : le chœur est fermé, comme dans toutes les églises grecques, et l'on n'y peut citer comme œuvre de quelque prix que des stalles de chêne sculpté destinées aux prêtres pendant les offices. Au moment où

nous y sommes entrés, le temple était désert, et dans un des côtés de la croix, auprès de la châsse de saint Démètre, le saint du pays, une femme en deuil se tenait en prières, pleurant à chaudes larmes, tandis qu'un pope psalmodiait auprès d'elle les hymnes du rituel grec.

L'humble demeure d'un des plus grands personnages de la Moldo-Valachie, l'archevêque de Bucarest, primat de Roumanie, chef par conséquent de cette église autocéphale, est située en face de la métropole et à côté de la Chambre des députés roumains. Nous avons visité cette salle qui peut contenir environ deux cents personnes et dont les membres exercent par leurs votes une certaine influence sur les destinées de l'Orient. Du haut de la colline où sont construits ces édifices, on aperçoit de nombreux clochers de fer-blanc, surtout celui de Saint-Georges, l'un des temples les plus vénérés, autrefois entouré d'un de ces vastes couvents à grands jardins que les vieillards de Bucarest se souviennent d'avoir admirés dans leur jeune âge et dont il reste encore çà et là dans la ville quelques pans de mur ou quelque porte byzantine. Aujourd'hui, un square parisien entoure les anciennes basiliques, et l'édilité de Bucarest a exproprié ces antiques monastères : des rues ont passé sur leurs débris.

Nous saluons au passage, emportés au galop d'une de ces voitures de louage si propres et si bien attelées, qui sont un des meilleurs luxes de la ville, la tour construite en 1709 par les soldats de Charles XII, roi de

Suède, comme un observatoire d'où ils dominaient les environs. Le palais du prince régnant n'est qu'une vaste maison sans le moindre appareil, et nous nous engageons dans la rue Mogosoï, grande artère de la cité, bordée, dans la plus grande partie de son parcours, d'hôtels charmants, pareils aux maisons de campagne des riches Parisiens à Marnes ou à Ville-d'Avray : l'un des plus élégants est celui du représentant de la France : le corps diplomatique et consulaire accrédité auprès du prince a tenu évidemment à ne pas rester au-dessous du luxe des nombreux boyards qui viennent dépenser l'hiver leurs revenus à Bucarest.

Au bout de la rue Mogosoï, s'ouvre la Chaussée, qui est l'avenue des Champs-Élysées de la capitale de la Roumanie, vaste promenade entourée à droite et à gauche de jardins anglais fort agréables et qui s'étend au loin dans la plaine. C'est là que, pendant la saison, les aristocraties de naissance et de fortune viennent étaler leurs équipages et leurs toilettes. Paris en grande partie fournit ce luxe fastueux. Il y a souvent deux ou trois rangs de voitures sur les deux côtés de la promenade, et les Champs-Élysées dans les beaux jours de l'hiver ne montrent pas de plus riches attelages, de plus jolies robes, et des livrées plus somptueuses. Puis, quand on rentre dans la ville, on retrouve l'antithèse, les sayons grossiers du Valaque et du Bulgare, les popes râpés, les rues marécageuses. On a eu la vision de Paris, et l'on retombe dans les tumultueuses discordances que présente une race encore mal équilibrée qui prend sou-

vent les vices pour une élégance et qui ne voit pas toujours assez à quel point la corruption chez les grands peuples est rachetée par tout un passé et tout un présent de vertus laborieuses et sévères. Quoi qu'il en soit, il y a une force et une vitalité très-visibles dans ce pays qui ressemble par certains côtés à une serre et par d'autres à des champs en friche.

Remarquons, en passant, des travaux d'agrandissement entrepris avec ardeur, un musée qui attend encore des objets d'art, la place et le palais du Sénat, devant lequel est placée la statue en bronze de Michel le Brave, œuvre énergique de Carrier-Belleuse; des hôtels garnis, aménagés comme les meilleurs de France ou d'Allemagne; des maisons particulières, où sont entassés les meubles de prix, les bronzes, les cristaux, les soieries qu'on admirerait dans les plus riches capitales. La Roumanie a emprunté ces splendeurs à l'Europe occidentale; elle ne les produit pas, mais elle les paye fort cher, avec ce goût passionné du bien-être et de l'éclat qui caractérise ses classes élevées; les classes inférieures restent immobiles, à peu près pareilles à ce qu'elles étaient au temps de Trajan, dont le peuple roumain aime assez à évoquer la mémoire dans son dialecte qui représente encore aujourd'hui, avec quelques importations étrangères et corruptions amenées par le temps, le langage du soldat de Rome expatrié sur le Danube. Le ministère de la guerre s'appelle le ministère de *Resbelu* (Res belli), et partout on retrouve les traces de l'idiome usuel des vétérans de

l'armée impériale transformés en agriculteurs dans les plaines de la Dacie et dans les forêts bulgares.

Quand on a vu, outre ce que nous venons d'indiquer, le jardin public dessiné comme un petit bois de Boulogne avec son lac en miniature et ses belles rangées d'arbres verts, il est temps de dire adieu à Bucarest et de prendre, pour entrer dans le véritable Orient, le chemin de fer de Giurgewo.

LETTRE II

LE DANUBE ET LA MER NOIRE

I

Le trajet de Bucarest à Constantinople est assez court, mais il faut changer cinq fois en vingt-quatre heures ses moyens de locomotion : on va en chemin de fer de Bucarest à Giurgewo sur le Danube ; à la gare, des voitures vous conduisent au bord du fleuve ; on traverse le Danube dans un petit bateau à vapeur jusqu'à Routschouk ; là on trouve le chemin de fer qui vous mène à Varna, et enfin à Varna on s'embarque sur la mer Noire. C'est très-clair, mais peu commode ; il faut compter avec les retards presque inévitables à Routschouk, où le chemin de fer attend l'arrivée des paquebots-poste du Danube généralement attardés de plusieurs heures, soit par les basses eaux, soit par les brouillards, et à Varna il arrive de temps en temps que l'état de la mer ne permet pas l'embarquement. Comme il n'existe point de port dans cette belle rade où il eût été cependant si aisé et si utile d'en construire, il faut aller trouver le paquebot sur des barques, et si la vague est trop grosse, le danger évident oblige les

voyageurs à s'abstenir. Il en sera ainsi tant qu'une administration plus active n'aura pas fait en sorte que les paquebots puissent venir à quai.

La route de Bucarest à Giurgewo est profondément triste. Elle parcourt pendant deux heures d'immenses plaines qui peuvent être excellentes pour l'agriculture, mais qui présentent aux yeux le plus monotone des paysages. Le jour où je l'ai suivie, il faisait un de ces temps gris, froids et pluvieux qui ajoutent encore à la sombre physionomie des choses. Peu ou point de villages, quelques petits arbres, des troupeaux épars, et là-dessus un ciel uniforme, de plomb, glacial. J'étais navré en arrivant à Giurgewo. Là on est encore à une bonne distance du Danube. Pour traverser la ville et gagner le rivage, on monte dans des petites voitures découvertes traînées par deux maigres baridelles qui vont cependant assez vite sur une route inégale où des chevaux civilisés se briseraient aisément les jambes.

Giurgewo est assez pittoresque : ses maisons se groupent heureusement autour d'une vaste place où s'élève une église à clocher, et toutes ces petites bicoques entourées de jardins, égayées par des plantes grimpantes, ont vraiment bon air. Nous en remarquons quelques-unes, bien situées, avec des façades de villas rustiques, et nous passons comme le vent, rudement secoués par l'âpre terrain sur lequel courent nos deux petits chevaux efflanqués. Une fois hors de la ville, le sol est encore plus accidenté, les trous se multiplient, mais les petits chevaux galopent toujours. On monte,

on descend ; on traverse des ponts de bois étroits, assez mal joints, et tremblants sous le poids de la voiture, des petits bras stagnants du Danube dont l'eau profonde frissonne au vent du matin ; puis on s'arrête devant une chaumière de mauvaise apparence, et le cocher nous fait comprendre que nous sommes à la douane roumaine et qu'il faut montrer nos passe-ports. Cette formalité accomplie, nous reprenons notre course, passant encore deux ponts aussi peu rassurants que les autres et où il faut prendre la file à la suite de lourds chariots attelés de bœufs. Bien entendu, sur ces ponts il n'y a point de parapets, et à voir comme leurs planches craquent et ploient, on se demande comment les bœufs, les chariots, les véhicules et les voyageurs ne s'en vont pas ensemble dans la rivière. Cette petite fête coûte cinq francs, et l'on est au bord du Danube.

On est dédommagé, il faut bien le dire, — puisque après tout on est arrivé sain et sauf, — par l'imposante grandeur du spectacle qui se présente devant les yeux. Le fleuve, ce matin-là, roulait des eaux jaunes et sablonneuses ; un vent assez fort agitait sa surface où de petites vagues s'entre-choquaient avec un peu d'écume : on eût dit, à son mouvement et aussi à son immense largeur, un véritable bras de mer. Au loin, dans la brume, apparaissait la rive turque, plus élevée que la rive roumaine ; à droite et à gauche, la vaste nappe d'eau s'enfonçait dans les profondeurs d'un horizon sans limites. On n'entendait d'autre bruit que le clapotement du flot et le murmure profond de la

masse du fleuve s'épanchant au milieu d'un désert. Il était impossible de n'être pas ému devant cette mystérieuse solitude et devant la majesté de ce paysage morne. On voyait à peine quelques voiles au milieu du courant rapide entre un ciel bas et les eaux sombres.

Le petit bateau à vapeur qui fait la traversée du fleuve est sale et encombré : sa chambre intérieure, où trois ou quatre Turcs fumaient paisiblement, a l'air d'un corps de garde de mauvaise mine. On attend là, — car sur cette route il faut toujours attendre quelqu'un ou quelque chose ; — puis, au bout d'une heure, on démarre, et l'on va en obliquant vers la rive ottomane. C'est l'affaire de vingt minutes, et l'on est sur les domaines du sultan, entre les griffes d'individus qui se précipitent sur vos bagages comme s'ils les voulaient piller et qui se bornent, heureusement, les uns à prétendre les porter, malgré vos dénégations énergiques, les autres à les visiter minutieusement en y fourrant leurs doigts malpropres et crochus. Puis on apprend qu'il faut, bien entendu, attendre dans la gare que le chemin de fer parte, et que le chemin de fer partira on ne sait au juste quand, dès que le paquebot avec lequel il correspond sera arrivé au port. On a le droit de déjeuner; seulement il n'y a pas de buffet.

Le mot « hôtel » écrit en grosses lettres sur une petite maisonnette blanche à volets verts située en haut d'une colline proche de la gare, attira heureusement mes yeux, et je conçus la pensée audacieuse de trouver quelque nourriture dans cette auberge solitaire où l'on

semblait parler français. Ce n'était pas beau, ce n'était guère propre; mais enfin, à Routschouk, en plein pays bulgare, on n'a pas le droit d'être difficile; et d'ailleurs, du haut de cette éminence, j'avais une vue superbe sur le Danube, et peu de salles à manger ont une semblable bonne fortune. A quelque chose malheur est bon : en voyage il faut accepter ces axiomes philosophiques et les appliquer aux accidents imprévus. Le retard du bateau m'avait permis de déjeuner : il me permit encore une agréable promenade au bord du fleuve. Le soleil avait pris de la force, les nuages avaient disparu, l'eau, tout à l'heure jaune, était devenue bleue, et un paysage aussi lumineux que celui du matin était sombre resplendissait sous un ciel baigné par les clartés automnales.

II

Nous montons en wagon sur un chemin de fer dont on ne saurait dire que du bien pour beaucoup de causes. D'abord, il est conduit avec prudence, les voitures sont fort douces et convenablement aménagées; ensuite et surtout, il a l'immense mérite d'être le premier tronçon au nord de la grande ligne qui reliera dans peu d'années, j'espère, Constantinople à Paris. Il suffira d'une construction de deux cents kilomètres pour faire aboutir à Choumla, qui est l'une des stations

le cette ligne, le réseau qui va déjà de Stamboul à Andrinople, puis à Philippopoli. Dès que ces cinquante lieues seront terminées, un grand fait politique et industriel sera accompli : on ira par une voie ferrée ininterrompue de Constantinople à Routschouk; là on prendra le Danube jusqu'à Basiach où aboutit le chemin de fer hongrois qui mène droit sur Vienne et sur Paris, en attendant que la ligne de Philippopoli aille jusqu'à Nitsch à la frontière serbe, et que la voie de Nitsch à Belgrade permette d'éviter même le transit par le Danube. Le jour où ce dernier travail sera achevé, où un vaste pont aura relié les deux rives du fleuve — et tout ceci en définitive n'est pas une œuvre très-longue et très-difficile, on ne quittera pas le chemin de fer, de la Pointe du Sérail au boulevard de Strasbourg. Ce sera une des belles victoires de la civilisation.

Revenons aux choses présentes. On ne met guère plus de huit heures pour franchir la distance qui sépare Routschouk de Varna. On pourrait aller plus vite en négligeant quelques stations; mais l'*express* n'est pas encore dans les mœurs de la Turquie. Le chemin passe d'abord à travers des steppes assez mornes où l'on pourrait établir de belles cultures, et qui sont abandonnées aux herbes folles et à la broussaille; puis il se rapproche des Balkans et descend rapidement vers la mer. Quand nous sommes arrivés à Varna, le ciel était couvert de nuages; il faisait nuit close et même nuit noire, et nous n'avons rien vu de la ville que les lumières semées dans une vaste et profonde obscurité.

C'est avec des lanternes que nous avons gagné le bord
la mer, heureusement fort calme, et que nous no
sommes embarqués sur le canot qui conduit à un kil
mètre de là jusqu'au paquebot à l'ancre dans la rad
En vingt minutes, bercés par les vagues et bien condu
par de vigoureux rameurs, nous arrivons jusqu'
Neptune, paquebot-poste du Lloyd autrichien, qui f
le transit de la mer Noire. Ce navire semble solid
ment construit; il est propre, commode, et les cabin
ont une convenable largeur. A dix heures, nous levo
l'ancre : le ciel s'est éclairci, et les étoiles se mire
dans le Pont-Euxin.

Dès le point du jour, les rayons du soleil, pénétra
gaiement par la lucarne de la cabine, me font ouvri
les yeux, et le plus joyeux spectacle m'accueille su
le pont. La mer s'étend dans tous les sens comme un
large nappe d'un bleu d'ardoise; quelques oiseau
voyageurs, l'air très-effarouché, volent d'un bord
l'autre du bâtiment; des troupes de dauphins sauten
dans les vagues et nous suivent avec rapidité. Le solei
trace devant nous une ligne lumineuse, et nous avon
l'air de nous avancer dans un chemin de feu. Le calme
est profond sur la mer souriante et dans le ciel sans
bornes. Sur le bateau, le mouvement des passagers
rompt la monotonie du voyage; on a établi à l'arrière
une tente basse, complétement close, où s'est installé
en plein air tout le harem d'un Turc de l'Asie Mineure;
femmes et enfants, maîtres et serviteurs ont dormi là
toute la nuit, sous ce mince abri de toile, comme s'ils

étaient campés dans le désert. De temps en temps, une main curieuse soulève de l'intérieur un pan de la tente, et les grands yeux noirs d'une femme voilée ou d'un marmot espiègle interrogent l'horizon. A côté de moi, à l'extrémité de la proue où je me suis assis pour mieux voir l'espace de la mer et du ciel, un pauvre musulman s'avance d'un air grave, étend un petit tapis, ôte sa chaussure, se tourne vers l'Orient, se prosterne à plusieurs reprises la face contre terre et fait sa prière avec une foi paisible, sans paraître même regarder les chrétiens qui l'entourent. Spectacle touchant et qui contient plus d'un reproche pour nos âmes légères! Combien parmi nous avaient prié, ce matin-là, comme ce simple paysan?

A midi, la terre commence à apparaître au loin, pareille à un long ruban noir : tous les passagers montent sur le pont. Nous approchons de l'entrée du Bosphore; la côte grandit, on en distingue les ondulations et les inégalités. Quelques minutes encore, et l'on aperçoit comme la vaste embouchure d'un fleuve qui s'ouvre entre deux collines vertes. Ce ne sont que deux collines, il est vrai; mais l'une s'appelle tout simplement l'Europe et l'autre l'Asie. Nous entrons dans le détroit.

Il est impossible de rendre l'impression qu'on éprouve en quittant la mer Noire et en pénétrant dans ce large canal qui sépare deux mondes. Les rives que la clarté de l'air fait paraître assez rapprochées sont couvertes de verdure : on croirait qu'on s'avance dans la merveil-





LETTRES DU BOSPHORE

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

LETTRES DU BOSPHORE

BUCAREST — CONSTANTINOPLE
ATHÈNES



PAR

CHARLES DE MOÜY



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1879

A V..., Ctesse de M...

Je dédie les Lettres du Bosphore *à celle dont le cher souvenir a toujours été présent à ma pensée pendant que, si loin d'elle, j'écrivais ces pages.*

Cte C. de M.

kand et de Khiva; ils s'y rencontrent avec l'homme de l'Hedjaz, presque nègre, le fanatique de Djeddah, au turban vert, qui jette des regards sombres sur les infidèles; avec le voyageur des hauts plateaux de l'Inde, coiffé de cachemire, venu à travers l'Asie à la suite des longues caravanes; avec le naturel de la haute Judée, maigre et à peine vêtu, les cheveux longs épars ou tressés, la barbe noire en pointe ou fourchue, qu'on voudrait voir comme le Baptiste ceint d'une peau de mouton, qui ramène autour de ses membres grêles un grand lambeau d'étoffe verte et qu'on s'imagine volontiers, tant il est hâve et déssèché, nourri des sauterelles du désert. Puis, au milieu de ce désordre, de ces hommes de toute tribu, de toute langue et de toute nation, circulent les femmes turques enveloppées du *feredjé* de couleur aiguë, vert-pomme, rouge cerise, bleu intense, d'une seule nuance, la figure à demi voilée d'une transparente mousseline qui laisse apercevoir, au-dessus de grands yeux d'un brun sombre, allongés encore par la teinture, des contours quelque peu alourdis; elles traînent après elles des négresses également voilées et des bandes d'enfants habillés de cotonnades aux couleurs voyantes, souvent blanches à raies rouges, coiffés de toques mordorées d'où s'échappent de magnifiques cheveux bouclés. Puis les voitures vont et viennent, escortées de cawas à cheval, d'eunuques noirs, remplies de gros pachas à barbe grise ou de dames élégantes masquées du *yachmak* de mousseline. Nombre d'Européens en chapeaux noirs

se mêlent à ce tourbillon ; tout ce flot passé, se heurte, se presse, s'écoule et se renouvelle, s'arrête aux petites tables des marchands, aux boutiques de fruits arrangées avec un goût exquis sur les deux extrémités du pont, aux embarcadères des bateaux à vapeur du Bosphore, de Scutari et d'Eyoub qui accostent le long des grands parapets de bois, tandis que, sur toute l'étendue de ce chemin flottant, de nombreux mendiants pullulent, accroupis, debout, étendus, dans toutes les attitudes de la faiblesse et de la prière, quémandant d'une voix lamentable, sur tous les tons de la plainte, chansons monotones, obsécrations religieuses, indéfinissables murmures.

Étrange cour des miracles dans le plus beau site de l'univers! Callot y trouverait tout un monde de loqueteux, de souffreteux, de pauvres diables à mine piteuse, d'estropiés, d'aveugles et d'imbéciles. Les plaies béantes, les horribles lèpres, les membres desséchés, les dislocations incompréhensibles, les gibbosités et les amputations, toutes les contorsions du squelette humain s'étalent en plein soleil. Il y a surtout des aveugles — les malheureux! aveugles devant le Bosphore! — Ils m'ont toujours ému plus que les autres misérables. Celui-ci se tient tout droit, appuyé sur son bâton, la main tendue, ses yeux blancs tout grands ouverts, immobile, semblable à quelque mystérieux stylite, tout le jour à la même place, laissant échapper de temps à autre de ses lèvres quelques mots pareils à un soupir. Celui-là, les jambes repliées, les bras en l'air, comme en extase,

lève au ciel ses prunelles incolores en psalmodiant un hymne inconnu. A côté, un cul-de-jatte couvert d'un sarrau rougeâtre, coiffé d'un fez crasseux, se promène sur ses mains dans la boue, en jetant aux passants des regards suppliants et sinistres. Un autre, les reins brisés, s'avance à quatre pattes, et ressemble avec sa grosse tête enturbannée à quelque plantigrade hideux. Non loin, un Arabe à genoux, face noire et barbe grise, flanqué de deux enfants aux joues hâves, agite un moignon difforme; d'autres sont affaissés sur eux-mêmes, inertes et muets, portant dans leur attitude écrasée et sur leurs mornes visages la résignation des races fatalistes et comme le sceau de quelque impitoyable malédiction. Nul ne les regarde, et rarement une obole les distrait de leur contemplation sombre. La misère a-t-elle ses mystiques, et dans ce corps malsain l'âme emprisonnée est-elle bercée par quelque rêve obscur? De Galata jusqu'à Stamboul ces fantoches se succèdent comme sur une voie douloureuse; des femmes, masses de haillons aux couleurs incertaines, s'accroupissent sur le sol, la tête et la face couvertes de voiles salis et déchirés; parfois courbées en deux et le menton sur les genoux, elles restent là, pâles et comme effondrées; une petite fille émaciée, épave de quelque tribu d'Égyptiens errants, noire, ébouriffée, roulant des yeux à demi éteints, l'air doux cependant, tend ses bras nus et maigres avec une infatigable énergie, en répétant : *Allah! Allah!* d'une voix gapissante. Çà et là, des mendiantes enveloppées des pieds à la tête dans des hardes

jadis blanches s'acharnent à suivre un passant, lui mettent sur le bras leurs mains crochues, dont les extrémités sont teintes en rouge, lui racontent avec volubilité leurs misères, dardent des regards de convoitise, pareilles à des harpies en détresse.

Ce spectacle dure tout le jour tandis que chacun va, court et s'agite sur ce pont de bateaux que la vague remue, au bruit des voitures qui roulent, des chevaux qui piétinent, des gens du port et des patrons de caïques qui s'interpellent, du sifflet intermittent des bateaux à vapeur qui s'éloignent ou qui déchargent leurs passagers au milieu de cette marée humaine. Rien n'interrompt les fluctuations de la foule bigarrée, impatiente et bruyante, jusqu'au moment où le crépuscule envahit la mer; alors la mosquée Yéni-Djami s'enveloppe de brume, les femmes, les agas, les effendis et les pachas retournent dans les *conaks*, la forêt de mâts qui remplit le port se balance en paix sur les ancres immobiles, les marchands ambulants ont replié leurs étalages, les mendiants sont enfouis dans leurs mystérieux repaires, Péra et Galata allument leur gaz, et Stamboul, qui n'est éclairé que par la lune, rentre dans le silence et dans la nuit.

LETTRE IV

GALATA ET PÉRA

Je me souviendrai toujours de l'impression pénible que j'ai ressentie lorsqu'à l'issue du pont je suis entré dans Galata. J'avais encore les yeux éblouis du spectacle de la mer, de la Pointe du Sérail, des rives du Bosphore et du golfe de la Corne-d'Or, et je me trouvais soudain dans des rues noires, boueuses, encombrées d'une foule à demi européenne et à demi asiatique, étroites, remplies de la fumée des cuisines en plein vent, bordées de tristes échoppes, de tavernes suspectes et de cabarets borgnes, et dominées par une superposition de vieilles baraques de bois noir en étage qui s'élèvent jusqu'à Péra. Au sortir d'un paysage des *Mille et une Nuits,* j'étais dans une petite ville vieille et sale, d'un aspect particulièrement revêche, dans une cohue crottée, dans une bousculade où se débattent pêle-mêle les gens du port et les changeurs juifs, les commissionnaires arméniens et les porteurs de haillons de tous les pays, les employés en fez et les petits agents d'affaires en chapeau mou. Cette multitude sans caractère et sans couleur est

traversée par des fiacres piteux, des carrosses antédiluviens, et de maigres chevaux de louage suivis par un coureur à pied qui cingle les flancs de la bête avec sa courbache en se heurtant à tous les passants. Il est impossible de voir une entrée de ville moins séduisante, et, sous un ciel plus bleu, des maisons plus lézardées et plus sombres.

Galata est au pied de la colline où s'étage Péra. Ce faubourg est au bord du Bosphore ; mais les constructions étant placées juste à la limite du flot et s'ouvrant pour ainsi dire dans la mer, il n'existe point de quai où l'on passe, et tout ce côté du rivage est complétement abandonné aux établissements maritimes des diverses nations qui sont en possession des couloirs par où l'on va de la rue principale sur les dalles étroites où s'opèrent l'embarquement et le débarquement des passagers et des marchandises. C'est le coin marin de Galata, mais les grands paquebots n'y sauraient aborder : ils se tiennent en rade à plusieurs centaines de mètres, et l'on ne voit arriver à ce quai étroit, coupé d'ailleurs par des masures, des murs en ruine, des bicoques irrégulières, que des bateaux de chargement et des barques de pêcheurs. La rue centrale est un comptoir en plein air. La Bourse est une petite salle enfumée dans une maison de lugubre apparence : à l'heure des affaires, il sort de cet antre des grondements sourds et tumulteux ; l'agio des titres et des monnaies déborde sur le trottoir, tous les juifs de Constantinople sont en émoi, les courtiers se démènent, et les changeurs se

recueillent. Les séances de la Bourse sont généralement orageuses : les fluctuations des valeurs y sont redoutables, et les manieurs d'argent trouvent là un véritable champ de bataille. Le monde des banquiers s'y livre aux opérations les plus vastes; les plus violentes passions sont en lutte, les fortunes se font et se défont : il y a des pleurs et des grincements de dents sous ces voûtes, à deux pas du bleu détroit où la mer de Marmara et le Pont-Euxin unissent paisiblement leurs ondes fraternelles.

Laissons Galata et montons vers Péra. On peut y parvenir par une foule de ruelles, mais on n'y va guère que par deux voies. La première, qui naguère était seule *en* usage, est un large escalier de cent marches; chaque marche a plus d'un mètre, et une suite de boutiques, fort peu attrayantes d'ailleurs, garnit à droite et à gauche la rue où se développent ces longs et pénibles gradins. Les piétons s'essoufflent à les gravir, et souvent on les monte à cheval. Les haridelles de louage sont faites à cet exercice, et j'ai vu des cavaliers se passer la fantaisie de grimper les cent marches au galop. Ce n'est pas très-commode pour les passants, mais ici personne ne s'occupe des gens à pied : c'est à eux à pourvoir à leur sûreté; les distractions ne sont pas de mise dans les rues de Constantinople; bien peu d'agents de police surveillent la voie publique, et il faut toujours avoir l'œil ouvert si l'on ne veut recevoir une poutre dans le dos ou se trouver rudement heurté par les cornes d'un buffle ou la tête d'un cheval.

Le second moyen d'atteindre sur la hauteur de Péra

n'existe que depuis peu. Une compagnie étrangère a creusé dans la colline un tunnel ascendant : une double voie de fer y a été établie ; trois ou quatre wagons attachés à un câble qui se déroule sur un système de poulies descendent la pente roide sur l'une des voies tandis que leur poids fait remonter d'autres wagons roulant sur l'autre. En quelques minutes on est au sommet. Plusieurs fois le câble s'est rompu, et les voyageurs ont été quelque peu émus ; mais les freins ont fait leur office, et les deux trains, qui, au lieu d'aller en sens inverse, ont naturellement descendu l'un et l'autre, se sont trouvés à Galata sans de trop fortes secousses. Quoi qu'il en soit de ce péril, on préfère généralement le tunnel à la dure promenade des escaliers.

La station supérieure est au-dessus de la vieille tour de Galata que les Génois ont bâtie au treizième siècle, en un temps où leur colonie à Byzance s'était rendue presque indépendante des empereurs. Cette tour est ronde et blanche : une galerie vitrée la couronne, et au-dessus s'élève un étroit pavillon. Huit planchers superposés à l'intérieur rompent la monotonie d'une ascension un peu rude. Dans les profondeurs de l'édifice, éclairé seulement par des meurtrières d'où sort un jour blafard, on entend roucouler des pigeons, et des vols d'oiseaux agitent l'air. Les gardiens de la tour logés à l'étage supérieur aiment à égayer leur solitude monotone, leur retraite glaciale l'hiver et étouffante l'été, par la société des hôtes ailés. Dans la galerie vitrée où ils habitent, de nombreuses cages sont suspendues au plafond : des oiseaux variés

y chantent à l'envi, et c'est une joie pour le voyageur fatigué d'être salué en arrivant par ce concert. On voit d'ailleurs malaisément à travers les fenêtres de cette rotonde l'ensemble du panorâma que l'on est venu chercher; mais chaque ouverture donne un tableau charmant. Ici c'est le fond de la Corne-d'Or, Eyoub et les Eaux-Douces qui se dérobent dans les verdoyants replis des collines : là c'est la Suléimanié qui dresse ses quatre minarets et ses coupoles. Dans une autre fenêtre, la Pointe du Sérail s'encadre avec ses kiosques, et Sainte-Sophie élève son dôme, tandis qu'au loin les îles des Princes s'enlacent dans la brume, et que la mer de Marmara s'étend comme un lac d'or sous les rayons du soleil; au vitrage opposé, le Bosphore déroule ses sinueux rivages; au pied de la tour, les maisons de Galata s'amoncellent en désordre ; en face, Péra s'étend jusqu'aux collines qui ferment l'horizon sous le bleu assombri du ciel.

J'ai redescendu les degrés après avoir repris dans les yeux un peu de soleil et d'azur, et je suis rentré dans Péra. J'en suis fâché pour la population chrétienne, mais elle n'a pas su se faire une ville digne d'elle. Soit par indifférence, soit par économie, soit peut-être par une traditionnelle timidité, elle ne paraît donner aucun soin au faubourg qu'elle habite et qui est certainement l'un des plus vilains endroits de l'univers. Une longue rue étroite, tortueuse, rarement bordée de trottoirs, traverse Péra dans toute son étendue; bien qu'élargie en ces derniers temps vers l'extrémité de son parcours à la

suite du désastreux incendie de 1870 qui en avait dévoré la moitié, cette voie de communication n'en reste pas moins triste, mal pavée, mal construite, et la plupart des maisons y ont un aspect misérable. Des ruelles obscures, humides, et qui ressemblent parfois à des entrées de cave, parfois à des ravins, toujours à des coupe-gorge, aboutissent à la grande artère. Tout le commerce du faubourg y a établi ses boutiques. Des magasins de nouveautés, des libraires, le photographe Abdullah qui a merveilleusement reproduit tous les paysages du Bosphore et tous les édifices de Stamboul, des bijoutiers, les théâtres, les cafés-concerts, l'industrie et la vie de Péra sont réunis dans cette rue lugubre sans cesse parcourue par le flot d'une population active. Les marchands ambulants y sollicitent les passants dans toutes les langues : on entend crier les poissons en grec, les allumettes en turc, les gâteaux en arménien ; les porteurs de chaises — car on va encore en chaise à Péra — y bousculent sans pitié la foule bariolée ; quand deux voitures se rencontrent, elles peuvent difficilement passer sans s'accrocher, et le piéton reflue sur les trottoirs d'un pied de large ; les mendiants sont accroupis devant les portes ; les chevaux ou les bœufs fendent la presse à grand'peine ; les chiens errants, qui remplissent la ville et qu'on a calomniés, car ils sont vraiment fort doux et fort craintifs, dévalisent les tas d'ordures ou se pelotonnent, quand il fait froid, dans les trous du chemin et les angles des rues sans se déranger pour les gens qui surviennent. Les costumes sont assez variés,

mais l'élément européen domine : la vareuse et le chapeau noir sont en pleine majorité ; le fez et la stambouline sont très-nombreux encore, mais on ne voit plus, comme sur le pont de Galata, les fantaisies de la toilette orientale. Çà et là, cependant, de vieux Turcs en turban se promènent d'un air grave parmi les giaours, et de jeunes femmes de harem, dans des voitures escortées d'un cavas, montrent à la portière leurs grands yeux noirs veloutés et leur visage à demi caché sous le voile de gaze transparente. Elles viennent là pour faire quelques emplettes dans les magasins français ou grecs, pour voir ce qui se passe dans un quartier chrétien, pour être vues peut-être, n'ayant d'ailleurs d'autre promenade en ce pays où la femme ne peut que de temps en temps, sous l'œil vigilant des gardiens du sérail, prendre l'air au dehors des murs et des fenêtres grillées de sa maison. Le vendredi surtout, jour férié des Turcs, l'encombrement des voitures, remplies de femmes et d'enfants, est à son comble : les portefaix ahuris s'épuisent à crier gare, la circulation est presque impossible, la foule des Français en paletot, des Croates en veste brodée, des popes grecs en robe et bonnet noir, des Turcs en cafetan de couleur vive, se fraye un chemin comme elle peut à travers les voitures ; il y a une marée tumultueuse dans l'avenue étranglée ; les petits commerces retirent leurs tréteaux sous les portes des maisons ; les maraîchers entassent dans des angles obcurs leurs fruits et leurs légumes, et tout ce monde roule pêle-mêle, au milieu d'une boue glissante et épaisse,

sur des pavés inégaux où l'on trébuche à chaque pas quand on a l'habitude de l'asphalte des boulevards parisiens.

Vers le milieu de la rue, ce couloir s'agrandit. Derrière une vaste grille s'élève un édifice public, Galata-Sérai, où le grand vizir Ali-Pacha avait installé jadis un collége cosmopolite avec le concours de professeurs français, qu'un de ses successeurs a transformé depuis en école de médecine militaire, et où une heureuse décision a rétabli l'ancien collége. Au delà, sur les ruines de l'incendie de 1870, un quartier nouveau s'est bâti et se bâtit encore. L'alignement demeure inégal et le trottoir intermittent, mais enfin quelques jolies maisons avec ces galeries vitrées qui surplombent la rue et que l'on rencontre par tout l'Orient, se sont installées sur les terrains élargis : il y a du jour et du soleil dans cette dernière partie de la rue de Péra. Au bout s'ouvrent de larges espaces où l'on a construit l'immense caserne du Taksim, peinte en jaune et rouge, et dont la porte monumentale est flanquée de deux grosses tours coiffées d'un dôme très-évasé en bas et en flèche au sommet. Derrière cette caserne massive s'étend le grand champ de morts, vaste terrain planté de cyprès séculaires où les musulmans dorment leur dernier sommeil. Une mince lame de pierre, surmontée d'un turban, ou simplement terminée en pointe, indique les tombes. Elles sont là pêle-mêle, dans une égalité suprême ; les morts étant enterrés à fleur de terre, selon l'usage oriental, il arrive parfois que des ossements ou des crânes blanchis

ont roulé sur le gazon touffu : on se penche comme Hamlet au bord des tombes presque entr'ouvertes, et l'on interroge ces débris humains pétrifiés par le temps et oubliés dans la solitude. Le cimetière s'étend jusqu'à une large route qui descend vers le Bosphore, et il y a une majesté vraiment saisissante dans ce silence et dans cette ombre profonde. Entre les arbres qui forment comme une forêt mystérieuse, on voit passer ceux qui ont gardé la mémoire des morts, et le soleil ne peut pénétrer sous les rameaux touffus de la retraite funéraire. Au sortir du bruit de Péra, j'ai souvent aimé trouver le calme et le recueillement dans ce bois consacré à des ombres et contempler le bleu du ciel et les rayonnements de l'eau nacrée à travers le sinistre entre-croisement du feuillage noir.

Plus loin, en dépassant la caserne du Taksim devant laquelle se présente un vaste champ de manœuvre, on rencontre un jardin public assez vulgaire, de petite étendue, mais dont la terrasse domine le Bosphore. De là les regards s'étendent sur l'entrée du détroit, sur la côte d'Asie où se dressent les maisons serrées et les mosquées de Scutari, sur les ondulations de l'horizon couvert de verdure, sur les kiosques de l'autre rive à demi cachés dans les touffes vertes d'où ressort la blancheur lactée de leurs marbres ; on oublie le jardin et les promeneurs pour suivre des yeux les voiles des bateaux pêcheurs, la fumée des steamers qui se croisent, les troupes de goëlands qui s'abattent comme des flocons de neige sur la vague bleuâtre, les lointains

estompés par des brumes légères; au premier plan, le cimetière arménien, jonché de pierres plates étendues à terre, ressemble aux ruines de quelque grand village; plus loin, au bas de la colline, au bord de la mer, apparait le palais de Dolma-Bagtché, résidence d'hiver du sultan; là-bas, en Asie, le palais de Beylerbey se détache comme un point blanc sur les coteaux dorés : le Bosphore coule entre les courbes harmonieuses des rives, et se perd dans les molles fluctuations de l'horizon qui s'efface.

Je rentre dans Péra après cette promenade du regard, et je n'ose plus en médire. Combien de cités ont une issue sur de pareils paysages? Et d'ailleurs l'importance de Péra est grande à un double titre : elle est une ville diplomatique et chrétienne. La question d'Orient, la grande énigme des temps modernes, y est toute vivante, et n'est-ce pas dans les palais des représentants des puissances que s'agite périodiquement le problème insoluble jusqu'à ce jour? La plus grosse affaire de politique internationale dont notre siècle se préoccupe s'élabore sur cette colline, et ce point où les réseaux de la diplomatie s'entre-croisent attire sans cesse les regards du monde. Les ambassadeurs et les ministres y ont de charmantes ou somptueuses demeures : la légation de Suède, que l'on rencontre la première en venant de Galata, cache sa façade élégante derrière un rideau de feuillage; l'ambassade de Russie, surmontée de l'aigle à deux têtes, dresse sa masse imposante qui domine superbement la vue de l'entrée du Bosphore; la léga-

tion de Hollande, plus modeste, élève derrière une pelouse les quatre colonnes de son péristyle; l'ambassade de France, construite au bas d'un terrain en pente, regarde la Pointe du Sérail et projette l'ombre de ses vastes bâtiments sur une terrasse couverte de verdure, d'où l'on découvre la côte d'Asie, les îles des Princes, l'entrée de la mer de Marmara; au bas de cette terrasse, l'ambassade d'Autriche est installée dans l'ancien palais de Venise, construit dans les derniers jours de la République (le lion d'or en bas-relief existe encore sous le péristyle), et pareil avec les colonnes plates de sa façade et les tuiles rouges de son toit aux maisons de plaisance du Vicentin et du Padouan. La légation d'Italie, dans une rue neuve voisine de la rue de Péra, contemple la Corne-d'Or, le Phanar et les collines d'Eyoub. L'Angleterre, au delà de Galata Seraï, dans le quartier nouveau, qui depuis l'incendie de 1870 a succédé aux anciennes masures, s'est bâti un hôtel majestueux. Le représentant de l'Allemagne habite le lourd château couronné d'aigles, que le gouvernement impérial a fait construire au sommet de la colline, dans une situation pareille au-dessus du Bosphore à celle des vieux burgs qui dominent les rives du Rhin.

J'ai dit que Péra était une ville chrétienne : çà et là, il est vrai, des îlots de maisons éparses pêle-mêle sur les pentes, on voit surgir le minaret pointu de quelque petite mosquée; mais de tous côtés, dans des bâtiments sans aspect, au fond de rues en escalier, dans les enfoncements d'allées sombres, dans un labyrinthe

de corridors, il y a des chapelles catholiques et des couvents de divers ordres. Des hôpitaux, des maisons d'éducation et d'apprentissage, dirigés par les sœurs de charité avec le zèle ardent et la persévérance sereine qui sont les caractères mêmes de leur institut, des écoles de frères de la Doctrine chrétienne, un collége lazariste, et plusieurs autres œuvres consacrées, tant à Galata qu'à Péra, par le dévouement et la foi de nos missionnaires, à l'éducation des enfants et au soulagement des pauvres, ont rendu populaire dans les deux faubourgs l'infatigable charité française. La principale église, dédiée au Saint-Esprit, est au delà du Taksim, dans le quartier de Pancaldi : c'est là qu'officie solennellement le délégué apostolique de Constantinople, au milieu de la foule recueillie, et lorsqu'il apparaît avec sa longue barbe blanche, revêtu de ses habits pontificaux, la mitre sur la tête, on croit voir un de ces évêques des antiques icones, le front entouré d'un nimbe d'or. Tous ces édifices religieux, tous les grands intérêts catholiques sont placés, en vertu d'un droit séculaire, à Constantinople et dans tout l'Orient, sous la protection de la France et forment un patrimoine que nous ont légué nos pères. Ce privilége est une des gloires de la patrie. Tous nos compatriotes ici, quelles que soient leurs croyances, en comprennent la valeur et la noblesse, et ce ne peut être en effet sans émotion que l'on voit maintenues dans ces contrées lointaines l'autorité désintéressée de la France et la féconde influence de son génie.

J'ai redescendu lentement, l'âme remplie de ces pensées, la haute colline de Péra, et je me suis trouvé dans la belle rue de Top-Hané, la seule sur cette rive qui se développe avec une certaine largeur. Elle est parallèle au Bosphore, et l'on pourrait en faire le plus splendide quai du monde en expropriant les constructions pour la plupart de peu de valeur qui cachent la vue de la mer. C'est ici un quartier turc, bien que l'alignement des trottoirs, l'aspect général de cette grande voie y révèlent un certain souci des progrès européens. L'arsenal y étend ses vastes cours entourées de canons et directement situées sur le rivage, et des *conaks* à fenêtres grillées bordent la plage sur une longue étendue. A l'entrée de la rue, une grande mosquée arrondit son dôme auprès d'une exquise fontaine couverte de fines sculptures, entourée de grilles dorées et de colonnettes, couronnée d'un toit recourbé avec grâce : les costumes populaires avec leurs couleurs vives et leurs formes bizarres attirent les yeux du voyageur; çà et là une petite ruelle perpendiculaire, donnant droit sur le bord de l'eau, s'emplit de soleil et d'azur; à la porte des tavernes, sous des tonnelles où grimpe la vigne vierge, des Turcs à turban blanc, des soldats coiffés du fez, des Albanais brodés d'or fument gravement le narghilé. Plus on avance dans la rue, plus on retrouve l'Orient, et en arrivant à l'extrémité on voit sur une large place couverte d'arbres s'élever une magnifique porte de marbre blanc ciselé, une vaste terrasse en profil plonger sa base dans la mer : c'est le palais de

Dolma-Bagtché que nous avons aperçu du haut de Péra, la demeure fermée où nul ne pénètre que les serviteurs du prince, ses ministres ou les représentants des puissances étrangères. Un mur cache à tous les yeux l'intérieur mystérieux où vit dans une somptueuse retraite l'ombre d'Allah, le commandeur des croyants, le maître redoutable. Un parc silencieux se répand sur la haute colline, rempli d'animaux rares et de bosquets assombris; isolé ainsi du reste du monde, le harem cache dans ses détours les appartements des sultanes; une foule d'officiers, de femmes esclaves, d'eunuques noirs vivent dans le palais qui est une petite ville où s'agitent tant de passions et d'intrigues autour du maître, et de ses fenêtres inondées par les rayonnements du Bosphore, le Padischah, devant qui tout se prosterne et se tait, contemple d'un mélancolique regard sa flotte cuirassée à l'ancre sur les paisibles eaux du détroit.

LETTRE V

LE VIEUX-SÉRAIL

A tout seigneur, tout honneur. Quittons Péra, quittons le pont de Galata, et allons droit traversant la Corne-d'Or, dans Stamboul, au Vieux-Sérail.

L'agglomération d'édifices et de jardins où habitaient jusqu'au règne d'Abdul-Medjid les successeurs de Mahomet II s'étend sur toute la longueur du mince promontoire qui sépare l'entrée de la Corne-d'Or de la mer de Marmara. C'est une langue de terre, une véritable pointe effilée et plantée de cyprès, du milieu desquels s'élèvent comme d'une corbeille toujours verte les kiosques blancs des sultanes et le pavillon où est renfermé le trésor impérial. Au coucher du soleil, les rayons couvrent de lueurs roses le sommet de ces petits édifices et le faîte des cyprès dont la ceinture inférieure reste sombre, et, passant par-dessus l'entrée du détroit, vont éclairer les maisons de la côte d'Asie, à Scutari et Cadi Keuï, l'ancienne Chalcédoine, qui fait face à la Pointe du Sérail. Le matin, un brouillard léger les enveloppe : à mesure que le jour monte, on voit émerger du nuage, d'abord

mais l'élément européen domine : la vareuse et le chapeau noir sont en pleine majorité ; le fez et la stambouline sont très-nombreux encore, mais on ne voit plus, comme sur le pont de Galata, les fantaisies de la toilette orientale. Çà et là, cependant, de vieux Turcs en turban se promènent d'un air grave parmi les giaours, et de jeunes femmes de harem, dans des voitures escortées d'un cavas, montrent à la portière leurs grands yeux noirs veloutés et leur visage à demi caché sous le voile de gaze transparente. Elles viennent là pour faire quelques emplettes dans les magasins français ou grecs, pour voir ce qui se passe dans un quartier chrétien, pour être vues peut-être, n'ayant d'ailleurs d'autre promenade en ce pays où la femme ne peut que de temps en temps, sous l'œil vigilant des gardiens du sérail, prendre l'air au dehors des murs et des fenêtres grillées de sa maison. Le vendredi surtout, jour férié des Turcs, l'encombrement des voitures, remplies de femmes et d'enfants, est à son comble : les portefaix ahuris s'épuisent à crier gare, la circulation est presque impossible, la foule des Français en paletot, des Croates en veste brodée, des popes grecs en robe et bonnet noir, des Turcs en cafetan de couleur vive, se fraye un chemin comme elle peut à travers les voitures ; il y a une marée tumultueuse dans l'avenue étranglée ; les petits commerces retirent leurs tréteaux sous les portes des maisons ; les maraîchers entassent dans des angles obcurs leurs fruits et leurs légumes, et tout ce monde roule pêle-mêle, au milieu d'une boue glissante et épaisse,

sur des pavés inégaux où l'on trébuche à chaque pas quand on a l'habitude de l'asphalte des boulevards parisiens.

Vers le milieu de la rue, ce couloir s'agrandit. Derrière une vaste grille s'élève un édifice public, Galata-Séraï, où le grand vizir Ali-Pacha avait installé jadis un collége cosmopolite avec le concours de professeurs français, qu'un de ses successeurs a transformé depuis en école de médecine militaire, et où une heureuse décision a rétabli l'ancien collége. Au delà, sur les ruines de l'incendie de 1870, un quartier nouveau s'est bâti et se bâtit encore. L'alignement demeure inégal et le trottoir intermittent, mais enfin quelques jolies maisons avec ces galeries vitrées qui surplombent la rue et que l'on rencontre par tout l'Orient, se sont installées sur les terrains élargis : il y a du jour et du soleil dans cette dernière partie de la rue de Péra. Au bout s'ouvrent de larges espaces où l'on a construit l'immense caserne du Taksim, peinte en jaune et rouge, et dont la porte monumentale est flanquée de deux grosses tours coiffées d'un dôme très-évasé en bas et en flèche au sommet. Derrière cette caserne massive s'étend le grand champ de morts, vaste terrain planté de cyprès séculaires où les musulmans dorment leur dernier sommeil. Une mince lame de pierre, surmontée d'un turban, ou simplement terminée en pointe, indique les tombes. Elles sont là pêle-mêle, dans une égalité suprême; les morts étant enterrés à fleur de terre, selon l'usage oriental, il arrive parfois que des ossements ou des crânes blanchis

ont roulé sur le gazon touffu : on se penche comme Hamlet au bord des tombes presque entr'ouvertes, et l'on interroge ces débris humains pétrifiés par le temps et oubliés dans la solitude. Le cimetière s'étend jusqu'à une large route qui descend vers le Bosphore, et il y a une majesté vraiment saisissante dans ce silence et dans cette ombre profonde. Entre les arbres qui forment comme une forêt mystérieuse, on voit passer ceux qui ont gardé la mémoire des morts, et le soleil ne peut pénétrer sous les rameaux touffus de la retraite funéraire. Au sortir du bruit de Péra, j'ai souvent aimé trouver le calme et le recueillement dans ce bois consacré à des ombres et contempler le bleu du ciel et les rayonnements de l'eau nacrée à travers le sinistre entre-croisement du feuillage noir.

Plus loin, en dépassant la caserne du Taksim devant laquelle se présente un vaste champ de manœuvre, on rencontre un jardin public assez vulgaire, de petite étendue, mais dont la terrasse domine le Bosphore. De là les regards s'étendent sur l'entrée du détroit, sur la côte d'Asie où se dressent les maisons serrées et les mosquées de Scutari, sur les ondulations de l'horizon couvert de verdure, sur les kiosques de l'autre rive à demi cachés dans les touffes vertes d'où ressort la blancheur lactée de leurs marbres ; on oublie le jardin et les promeneurs pour suivre des yeux les voiles des bateaux pêcheurs, la fumée des steamers qui se croisent, les troupes de goëlands qui s'abattent comme des flocons de neige sur la vague bleuâtre, les lointains

estompés par des brumes légères ; au premier plan, le cimetière arménien, jonché de pierres plates étendues à terre, ressemble aux ruines de quelque grand village ; plus loin, au bas de la colline, au bord de la mer, apparait le palais de Dolma-Bagtché, résidence d'hiver du sultan ; là-bas, en Asie, le palais de Beylerbey se détache comme un point blanc sur les coteaux dorés : le Bosphore coule entre les courbes harmonieuses des rives, et se perd dans les molles fluctuations de l'horizon qui s'efface.

Je rentre dans Péra après cette promenade du regard, et je n'ose plus en médire. Combien de cités ont une issue sur de pareils paysages? Et d'ailleurs l'importance de Péra est grande à un double titre : elle est une ville diplomatique et chrétienne. La question d'Orient, la grande énigme des temps modernes, y est toute vivante, et n'est-ce pas dans les palais des représentants des puissances que s'agite périodiquement le problème insoluble jusqu'à ce jour? La plus grosse affaire de politique internationale dont notre siècle se préoccupe s'élabore sur cette colline, et ce point où les réseaux de la diplomatie s'entre-croisent attire sans cesse les regards du monde. Les ambassadeurs et les ministres y ont de charmantes ou somptueuses demeures : la légation de Suède, que l'on rencontre la première en venant de Galata, cache sa façade élégante derrière un rideau de feuillage ; l'ambassade de Russie, surmontée de l'aigle à deux têtes, dresse sa masse imposante qui domine superbement la vue de l'entrée du Bosphore ; la léga-

tion de Hollande, plus modeste, élève derrière une pelouse les quatre colonnes de son péristyle; l'ambassade de France, construite au bas d'un terrain en pente, regarde la Pointe du Sérail et projette l'ombre de ses vastes bâtiments sur une terrasse couverte de verdure, d'où l'on découvre la côte d'Asie, les îles des Princes, l'entrée de la mer de Marmara; au bas de cette terrasse, l'ambassade d'Autriche est installée dans l'ancien palais de Venise, construit dans les derniers jours de la République (le lion d'or en bas-relief existe encore sous le péristyle), et pareil avec les colonnes plates de sa façade et les tuiles rouges de son toit aux maisons de plaisance du Vicentin et du Padouan. La légation d'Italie, dans une rue neuve voisine de la rue de Péra, contemple la Corne-d'Or, le Phanar et les collines d'Eyoub. L'Angleterre, au delà de Galata Seraï, dans le quartier nouveau, qui depuis l'incendie de 1870 a succédé aux anciennes masures, s'est bâti un hôtel majestueux. Le représentant de l'Allemagne habite le lourd château couronné d'aigles, que le gouvernement impérial a fait construire au sommet de la colline, dans une situation pareille au-dessus du Bosphore à celle des vieux burgs qui dominent les rives du Rhin.

J'ai dit que Péra était une ville chrétienne : çà et là, il est vrai, des îlots de maisons éparses pêle-mêle sur les pentes, on voit surgir le minaret pointu de quelque petite mosquée; mais de tous côtés, dans des bâtiments sans aspect, au fond de rues en escalier, dans les enfoncements d'allées sombres, dans un labyrinthe

de corridors, il y a des chapelles catholiques et des couvents de divers ordres. Des hôpitaux, des maisons d'éducation et d'apprentissage, dirigés par les sœurs de charité avec le zèle ardent et la persévérance sereine qui sont les caractères mêmes de leur institut, des écoles de frères de la Doctrine chrétienne, un collége lazariste, et plusieurs autres œuvres consacrées, tant à Galata qu'à Péra, par le dévouement et la foi de nos missionnaires, à l'éducation des enfants et au soulagement des pauvres, ont rendu populaire dans les deux faubourgs l'infatigable charité française. La principale église, dédiée au Saint-Esprit, est au delà du Taksim, dans le quartier de Pancaldi : c'est là qu'officie solennellement le délégué apostolique de Constantinople, au milieu de la foule recueillie, et lorsqu'il apparaît avec sa longue barbe blanche, revêtu de ses habits pontificaux, la mitre sur la tête, on croit voir un de ces évêques des antiques icones, le front entouré d'un nimbe d'or. Tous ces édifices religieux, tous les grands intérêts catholiques sont placés, en vertu d'un droit séculaire, à Constantinople et dans tout l'Orient, sous la protection de la France et forment un patrimoine que nous ont légué nos pères. Ce privilége est une des gloires de la patrie. Tous nos compatriotes ici, quelles que soient leurs croyances, en comprennent la valeur et la noblesse, et ce ne peut être en effet sans émotion que l'on voit maintenues dans ces contrées lointaines l'autorité désintéressée de la France et la féconde influence de son génie.

J'ai redescendu lentement, l'âme remplie de ces pensées, la haute colline de Péra, et je me suis trouvé dans la belle rue de Top-Hané, la seule sur cette rive qui se développe avec une certaine largeur. Elle est parallèle au Bosphore, et l'on pourrait en faire le plus splendide quai du monde en expropriant les constructions pour la plupart de peu de valeur qui cachent la vue de la mer. C'est ici un quartier turc, bien que l'alignement des trottoirs, l'aspect général de cette grande voie y révèlent un certain souci des progrès européens. L'arsenal y étend ses vastes cours entourées de canons et directement situées sur le rivage, et des *conaks* à fenêtres grillées bordent la plage sur une longue étendue. A l'entrée de la rue, une grande mosquée arrondit son dôme auprès d'une exquise fontaine couverte de fines sculptures, entourée de grilles dorées et de colonnettes, couronnée d'un toit recourbé avec grâce : les costumes populaires avec leurs couleurs vives et leurs formes bizarres attirent les yeux du voyageur ; çà et là une petite ruelle perpendiculaire, donnant droit sur le bord de l'eau, s'emplit de soleil et d'azur ; à la porte des tavernes, sous des tonnelles où grimpe la vigne vierge, des Turcs à turban blanc, des soldats coiffés du fez, des Albanais brodés d'or fument gravement le narghilé. Plus on avance dans la rue, plus on retrouve l'Orient, et en arrivant à l'extrémité on voit sur une large place couverte d'arbres s'élever une magnifique porte de marbre blanc ciselé, une vaste terrasse en profil plonger sa base dans la mer : c'est le palais de

Dolma-Bagtché que nous avons aperçu du haut de Péra, la demeure fermée où nul ne pénètre que les serviteurs du prince, ses ministres ou les représentants des puissances étrangères. Un mur cache à tous les yeux l'intérieur mystérieux où vit dans une somptueuse retraite l'ombre d'Allah, le commandeur des croyants, le maître redoutable. Un parc silencieux se répand sur la haute colline, rempli d'animaux rares et de bosquets assombris; isolé ainsi du reste du monde, le harem cache dans ses détours les appartements des sultanes; une foule d'officiers, de femmes esclaves, d'eunuques noirs vivent dans le palais qui est une petite ville où s'agitent tant de passions et d'intrigues autour du maître, et de ses fenêtres inondées par les rayonnements du Bosphore, le Padischah, devant qui tout se prosterne et se tait, contemple d'un mélancolique regard sa flotte cuirassée à l'ancre sur les paisibles eaux du détroit.

LETTRE V

LE VIEUX-SÉRAIL

A tout seigneur, tout honneur. Quittons Péra, quittons le pont de Galata, et allons droit traversant la Corne-d'Or, dans Stamboul, au Vieux-Sérail.

L'agglomération d'édifices et de jardins où habitaient jusqu'au règne d'Abdul-Medjid les successeurs de Mahomet II s'étend sur toute la longueur du mince promontoire qui sépare l'entrée de la Corne-d'Or de la mer de Marmara. C'est une langue de terre, une véritable pointe effilée et plantée de cyprès, du milieu desquels s'élèvent comme d'une corbeille toujours verte les kiosques blancs des sultanes et le pavillon où est renfermé le trésor impérial. Au coucher du soleil, les rayons couvrent de lueurs roses le sommet de ces petits édifices et le faîte des cyprès dont la ceinture inférieure reste sombre, et, passant par-dessus l'entrée du détroit, vont éclairer les maisons de la côte d'Asie, à Scutari et Cadi Keuï, l'ancienne Chalcédoine, qui fait face à la Pointe du Sérail. Le matin, un brouillard léger les enveloppe : à mesure que le jour monte, on voit émerger du nuage, d'abord

Le Vieux Sérail et l'entrée du Bosphore.

la pointe des minarets et la cime des arbres; puis, peu à peu, il semble qu'un voile tombe lentement et découvre les formes exquises d'une nymphe des eaux; les divers degrés du riant promontoire se dégagent successivement de la brume, et l'on dirait une île de verdure et de marbre flottant sur les vagues de la mer. Rien n'est plus varié que cette séduisante perspective : à toute heure, selon les dispositions du soleil et de l'ombre, elle prend des formes tantôt plus précises et tantôt plus atténuées; par moments, la limpidité de l'air en fait saillir avec une étonnante justesse les moindres sinuosités et les plus délicates nuances, et parfois elle fond dans le demi-jour ses teintes de nacre et d'opale; elle se baigne dans les transparences lumineuses, ou, pareille aux femmes turques à demi voilées de gaze blanche, elle semble se dérober sous des vapeurs impalpables, irisées par le chatoiement du jour; elle se mire dans l'eau cristalline qui étend à ses pieds ses nappes diaphanes ou ses moires caressées par le vent de l'Asie Mineure. Souvent il m'a semblé contempler une vision magique, tant ces pavillons légers et ces jardins suspendus entre le double azur de la mer et du ciel ont de svelte élégance et de grâce aérienne!

Quand on s'approche, l'effet n'est plus le même. En Orient, c'est de loin qu'il faut voir les choses sous l'inondation de l'air et du soleil. Le regard alors va, comme l'oiseau, par-dessus les masures et la boue des rues orientales, et embrasse tout d'un coup les ensembles radieux. Ne disons pas de mal toutefois de Stam-

boul où nous allons entrer : la ville turque a ses dédales et ses fanges, mais à chaque instant les yeux sont arrêtés sur quelque tableau d'un vif coloris ou d'une fantaisie saisissante. Que de fois, me plaçant au jour, au point, comme dans un atelier en face de la toile d'un maître, devant quelque ruelle où des balcons à grille se profilaient sur un coin de ciel bleu, devant les murs violemment éclairés d'une petite chapelle carrée surmontée d'nn léger minaret, devant quelque étroit enclos où se groupaient sous un platane de vieux Turcs à turban blanc et cafetan vert, avec deux ou trois enfants vêtus de couleurs aiguës, jaunes ou roses, que de fois j'ai pensé : « Voici un paysage tout fait. Il n'y a qu'à y mettre le cadre. » A chaque instant, il est vrai, le chemin monte et serpente : les ruisseaux au milieu deviennent des torrents quand il pleut, des pierres encombrent la chaussée; tout accuse une édilité indifférente et naïve; mais aussi des vieilles maisons génoises du quinzième siècle avec leurs machicoulis et leurs barreaux de fer surplombent la voie; des cours entourées d'arcades ouvrent leurs mystérieux promenoirs; de singuliers caravansérails intriguent le passant qui glisse un rapide coup d'œil sur les escaliers tournants, sur les murs lézardés où le soleil jette un voile d'or, sur les comptoirs sombres où se tiennent gravement accroupis des Persans au bonnet d'astrakan et des Arabes de l'Hedjaz aux pelisses bariolées; des fontaines murales encadrées dans de minces colonnettes de marbre et dans des moulures dorées élèvent leur capricieuse architec-

ture où se mêlent dans une bizarre harmonie le style Pompadour et le goût chinois; des cimetières de famille, ombragés de cyprès, laissent apercevoir à travers leurs grilles les pierres droites des tombeaux à demi cachés sous les hautes herbes; des milliers de petites échoppes volantes se pressent les unes contre les autres encombrées des menus objets de la bimbeloterie turque, longues pipes de jasmin, bouquins d'ambre, chapelets de bois et d'ivoire, ciseaux de Damas, coffrets de nacre, cuillers d'écaille, colliers de corail, babouches pointues, que sais-je encore? la multitude des curiosités à bon marché qui n'affrontent pas la concurrence du bazar; puis à travers tout cela, ce mouvement de la foule, cette variété de costumes, ces marchands en plein air qui dressent leur étalage dans la rue, cette activité débordante, ce bruit, ces chevaux qui passent, ces grands bœufs gris bulgares qui traînent les lourds chariots, les mendiants qui gémissent, les chiens jaunes qui circulent en troupe, toutes les distractions sollicitent à l'envi l'Européen surpris qui entre dans le vieux Stamboul pour la première fois.

Je me suis égaré çà et là : reprenons le chemin du Vieux-Sérail. On y arrive maintenant par des rues assez belles, récemment construites sur des terrains qu'un incendie, il y a quelques années, a rendus libres, et ce n'a pas été sans étonnement que j'y ai vu circuler un tramway fort bien installé. Mais avant de suivre cette voie, il faut admirer au passage la mosquée Yéni-Djami ou de la Validé Sultane, qui élève à l'issue du pont de

Galata la masse imposante de ses dômes, de ses galeries en arcades et de ses degrés majestueux. A certaines heures du jour, au bas de ces marches où se trouvent plusieurs fontaines, les bons musulmans font consciencieusement leurs ablutions; c'est un des meilleurs préceptes du Coran que la propreté relative qu'il impose : les populations mahométanes, qui sont très-religieuses, paraissent se soumettre volontiers à cette règle, car auprès de toutes les mosquées il y a de jolies fontaines toujours entourées de croyants qui se lavent les mains, les pieds, la figure et parfois la poitrine avant d'aller faire leur prière : ces groupes de gens vêtus d'étoffes à nuances vives ressortent aur le fond gris des vieilles murailles du temple et font bondir toutes les dégradations de la couleur sur le marbre des escaliers. La Yéni-Djami n'est pas curieuse à l'intérieur, mais au dehors elle présente un aspect d'une solennité sombre : ses nombreuses coupoles en étage, ses deux larges minarets entourés de balcons à jour, les lignes un peu confuses de son architecture tourmentée retiennent longtemps le regard; d'un côté elle borde la rue où s'étale tous les lundis une foire bruyante, de l'autre elle étend ses murs élevés le long d'une place plantée de vieux arbres et entourée de boutiques misérables; sur cette place, des marchands ambulants ou des industriels nomades font leurs affaires en plein vent : il y a là des raccommodeurs de vieille ferraille et des fabricants de babouches, voire des barbiers qui, pour une demi-piastre, rasent leurs pratiques sous les platanes.

Un porche épais qui soutient une tour carrée, débris d'anciennes fortifications, donne accès dans Stamboul; puis on suit une voie large sur laquelle s'ouvrent des tavernes peuplées de fumeurs de narghilé qui passent leur journée à regarder paisiblement la foule; cette rue, par extraordinaire, a des trottoirs assez propres et même des ruisseaux de côté, où jamais d'ailleurs, excepté les jours d'orage, ne circule le moindre filet d'eau; elle conduit à un grand bâtiment de plâtre jaune et rose, moisi, lézardé, moderne et décrépit tout ensemble; c'est la Sublime Porte où siégent le grand vizirat, le ministère des affaires étrangères et quelques autres administrations publiques; une grille de fer l'entoure, et l'on entre dans une vaste cour pavée qui règne le long de l'édifice ministériel; on est là à la base même du promontoire dont nous avons admiré tout à l'heure, de loin, les ondulations verdoyantes; en face des bâtiments administratifs s'étendent de grands terrains plantés d'arbres, et au loin les perspectives du détroit. Rien n'est plus simple que les bureaux de la Porte : ce sont de grands couloirs où tous les passants entrent et circulent; des mendiants s'y accroupissent, et les solliciteurs s'y tiennent toute la journée avec une imperturbable patience devant les lourdes portières qui ferment les cabinets délabrés où les fonctionnaires écrivent sur des coins de table ou sur leurs genoux; c'est une installation des plus sommaires : on y reconnaît le caractère d'une race qui a toujours un peu l'air de vivre sous la tente, d'être campée partout où elle se

trouve, dont les individus ne paraissent jamais établis nulle part; sauf les gens très-riches, personne ici ne connaît le « at home », le confortable, même le mobilier; les gens du peuple se couchent la nuit sur des tapis qu'on roule pendant la journée, et l'on dirait qu'ils sont toujours prêts à voyager le lendemain. Il n'y a rien dans leurs maisons de bois, si rigidement closes et grillées comme des prisons : quelques nattes, des couvertures, des petites tables, çà et là un divan; tout luxe est inconnu, excepté chez les pachas qui ont appris à connaître la vie de l'Europe.

Traversons la cour et sortons cette fois par une véritable porte surmontée d'un chapiteau à la manière chinoise, et arrivons à une rue montante. Le côté gauche de cette rue est une haute muraille crénelée, trouée de meurtrières et qui date du temps de la conquête. Ce mur sombre où l'œil cherche encore les costumes d'autrefois, les casques, les cottes de mailles et les grands turbans des janissaires, entoure complétement l'extrémité du promontoire et enferme le Vieux-Sérail. Nous sommes devant l'antique forteresse des sultans, devant l'enceinte de pierre à l'aspect lugubre qui enveloppe ces lieux jadis mystérieux où se sont passés tant de drames sombres, où les souverains, avant qu'ils eussent été chercher l'oubli de ces tragiques souvenirs dans leur riante demeure de Dolma-Bagtché, cachaient aux yeux du vulgaire leur puissance superbe et soupçonneuse, les caprices de leur volonté inquiète, les voluptés et les ennuis de leur vie, les intrigues des vizirs et les fan-

taisies des sultanes. C'est là le sérail dont Roxelane fut l'impératrice et dont Acomat connaissait les détours. C'était la cité du maître isolée de la cité des esclaves, entourée de fortes murailles, défendue par de grosses tours que la foule considérait de loin comme un formidable sanctuaire inaccessible aux profanes, et où le prince indolent et farouche admis à travers des péripéties souvent sanglantes à s'asseoir sur le divan impérial, vivait tout-puissant et inconnu comme la fatalité même, sombre et pensif parmi les muets, les femmes et les eunuques, entre les cyprès de ses jardins silencieux et le monotone murmure des vagues.

On franchit une porte de bronze toujours ouverte et l'on entre, non pas encore dans le sérail même, mais dans la première enceinte, vaste terrain gazonné, inégal, d'où l'on domine à droite les horizons de la mer : je me suis arrêté longtemps à contempler cet espace limpide ; ce jour-là, le ciel était si beau et si pur, l'eau si calme, le silence si profond ! la côte d'Asie se reflétait dans le cristal de la mer unie comme un miroir, et l'on distinguait à l'extrémité du cap de Chalcédoine les quelques arbres qui semblent prolonger jusque dans l'eau leurs fines silhouettes. Les îles des Princes étincelaient sous les rayons du soleil ; l'Olympe de Bithynie dessinait au loin les contours neigeux de ses cîmes ; plus près de nous, des voiles blanches glissaient rapidement sur le canal immobile, et des alcyons se laissaient mollement bercer, les ailes étendues, dans l'air transparent. J'étais ébloui et comme fasciné par

l'ineffable grâce de la sérénité lumineuse ; pénétré par la clarté, je m'oubliais dans le rêve indéfini dont s'enivrent les races orientales ; sur cette petite éminence où mes yeux se perdaient dans les lointains splendides et solitaires, j'avais le sentiment des placides visions où l'âme s'unit à la grande nature et flotte dans ses extases mystiques entre terre et ciel.

Il fallut cependant revenir à la réalité, et, laissant ce merveilleux paysage, passant devant l'antique église grecque de Sainte-Irène, que je me réservais de voir pendant une autre promenade, aborder enfin le Sérail. Un bâtiment blanc, flanqué de deux tourelles pointues entre lesquelles se dressent des créneaux à pignons aigus, donne entrée dans l'ancien domaine impérial. Sur ces pointes de marbre, autrefois, dans les grands jours de victoires sanglantes, on plaçait les têtes expédiées dans des sacs par les pachas au Grand Seigneur. Les Turcs, plus civilisés, ont désormais renoncé à ces hideux trophées des temps barbares : on ne jette plus, que je sache, les sultanes infidèles dans le Bosphore, les grands visirs ne reçoivent plus le fatal cordon, et il n'y a que des bachi-bozouks isolés qui décapitent les morts sur les champs de bataille. C'est dire assez qu'on ne voit plus de têtes sur les créneaux du Sérail.

Au delà de ce portique funèbre s'ouvre une longue avenue de cyprès séculaires. On n'imagine pas, sous nos climats, à quelle grosseur et à quelle élévation arrive, avec le temps, cet arbre sombre. Plusieurs de ceux qui forment cette allée majestueuse ne pourraient

être embrassés par un seul homme : leurs cimes atteignent la hauteur moyenne de nos peupliers. Non loin, un énorme sycomore dont la base a plusieurs mètres de tour étend ses branches colossales : le tronc, jadis creusé par les feux des janissaires, offre une brèche d'une étonnante largeur; l'arbre ne se soutient plus que par sa puissante écorce, mais la vie passe à travers et monte de la terre à ses larges rameaux; les feuillages verts de son éternelle jeunesse s'épanouissent comme autrefois, et la séve des vieilles racines persiste, lorsque vient le printemps, à ranimer l'enveloppe calcinée qui semble morte à jamais pendant les mois d'hiver.

Nous sommes maintenant au milieu des kiosques abandonnés aux vieilles sultanes et aux icoglans depuis qu'Abdul-Medjid a transporté sa résidence à Dolma-Bagtché : un grand nombre ont été détruits il y a quelques années par un incendie, et le Sérail n'a plus sa physionomie d'autrefois. Néanmoins, aujourd'hui encore, son aspect séduit le regard. Ces petits pavillons blancs, entourés vers le faîte de bandes de faïence persane, verte, bleue et rose, ombragés par des arbres irrégulièrement plantés et qui les caressent de leur feuillage, sont étranges et charmants. Ils ont l'air d'être faits pour des tragédies amoureuses, pour le rire et les larmes des odalisques, pour les secrets des intrigues nocturnes où l'on jouait sa vie, pour les ravissements des sens et les angoisses de la mort. Il semble qu'on voie passer encore dans ce bizarre labyrinthe

les houris du paradis oriental et les noirs exécuteurs des vengeances souveraines. Le despotisme ombrageux des sultans disparus, les folies des belles Circassiennes, les fêtes et les drames, les rêves de l'imagination en délire, les angoisses de la terreur, les hallucinations du haschisch, les fièvres de la toute-puissance et les enivrements du plaisir ont été la réalité de ce fantastique séjour. Là, sur ces balcons et ces perrons de marbre, sous ces toits légers soutenus par de minces colonnettes, autour de ces galeries aériennes a vécu tout un monde joyeux et tremblant : les femmes du harem vêtues de gaze pailletée d'or, les muets et les eunuques ceints du yatagan recourbé, les vizirs inquiets, ont passé sur ces dalles, attentifs au signe du maître formidable et caché ; un luxe merveilleux apporté par les caravanes d'Ormuz ou de Samarkand a paré ce théâtre d'aventures sinistres. On y a donné la mort avec des cordons de soie ou des poignards incrustés d'émeraudes, et le sorbet a dissimulé le poison. La civilisation orientale, raffinée et redoutable, s'est épanouie autour de ces fragiles demeures, et si la nuit on y voit passer des ombres, elles sont à la fois enveloppées de crêpes de deuil et couronnées des roses du festin.

Ainsi j'errais en ces beaux lieux aujourd'hui presque en ruine et j'évoquais les souvenirs de ces temps où Acomat et Roxane conspiraient entre ces murs couverts d'arabesques la mort d'Amurat. J'y retrouvais encore toute vivante la fantaisie des jours disparus. Lorsqu'au

détour d'une allée, en s'approchant d'un des plus élégants pavillons, le kiosque de Bagdad, on voit à fleur de terre s'étendre comme un miroir entre des pavés de marbre un bassin où se reflètent avec les nuages les chapiteaux et les arcades, les fenêtres encadrées de fines sculptures, les arbustes fleuris des bosquets et le vol des colombes, qui ne songe aussitôt au bain des sultanes qui descendaient nues ces degrés, suivies d'esclaves noirs portant des parasols et agitant autour des blanches baigneuses les plumes de paon des grands éventails! Sarah, « belle d'indolence », a pu se balancer dans son hamac au-dessus de cette onde limpide, et s'y endormir au bruit du jet d'eau qui s'élève encore au milieu du bassin désert.

Tout cela s'est évanoui; mais les faïences du kiosque recouvrent encore les murs et les plafonds de leurs douces nuances et de leurs dessins bizarres; voici le divan impérial où se couchait le maître sur les coussins de soie, et qui se dresse encore comme s'il attendait un hôte; la fenêtre grillée derrière laquelle les vizirs, les kapou-kiaya, les humbles envoyés des provinces soumises étaient admis à l'audience du prince qu'ils ne pouvaient pas voir et qui, du fond de l'ombre, leur faisait entendre sa voix sévère; voici les péristyles où se tenaient les officiers du palais courbés devant l'ombre d'Allah, la petite porte où entraient seuls les ambassadeurs et qu'un d'entre eux, ministre du roi de France, franchit à reculons, pour éviter de courber le front en présence de l'Emir-al-Moumenim. Sous un léger

dôme de cuivre, au bout d'un parterre, sur un point d'où l'on aperçoit la ville et le port, les sultans aimaient parfois à s'asseoir pour contempler la Corne-d'Or. Il me semble les voir encore, accroupis sur des tapis de Caramanie, coiffés du turban blanc surmonté de l'aigrette resplendissante qu'on retrouve aujourd'hui sur leurs tombeaux, aspirant la fumée du narghilé de cristal de roche constellé de diamants, de rubis et de saphirs. Dans un autre pavillon, plus récent et malencontreusement meublé à l'européenne, le mur du haut en bas est formé de glaces sans tain et laisse voir la glauque immensité de la mer de Marmara, qui vient baigner de ses flots tranquilles les pentes couvertes d'arbres séculaires que dominent ces palais enchantés.

Le soir vient, la côte d'Asie commence à se couvrir des lueurs roses du couchant, les caïdjis rentrent en chantant dans le détroit, la tour de Léandre rayonne sous les rayons obliques, et le golfe d'Ismid se voile d'une brume azurée. Il est temps de quitter le Sérail et d'entrer un moment au Trésor où sont accumulées les parures de ces souverains dont nous avons parcouru le domaine. Il semble qu'on pénètre dans ces chambres féeriques où Aladin voyait scintiller autour de lui les fruits, les fleurs de topaze et d'émeraude, les cascades de diamants, tous les feux d'artifice des pierres précieuses. Colliers et ceintures, diadèmes et bracelets, coffrets ciselés, armes de Damas, aiguières et plats d'or massif couverts de myriades d'étoiles, les yeux ne savent où s'arrêter devant ces vitrines éblouissantes.

Les orfévres de l'Asie, les capricieux artistes de l'Iran, de l'Arabie et de l'Inde ont semé là leurs plus étonnants chefs-d'œuvre; un roi de Perse vaincu y a laissé son trône couvert de rubis, de perles et d'émeraudes; la Chine y a prodigué ses jades et ses vases; tous les sultans, les Mahomet II, les Soliman, les Sélim, les Mahmoud y ont suspendu leurs cimeterres; le faste des quatre siècles de la conquête s'est réfugié dans cet asile inviolable, écrin merveilleux dont chaque objet a son histoire et redit les magnificences légendaires des triomphateurs d'autrefois.

Je redescends les longues avenues de cyprès dont la tristesse morne sied si bien à ces paysages solitaires, à ces demeures pareilles à des tombeaux où semblent errer les fantômes de la puissance, de la richesse et de l'orgueil. Le crépuscule s'est assombri, la mer a pris une teinte grise, on aperçoit à peine les mosquées de Scutari; l'exquise fontaine de la porte du Sérail, semblable à quelque pagode de faïence verte et rose couverte de moulures d'or et de versets du Coran, est entourée de fidèles qui se lavent dans l'eau sacrée; les muezzins, au balcon des minarets, appellent à la prière, et j'emporte dans la pensée l'impression de tristesse profonde qui se dégage de ces vestiges d'un temps évanoui.

LETTRE VI

CE QUI RESTE DE BYZANCE

Les siècles et la conquête ont effacé l'antique Byzance des empereurs grecs; ils n'en ont respecté qu'un monument incomparable, Sainte-Sophie, un certain nombre de petites églises converties en mosquées, les vieux murs et quelques ruines. Je me suis cependant isolé durant plusieurs jours de la ville turque groupée auprès de la basilique et répandue comme un torrent autour des débris qui ont survécu; j'ai relevé par la pensée la grande cité détruite, et j'y ai cherché un à un les vestiges du temps passé.

Constantinople n'émeut pas sans doute l'histoire comme Athènes ou Rome : elle a été la demeure d'un peuple de sophistes et d'histrions, de courtisans et d'émeutiers; elle a raffiné la civilisation de l'esprit; elle a usé dans les subtilités d'une philosophie malsaine et dans les misérables menées d'une politique ténébreuse et vide, l'énergie et l'initiative d'une forte race; elle a gaspillé le capital de gloire et de vertus de la Rome antique. L'empire colossal des Auguste et des

Antonins, qui dans la corruption même et les révolutions périodiques avait conservé une grandeur souveraine, s'est transformé entre les murs de cette ville livrée aux intrigues de palais et aux séditions du cirque en un repaire d'ambitieux subalternes et de rhéteurs impuissants. Voisine de l'Asie, la cour de Byzance avait pris les mœurs mystérieuses et sanglantes des petits despotes de l'Orient. Le peuple avait oublié le courage des vieilles armées des Césars pour ne conserver que l'ignominieuse mendicité, la passion des spectacles et la versatilité farouche de la plèbe romaine. La pensée y était devenue factice et puérile; le génie légué par la Grèce à Rome s'y était épuisé et avili; l'art des grands peintres, des grands sculpteurs y avait subi en peu d'années une déplorable décadence : rapidement, la mosaïque elle-même, que ses premiers artistes avaient d'abord traitée avec un certain style, était devenue mièvre et bizarre entre les mains d'ouvriers patients et sans souffle, qui dissimulaient sous des formes hiératiques l'absence d'inspiration : tout s'y était rapetissé, racorni, pétrifié; la religion même, majestueusement victorieuse à l'ombre du labarum, s'était stérilisée en ce pays d'hérésiarques formalistes, entre l'étiquette avilissante du palais où régnaient les eunuques et les discussions obscures des synodes, où trop souvent siégeaient, sous le nom d'évêques, des sycophantes nourris dans la fraude et façonnés à la servitude.

Mais enfin, et bien que l'on ait ici sans cesse sous les yeux l'histoire de cette triste période, on comprend

qu'après tout on est dans la ville des successeurs d'Auguste et de César, au centre de cet établissement politique qui a vécu mille ans, tout décomposé qu'il fût. On se souvient qu'à l'origine de l'empire d'illustres soldats y ont lutté contre les barbares, de grands souverains y ont fondé des institutions durables et des lois immortelles, de grands conciles et d'éloquents évêques y ont défini les dogmes et illuminé les âmes; on se rappelle les Constantin et les Théodose, les Bélisaire et les Narsès, les Chrysostôme et les Grégoire de Nazianze; on voit se développer devant le regard toute une société fantasque et agitée sans doute, mais où des hommes éminents ont, à bon droit, séduit la curiosité de l'histoire; on contemple enfin avec respect à l'extrémité de cette longue série de princes pour la plupart médiocres ou cruels, la poétique figure du dernier des Césars de Byzance, mourant les armes à la main, sur la brèche ouverte de la ville impériale.

Ce n'est point sans émotion que sur ce même sol où se sont passés tant d'événements fameux, où ont vécu tant de personnages illustres, où se sont entre-choqués tant de folies et tant de drames, où il semble qu'on voie passer encore les ombres des Théodora et des Eudoxie, des Lascaris et des Comnène, le voyageur remue les cendres des siècles disparus. Il redresse en esprit l'immense cité qui a vu tour à tour tant de despotismes et tant de bassesses, mais qui a eu aussi ses jours de gloire lorsque Théodose y réunissait dans ses fortes mains le gouvernement de l'Occident et de

l'Orient, lorsque Justinien y promulguait les principes du droit qui est resté la base des lois modernes, lorsque Héraclius y poursuivait la lutte formidable contre les Barbares venus du Nord et les Cosroës de la Perse, lorsque Alexis Comnène et les princes de sa race y maintenaient contre les invasions latines, par leur diplomatie savante et leur énergique souplesse, les débris de l'empire de Constantin. C'est ici, après tout, au milieu de ces folles rivalités du cirque et de ces révolutions de palais, que sont venues s'éteindre les traditions administratives de l'antique Rome et les maisons patriciennes qui avaient dominé l'univers. A l'origine de cet empire, ses souverains avaient réalisé le rêve de la monarchie universelle et recueilli l'héritage du plus puissant gouvernement qui ait jamais existé sur la surface de la terre. Et plus tard, quand ce vaste édifice se fut disjoint pierre à pierre, quand il ne restait plus aux princes dégénérés assis sur ce trône avili que l'ombre d'un grand nom, et quand les vaines splendeurs d'une monarchie asiatique et les ignominies d'une démagogie turbulente et servile avaient singulièrement atténué le prestige qui entoura si longtemps aux yeux des Barbares victorieux les successeurs des maîtres du monde, encore et jusqu'au dernier moment il était resté à ce fantôme impérial un vague reflet de la splendeur éteinte, et il planait sur Constantinople comme un crépuscule de gloire. Rome déshéritée s'était créé une majesté nouvelle avec ses pontifes; Constantinople, il est vrai, n'était que la ville des spectres, mais les chefs-d'œuvre du monde oriental

y avaient trouvé un asile : les merveilles des lettres anciennes remplissaient ses bibliothèques ; on y avait conservé la langue de Démosthène et de Platon, et sur ses places publiques, dans ses rues, dans ses églises, dans les palais de sa fastueuse aristocratie, subsistaient les dépouilles d'Athènes et d'Héliopolis, de Delphes et d'Éphèse. D'autres nations s'étaient constituées en Europe, et, dans toute la force de la jeunesse, d'autres races exerçaient une influence supérieure sur la politique du continent ; mais le vieil empire grec, héritier des traditions antiques, demeurait comme le témoignage des civilisations d'autrefois, pareil à ces colonnes qui restent debout, solitaires et sombres, au milieu des ruines d'un temple écroulé. Le cirque offrait encore l'image des Jeux Olympiques ; les palais de la Pointe du Sérail et des Blaquernes reportaient la pensée aux magnificences du Palatin, et Sainte-Sophie, même défigurée par l'hérésie, rappelait aux peuples nouveaux qui contemplaient avec respect la croix de son dôme, les basiliques de Rome et le génie des immortels conciles de l'Orient.

Constantinople a vécu dix siècles avec ces institutions défaillantes et sur ces souvenirs vénérés. Le flot montant de la vie moderne menaçait de plus en plus ce bizarre vestige des peuples ensevelis ; c'était moins de l'invasion des races qu'elle devait être la victime que de la marée des idées. L'antiquité, jadis si fraîche et si forte dans sa virilité superbe, était devenue avec le temps la momie byzantine ridée, pâlie, impuissante. Longtemps ce

vieillard décrépit et courbé qui avait été jadis l'éphèbe radieux de la Grèce et le mâle guerrier de Rome, et qui ne portait plus que des couronnes flétries et des armes émoussées, traîna son existence morne, étranger aux inspirations renouvelées, aux rêves ardents, aux passions rajeunies des nations qui s'étaient partagé l'Europe, présentant le douloureux spectacle de sa sénilité loquace et de sa tremblotante caducité. Il semblait que la mort, pour le frapper, attendît que son héritier fût prêt, car les successions historiques ne s'ouvrent qu'au moment où ceux qui les convoitent sont mûrs pour les recueillir. Quand le jour fut venu, il s'éteignit dans une héroïque convulsion qui surprit l'univers sans l'émouvoir, et le Croissant ne parvint qu'à travers un fleuve de sang de la brèche des murs au sommet de Sainte-Sophie.

La cité, elle aussi, disparut comme l'empire. De tout ce qu'elle avait été, de ses rues populeuses, de ses monuments, de ses palais, de ses temples, il reste si peu de chose ! On ne peut qu'à grand'peine aujourd'hui, et avec toutes sortes de doutes et de réticences, retracer le plan de la ville impériale. Laissons aux archéologues ce travail plein d'incertitudes, et attachons-nous seulement à ce qui est demeuré debout.

Lorsque des hauteurs de Péra l'on contemple au delà de la Corne-d'Or le panorama de Stamboul, le regard est frappé d'abord, à la racine du promontoire qui supporte les jardins du Vieux-Sérail, par une construction gigantesque située au sommet de la colline. De loin, dans le rayonnement qui enveloppe l'entrée

du Bosphore, on n'aperçoit qu'une masse d'ombre carrée surmontée d'un large dôme surbaissé, et, des quatre coins de cette masse, s'élèvent quatre minarets de marbre. Derrière l'édifice, qui ressort énergiquement sur la clarté transparente, s'étend l'immensité du ciel. Il semble qu'au delà il y ait un abîme de splendeur et d'azur; au-dessous, des cyprès s'étagent jusqu'au rivage du golfe, entourant le monument d'une ceinture sombre. A gauche, les kiosques blancs de la Pointe verdoyante se cachent dans les bosquets et se répandent jusqu'à la mer; à droite, les innombrables maisons de Stamboul se groupent comme sur des gradins. Ce colosse, c'est l'ancienne basilique du christianisme oriental, la métropole des mosquées d'Europe, Sainte-Sophie.

Je vois tous les jours de mes fenêtres ce merveilleux tableau sans me lasser de le revoir et de l'admirer encore, et, dans mes longues promenades, c'est toujours vers Sainte-Sophie que mes pas sont attirés. Après avoir traversé la cour où s'élèvent les bâtiments de la Porte, et laissant à gauche les tours crénelées du Sérail, on suit une petite rue bordée par des *turbés* et par quelques arbres séculaires encastrés dans un mur à demi écroulé; on monte une petite rampe, et l'on se trouve soudain sur une vaste place où se dresse un géant de pierre blanche lamée de rose, un énorme entassement de murailles épaisses comme celles d'une forteresse, une multitude de dômes superposés sur des assises colossales, et dominés par une coupole



Sainte-Sophie.

immense; une couronne de fenêtres en plein cintre entoure la base de cette coupole que surmonte un croissant rouge aux pointes d'or. L'aspect est solennel et triste : rien ne séduit le regard dans ces lourds contre-forts, dans cet amoncellement qui semble peser sur le sol, et l'on éprouve, après la vision splendide du lointain, une sorte de déception lorsqu'on se trouve devant ces blocs accumulés. Des constructions bâtardes, des murs de soutènement qui sur plusieurs points tombent en ruine, enveloppent à demi et masquent le plan primitif du maître byzantin : les douze siècles qui se sont écoulés depuis que Justinien a élevé ce temple à la Sagesse divine n'ont pas ébranlé sa solidité massive, mais lui ont ajouté des bâtiments extérieurs qui se sont accrochés à ses murailles comme des plantes parasites. Je ne suis frappé au premier abord que par ces vigoureuses apparences de citadelle; aucune de ces arcades, de ces colonnes dont on suit autour d'autres mosquées les prolongements mystérieux; l'art du Bas-Empire, sobre à l'extérieur jusqu'à la sécheresse, n'a pas l'étrange fantaisie des Arabes et l'inépuisable imagination de notre architecture gothique; on ne retrouve même pas dans ce monument, l'un des plus vieux du monde, le charme austère de la vétusté; il n'a point l'air de dater de loin; sa pierre a gardé sa couleur, et je n'y vois pas la beauté singulière que le temps donne parfois aux choses. Et cependant, peu à peu, à mesure qu'on regarde plus longuement ce témoin impassible de tant de générations, est-ce le souvenir des événements qui

se sont accomplis à ses pieds ? est-ce la pensée des millions d'hommes qui ont passé là comme les flots toujours renouvelés frappant la base d'un roc immuable ? est-ce seulement l'effet de sa grandeur solennelle ? on sent naître et se fixer dans l'âme une impression ineffaçable de respect et d'admiration. On ne se laisse pas distraire de cette contemplation muette par le mouvant spectacle d'alentour ; la foule va et vient sur cette place : les vieux Turcs passent gravement au pas de leurs ânes ; les eunuques noirs courent au galop de leurs chevaux harnachés d'or ; les mollahs en cafetan sombre se réunissent autour de la fontaine de marbre aux fines ogives où les fidèles se lavent les pieds et les mains dans l'eau courante ; des troupes d'enfants rieurs jouent et crient auprès de la grille qui entoure le terrain sacré ; des masures et de petits conaks entassent dans les ruelles voisines leurs façades inégales, enluminées, tantôt ouvertes à tous les vents, tantôt grillées comme une prison ; au-dessus d'un îlot de maisonnettes singulièrement enchevêtrées s'élève une haute tourelle de planches noires, qu'un lierre épais enveloppe jusqu'à la chambre supérieure, où il semble qu'on aimerait rêver dans la solitude de l'air ; tous ces détails vivants et bizarres se voient à peine : le regard est toujours ramené vers ces étages de plates-formes et de voussures, vers cet amas confus et grandiose de murs pyramidant vers le dôme d'un gris bleuâtre qui fond si doucement ses teintes avec l'azur du ciel ; à l'entour, quelques petites mosquées, quelques turbés au toit arrondi surmonté par des crois-

sants dorés se dressent dans les plans de la perspective, semblables aux satellites d'un astre, et l'immense édifice absorbe la pensée et le regard surtout à l'heure où, teinté de rose par le soleil couchant, il se détache en lumière sur l'espace assombri.

L'entrée en est étroite : nul péristyle extérieur digne de ce grand ouvrage ; sur l'un des côtés s'ouvre une arcade en plein cintre soutenue par quelques colonnes de porphyre et qui donne accès par un escalier de trois marches à des cours intérieures; sur la place même, une sorte de petite ruelle conduit à une porte de bronze couverte de feuillages en relief et d'inscriptions à demi effacées. Ni l'un ni l'autre de ces passages ne devait être l'entrée principale du temple en ce jour solennel où Justinien, ébloui de son œuvre, y pénétrait pour l'inaugurer aux acclamations de la foule enthousiaste. Il y avait évidemment plusieurs portes maintenant murées et par où le jour et l'air inondaient les portiques de marbre et d'or. Aujourd'hui, lorsque le gardien silencieux qui va guider le voyageur muni du firman exigé lui a fait mettre de larges babouches pardessus sa chaussure, on est surpris, au moment où il soulève la lourde portière qui ferme la première issue, du sombre aspect de la galerie profonde qui précède la mosquée elle-même. Il faut que les yeux encore remplis de la clarté du dehors s'accoutument à ce crépuscule : le *narthex* ou péristyle se déroule alors dans sa majestueuse étendue ; les murs en sont couverts de marbre, et dans les arcatures de la voûte on voit étinceler les

vagues contours des mosaïques. Plusieurs portes donnent sur ce portique. Celle du milieu s'ouvre pour les giaours. On reste un instant interdit en présence du merveilleux spectacle qui apparaît tout à coup devant le regard.

D'un seul coup d'œil on embrasse le temple tout entier. Pareille à une place publique immense baignée dans une vague clarté, Sainte-Sophie se révèle instantanément à la pensée ; rien n'y arrête la vue et n'y inquiète l'âme ; la lumière tamisée et harmonieuse s'y répand du faîte à la base avec une douceur infinie ; les profondeurs mêmes sont pénétrées par cette lueur mystique, dont la sérénité moelleuse est à peine atténuée dans les lointains par les dégradations de la pénombre. Les proportions gigantesques de l'édifice ne sont dissimulées par aucune obscurité mystérieuse, et le jour fluide et doré qui s'épanche des prodigieuses hauteurs de la voûte enveloppe comme une vapeur transparente et suave le vaste espace que recouvre le plein cintre de la coupole. Cette première impression est d'un charme ineffable, et c'est sous son influence qu'on s'abandonne tout entier à la beauté du spectacle dont on est entouré.

On ne voit d'abord qu'une immense voûte traversée çà et là par les irradiations du soleil qui s'élance par les fenêtres en arcades ; une multitude de lustres de fer en descendent presque jusqu'à hauteur d'homme ; des tapis bigarrés posés en s ens oblique recouvrent le sol ; à droite et à gauche, un double étage d'énormes

colonnes de jaspe et de porphyre, dont les archivoltes sont ornées de feuillages ciselés, soutient des demi-coupoles hémisphériques; des balcons de fer forgé règnent à l'entour des galeries supérieures; le reflet des marbres de couleur se fond dans une même gamme de tons adoucis avec le vert antique ou le rouge des colonnades, l'or bruni, le bleu glauque cher aux mosaïstes byzantins. La nef est libre jusqu'au fond : là, au-dessus d'une marche qui séparait autrefois l'église du chœur, est placée, à droite, une petite estrade légère, sorte de pavillon à colonnettes où les mollahs vont se recueillir; à gauche s'élève sur quatre piliers blancs la loge octogone du sultan entourée de grillages d'or; au fond l'ancien emplacement de l'autel est vide; une chaire étroite surmontée d'un clocheton aigu est adossée à l'un des piliers; le *mirhab*, petite construction encastrée dans le mur, indiquant la direction de la Mecque et devant laquelle se tiennent deux énormes cierges dans de hauts chandeliers, n'est point au centre de l'abside comme dans les autres mosquées : il a fallu le mettre de travers pour l'orienter vers la ville sainte. Des deux côtés, à une certaine élévation, des tapis, dont les nuances sont presque effacées par le temps et qui passent pour ceux de Mahomet, sont cloués sur le mur, et vers le milieu de la hauteur de l'édifice, de grands disques verts portent en lettres dorées des inscriptions pieuses ou les noms des lieutenants du Prophète.

Peu à peu tout cet ensemble se distingue et se dis-

tribue pour le visiteur attentif. On étudie l'un après l'autre, et avec quelle curiosité émue ! les mille détails de l'édifice. Mais on est bientôt envahi, dominé par une impression qui absorbe toute autre pensée. Sainte-Sophie a gardé sous le travestissement que lui a imposé la conquête musulmane, malgré ce *mihrab*, malgré ces disques turcs, malgré la nudité de l'abside, l'ineffaçable aspect de l'église chrétienne, je ne sais quelle mélancolie de victime et la muette éloquence des souvenirs. J'ai parcouru avec lenteur ces galeries des bas côtés où la place des chapelles se reconnaît encore; j'ai passé, triste et recueilli, entre ces innombrables colonnes que les empereurs avaient fait venir des temples de la Grèce et de l'Ionie; celles-ci d'Éphèse chère à Diane, celles-là de Balbeck dédiée au culte du soleil, d'autres d'Athènes, de Cyzique ou de Délos, d'autres encore des ruines égyptiennes consacrées à l'antique Osiris. Toutes ces merveilles, arrachées au paganisme, et tour à tour, par une étrange destinée, vouées à la gloire des dieux olympiques, de l'Évangile et de l'islam, formaient la magnifique unité de la basilique du Christ. Ces débris se sont fondus et transfigurés dans l'harmonie de la fière architecture. Sainte-Sophie, construite par le prodigue Justinien avec toutes les richesses de l'Orient, où il avait entassé les vases précieux, les candélabres d'or, dont il avait revêtu les murailles des marbres splendides qu'on y admire encore, dont l'autel de platine et de perles était incrusté de diamants, de rubis et de saphirs, a perdu sans

doute les plus fastueux ornements de sa beauté passée, mais elle a conservé de sa destination première ce que les conquérants ne pouvaient lui ravir, ce qui était plus durable que ses trésors, l'imposant aspect d'un sanctuaire, le caractère auguste que lui avait donné l'architecte chrétien, l'empreinte divine du lieu sacré où les mystères de la foi se sont accomplis durant tant de siècles, d'où tant d'âmes ont élevé vers Dieu leurs rêves et leurs prières.

C'est là, dans cette nef où matériellement aujourd'hui Mahomet triomphe, mais où le Christ, en s'éloignant, a laissé l'immortel souvenir de sa présence et comme le sceau de l'Évangile, c'est là ce qui émeut la pensée et nous inspire un profond recueillement. Nous ne nous sentons pas étrangers sous ces voûtes : le murmure des chants d'autrefois y semble encore vibrer dans l'air; les autels écroulés s'y redressent devant nos yeux, et nous croyons y respirer la fumée des vieux encensoirs. Sous cette impression qui nous transporte quatre siècles en arrière, nous avons traversé ces portiques ; on nous montrait en vain les mille curiosités qui intéressent les voyageurs, les deux belles urnes d'albâtre de Pergame, les mosaïques de la coupole qui représentaient jadis de gigantesques archanges et qui, recouvertes de couleurs désordonnées par des mains musulmanes, ressemblent d'en bas à des griffons ailés; la colonne *qui sue*, toujours mouillée sous son enveloppe de bronze; le marbre transparent de la fenêtre de l'abside qui étincelle sous les rayons

du soleil. Nous regardions en vain dans cette nef, qui est en même temps un temple et une école, les maîtres de l'islam, les docteurs de la loi commenter le Coran, entourés, selon leur célébrité, d'un cercle plus ou moins large de disciples accroupis et les yeux fixés sur le texte sacré, tandis que çà et là, au pied d'une colonne, dans un angle désert, des croyants psalmodiaient isolément quelques versets du saint livre. Vainement, accoudés au balcon des galeries supérieures, nous voyions autour de nous les inscriptions, le chœur solitaire, les ornements, les costumes turcs, tout enfin nous présenter l'aspect d'un autre culte et nous parler d'un autre Dieu; toujours reparaissait le murmure des prières d'autrefois et l'image du Christ exilé.

Une vieille légende grecque raconte qu'en cette journée terrible et sanglante où Mahomet II, au galop de son cheval, entra le sabre à la main dans Sainte-Sophie où s'était réfugiée, éperdue et désespérée, toute une foule de femmes et d'enfants voués au massacre et à l'esclavage, un prêtre disait sa messe à l'un des autels que le vainqueur allait briser; lorsque les cris d'épouvante poussés par les victimes et les clameurs des victorieux retentirent tout à coup à travers l'église, le prêtre disparut par la porte d'une galerie latérale, emportant l'hostie et le calice. Miraculeusement, la porte se trouva soudain fermée par un mur de pierre. Les Grecs ajoutent qu'en ce jour qu'ils espèrent, où Sainte-Sophie sera rendue à l'Évangile, la porte s'ouvrira et le prêtre reprendra sa messe interrompue. Est-

on loin ? est-on près de ce jour ? et même doit-il jamais venir ? C'est le secret de Dieu. Mais si dans la suite des siècles, les révolutions politiques amenaient un si grand changement, la basilique reprendrait bien vite son antique apparence chrétienne, et le célébrant mystique, sortant de l'ombre où il attend son heure, retrouverait dans le temple la même beauté grandiose et la même religieuse majesté.

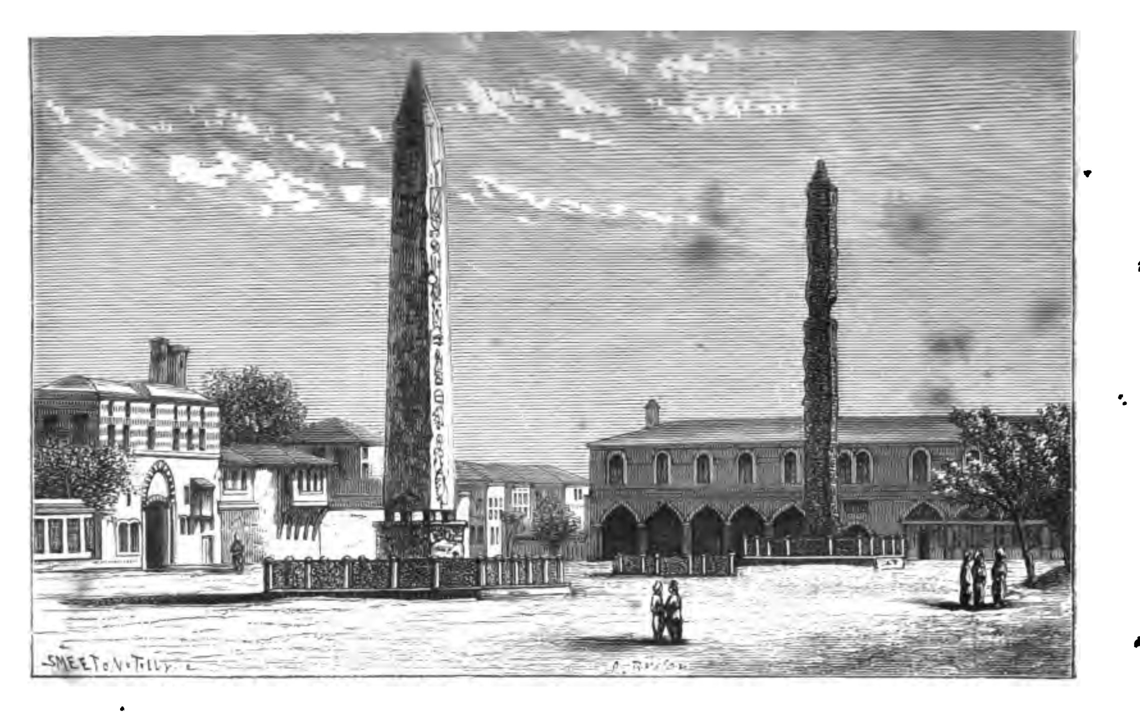
LETTRE VII

CE QUI RESTE DE BYZANCE

(Suite.)

Nous sortons de Sainte-Sophie : une grande place s'ouvre devant nous, et au delà de cette place un vaste espace; à droite, quelques maisons turques en bois, peintes de diverses couleurs; à gauche, un long mur bas entrecoupé de grilles de fer et derrière lequel s'étend la cour ombrée de la mosquée du sultan Ahmed, dont les hautes coupoles et les six minarets de marbre s'élèvent derrière des arbres verts. Au centre de ce terrain libre, on aperçoit un obélisque; plus loin, sur la même ligne, une colonne torse de bronze vert; à quelques pas au delà, une autre colonne faite de pierres carrées superposées, dont plusieurs se sont écroulées. Au fond, un bâtiment insignifiant, qui renferme les anciens costumes des janissaires, ferme l'horizon et interdit au promeneur indigné la vue de la mer de Marmara.

Arrêtons-nous sur cette plaine. Nous foulons une terre qui a vu les splendeurs, les joies, les folies de l'empire grec : nous sommes sur le terrain de l'ancien hippodrome de Théodose; là, pendant dix siècles, les magnificences souveraines et les passions populaires se



L'Atmeïdan (place de l'ancien Hippodrome).

sont déployées devant l'impassible Sainte-Sophie et au bruit lointain des vagues de la mer. Dans l'arène immense dont la base de l'obélisque indique le niveau, inférieur de trois mètres environ au sol où nous sommes aujourd'hui, que de scènes imposantes ou tumultueuses se sont produites! que de cris ont retenti! combien est-il passé d'hommes oubliés et de Césars disparus!

Bien des fois, je suis venu pensif dans cet emplacement maintenant silencieux; en ces lieux, dont le sol révélerait peut-être, si l'on pensait à l'interroger, de curieux monuments du Bas-Empire, j'ai évoqué souvent le souvenir des fêtes merveilleuses qui surexcitaient si violemment toute la population de la ville impériale. Les bicoques bariolées qui entourent d'un côté cet espace, les masures vulgaires qui ferment son horizon, la mosquée même, à la fois charmante et austère, tout disparaît alors devant le regard, et l'imagination relève l'amphithéâtre colossal.

Quel rêve! Il me semble que je vois s'étendre devant moi le cercle des gradins où s'agite un peuple innombrable : entre Sainte-Sophie et l'arène, de grandes voies sont ouvertes jusqu'au palais des empereurs, construit près de la pointe où depuis s'est élevé le Vieux-Sérail. De là, sans être arrêtés par les maisons maintenant amoncelées et par les murs crénelés de la sombre retraite des Soliman et des Amurat, les yeux aperçoivent dans le lointain l'entrée de la Corne-d'Or et les détours verdoyants du détroit. L'amphithéâtre ne présente point les hautes arcades du Colisée ou des arènes de Nîmes

et d'Arles, mais il développe sur une immense largeur ses perspectives surbaissées, il englobe dans son circuit tout le terrain qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la colline surplombant la Propontide, et qui se termine en demi-cercle. La loge impériale, sorte de palais compris dans l'enceinte de la résidence du prince, se dresse sur l'un des côtés, entourée de soldats immobiles; au devant se cabrent les chevaux de bronze de Lysippe, et sur les bancs qu'elle domine sont rangés, suivant leurs fonctions et leur noblesse, les courtisans du Bas-Empire, les belles patriciennes vêtues des plus riches étoffes de la Perse et de l'Inde, et que des eunuques ou des esclaves nubiennes abritent sous de grands parasols. Le maître du jour, qu'il s'appelle Valentinien ou Arcadius, Phocas ou Héraclius, Paléologue ou Comnène, qu'il soit du sang des Constantin ou des Théodose, ou l'un des soldats de fortune appelés au trône par un caprice de la destinée, se tient, dans tout l'éclat de sa grandeur suprême, dans tout le faste d'un luxe emprunté aux princes de l'Asie, devant le balcon couvert de pourpre, et regarde la tumultueuse multitude entassée sur les gradins, le champ où vont lutter les chars, et au loin la mer qui rayonne, comme un miroir ardent, sous les feux du soleil.

Au milieu de l'arène, l'obélisque élance sa silhouette rose constellée d'hiéroglyphes; le triple serpent de bronze vert enlevé au temple de Delphes darde ses trois têtes farouches où brillent des yeux d'émail; des statues d'airain et de marbre, débris des splendeurs de Rome ou ravies aux édifices de la Grèce, des colonnes

de jaspe et de porphyre, des inscriptions qui rappellent les noms des vainqueurs célèbres de ces nouveaux Jeux Olympiques, toutes les magnificences de l'art antique mêlées aux lourdes sculptures byzantines se dressent parmi la foule bruyante sous les grands voiles de diverses couleurs qui atténuent l'intensité du jour. Puis tout à coup, au signal parti de la loge de César, les quadriges s'élancent comme au temps de Pindare, et courent, se heurtant l'un l'autre, sur le sol sonore : les *bleus* et les *verts* se précipitent ; haletante, à demi folle d'impatience, anxieuse, exaspérée, la multitude les suit des yeux dans leur vol rapide ; ce n'est plus une course, ce n'est plus un jeu, c'est une fureur presque formidable ; les spectateurs, enivrés de spéculation et de rage, forment pour l'une ou l'autre couleur de véritables factions farouches ; on craint un instant que ces rivalités ardentes ne dégénèrent, comme il est arrivé quelquefois, en émeutes sanglantes ; c'est au milieu des cris d'angoisse, de joie, de stupeur, que les péripéties de la course se poursuivent et qu'après le nombre de tours déterminé, les chevaux victorieux atteignent la borne fatale. Le vainqueur reçoit sa couronne des mains de l'empereur ; puis une autre lutte recommence, et l'émouvant spectacle ne cesse pas avant que le soleil, couvrant de ses lueurs mourantes les dômes de Sainte-Sophie, disparaisse vers l'Archipel. Alors, la foule s'écoule lentement par les larges vomitoires, remplissant les rues de ses clameurs enthousiastes, tandis que César, préoccupé des soucis de l'em-

pire, des Barbares qui menacent au nord, des Perses qui font reculer ses lieutenants jusqu'au centre de l'Asie Mineure, et plus tard des Ottomans qui resserrent de plus en plus le territoire romain, inquiet aussi des caprices de l'armée et des emportements de la multitude à la fois servile et séditieuse, regagne, muet et grave, escorté des *curopalates* et des *protogérondes*, le palais de marbre qui mire ses galeries et ses colonnades dans les eaux immobiles du Bosphore.

Aujourd'hui, le silence et l'abandon. Il n'y a plus même de ruines. Les pierres de l'amphithéâtre ont été enlevées par le conquérant, qui en a fait usage pour d'autres édifices et les a dispersées aux quatre coins de Constantinople. Il ne reste debout de tant de palais et de trophées que l'obélisque, la colonne de bronze et la colonne de pierre. Ce sont nos soldats français, en 1856, qui en ont déblayé les bases : depuis, on n'a pas songé à faire de fouilles dans ce sol qui a vu tomber tant de débris.

Je ne puis croire que rien ne subsiste sous nos pieds de ces vastes constructions, de ces statues et de ces colonnes, et qu'on interrogerait en vain cette place où vivaient tant de merveilles. Un jour viendra sans doute où d'heureux archéologues retrouveront sous la poussière des siècles les restes du cirque byzantin ; contentons-nous d'errer sur ce terrain, rempli de trésors peut-être, et d'étudier ces trois monuments échappés aux catastrophes, mornes témoins des siècles antiques et des temps nouveaux.

Moins élevé que les monuments analogues de Paris ou e Rome, l'obélisque sous le ciel oriental a conservé ses ouleurs vives : il est soutenu par quatre blocs de bronze, ui reposent sur un piédestal de marbre couvert sur ses uatre faces de curieux bas-reliefs. Chacun d'eux représente, dans la loge impériale, Théodose, l'impératrice et les deux jeunes Augustes, Arcadius et Honorius. Ce n'est plus l'art de Phidias et de Praxitèle : le sculpteur byzantin a oublié la grâce et la vie des temps évanouis; il semble que sa science enfantine se soit plutôt inspirée des premiers maîtres grecs, dont l'imagination asservie aux formes hiératiques et dont la main incertaine ne rencontraient que les poses roides et solennelles. Mais ici, ce n'est plus l'artiste qui ne sait pas encore; c'est l'artiste qui ne sait plus.

La décadence ressemble dans ses procédés aux hésitations de l'ignorance; elle n'a point cependant ses indécisions naïves, ses tâtonnements parfois heureux : sa main n'est pas inexpérimentée, mais alanguie; sa pensée n'est plus vague et inhabile à se produire, mais stérile et sans éclat. Ainsi, dans ces bas-reliefs, tout idéal est absent; le dessin est monotone; partout, derrière le balcon, les personnages se tiennent dans la même attitude immuable et sans vie; sur l'un des côtés, l'empereur tient en main une couronne destinée au vainqueur de la course des chars; sur les trois autres, lui-même ainsi que l'impératrice et les deux princes demeurent impassibles comme les statues égyptiennes posant leurs mains sur leurs genoux, comme les saints

des icones ressortant de leur fond d'or. Sur l'une des faces, des Barbares agenouillés, reconnaissables à leurs longues chevelures et à leurs barbes hérissées, présentent des offrandes au maître du monde; il y a là moins de réminiscences des bas-reliefs de l'Acropole d'Athènes que des profils assyriens accroupis devant les satrapes de Babylone et de Ninive; sur l'autre, tous les personnages de la cour sont rangés avec une invariable symétrie : au-dessous du bas-relief principal, les chevaux des quadriges s'élancent en dressant régulièrement leurs pieds de devant, et certes ne rappellent guère les merveilleux coursiers du Parthénon; le troisième côté donne de nouveau la série des seigneurs byzantins pareils aux tuyaux d'une flûte de Pan; le quatrième, au bas d'un tableau pareil, laisse deviner la représentation informe des travaux entrepris pour l'érection de l'obélisque. Rien de plus morne que ce monument, fruste d'ailleurs, dont les figures ne sont guère visibles et ressemblent plutôt à des rangées de crânes qu'à des visages vivants. Une double inscription latine et grecque rappelle qu'il a été construit sous Théodose. J'ai déchiffré les vers latins où l'on ne retrouve même pas le souffle attiédi deClaudien ou d'Ausone; ils sont censés prononcés par l'obélisque lui-même, dans un style barbare :

Difficilis quondam dominis parere serenis
Jussus et extinctis palmam portare tyrannis.
Omnia Theodosio cedunt sobolique perenni.
Terdenis sic victus ego domitusque diebus
Judice sub Proclo, summas elatus ad auras.

L'édifice est enfoncé dans une tranchée carrée qu'une grille de fer entoure. Des herbes folles poussent dans les interstices des pierres, tandis que l'obélisque de Thèbes élève dans le ciel bleu, de sa base à son faîte. ses poissons bizarres et ses ibis mystérieux.

Le monolithe égyptien n'a point d'histoire. Arraché un jour par une fantaisie des maîtres du monde à la solitude des rives du Nil, il redit peut-être le nom de quelque prince des nombreuses dynasties. Mais qu'importe aux générations qui se succèdent, ce récit des choses inconnues? Qu'un roi quelconque l'ait fait tailler dans les carrières de granit de la haute Égypte, et qu'il ait confié aux hiéroglyphes le vain témoignage de quelque exploit fabuleux, notre mémoire en garde-t-elle la trace, et sommes-nous touchés par cette évocation d'un triomphe oublié? Mais devant la colonne de bronze à demi enfouie, elle aussi, dans le sol de l'hippodrome, je sens vibrer en moi tout un monde de souvenirs. C'était au lendemain de l'immortelle victoire que les cités grecques avaient remportée sur les armées de Xerxès, et où elles avaient sauvé par un héroïque effort, non-seulement la patrie des Hellènes, mais, ce qui valait mieux, le génie qui devait civiliser le monde. Elles voulurent alors dans leur élan de reconnaissance envers le dieu qui incarnait en soi toutes les splendeurs de la pensée humaine et les plus nobles rêves de l'art, envers le fils de Latone, à la fois poëte et soleil, lui dédier un monument impérissable au seuil sacré du temple de Delphes. Et alors des ateliers d'un merveilleux fondeur sortit le triple

serpent de bronze. Les noms des villes qui avaient pris part à la grande lutte furent inscrits sur les anneaux entrelacés : le trépied d'or consacré à Apollon fut placé sur les trois têtes de l'hydre, et ce chef-d'œuvre fut érigé entre le groupe des Phocidiens et le grand autel. Comme les hommes et comme les livres, les monuments ont leur destinée : le trépied fut enlevé par les Grecs eux-mêmes pour payer les dépenses ruineuses de leurs guerres intestines; Constantin fit transporter le serpent sur la place de l'hippodrome; les têtes furent détachées par le fanatisme des iconoclastes, rétablies dans une pensée superstitieuse, et enfin détruites de nouveau par Mahomet II, qui les frappa, dit-on, lui-même de sa lourde masse d'armes.

Depuis, la colonne décapitée est restée là, témoignage solitaire des gloires antiques et des étranges vicissitudes des choses. Vingt-quatre siècles l'ont laissée debout; cent générations ont admiré ses vertes spirales; elle redit à la fois les victoires de Salamine et de Platée, la fondation de l'empire oriental par le premier César chrétien, les splendeurs fastueuses de la nouvelle Rome, les émeutes sanglantes, les révolutions de palais qui se sont ruées alentour d'elle comme les vagues de la mer sur un rocher impassible; les croisés latins du douzième siècle, nos ancêtres, les chevaliers bardés de fer, ont défilé devant elle en brandissant leurs grandes épées et leurs bannières étincelantes d'armoiries; elle a vu les fureurs de la conquête ottomane en ces instants lugubres où les cadavres remplis-

saient les murs de Sainte-Sophie et jonchaient le sol du cirque.

Doit-elle un jour assister à de nouvelles péripéties de la fortune? Émouvante question que l'on se pose malgré soi dans cette enceinte où se sont passées tant de scènes orageuses, devant ce dragon mêlé à tant de drames de l'histoire, et que des peuples différents ont associé à leurs orgueils et à leurs colères. Aujourd'hui tout est calme à l'entour de la colonne serpentine : des petits enfants turcs jouent à côté d'elle; des femmes voilées passent auprès de la grille qui la protége ; les musulmans, appelés par le muezzin du haut des minarets du sultan Ahmed, se hâtent, le Coran à la main, d'entrer à la mosquée voisine ; un beau rayon de soleil la couvre de ses lueurs dorées, et le voyageur, accoudé sur la balustrade de fer, rêve devant ses replis aux temps lointains, aux ombres muettes, dont le sombre serpent de Delphes a été tour à tour le compagnon mystérieux, et dont il a dédaigné, dans sa fierté indépendante, les douleurs ou les joies comme il dédaignerait les révolutions de l'avenir.

Un peu au delà du serpent grec s'élève une grande colonne de pierre carrée, construite à une époque inconnue, restituée par Constantin Porphyrogénète, et qui jadis était couverte de plaques de bronze doré. Les plaques ont été fondues, et les blocs disjoints menacent ruine. Indifférent à l'histoire, mais éloquent encore par sa dégradation même, ce monument qu'une inscription emphatique, presque entièrement effacée, décorait

des noms immérités de « merveille » ou de « prodige », et comparait au colosse de Rhodes, garde un aspect désolé en harmonie avec la tristesse des débris de l'hippodrome. De nombreux arbustes ont poussé leurs branches dans la cavité où plonge sa base et projettent sur les degrés de marbre l'ombre mélancolique de leur feuillage. Ainsi se complète l'ensemble de l'Atmeïdan que l'empire grec avait fait si beau, que les hommes, plus barbares que le temps, ont détruit pierre à pierre, et dont il ne reste plus que ces trois débris fraternels, l'un près de l'autre comme autrefois, qui semblent, avec cette expression presque humaine que prennent souvent les choses, s'entretenir dans leur morose solitude des générations et des siècles qui se sont écoulés à leurs pieds.

Dans les alentours il y a peu de vestiges de l'époque byzantine. Cependant une haute colonne de porphyre rouge sur un piédestal fruste se dresse dans une large rue; elle a subi d'assez curieuses vicissitudes : son chapiteau a supporté tour à tour la statue d'Apollon, celles de Constantin, de Julien l'Apostat et de Théodose. La foudre l'a frappée sous le règne d'Alexis Comnène; de nombreux incendies ont fait sur plusieurs points éclater le marbre : elle a gardé le nom de *Colonne brûlée*. Plus tard Manuel Comnène l'a surmontée d'une croix et d'une inscription qu'on distingue encore. Elle était sans doute située sur une place; aujourd'hui elle est sur l'alignement des maisons turques, et tristement abandonnée. Des cercles de fer qui supportaient jadis des

couronnes de laurier de bronze pendent le long de la paroi : la base dépouillée de ses plaques de marbre s'effrite lentement sous l'action du vent et de la pluie; des petits marchands se sont installés à son ombre. Plus loin, dans la ville, je rencontre deux autres monuments de même origine, l'un d'Arcadius et l'autre de Marcien : du premier il ne reste plus que le piédestal ; de l'autre, le faîte seul a subsisté : il élève au-dessus du sol son chapiteau de marbre blanc. La conquête a été rude pour les édifices des vaincus.

Nous ne nous lassons pas de les rechercher encore à travers les rues tortueuses, au milieu des maisons de bois amoncelées, et jusque sous terre. C'est là, dans un caveau dont la bouche s'ouvre auprès de l'Atmeïdan, au centre d'une petite plaine qui domine la Marmara, que nous avons, en descendant quelques marches inégales, contemplé dans l'ombre humide un spectacle merveilleux. On ne voit d'abord qu'une masse confuse d'arcades, sur lesquelles des jours étroits projettent une pâle lueur : peu à peu les yeux se font à cette demi-obscurité, et alors on distingue devant soi un labyrinthe de colonnes de pierre qui s'enfoncent dans de mystérieux détours. On dirait un palais enchanté de conte arabe ou la retraite étrange de quelque génie malfaisant des romans chevaleresques. Les portiques succèdent aux portiques, et la bizarre forêt étend dans la nuit ses avenues menaçantes. Est-ce une réalité ? est-ce un rêve ? On se perd sous ces voûtes comme dans ces dédales d'un cauchemar où l'on cherche en vain sa voie en

tâtonnant les murs; les arceaux se déploient dans le prolongement des ténèbres; ce n'est point la mystique horreur des tombeaux de l'Inde, la religieuse majesté des catacombes; l'impression qu'on éprouve est particulièrement bizarre et rapproche l'imagination inquiète des scènes magiques des Mille et une Nuits et de l'Arioste.

Plus on avance, plus il semble que les fantastiques arcades se multiplient, plus les monolithes qui nous entourent prennent un aspect farouche : le pied glisse sur le sol mouillé; on croit à chaque instant marcher sur le corps visqueux de quelque reptile. Quels gnômes verdâtres, quels farfadets fiévreux, quelles pâles sirènes hantent ces demeures dédiées aux fées souterraines, se cachent dans ces cavités noires, s'accrochent aux parois des colonnes qui suintent, nichent dans les chapiteaux feuillus, errent comme des fantômes du Walpurgis dans les circuits des longs corridors? Quel architecte qu'eût envié Piranèse a inventé ces sinuosités pleines de mystères et ces fantastiques promenoirs? Jusqu'où vont ces cloîtres dont une clarté blafarde révèle cà et là les mousses roses et les moisissures argentées? Quels coassements étranges, quels cris lugubres, quels clapotements de gouttes d'eau et d'insectes errants, quels bourdonnements de monstres ailés interrompent le morne silence de ces lieux funèbres, quand nul hôte curieux ne le vient troubler?

Ainsi l'on rêve au pied de ces hautes futaies de marbre plongées sous le sol de la ville, dans une nuit éternelle.

Et cependant on sait que ce n'est après tout qu'une citerne byzantine, maintenant desséchée, la citerne aux mille colonnes (Bin-bir-derèk), bâtie sur trois étages dont on ne voit que le plus élevé; au-dessous, à des profondeurs mal sondées, s'étendent d'autre voûtes, et au-dessous de celles-là d'autres encore. Constantinople renferme plusieurs de ces édifices cachés : la citerne Basiléia, non moins étrange, construite par Constantin; celle d'Asparis, soutenue par quatre-vingts arceaux, bâtis sous le règne de l'empereur Léon; une troisième, non loin de Bin-bir-derèk, où s'élèvent vingt-huit colonnes corinthiennes. Le conquérant a dédaigné de les détruire : il a aussi laissé debout l'aqueduc de Valens dont les arcs superbes, dégradés par le temps, mais couverts d'une végétation toujours fraîche, se dressent majestueusement le long de plusieurs portes de la ville, et lui apportent toujours, comme il y a quinze siècles, les eaux transparentes de la forêt de Belgrade.

Au sortir des citernes, on est heureux de respirer l'air et le soleil. Aussi bien, l'horizon sourit, le vent de mer, balsamique et tiède, caresse doucement le visage; au delà des vagues bleues, les sommets neigeux de l'Olympe miroitent sous les feux du couchant : nous descendons jusqu'au bord de la Propontide étincelante, et, suivant la rive du golfe, nous traversons un quartier turc presque désert. Une mosquée avec un minaret de marbre sort des groupes de maisons coloriées : à son dôme surbaissé, à la disposition de ses murs, il n'y a

pas à s'y méprendre : c'est une ancienne chapelle byzantine, la petite Sainte-Sophie, plus vieille que la grande, le Saint-Serge de Justinien. En face d'elle, une fontaine en forme de kiosque abrite sous son toit octogone un groupe de Turcs en cafetan rose et bleu, accroupis au pied d'un platane. L'intérieur est nu, mais une inscription grecque admirablement conservée court, comme une frise, tout autour de la nef; au dehors, j'admire la cour ombrée, la petite ruelle, les arcatures de la fontaine, l'arbre au large feuillage, le rayon de soleil qui joue dans les branches et frappe d'aplomb le mur blanc de l'antique église.

Nous passons, et, remontant la colline de l'Atméïdan, longeant les vieilles assises hémisphériques de l'ancien cirque, nous rentrons dans les jardins du Vieux-Sérail. Nous laissons de côté les kiosques, Sainte-Irène et son musée, où nous reviendrons un jour : nous voulons seulement aller nous reposer un instant à l'extrémité du promontoire et y voir un autre vestige de l'art grec. Au-dessous du kiosque de Bagdad, dans les bosquets verdoyants qui se prolongent jusqu'à la mer, surgit mélancoliquement du feuillage une colonne de granit grisâtre, dédiée par Théodose à la Fortune; elle est presque sur la pointe qui s'avance vers la Corne-d'Or. La belle place pour un stylite! quelles douces rêveries, quel mystique enthousiasme eût inspiré à ces bizarres poëtes de la vie monastique le spectacle lumineux et paisible qui se déroule de là devant les regards! L'eau bleue entre doucement dans le golfe, les alcyons pla-

ent sur la vague, le Bosphore s'enfonce dans la brume, t le soir descend lentement sur la mer tranquille, tan-is qu'une petite étoile d'or perce en tremblotant la oûte du ciel.

LETTRE VIII

CE QUI RESTE DE BYZANCE

(Suite et fin.)

Ainsi, de cette ancienne capitale du monde combien il subsiste peu de chose! J'ai pu citer quelques monuments, Sainte-Sophie, l'obélisque, des colonnes à demi brisées, des citernes, des lambris frustes méconnaissables, envahis par la végétation des ronces; ce sont des épaves sur la mer après l'engloutissement d'un navire. Quant à la ville, elle est disparue : *etiam periere ruinæ;* que ses maisons fussent bâties en bois ou en pierre, le temps, les incendies, les péripéties de la conquête les ont effacées de la surface du sol. Où étaient les demeures des patriciens de la nouvelle Rome? où sont les rues de la cité des Constantin et des Théodose? Tout s'est enseveli dans la même poussière qui recouvre les générations : mille ans d'histoire ont passé là et ont laissé si peu de traces! Nous avons là le spectacle d'un des grands écroulements de l'histoire. Le flot de la race conquérante a submergé la ville conquise : il faut en rechercher les débris avec la patience de l'archéologue. C'est le destin.

Les églises cependant ont été plus heureuses que les autres monuments : elles existent pour la plupart, mais à quel prix? elles sont devenues des mosquées, comme Sainte-Sophie. L'une d'elles a toutefois échappé à cette loi, c'est Sainte-Irène dans l'enceinte du Vieux-Sérail. Les Turcs l'ont recouverte à l'extérieur d'une couche de badigeon jaunâtre qui la défigure ; mais du moins elle n'a pas été consacrée au culte, elle a été changée en arsenal de fusils et d'armes blanches ; la croix de fer placée à la voûte du chœur a été respectée. Dans une salle attenante on a réuni quelques antiquités curieuses : j'y retrouve la partie supérieure d'une des têtes du triple serpent de bronze, j'y admire quelques bustes charmants, une figure de jeune fille entre autres, avec une expression à demi ingénue et railleuse, presque un sourire de Joconde sur un visage de vierge athénienne, une merveille de l'art hellène.

Les autres églises ont eu d'autres destinées : Hagia-Paraskevi est devenue Khodja-Moustapha, Saint-Jean Stoudios s'appelle aujourd'hui Emir-Ackeur Djamissi. Combien d'autres petites mosquées perdues au fond de quartiers déserts étaient jadis des chapelles chrétiennes! J'en ai visité bon nombre qui ne méritent point d'être citées, mais il faut s'arrêter à l'une d'entre elles, Khaïr-Rié, dont j'ignore le nom ancien, édifice charmant couvert à l'intérieur de merveilleuses mosaïques. Ce sont de véritables tableaux d'un grand style sur fond d'or ; l'art savant d'un maître byzantin de la première période s'est développé là dans toute sa finesse exquise, et ces œuvres

ont gardé, malgré le temps, le riche éclat de leurs couleurs. Je salue dans plusieurs de ces mosaïques récemment dégagées du badigeon blanc dont elles avaient été recouvertes par des musulmans trop zélés, le style des artistes de la Grèce, l'élégance des formes, la sobriété des attitudes, la beauté des figures. Elles couvrent les murs et le plafond voûté du *narthex* ou péristyle : il en existe d'autres sans doute dans la salle centrale, réservée au culte; mais l'islam interdit la représentation de la figure humaine, et toute image est enfouie sous une épaisse couche de chaux. Rendons grâces du moins à la tolérance incomplète qui a permis le nettoiement du péristyle et des deux petits dômes à jour situés aux extrémités. Khaïr-Rié est une des curiosités de la vieille Byzance. J'ai plusieurs fois passé des heures dans son enceinte à étudier l'œuvre des vieux maîtres mosaïstes dont le génie s'est épanoui sur cette colline lointaine avec l'indifférence des grands artistes, tout entiers à leur idée et qui la traduisent avec le même soin jaloux, sans se soucier de savoir s'ils seront admirés par des princes ou par des gens du peuple, par des multitudes enthousiastes ou par de rares fidèles. Pendant quatre siècles ces chefs-d'œuvre ont été ensevelis sous leur blanche enveloppe : ils reparaissent aujourd'hui à la lumière aussi brillants qu'au premier jour, et leurs ors, leurs azurs, la pourpre des draperies, la sombre magnificence des fonds constellés rayonnent à nos yeux éblouis comme au temps où l'artiste contemporain de Justinien avait achevé cette chapelle peut-être pour quelque

Mécène du Bas-Empire, peut-être pour les pauvres habitants d'un quartier oublié. Considérons encore un autre monument, connu sous le nom de palais de Bélisaire, mais qui est sans doute plus récent et qui formait plutôt l'un des bâtiments des Blaquernes, la vaste enceinte impériale de la dynastie des Comnène, dont les princes s'étaient établis, comme on sait, vers l'extrémité de la Corne-d'Or ; il n'en reste plus que les quatre murs, percés de nombreuses fenêtres en arcades, et qui ont un aspect particulièrement lugubre : c'est une proie abandonnée aux oiseaux de nuit et aux rafales du vent d'hiver. La ruine dresse, au-dessus des maisons qui l'entourent, sa nudité lamentable, la misère de sa grande salle délabrée, pleine de débris entassés sous les inégalités du sol où perce une maigre verdure, les sinistres traverses de sa façade; le toit s'est depuis longtemps effondré, la base plonge dans la boue d'une ruelle obscure. Ses quatre côtés sont livrés, à ciel ouvert, à toutes les insultes des passants, à toutes les dégradations des hôtes nocturnes, les chouettes, les rats, les vagabonds de la cité, surtout les tziganes, qui campent aux alentours; le plein cintre des élégantes arcades garde toutefois une sorte d'austère beauté, surtout le soir, quand on voit entre leurs piliers noirs s'encadrer un large espace d'azur rempli d'astres.

Par un contraste bizarre et un coup de fortune extraordinaire, la plus vaste de toutes les œuvres de l'institution byzantine, la plus exposée par sa nature même à la destruction, les vieilles murailles de Con-

stantinople ont été plus respectées que les monuments et les palais : si violemment tourmentées qu'elles aient été par le temps et les hommes, quelque terribles que soient sur certains espaces ravagés les témoignages de la conquête, elles ont subsisté sur une vaste étendue et n'ont pas été modifiées par la main du vainqueur. Elles restent non pas intactes, sans doute, mais presque ininterrompues, du Sérail au château des Sept-Tours le long de la mer de Marmara, et surtout depuis le château des Sept-Tours à travers la campagne jusqu'au fond de la Corne-d'Or. La superbe enceinte crénelée a vaincu le travail des siècles, l'effort de la lutte et le génie farouche du lendemain de la victoire : elle se prolonge, ici en ruines, là immuable sur ses bases; elle entoure aujourd'hui comme autrefois toute la partie occidentale de Constantinople; elle reste comme le témoignage de la grandeur passée de la ville impériale, comme le souvenir vivant de la bataille suprême. Nulle part peut-être l'histoire ne s'est inscrite en plus saisissants caractères, et c'est à la fois la majesté de l'empire et le récit de sa chute qui sont visibles dans cette suite solennelle de remparts et de tours.

Lorsqu'on s'éloigne en caïque de la Pointe du Sérail en longeant le rivage de la mer, par une de ces belles journées où le soleil s'épanche sur les flots éblouissants, on entre dans un des plus charmants golfes du monde. A gauche, la mer étend ses nappes bleues constellées d'une poussière d'or qui fait penser à la trace lumineuse du char d'Amphitrite; au loin, on aperçoit la

vague silhouette du château des Sept-Tours : à droite, le rivage se couronne de bâtiments étranges. Les kiosques du Sérail miroitent au soleil, la terrasse de Sultanié s'élève sur deux arcades en ogive, les deux phares mirent leurs blanches colonnes dans les eaux profondes. Puis on voit commencer les antiques murailles qui surplombent la mer; leurs assises de marbre sont battues par les flots, leur crête ressort en ombre sur l'azur du ciel : ici les créneaux se succèdent reliant les unes aux autres les larges tours; là des brèches énormes avec leurs entassements de pierres renversées, effritées, roulant d'étage en étage sur la grève comme les marches inégales d'un escalier gigantesque, ouvrent des perspectives sur les bas quartiers de la ville; au-dessus, les dômes des mosquées s'arrondissent et se groupent sur des plans indécis dans la transparence de l'air; au bord de la mer, l'écume se brise incessamment sur des obstacles amoncelés, rochers couverts d'herbes marines, fûts de colonne précipités de la hauteur, fragments de murs écroulés; des portes s'ouvrent sur le flot comme celles d'un palais vénitien, des arcs de marbre blanc s'encastrent dans les pierres brunes du rempart, des arbustes verts élancent au flanc des tours leurs minces rameaux, des mousses grimpent le long de l'âpre ruine.

D'anciens ports maintenant ensablés, celui de Julien, celui de Sophie, celui de Théodose, jadis remplis de nombreuses galères et qui ont vu aborder tant de fois les pêcheurs grecs, les marchands de Venise, les hardis

navigateurs de l'Arabie et de l'Inde, étendent devant le regard leurs anfractuosités mélancoliques ; au delà, des églises arméniennes et grecques, Soulou-Monastir, Hagios-Nicolaos, des fontaines, des quartiers silencieux, des jardins en amphithéâtre, et toujours la sombre muraille, ses brèches et ses créneaux. Sa construction est tantôt régulière, tantôt incertaine et bizarre; elle est faite de briques rougeâtres et de blocs noircis par le temps, parfois de débris réunis par un indestructible ciment, fragments de colonnes, chapiteaux d'un blanc lacté, morceaux de pierres sculptés, masses de granit agglomérées, venus on ne sait de quels édifices disparus, pris au hasard par l'architecte après avoir subi des fortunes diverses, fondus dans l'ensemble colossal de ces forteresses et destinés à se reposer pendant des siècles sous l'ardent rayon du soleil et au bruit des lames qui expirent à leurs pieds.

Cependant notre caïque, conduit par trois vigoureux rameurs accoutumés à tous les courants du Bosphore et à toutes les surprises des vents de la Propontide, vieux marins coiffés du turban blanc et vêtus d'une veste légère ouverte sur la poitrine, file rapidement sur la mer. De grands oiseaux planent au-dessus de nos têtes, des dauphins jouent gaiement à la surface ; peu à peu, derrière nous, le golfe parcouru s'enveloppe d'une brume bleuâtre, le château des Sept-Tours accuse au contraire de plus en plus nettement ses édifices massifs et sombres : nous débarquons devant l'austère prison d'État, l'antique Cyclobion des empereurs byzan-

tins, d'abord flanqué de cinq tours, plus tard enrichi par Cantacuzène de deux nouvelles constructions circulaires de marbre, plus tard détruit, puis réédifié par Mahomet II, et qui n'a définitivement gardé que quatre tours sans perdre toutefois son ancien nom.

Ce n'est pas sans émotion que nous entrons sous ces voûtes, témoins de tant de formidables tragédies. Sur ces créneaux funèbres, combien de têtes de vizirs ont été plantées par l'ordre du maître farouche! Combien aussi de sultans, en vertu de cette loi logique qui condamne le despotisme sans frein à ces foudroyants retours de la fortune non moins impitoyable que les tyrans eux-mêmes, ont péri dans cette enceinte sous les coups des soldats irrités! L'obéissance passive de l'esclave accoutumé à l'exécution des ordres sanglants, devient vite la rébellion sans pitié; les prétoriens et les janissaires ont imposé à leurs chefs les mêmes vicissitudes : ils ont souvent fait payer cher à leurs idoles d'un jour l'autorité éphémère dont ils les avaient investies. Ce vieux château a vu triompher tour à tour la tyrannie et l'anarchie, les deux fléaux de ce monde. Plusieurs princes détrônés ont été emprisonnés, massacrés en ces lieux funèbres où ils avaient exercé leur puissance capricieuse; ils ont vu se retourner contre eux la force aveugle dont ils avaient abusé. Grave leçon que l'on retrouve dans l'histoire de toutes les servitudes et que proclame avec une irrésistible autorité la légende des Sept-Tours.

L'amour de la liberté palpite dans le cœur quand on

parcourt la lugubre enceinte. C'était sur le pavé de cette cour que roulaient les têtes des vizirs; ce trou profond était appelé le puits du sang; dans ce donjon, les condamnés attendaient l'ordre suprême; dans cette caverne, ils étaient appliqués à la torture avant le supplice; un mur d'ossements humains avait été, dit-on, construit avec leurs débris. Dans cette chambre, enfin, le despotisme oriental, dédaigneux du droit le plus sacré, a renfermé des ambassadeurs étrangers pendant que le sultan combattait leur patrie. De tous les côtés, à tous les étages de cette redoutable demeure, le sang crie, et des ombres se dressent : c'est le palais de la violence, tumultueux avec les janissaires, froidement atroce avec l'ordre du maître, implacable toujours, odieux partout.

On respire en sortant dans la campagne verte, sous le ciel libre, devant l'horizon qui resplendit. Il prend des envies folles de courir au galop des chevaux qu'on amène; nous regardons avec joie la mer où le flot se joue sans entraves, l'air où les nuages se balancent dans l'espace bleu. Nous suivons à travers champs l'enceinte des murs qui remonte vers le nord jusqu'à perte de vue, l'immense enchaînement de ces fortifications étagées sur une double ligne : les tours succèdent aux tours, les longues murailles s'étendent solitaires, des jardins recouvrent l'emplacement des anciens fossés. Toute une végétation s'accroche aux fentes de la pierre; çà et là de grands arbres, de hauts cyprès dont la masse a les reflets du velours vert, s'élèvent sur le

sol tourmenté. J'ai vu peu de spectacles plus saisissants que cette vaste perspective ; à gauche, des champs accidentés, de petits cimetières turcs cachés dans des bois ; à droite, les murs et les créneaux gris qui dessinent leur sombre feston sur le ciel clair. Une voie romaine, créée par Justinien, et formée de larges dalles que douze siècles ont sensiblement disjointes, s'étend parallèlement au rempart, comme un interminable ruban blanc. Nous ralentissons l'allure de nos chevaux et nous parcourons avec recueillement cette longue route : la monotonie des murailles est sans cesse variée par de nouveaux aspects du paysage sévère : ici la plaine, à perte de vue, déploie ses verdoyants contours ; là les champs des morts pareils à des forêts lugubres projettent l'ombre de leurs arbres superbes sur des milliers de petits monuments sous lesquels reposent plusieurs générations ; plus loin une porte de la ville entre deux hautes tourelles est encadrée de colonnes de marbre ; un petit corps de garde et un café turc la précèdent : sous la tonnelle de l'étroit jardin, des soldats et de vieux ottomans, vêtus de pelisses de diverses couleurs bordées de fourrures, fument d'un air grave le tchibouk ou le narghilé ; des chariots bulgares, traînés par de grands bœufs, entrent à la file dans le quartier intérieur d'où s'élève le mince minaret de la mosquée d'Hakem. En face de la porte, sur la route même, à la lisière du cimetière profond et noir, une large tombe surmontée de plusieurs plaques de marbre retient les regards du voyageur. C'est là qu'ont été ensevelies les

têtes du fameux Ali de Tebelen, pacha de Janina, et de ses fils. Dans ce carré de pierre est venue sombrer la fortune du formidable rebelle qui a menacé un instant le trône impérial. Son corps a été, on ne sait où, la proie des corbeaux et des aigles : sa tête, où roulaient tant de pensées orgueilleuses, a été jetée hors des murs dans cette fosse déserte qu'une vieille femme, enveloppée de lambeaux blanchâtres, nous montre dédaigneusement du doigt.

Plus loin, voici une autre porte faite de quatre blocs de marbre, et nous approchons du lieu solennel où se sont décidées les destinées de l'empire grec. En quelques minutes, nous sommes à Top-Kapou, la porte du Canon, l'ancienne porte Saint-Romain. Ici les ravages de la guerre sont visibles comme au jour où l'armée ottomane pénétra dans Constantinople après l'assaut suprême. On voit sur-le-champ qu'il s'est passé là un des grands drames de l'histoire : les lieux ont conservé les traces d'un bouleversement énorme, d'une des convulsions de la race humaine. Les murailles, jusque-là intactes, s'affaissent et s'écroulent ; les tours sont éventrées, les créneaux sont tombés dans les fossés comblés à demi par les pierres et recouverts par l'impassible verdure que renouvelle chaque printemps ; des masses de briques réunies par le ciment romain sont amoncelées les unes sur les autres ; les forteresses carrées laissent le passant pénétrer par leurs trous béants ; des pans de murs tout entiers, sur un large espace, ont été complétement anéantis : on dirait qu'un tremblement

de terre a renversé tous ces grands ouvrages et a répandu sur le sol cette accumulation d'informes débris; çà et là quelques vestiges sont restés debout, frappés toutefois par la tempête, défigurés, méconnaissables, entourés de ruines : la gigantesque brèche raconte une effrayante épopée. On cherche instinctivement des yeux les cadavres parmi ce chaos. Étrange et tragique contraste! A gauche de la route s'étend la riante vallée du Lycus, avec ses prairies fraîches et ses collines bleuâtres : plaine parsemée d'arbres, doucement ondulée, rayonnante sous un beau rayon du couchant; une petite fontaine ombragée par un saule répand son onde paisible au bord du chemin; des troupeaux conduits par de jeunes bergères aux jambes nues remontent lentement les sentiers qui mènent au monastère grec de Balouklu, dont le toit apparaît entre les plis d'un rideau de cyprès; et en face de ce paysage charmant, presque idyllique, apparaît le formidable champ de bataille où les fureurs des hommes semblent encore toutes vivantes, tant le décor du tableau, demeuré immuable depuis quatre siècles, a gardé son aspect terrible et les traces du combat sanglant. C'était sur les hauteurs qui dominent la plaine que Mahomet II avait placé les troupes de l'assaut; c'est en avant de la route où nous sommes que s'est livrée la grande bataille; c'est là, sur un point inconnu du sol que nous traversons, émus comme en un lieu sacré, que le dernier des Constantin est tombé les armes à la main, le visage à l'ennemi, comme il convenait à l'héritier de tant de

victoires, au représentant de cet empire romain qui avait subjugué l'univers.

Une redoutable révolution s'est accomplie dans cet espace : ce peuple que nous revoyions naguère par la pensée remplissant l'hippodrome de ses clameurs et ressuscitant les jeux Olympiques autour de l'obélisque de Théodose et du serpent du temple de Delphes, cette nation qui avait construit Sainte-Sophie, l'Augustéon, couvert de statues, de colonnes, d'arcs de triomphe les rives de la Corne-d'Or et de la Propontide, enveloppé la vieille Byzance de cette large ceinture de tours, sont venus là tomber et mourir. Un nouvel empire, une nouvelle race, un nouveau dieu ont triomphé dans cette plaine aujourd'hui solitaire. La face de l'Orient a été changée soudain : l'Europe chrétienne s'est trouvée en présence d'une invasion politique et religieuse qui imposait des conditions imprévues à son équilibre : le moyen âge a été fermé, et les temps modernes se sont ouverts. Il semble, quand on contemple ces débris, qu'on assiste au dernier assaut, qu'on voit le flot irrésistible monter comme un débordement de la mer par-dessus les remparts et pénétrer soudain avec les cris et les fureurs de la victoire à travers la ville grecque épouvantée. Et lorsque l'on s'élève du fait lui-même aux conséquences morales de l'événement qui s'est accompli là, sur ce même sol que nos pieds foulent, devant ce paisible horizon où courent les nuées roses du soir, on se demande quel a été le but de la Providence qui régit le monde en opérant une aussi

singulière transformation dans les affaires humaines.

Nous rêvions ainsi, en remontant le second versant de la vallée du Lycus, en suivant d'un vague regard l'aqueduc romain dont les arcades verdâtres pénètrent là dans la ville de Constantin et de Mahomet II, la porte Polyandria où Héraclius repoussa les hordes des Avares, la mosquée où repose la fille de Soliman et de Roxelane, le vieux palais de l'Hebdomon et ses arceaux déserts, son balcon en saillie et ses encadrements de marbre, les tours de Théophile et d'Isaac l'Ange et la perspective continuée des vieux murs. Ce spectacle, toujours curieux pour l'archéologue et où les paysagistes trouveraient des tableaux sans cesse renouvelés, ne pouvait plus nous distraire de nos méditations assombries, et nous sommes rentrés dans la ville par la porte d'Eyoub, emportant devant les yeux l'ineffaçable souvenir de la brèche béante, et dans la pensée le retentissement d'un empire écroulé.

LETTRE IX

LES MOSQUÉES

De même qu'une ville catholique s'annonce de loin au voyageur par ses clochers et par ses tours, de même Stamboul élève au-dessus du Bosphore son originale parure de dômes et de minarets. Anciennes églises grecques ou bien édifices dédiés dès leur fondation au Dieu de l'Islam, les mosquées sont une des séductions de Constantinople : elles lui donnent une grâce tout ensemble solennelle et bizarre. Le touriste qui aborde pour la première fois devant le Sérail est surpris et charmé par ces monuments cantonnés de minces tourelles qui dressent leurs flèches aiguës vers le ciel; il ne se lasse pas de contempler ces masses imposantes au pied desquelles surgit la svelte silhouette des colonnes de marbre. Sur ce fond d'azur étincelant de lumière diffuse, l'édifice ressort avec une majesté superbe comme entouré d'un nimbe, et les minarets complètent par leur élégance aérienne l'architecture des palais d'Allah. Toutes les villes orientales se parent avec orgueil de ces constructions légères entourées de balcons à jour et qui semblent le symbole de

la prière montant vers Dieu : à Constantinople, les minarets se succèdent les uns aux autres sur toute la longueur de la Corne-d'Or; ceux-ci sortent du groupe confus des maisons coloriées, ceux-là dominent les plus hauts édifices; sur le sommet de monticules couverts de terrasses verdoyantes, d'autres encore se fondent dans les lointains vagues et ressemblent à des mâts de navire émergeant d'une brume bleuâtre. La grande cité prend un aspect étrange, unique au monde avec sa ceinture azurée, ses coupoles gris perle et sa couronne de pointes blanches baignées dans l'air transparent.

J'ai parlé de Sainte-Sophie; je voudrais maintenant parcourir les principaux monuments religieux de Constantinople, bâtis presque tous par des sultans qui leur ont imposé leur nom et leur ont confié leurs cendres : l'Ahmédié, construite par le sultan Ahmed; Bayazidié, par Bajazet; Suléimanié, par Soliman le Magnifique; Mehemedié, par Mahomet le Conquérant; Sélimié, par Sélim. Auprès de chacune d'elles et dans l'enceinte sacrée, la petite chapelle ou *turbé* qui contient le cercueil du fondateur est placée sous la protection pieuse, sous l'ombre mystique des murailles du temple.

Rappelons d'abord que les grandes mosquées ne sont pas seulement des lieux de prière, mais en même temps des académies, des facultés de droit, de jurisprudence et de théologie, des centres d'instruction générale, des salles de conférences dogmatiques; à l'entour d'elles se groupent de vastes caravansérails

(*médressés*) où habitent les imans, les mollahs, leurs jeunes disciples (*softas*), tout un monde studieux, passionné, turbulent, fanatique parfois, qui trouve dans le Coran et dans ses commentateurs l'alpha et l'oméga de la science humaine et divine, les inspirations du prédicateur, les décisions du juge, les arguments du philosophe, la vie de l'âme et la lumière de la société. Pour le monde musulman, tout émane de ces demeures saintes, la vraie foi, la vraie civilisation, la vraie justice : les mosquées sont la maison par excellence, le toit du croyant, son école, son lieu de refuge : il y dépose ses marchandises; certains tribunaux y placent leurs archives; dans ces enceintes inviolables où on ne laisse généralement entrer les infidèles qu'avec des permissions spéciales, et d'où parfois même les chrétiens sont systématiquement exclus, la pensée tout entière des peuples de l'Islam réside sous sa véritable forme, la forme religieuse, la seule au fond que comprenne l'Orient. L'idée civile, qui prédomine en Europe, n'a pas de sens appréciable pour le musulman. Le Coran est son livre et son code; tout le reste est pour lui œuvre dangereuse et vaine. Le Prophète n'a pas seulement bien dit : il a tout dit.

La mosquée est le symbole de cette science universelle et le centre vers lequel converge la vie matérielle et morale. Pour cette religion qui n'a point de sacrifice, point d'autel, point de mystères, point de prêtres, mais seulement des docteurs, et qui a réalisé une sorte de théocratie laïque dont les manifestations et la puis-

sance sont intimement liées à tous les actes de l'existence quotidienne et à toutes les œuvres sociales, le temple résume en lui non-seulement la foi, mais encore les intérêts permanents de la vie usuelle. C'est pourquoi tout tend vers lui avec une force invincible : il est le cœur où tout afflue et duquel tout émane. Ainsi la mosquée est devenue un édifice *sui generis* qui participe de l'église et de l'université, du tribunal et de la place publique, où s'est concentrée enfin la vie spirituelle et pratique des races soumises à l'Islam, leur pensée à la fois religieuse et matérielle, leur conception d'une société où se confondent la vision divine et les affaires de l'humanité.

Le christianisme prétend attirer l'homme au-dessus de la terre : il la dédaigne et voit avant tout la Jérusalem céleste. L'Islamisme ne se propose pas une vision aussi haute; il n'atteint pas une notion aussi précise de l'indépendance de l'âme; il ne se dégage pas des sens avec le même élan spirituel et mystique. Non-seulement pendant la vie le musulman demeure attaché aux sensations physiques, mais son rêve d'outre-tombe est encore terrestre et les joies qu'il espère ne diffèrent que par leur intensité et par leur durée de celles qu'il peut goûter en ce monde. Aussi Mahomet a-t-il sur-le-champ séduit beaucoup plus que Jésus-Christ les races orientales, à la fois très-susceptibles de piété et incapables de se séparer absolument des biens de la terre. Il était plus près d'elles en quelque sorte, ne leur ouvrait qu'un horizon restreint, à la portée de leur

esprit tout ensemble disposé à la prière et dominé par les sens. Il ne leur proposait pas des vertus supérieures, des mystères infinis; il n'exigeait pas d'elles cette transfiguration de l'âme qui est le but final du christianisme. Il leur donnait une religion conforme à leur nature sensuelle et à la mesure de leur essor. Il leur offrait justement la dose d'instruction morale qu'elles pouvaient comprendre et flattait leur désir d'échapper aux superstitions d'un grossier polythéisme sans imposer à leur indolence un élan hardi vers des hauteurs trop escarpées et vers des vertus trop radieuses.

Aussi sont-elles solidement rivées à un culte parfaitement adéquat à leur nature morale : elles ne lui ont marchandé et ne lui marchanderont jamais l'enthousiasme et le dévouement. Leur soumission est absolue et sans limites, et un semblable résultat ne peut être atteint que par la complète satisfaction des aptitudes religieuses d'une race : pour que l'homme adhère aussi fortement à un culte, il faut que les dogmes aient pénétré profondément dans sa plus intime substance. Ici la foi est générale, les pratiques sont suivies avec une étonnante régularité; il n'y a point de respect humain, ou plutôt on aurait honte de ne point observer la loi sacrée. Lorsqu'aux heures fixées, les muezzins, du haut des balcons circulaires des minarets, font entendre aux quatre points cardinaux leur chant nasillard et monotone, de toutes parts les croyants se rendent à son appel. Hommes du peuple, petits commerçants, soldats s'approchent des fontaines destinées

aux ablutions saintes, se lavent, en hiver comme en été, les pieds, les mains et le visage, entrent dans le temple, et là, se tournant dans la direction de la Mecque, commencent les oraisons ordinaires : bientôt ils tombent à genoux, frappent du front la terre et prient avec la plus grande ferveur. Complétement absorbés par leur pensée intime, ils n'en sont distraits par aucun incident extérieur. Ceux qui ne peuvent se rendre à la mosquée se prosternent où ils se trouvent, au seuil de leurs demeures, sur les tréteaux du bazar, partout où ils peuvent étendre un petit tapis de prière. On ne saurait voir sans émotion leur gravité impassible, la conviction empreinte sur le visage de ces pauvres gens si humbles et si recueillis. Il y a là une force morale très-réelle, et l'on sent qu'il serait impossible de détruire une société dont les principes politiques sont si intimement unis à des croyances aussi fermes. Ces dogmes ne sont pas très-élevés sans doute, mais ils sont parfaitement compris par les intelligences qui les acceptent, et de plus ils représentent, pour les races orientales, qui les ont fondus avec leur civilisation même, ce qu'un peuple a de plus cher, ses usages, ses mœurs, ses lois civiles, en même temps que ses consolations et ses espérances. Pour elles, le Coran est l'ensemble de leurs idées morales et politiques, la science et la poésie aussi bien que la prière : la religion embrasse toutes les manifestations de la vie privée et publique, et la mosquée, c'est la patrie.

Ajoutons qu'elle est l'art unique des musulmans. Ils

ne sauraient être ni peintres, ni sculpteurs, ni musiciens. Le Coran interdit la représentation de la figure humaine, et la musique est condamnée par lui comme éminemment profane. En revanche, l'architecture, qui de tout temps a été l'expression du génie oriental, s'est donné une libre carrière dans la construction des mosquées, et il faut reconnaître que la plupart de celles de Constantinople séduisent le regard par la majesté de leurs proportions, parfois même par la grâce de leur style, par la sobre élégance de leurs formes intérieures. Toutefois, ne nous y trompons pas : les Ottomans ne paraissent pas avoir eu d'inspiration qui leur soit propre : toutes leurs mosquées imitent les églises grecques : le plan de Sainte-Sophie, c'est-à-dire un dôme posé sur des coupoles semi-sphériques, apparaît dans tous les édifices religieux qu'ils ont construits. Ils ont en outre çà et là copié, en les alourdissant, les formes de l'art arabe, et ce sont des ouvriers persans qui leur ont donné les merveilleuses faïences dont ils ont revêtu les murs de quelques-uns de leurs temples.

Les Turcs ont cependant le mérite d'avoir su isoler les monuments. Presque toujours entouré d'un vaste espace libre, soit d'une place publique, soit d'un terrain planté d'arbres, l'édifice prend ainsi son véritable aspect, et rien n'altère l'harmonie des lignes et la précision de la perspective. Lorsqu'on franchit la grande porte de bronze qui de l'Atme-dan donne accès dans l'enceinte de la mosquée d'Ahmed, on se trouve sur un large quadrilatère ombragé par d'antiques pla-

tanes : le monument, avec les arceaux qui l'enveloppent, le large escalier qui y donne accès, les six minarets à trois galeries qui le dominent, semble sortir du sein des feuillages. En haut de l'escalier, on entre dans la cour intérieure, cloître imposant dont les arcades reposent sur des colonnes de marbre égyptien : au centre s'élève une fontaine étroite, formée de colonnettes qui soutiennent de fins arceaux arabes. Le soleil joue dans cette salle aérienne ; j'y suis venu un jour où elle était complétement solitaire : les rayons doraient le porphyre des piliers et la blancheur lactée des dalles ; l'eau sainte frémissait dans la fontaine ; les platanes murmuraient comme une source au gré d'une brise légère : on se serait cru sous le péristyle d'un palais des Mille et une Nuits.

L'intérieur n'a point l'aspect que ferait prévoir cette cour charmante. C'est un architecte froid et solennel qui a posé la voûte sur ces quatre lourds piliers cannelés, aux proportions énormes ; il a reproduit sous une forme extrêmement simple la disposition de Sainte-Sophie ; la belle et large coupole est placée sur quatre murs carrés dont rien ne rompt la monotonie. Je reviendrai, en parlant d'autres mosquées, sur les faïences qui sont une des curiosités les plus rares des édifices religieux de l'Islam. Je me borne à indiquer celles de l'Ahmédié comme le seul ornement de cette mosquée classique, correcte, dont on sort sans regret et presque sans souvenir.

Passons rapidement devant l'Osmanié, où j'ai noté

un sarcophage grec de porphyre rouge qu'on prétend être le tombeau de Constantin; devant Laléli, dite la mosquée des Tulipes, j'ignore pourquoi, et qui n'a rien de remarquable, d'ailleurs, que la vue de sa terrasse d'où l'on aperçoit le grand horizon bleu de la Marmara. Mais arrêtons-nous à la mosquée de Bajazet: à l'entrée de la vaste place du Séraskiérat, elle présente un amoncellement de petits dômes couronnés par une grande coupole. On entre de plain-pied dans la cour intérieure, et l'on reste surpris et charmé par le spectacle le plus imprévu : de vieux arbres, cyprès et platanes, un portique de colonnes de porphyre, une fontaine exquise, où l'ombre des feuilles tremble sur le marbre ensoleillé, et sur ces arbres, sur ce portique, sur la fontaine, sur les dalles du cloître, un nuage de pigeons sacrés. Ils sont là par milliers, joyeux et libres, protégés par une superstition touchante, remplissant l'air d'un frémissement d'ailes, tous d'une même nuance grise, douce et satinée, la gorge d'un bleu violet qui miroite, arrivant tout à coup par centaines, d'un seul vol, roucoulant sur les corniches, sur les dômes, s'abattant à vos pieds, se jouant dans l'espace clair, buvant au frais ruisseau des ablutions saintes, becquetant les grains que leur jette le vieux gardien de la cour, s'enlevant tout à coup à grand bruit, s'épanouissant dans la lumière tamisée, hôtes familiers d'un jardin enchanté. Je suis resté souvent, oubliant l'heure, sous les arceaux de marbre, respirant la fraîcheur sans cesse renouvelée par le rhythme

de leurs ailes, écoutant leur murmure ininterrompu, goûtant la volupté orientale de la contemplation vague et muette, au milieu de la vibration de l'air tiède et de la clarté douce où passe leur ombre. .

Je ne saurais décrire la mosquée de Mahomet II, non plus que celle d'Eyoub, par cette raison que les musulmans n'y laissent entrer aucun giaour. Il paraît que des lieux aussi saints ne sauraient être foulés par le pied des infidèles, et que des objets vénérés tels que le tapis de Mahomet et le sabre du Conquérant doivent demeurer inconnus aux profanes. Je ne sais pas si nous y perdons beaucoup; en tout cas, pour nous consoler, nous entrerons dans deux petites mosquées bien rarement visitées par les voyageurs : ce sont des chapelles de quartier pour ainsi dire; l'une, celle de Méhémet-Pacha, cachée sur un versant solitaire de la seconde colline, élève sa coupole et ses arceaux ovales au milieu de terrains vagues qui s'étendent à droite de l'Atmeïdan vers la mer de Marmara dont on voit au loin les vastes espaces; l'autre, celle de Rustem-Pacha, est complétement enclavée dans les ruelles étroites et les maisons serrées qui avoisinent le bazar. L'une et l'autre sont des merveilles d'ornementation intérieure, et c'est tout un poëme d'arabesques merveilleuses qui se lit sur les faïences dont les murs sont couverts. Dans la plupart des mosquées, les faïences rayonnent sur certains côtés des lambris; mais à Méhémet et à Rustem-Pacha, elles revêtent presque complétement les parois de l'édifice jusqu'à la base des coupoles semi-

sphériques. Rien de plus charmant, de plus varié que ces tableaux dont l'artiste a multiplié les formes et les grâces : les dessins bizarres s'enchevêtrent avec la plus libre et la plus gracieuse fantaisie sur les fonds multicolores : toute une flore fantastique s'épanouit dans ce merveilleux parterre ; les feuilles vertes ou bleues élancent leurs pointes dentelées ; elles se courbent, se tordent, se dressent sur leurs tiges fines et longues ; les œillets bizarres, les lis des vallées imaginaires, les tulipes des jardins magiques, les pâquerettes pareilles aux étoiles d'un ciel inconnu, s'enlacent avec toutes sortes d'attitudes moelleuses et cadencées à des rosaces aériennes ; des rubans, qui semblent tissés par des fées, se jouent et se nouent à l'entour des fleurs légères ; la gamme des tons bleus et glauques, des bruns dorés, des orangés, déroule ses délicates harmonies ; les arcs s'entre-croisent avec les lianes ; des cascades de guirlandes sortent des vases transparents ; dans les nuances opalines et irisées, les gerbes d'un printemps éternel se mêlent avec une symétrie capricieuse aux banderoles de pourpre et d'or ; autour des encadrements dont les méandres resplendissent comme des colliers de topazes, de saphirs et d'émeraudes, grimpe la végétation des herbes folles ; les clochettes des prés secouent leur calice diaphane, des grappes de feuillage lancéolé se balancent, des branchages en zigzag s'agitent sur un fond d'un blanc de perle, les mystiques asphodèles et les éblouissants cactus s'enlèvent *en* lumière sur toutes les tonalités de l'azur.

Nous quittons à regret ces exquises œuvres d'art et ›us montons la colline qui conduit à la majestueuse ıléimanié. Le plus fameux des architectes ottomans, non, a construit ce magnifique ouvrage, placé au som-et d'un monticule et qui domine la Corne-d'Or de sa asse superbe. Un terrain planté d'arbres l'entoure et it valoir l'ample beauté de ses proportions et la hau-ur de son dôme, et lorsqu'on pénètre à l'intérieur, ı est frappé de la grandeur de l'édifice. Là encore, omme partout, la réminiscence de Sainte-Sophie est ridente : la coupole, plus haute, n'est pas moins endue, et l'on voit sur-le-champ qu'on est dans un es plus célèbres temples de l'Islam. Nous avons marqué surtout à Sainte-Sophie la richesse des détails t l'incomparable harmonie, à l'Ahmédié l'austérité des gnes : à la Suléimanié on est subjugué par le charme e la couleur. Les marbres bruns et blancs alternés, les itraux antiques dont les teintes vives n'ont pas souffert u temps, les irradiations du jour, l'intensité des tons i riches et si variés séduisent sur-le-champ le regard. 'est là vraiment la mosquée des coloristes, surtout ›rsqu'on y entre aux heures où les croyants, accroupis n cercle autour du docteur de la loi qui les instruit, joutent encore par les nuances de leurs vêtements au rillant aspect des lambris. Les tapis qui recouvrent le ol, les rayons bleus et rouges qui descendent des itraux, les reflets des marbres, la clarté qui remplit les oûtes, ces costumes bigarrés, forment un ensemble à la ɔis lumineux et sévère.

Non loin de là, dans une cour resserrée, deux turbés contiennent les tombeaux de Soliman et de Roxelane. Leur petite coupole s'entoure d'un chapiteau chinois porté sur de fines colonnettes : quelques cyprès, un beau rayon de soleil sur les murs blancs, deux ou trois Turcs à longue barbe, au large turban, complètent un tableau charmant. Rien de plus gracieux que ces demeures de la mort : des faïences d'une rare finesse cachent les murailles, des boiseries incrustées de nacre de perle encadrent les fenêtres. Les cercueils isolés par de légères balustrades s'élèvent au milieu de la salle funèbre, couverts d'étoffes de cachemire et de tapis précieux. Ils sont là tous deux, le sultan illustre qui a fait trembler Vienne, et la spirituelle princesse qui seule a porté en Turquie le titre souverain. Nous murmurions devant son sarcophage ces vers de *Bajazet* :

> Sans qu'elle eût d'autre droit au rang d'impératrice,
> Qu'un peu d'attraits peut-être et beaucoup d'artifice.

Tout cela, il est vrai, s'est évanoui, et de cette beauté, de cette adresse suprême, il n'est resté que les deux turbés au milieu des cyprès; mais Roxelane a été heureuse jusque dans la mort : il n'est pas de tombeau plus ensoleillé, plus souriant, si je puis dire, que celui où cette sultane étrange, Française, dit-on, femme surtout dans toute la force du terme et qui a vaincu les préjugés invincibles de l'Orient, s'est endormie dans sa majesté souveraine, privilégiée jusqu'au bout, ense-

velie, ainsi qu'elle avait vécu, dans un petit palais élégant comme un kiosque du Sérail.

Nous terminons notre promenade par une visite à la mosquée du sultan Sélim, située au fond de la Corne-d'Or et qu'on aperçoit de loin sur la hauteur avec un grand pin d'Italie seul à côté d'elle sur sa vaste terrasse. On n'y entre pas aisément, et l'on nous objectait d'abord que notre présence contristerait le cœur des musulmans. Un vieux Turc à l'aspect farouche qui paraît régner en ces lieux nous fit voir d'abord, avec une mine assez mécontente, le turbé du dernier sultan, Abdul-Medjid. Mon compagnon ayant, par malheur, touché une étoffe qui recouvrait un exemplaire du Coran, ce majestueux personnage l'arrêta d'un geste indigné : « Ce sont nos livres, s'écria-t-il, et il nous faudra donc les purifier! » Irrité sans doute de cette étourderie, il refusa net de nous introduire dans la mosquée, et nous allions partir, lorsqu'un sacristain moins sévère, attendri d'ailleurs par la perspective d'un *bachich* (clef de beaucoup de portes grandes et petites en Orient et ailleurs), se décida à affliger ses coreligionnaires de notre fâcheuse présence.

L'intérieur de la mosquée ne justifiait pas tant de façons : la Sélimié n'est qu'un carré surmonté d'une vaste coupole couverte de peintures quelque peu criardes, représentant des guirlandes vertes et roses; dans une pensée très-bienveillante, nous allions dire qu'elle ressemble à un calice de fleur renversé, mais nous avons craint de surfaire les choses et, qui sait?

de scandaliser peut-être le vieil iman par une comparaison aussi profane.

Nous avons préféré aller nous accouder au balcon de la terrasse qui domine toute l'étendue de la Corne-d'Or. Un silence profond enveloppait le merveilleux paysage du golfe, dont les sinueux détours rayonnaient de milliers d'étoiles; des voiles blanches, des caïques sillonnaient la longue nappe bleue; de grands oiseaux de proie, les ailes immobiles, décrivaient au-dessus de nos têtes leurs orbes solennels, et nous sommes restés longtemps, au sortir de ces édifices de l'Islam, à rêver des destinées religieuses de l'Orient.

LETTRE X

LE BAZAR

Tout le commerce de Stamboul est concentré sur un seul point : le Bazar et ses environs. A Péra, ville européenne, il y a des boutiques le long des rues comme dans toutes les villes; mais on parcourt des quartiers entiers de Stamboul sans y voir presque d'autres marchands que les vendeurs de comestibles et les petits industriels ambulants qui présentent leurs bimbeloteries sur des tables volantes, ou accrochent des étoffes le long des murs. A certains jours de la semaine, on rencontre dans plusieurs rues des espèces de foires de vêtements et d'objets de ménage; il y a aussi çà et là quelques couteliers à Top-Hané, et des chaudronniers près du séraskiérat; mais en dehors de ces exceptions, c'est au Bazar qu'il faut aller chercher tout le négoce de la ville. Je ne parle pas de celui des fonds publics et des changeurs qui a élu domicile à Galata, non plus que du trafic des femmes esclaves qui existe encore, mais soigneusement dissimulé aux yeux profanes et ironiques des giaours.

C'est donc au Bazar qu'il faut se rendre pour juger

de l'aspect commercial de la ville et aussi pour se donner l'un des plus amusants spectacles de l'Orient. Il est peu de promenades qui attirent au même degré les Européens et qui leur soient aussi faciles. Lorsqu'on a traversé le pont de Galata et dépassé la mosquée de la Validé, on s'engage dans un dédale de petites rues montueuses et l'on se trouve sur-le-champ dans un quartier fort actif dont le mouvement et les échoppes annoncent au premier coup d'œil l'approche d'un grand centre industriel. Le courant de la foule va de ce côté et y conduit pour ainsi dire le voyageur inexpérimenté : la voie est mal pavée, encombrée de tas de pierres, coupée au milieu par des ruisseaux fort désagréables après les grosses pluies de l'hiver : les costumes européens s'y croisent dans un tumulte incessant avec ceux de l'Asie Mineure, de la Perse et de l'Asie centrale ; de longues files de chevaux chargés de ballots et de lourds chariots bulgares montent cette côte rocailleuse ; les marchands de chapelets arabes, de longues pipes, de cuillers d'écaille, de porte-cigarettes et d'autres menus bibelots se sont installés dans les environs. On passe une petite arcade, et l'on se trouve devant un portique toujours ouvert, assez étroit, qui semble donner sur un cul-de-sac très-sombre. Est-ce l'entrée d'une rue bizarre ou d'une cour sordide ? On hésite, et quand on avance de quelques pas, on est en présence d'une singulière perspective.

Plusieurs galeries couvertes, en arcades, éclairées d'un jour douteux par des fenêtres supérieures, s'ou-

vrent de divers côtés. Elles sont de largeur et d'élévation inégales; les unes sont soutenues par des colonnes de pierre, les autres se présentent comme de longues avenues; tantôt on y marche sur la terre, tantôt, et le plus souvent, sur des dalles disjointes où le pied trébuche à chaque instant. Après quelques pas dans ces voies coupées par d'autres voies, il semble qu'on soit dans un dédale, et d'abord on est surpris, presque étourdi par le bruit, par le mouvement de la foule qui circule au milieu de ce labyrinthe plongé dans la pénombre, par les porteurs qui vous heurtent, les flâneurs qui vous coudoient, les chiens qui vous passent entre les jambes, les femmes voilées qui vont et viennent escortées d'enfants aux robes bariolées, la multitude des étalages qui se succèdent sans interruption, les cris des marchands qui vous sollicitent en grec, en turc, en italien, en arabe, le tumulte d'une multitude affairée, l'enchevêtrement mystérieux des galeries qui s'enfoncent dans des lointains inconnus.

Pour peu qu'on ait l'air d'hésiter, de venir pour la première fois, de regarder avec quelque étonnement l'agitation des promeneurs, on est immédiatement accosté par trois ou quatre officieux dont la nationalité israélite est visible et qui se constituent, bon gré, mal gré, vos guides et vos interprètes. Le juif nomade est sur son terrain dans le Bazar : il vous reconnaît de loin, et vous êtes sa proie. Non pas qu'il ait quelque chose à vendre, mais il s'occupe à conduire dans les détours de cette enceinte immense les étrangers ébahis. Souvent

même il vous a pressenti dès que vous êtes entré dans les rues adjacentes, et il vous accompagne sans que parfois vous vous doutiez de sa présence. Je me souviens que, lors de ma première visite, j'étais encore fort loin du Bazar quand je m'aperçus qu'un individu coiffé d'un fez crasseux et revêtu d'une redingote çà et là béante me précédait de l'air officieux d'un cawas : au détour des rues, lorsque je me demandais si je ne me trompais point de chemin, il m'indiquait la vraie direction d'un geste gracieux, et lorsque j'arrivai sous les galeries, il se mit, en dépit de mes observations décourageantes et comme s'il eût supposé que j'y mettais de la discrétion, à me mener chez des marchands de ses amis tout en me surveillant du coin de l'œil de peur que je ne vinsse à m'échapper par la tangente. Quelquefois, fatigué de son empressement et de ses obséquieux discours, je tentais de disparaître dans quelque ruelle; mais il s'en apercevait sur-le-champ, me rattrapait vite et fit si bien que je demeurai, bon gré, mal gré, entre ses griffes pendant toute ma promenade, et qu'il parvint à soustraire à ma faiblesse une pièce d'argent au moment de nos adieux. Ses pareils pullulent au Bazar, plus souvent importuns qu'utiles, imposant leurs services, conseillant les acheteurs, donnant au marchand des avis simulés, s'entendant avec lui et prélevant sans nul doute quelques piastres sur les objets vendus. C'est une industrie au demeurant assez inoffensive, et je n'ai jamais pu me décider à rudoyer, comme font souvent les voyageurs, ces pauvres diables très-humbles, très-indifférents aux

injures, et qui piétinent toute la journée pour un bénéfice très-maigre ordinairement et toujours fort incertain.

Le Bazar est une cité commerciale où toutes les industries ont leurs quartiers. Ici, ce sont les bijoutiers qui étalent derrière leurs vitrines d'assez belles parures, en général assez mal montées et dont les joailliers de Paris dédaigneraient fort la sertissure tout en admirant la grosseur et la limpidité des pierres, et l'étincelante variété de ces trésors. Plus loin, on entre dans le domaine des passementiers, qui accumulent les galons d'or et d'argent, les pantoufles brodées, les ceintures brillantes, les coiffures de velours couvertes de fines arabesques autour desquelles les femmes turques enroulent la gaze blanche qui leur couvre à demi le visage. Ailleurs, le département des fourrures, dont tous les Orientaux aisés garnissent leurs pelisses, s'étend sur un vaste espace ; puis voici les marchands d'étoffes, les fabricants de meubles, de tapis ordinaires, la multitude des petits commerces, cantonnés chacun dans leurs étroites échoppes, entre ces murs froids et noirs, le long de ces rues en arcades où le jour pénètre à peine, mais où de loin en loin, quand le temps est beau, on voit percer par les œils-de-bœuf de la voûte et des bas côtés un joyeux rayon de soleil. Ces galeries sont vraiment étranges : les arcades succèdent aux arcades ; tantôt la perspective fuit à perte de vue, tantôt les avenues se rétrécissent, décrivent de bizarres détours, s'enfoncent derrière une forêt de piliers dans des obscu-

rités vagues que traverse quelque mince colonne de lumière oblique; ici le terrain est en pente, là il s'élève; à droite, un couloir imprévu ouvre des sinuosités encombrées d'étoffes multicolores; à gauche, un escalier tout ébréché, usé, tortueux, aboutit à des cours intérieures où l'on aperçoit entre les toits des maisons adjacentes un carré de ciel bleu qui dore les murailles lézardées et sombres; au delà, on s'égare dans d'inextricables corridors, ou bien on est appelé dans quelque boutique mystérieuse où l'on entre en soulevant un rideau et où, entre quatre murs resserrés — car l'espace est envié au Bazar — les marchands vous étalent les tapis fins de Smyrne et de Perse. On continue sa route au milieu des interpellations de tous ces industriels empressés et des juifs qui vous sollicitent, au milieu de la foule énorme qu'on a souvent, sur certains points, beaucoup de peine à percer, et l'on arrive enfin devant une grosse porte de fer qui donne accès dans le sanctuaire, dans le cœur même du Bazar, la salle réservée aux objets d'art, le Bésestin.

Le jour est ici de plus en plus sombre : sur des estrades de bois d'un mètre environ de hauteur encombrées d'étagères, de coffrets, de vitrines où sont renfermées les choses précieuses, se tiennent accroupis, chacun dans son compartiment spécial, des marchands exclusivement musulmans, le commerce dans l'enceinte du Bésestin étant absolument interdit aux juifs et aux chrétiens. Quelques-uns de ces marchands sont coiffés du fez et revêtus de la *stambouline;* d'autres, et c'est

le plus grand nombre, portent le turban blanc ou vert et la longue pelisse. Il y en a qui s'empressent, au moindre regard du passant, à lui offrir leurs bijoux, leurs poignards à manche de jade, leurs sabres à lame damasquinée, leurs *kaouglous* (sorte de petites étagères travaillées à jour, dorées ou peintes), leurs tables incrustées en nacre, les tapis rares, les ceintures de Circassiennes en tresses d'or et de corail, des plats de la Chine et du Japon, des bols émaillés, des coffrets d'ébène et d'ivoire, les disques de cuivre surchargés de dessins persans, les miroirs ovales, les aiguières gravées ; que sais-je? la multitude des curiosités de l'Orient. D'autres, plus calmes, dédaigneux au fond de tous ces étrangers qui viennent là satisfaire leurs caprices, jettent un regard froid sur les giaours et daignent à peine répondre à leurs questions : on les voit caresser leurs longues barbes d'un air majestueux comme s'ils étaient plongés dans une contemplation mystique; assis, les jambes croisées sur leurs larges coussins, ils ne se dérangent pas aisément, et il faut qu'ils aient un grand espoir de vendre avec un superbe bénéfice pour qu'ils se lèvent en l'honneur d'un chrétien. Ils ne sont pas moins rapaces que les autres, surfont avec audace les objets qu'on leur désigne, et ne les cèdent pas moins à un prix trois ou quatre fois inférieur à celui qu'ils ont imperturbablement indiqué d'abord. Le Bazar est l'inverse des magasins à prix fixe. La lutte entre l'acheteur et le vendeur se poursuit ici avec une étrange vivacité. A cette question : « Combien

ceci ? » le marchand ne manque jamais de répondre en fixant une somme insensée. L'amateur se récrie et rabat immédiatement dans des proportions incroyables : par exemple, s'il marchande un objet dont le possesseur réclame dix livres turques (230 fr.), il en offre deux. Le majestueux Osmanli ne s'irrite point de cette réponse qui ressemble au fond à une insolence : il se borne à lever la tête de bas en haut, en faisant claquer ses lèvres, ce qui est le geste négatif de l'Orient. C'est ici que le truchement juif s'interpose : d'un côté, il essaye de persuader au passant que l'objet vaut plus que son offre; de l'autre, il insinue au marchand que son prix est beaucoup trop élevé. Pour peu que ce dialogue continue, la foule des oisifs s'assemble et s'intéresse à la discussion. De part et d'autre alors on se fait quelques concessions : rarement on tombe sur-le-champ d'accord; l'étranger impatienté tourne le dos en affectant la plus complète indifférence; le Turc le laisse partir; mais dès que sa victime a fait dix pas, il lance le juif qui sollicite le dernier prix : on le fixe avec un léger avantage pour en finir, et il est bien rare que le vénérable brocanteur ne se décide pas, avec un air aussi désolé d'ailleurs que si ce marché l'avait ruiné. Il est vraisemblable qu'il gagne deux ou trois cents pour cent; mais il s'était toujours flatté de mieux faire.

Il est rare qu'on sorte du Bazar sans y laisser quelques plumes. Imaginez que cet immense magasin de curiosités est presque la seule promenade habituelle de Stamboul en dehors des grandes excursions; aussi l'on

y va sans cesse et l'on finit par connaître à peu près tout ce qui s'y trouve. Ne fût-on pas amateur de bibelots, qu'on le devient par la force des choses : on prend goût à ces mille inutilités, fort coûteuses au demeurant. Parfois, il est vrai, on rencontre une occasion, soit que le marchand ait lui-même obtenu dans quelque vente publique un objèt à vil prix, soit qu'il ait grand besoin d'argent. Alors, on est encouragé à continuer, et l'on paye cher ordinairement, une autre fois, ce petit triomphe. Puis un achat en appelle souvent un second. Si l'on a une étagère, il faut bien se procurer un vase de Chine pour placer dessus, et parfois un pendant sur un second mur. Un poignard ciselé à manche de jade, un fusil nacré, un sabre à lame de Damas, une masse d'armes couverte d'arabesques d'or, appellent nécessairement la formation d'une panoplie; on se trouve ainsi entraîné dans une série de dépenses sans fin, et j'ai des amis à Constantinople qui pour avoir un jour, par désœuvrement, emporté un pauvre petit objet du Bésestin, ont fini par transformer leur appartement en un musée oriental.

Il y a des instants plus ou moins favorables : quelquefois, pendant une quinzaine de jours, on ne trouve vraiment rien qui ait une sérieuse valeur; alors les badauds, les gens de passage, les voyageurs qui veulent simplement avoir un souvenir de leur promenade et ne s'inquiètent pas de la beauté de l'objet, pourvu qu'ils puissent au retour le montrer dans leur salon comme venant de Constantinople, trouvent encore une abondante

pâture ; mais les connaisseurs, ceux qui ont du temps devant eux et ne veulent donner leur argent que contre des choses précieuses, reviennent à Péra en déclarant qu'il n'y a plus rien au Bazar. Ils attendent quelques semaines, et le marché est sinon renouvelé, du moins fort enrichi : il est venu des caravanes ; des ventes aux enchères ont eu lieu dans la maison de quelque pacha ruiné ou dans les réunions particulières des marchands du Bésestin ; tout alors a changé d'aspect, et les amateurs prélèvent leur butin ; ils mettent la main sur des objets curieux, uniques souvent et qu'on ne rencontrerait pas dans les magasins de l'Europe, mais rarement, il faut bien le dire, sur ces choses d'un prix exceptionnel réservées aux grands banquiers et aux princes. Le Bazar, sur ce point, est en décadence, et depuis que les transactions avec le dehors sont devenues plus faciles par les voies de communication qui se multiplient, l'exportation enlève trop souvent au marché local les véritables merveilles.

Faire le tour du Bésestin n'en est pas moins une des agréables distractions de Constantinople : j'y ai passé de bien bonnes heures, marchandant tout, maniant tout, m'entretenant avec les braves négociants turcs dans un langage impossible, mêlé de quelques mots de leur idiome et de quelques phrases de français, complétées par une mimique expressive. Sur ces estrades encombrées de tant de choses qu'il semble toujours que si l'on en déplace une seule, tout l'échafaudage va s'écrouler, les yeux de l'amateur sont attirés sans cesse par quelque

objet singulier, venu on ne sait d'où (le vendeur l'ignore lui-même la plupart du temps), qui n'a souvent aucune valeur intrinsèque, et dont le prix se règle uniquement d'après l'intensité du caprice de l'acheteur combinée avec la prétention arbitraire ou l'instinct psychologique du marchand. Ainsi se débattent tous les jours, dans cet immense magasin de bric-à-brac, une multitude de transactions verbales (il n'y a ni notes ni reçus au Bésestin) qui s'élèvént assurément à un chiffre fort élevé. On rencontre là des gens des quatre parties du monde, les costumes les plus variés, les types les plus divers; on y entend parler cinq ou six langues, et l'on y assiste à de véritables comédies où il se déploie infiniment d'esprit, de ruse et de diplomatie. A trois heures précises, le marché ferme : les grosses portes roulent sur leurs gonds; les négociants placent devant les vitrines ou les armoires encastrées dans la muraille des volets de bois fermés par de larges barres de fer; il laissent à la garde d'Allah les meubles de l'étalage extérieur, et la plupart, étendant devant eux, sur leur estrade, un petit tapis de prière, se mettent à faire leurs oraisons avec force génuflexions. Il faut leur rendre cette justice que le passage du visiteur attardé qui jette un dernier coup d'œil sur les objets demeurés en dehors leur semble très-indifférent, et qu'ils sont dominés, quelle que soit leur rapacité ordinaire, par leurs devoirs de bons musulmans.

Quand le Bésestin est clos, on se répand dans les autres galeries : il y a une infinité de magasins de

des icones ressortant de leur fond d'or. Sur l'une des faces, des Barbares agenouillés, reconnaissables à leurs longues chevelures et à leurs barbes hérissées, présentent des offrandes au maître du monde; il y a là moins de réminiscences des bas-reliefs de l'Acropole d'Athènes que des profils assyriens accroupis devant les satrapes de Babylone et de Ninive; sur l'autre, tous les personnages de la cour sont rangés avec une invariable symétrie : au-dessous du bas-relief principal, les chevaux des quadriges s'élancent en dressant régulièrement leurs pieds de devant, et certes ne rappellent guère les merveilleux coursiers du Parthénon; le troisième côté donne de nouveau la série des seigneurs byzantins pareils aux tuyaux d'une flûte de Pan; le quatrième, au bas d'un tableau pareil, laisse deviner la représentation informe des travaux entrepris pour l'érection de l'obélisque. Rien de plus morne que ce monument, fruste d'ailleurs, dont les figures ne sont guère visibles et ressemblent plutôt à des rangées de crânes qu'à des visages vivants. Une double inscription latine et grecque rappelle qu'il a été construit sous Théodose. J'ai déchiffré les vers latins où l'on ne retrouve même pas le souffle attiédi de Claudien ou d'Ausone ; ils sont censés prononcés par l'obélisque lui-même, dans un style barbare :

Difficilis quondam dominis parere serenis
Jussus et extinctis palmam portare tyrannis.
Omnia Theodosio cedunt sobolique perenni.
Terdenis sic victus ego domitusque diebus
Judice sub Proclo, summas elatus ad auras.

L'édifice est enfoncé dans une tranchée carrée qu'une grille de fer entoure. Des herbes folles poussent dans les interstices des pierres, tandis que l'obélisque de Thèbes élève dans le ciel bleu, de sa base à son faîte, ses poissons bizarres et ses ibis mystérieux.

Le monolithe égyptien n'a point d'histoire. Arraché un jour par une fantaisie des maîtres du monde à la solitude des rives du Nil, il redit peut-être le nom de quelque prince des nombreuses dynasties. Mais qu'importe aux générations qui se succèdent, ce récit des choses inconnues? Qu'un roi quelconque l'ait fait tailler dans les carrières de granit de la haute Égypte, et qu'il ait confié aux hiéroglyphes le vain témoignage de quelque exploit fabuleux, notre mémoire en garde-t-elle la trace, et sommes-nous touchés par cette évocation d'un triomphe oublié? Mais devant la colonne de bronze à demi enfouie, elle aussi, dans le sol de l'hippodrome, je sens vibrer en moi tout un monde de souvenirs. C'était au lendemain de l'immortelle victoire que les cités grecques avaient remportée sur les armées de Xerxès, et où elles avaient sauvé par un héroïque effort, non-seulement la patrie des Hellènes, mais, ce qui valait mieux, le génie qui devait civiliser le monde. Elles voulurent alors dans leur élan de reconnaissance envers le dieu qui incarnait en soi toutes les splendeurs de la pensée humaine et les plus nobles rêves de l'art, envers le fils de Latone, à la fois poëte et soleil, lui dédier un monument impérissable au seuil sacré du temple de Delphes. Et alors des ateliers d'un merveilleux fondeur sortit le triple

serpent de bronze. Les noms des villes qui avaient pris part à la grande lutte furent inscrits sur les anneaux entrelacés : le trépied d'or consacré à Apollon fut placé sur les trois têtes de l'hydre, et ce chef-d'œuvre fut érigé entre le groupe des Phocidiens et le grand autel. Comme les hommes et comme les livres, les monuments ont leur destinée : le trépied fut enlevé par les Grecs eux-mêmes pour payer les dépenses ruineuses de leurs guerres intestines; Constantin fit transporter le serpent sur la place de l'hippodrome; les têtes furent détachées par le fanatisme des iconoclastes, rétablies dans une pensée superstitieuse, et enfin détruites de nouveau par Mahomet II, qui les frappa, dit-on, lui-même de sa lourde masse d'armes.

Depuis, la colonne décapitée est restée là, témoignage solitaire des gloires antiques et des étranges vicissitudes des choses. Vingt-quatre siècles l'ont laissée debout; cent générations ont admiré ses vertes spirales; elle redit à la fois les victoires de Salamine et de Platée, la fondation de l'empire oriental par le premier César chrétien, les splendeurs fastueuses de la nouvelle Rome, les émeutes sanglantes, les révolutions de palais qui se sont ruées alentour d'elle comme les vagues de la mer sur un rocher impassible; les croisés latins du douzième siècle, nos ancêtres, les chevaliers bardés de fer, ont défilé devant elle en brandissant leurs grandes épées et leurs bannières étincelantes d'armoiries; elle a vu les fureurs de la conquête ottomane en ces instants lugubres où les cadavres remplis-

aient les murs de Sainte-Sophie et jonchaient le sol u cirque.

Doit-elle un jour assister à de nouvelles péripéties e la fortune? Émouvante question que l'on se pose aalgré soi dans cette enceinte où se sont passées tant le scènes orageuses, devant ce dragon mêlé à tant de lrames de l'histoire, et que des peuples différents ont ssocié à leurs orgueils et à leurs colères. Aujourd'hui out est calme à l'entour de la colonne serpentine : des etits enfants turcs jouent à côté d'elle; des femmes oilées passent auprès de la grille qui la protége ; les nusulmans, appelés par le muezzin du haut des minaets du sultan Ahmed, se hâtent, le Coran à la main, l'entrer à la mosquée voisine ; un beau rayon de soleil la couvre de ses lueurs dorées, et le voyageur, accoudé sur la balustrade de fer, rêve devant ses replis aux temps lointains, aux ombres muettes, dont le sombre serpent de Delphes a été tour à tour le compagnon mystérieux, et dont il a dédaigné, dans sa fierté indépendante, les douleurs ou les joies comme il dédaignerait les révolutions de l'avenir.

Un peu au delà du serpent grec s'élève une grande colonne de pierre carrée, construite à une époque inconnue, restituée par Constantin Porphyrogénète, et qui jadis était couverte de plaques de bronze doré. Les plaques ont été fondues, et les blocs disjoints menacent ruine. Indifférent à l'histoire, mais éloquent encore par sa dégradation même, ce monument qu'une inscription emphatique, presque entièrement effacée, décorait

des noms immérités de « merveille » ou de « prodige », et comparait au colosse de Rhodes, garde un aspect désolé en harmonie avec la tristesse des débris de l'hippodrome. De nombreux arbustes ont poussé leurs branches dans la cavité où plonge sa base et projettent sur les degrés de marbre l'ombre mélancolique de leur feuillage. Ainsi se complète l'ensemble de l'Atmeïdan que l'empire grec avait fait si beau, que les hommes, plus barbares que le temps, ont détruit pierre à pierre, et dont il ne reste plus que ces trois débris fraternels, l'un près de l'autre comme autrefois, qui semblent, avec cette expression presque humaine que prennent souvent les choses, s'entretenir dans leur morose solitude des générations et des siècles qui se sont écoulés à leurs pieds.

Dans les alentours il y a peu de vestiges de l'époque byzantine. Cependant une haute colonne de porphyre rouge sur un piédestal fruste se dresse dans une large rue; elle a subi d'assez curieuses vicissitudes : son chapiteau a supporté tour à tour la statue d'Apollon, celles de Constantin, de Julien l'Apostat et de Théodose. La foudre l'a frappée sous le règne d'Alexis Comnène; de nombreux incendies ont fait sur plusieurs points éclater le marbre : elle a gardé le nom de *Colonne brûlée*. Plus tard Manuel Comnène l'a surmontée d'une croix et d'une inscription qu'on distingue encore. Elle était sans doute située sur une place; aujourd'hui elle est sur l'alignement des maisons turques, et tristement abandonnée. Des cercles de fer qui supportaient jadis des

ouronnes de laurier de bronze pendent le long de la aroi : la base dépouillée de ses plaques de marbre effrite lentement sous l'action du vent et de la pluie; es petits marchands se sont installés à son ombre. lus loin, dans la ville, je rencontre deux autres monuments de même origine, l'un d'Arcadius et l'autre de larcien : du premier il ne reste plus que le piédestal ; e l'autre, le faîte seul a subsisté : il élève au-dessus u sol son chapiteau de marbre blanc. La conquête a té rude pour les édifices des vaincus.

Nous ne nous lassons pas de les rechercher encore travers les rues tortueuses, au milieu des maisons de ois amoncelées, et jusque sous terre. C'est là, dans un aveau dont la bouche s'ouvre auprès de l'Atmeïdan, au entre d'une petite plaine qui domine la Marmara, que ous avons, en descendant quelques marches inégales, ontemplé dans l'ombre humide un spectacle merveilleux. On ne voit d'abord qu'une masse confuse d'arcales, sur lesquelles des jours étroits projettent une pâle ueur : peu à peu les yeux se font à cette demi-obscuité, et alors on distingue devant soi un labyrinthe de olonnes de pierre qui s'enfoncent dans de mystérieux létours. On dirait un palais enchanté de conte arabe ou la retraite étrange de quelque génie malfaisant des omans chevaleresques. Les portiques succèdent aux portiques, et la bizarre forêt étend dans la nuit ses avenues menaçantes. Est-ce une réalité ? est-ce un rêve? On se perd sous ces voûtes comme dans ces dédales d'un cauchemar où l'on cherche en vain sa voie en

tâtonnant les murs; les arceaux se déploient dans le prolongement des ténèbres; ce n'est point la mystique horreur des tombeaux de l'Inde, la religieuse majesté des catacombes; l'impression qu'on éprouve est particulièrement bizarre et rapproche l'imagination inquiète des scènes magiques des Mille et une Nuits et de l'Arioste.

Plus on avance, plus il semble que les fantastiques arcades se multiplient, plus les monolithes qui nous entourent prennent un aspect farouche : le pied glisse sur le sol mouillé; on croit à chaque instant marcher sur le corps visqueux de quelque reptile. Quels gnômes verdâtres, quels farfadets fiévreux, quelles pâles sirènes hantent ces demeures dédiées aux fées souterraines, se cachent dans ces cavités noires, s'accrochent aux parois des colonnes qui suintent, nichent dans les chapiteaux feuillus, errent comme des fantômes du Walpurgis dans les circuits des longs corridors? Quel architecte qu'eût envié Piranèse a inventé ces sinuosités pleines de mystères et ces fantastiques promenoirs? Jusqu'où vont ces cloîtres dont une clarté blafarde révèle çà et là les mousses roses et les moisissures argentées? Quels coassements étranges, quels cris lugubres, quels clapotements de gouttes d'eau et d'insectes errants, quels bourdonnements de monstres ailés interrompent le morne silence de ces lieux funèbres, quand nul hôte curieux ne le vient troubler?

Ainsi l'on rêve au pied de ces hautes futaies de marbre plongées sous le sol de la ville, dans une nuit éternelle.

Et cependant on sait que ce n'est après tout qu'une citerne byzantine, maintenant desséchée, la citerne aux mille colonnes (Bin-bir-derèk), bâtie sur trois étages dont on ne voit que le plus élevé; au-dessous, à des profondeurs mal sondées, s'étendent d'autre voûtes, et au-dessous de celles-là d'autres encore. Constantinople renferme plusieurs de ces édifices cachés : la citerne Basiléia, non moins étrange, construite par Constantin; celle d'Asparis, soutenue par quatre-vingts arceaux, bâtis sous le règne de l'empereur Léon; une troisième, non loin de Bin-bir-derèk, où s'élèvent vingt-huit colonnes corinthiennes. Le conquérant a dédaigné de les détruire : il a aussi laissé debout l'aqueduc de Valens dont les arcs superbes, dégradés par le temps, mais couverts d'une végétation toujours fraîche, se dressent majestueusement le long de plusieurs portes de la ville, et lui apportent toujours, comme il y a quinze siècles, les eaux transparentes de la forêt de Belgrade.

Au sortir des citernes, on est heureux de respirer l'air et le soleil. Aussi bien, l'horizon sourit, le vent de mer, balsamique et tiède, caresse doucement le visage; au delà des vagues bleues, les sommets neigeux de l'Olympe miroitent sous les feux du couchant : nous descendons jusqu'au bord de la Propontide étincelante, et, suivant la rive du golfe, nous traversons un quartier turc presque désert. Une mosquée avec un minaret de marbre sort des groupes de maisons coloriées : à son dôme surbaissé, à la disposition de ses murs, il n'y a

pas à s'y méprendre : c'est une ancienne chapelle byzantine, la petite Sainte-Sophie, plus vieille que la grande, le Saint-Serge de Justinien. En face d'elle, une fontaine en forme de kiosque abrite sous son toit octogone un groupe de Turcs en cafetan rose et bleu, accroupis au pied d'un platane. L'intérieur est nu, mais une inscription grecque admirablement conservée court, comme une frise, tout autour de la nef; au dehors, j'admire la cour ombrée, la petite ruelle, les arcatures de la fontaine, l'arbre au large feuillage, le rayon de soleil qui joue dans les branches et frappe d'aplomb le mur blanc de l'antique église.

Nous passons, et, remontant la colline de l'Atméïdan, longeant les vieilles assises hémisphériques de l'ancien cirque, nous rentrons dans les jardins du Vieux-Sérail. Nous laissons de côté les kiosques, Sainte-Irène et son musée, où nous reviendrons un jour : nous voulons seulement aller nous reposer un instant à l'extrémité du promontoire et y voir un autre vestige de l'art grec. Au-dessous du kiosque de Bagdad, dans les bosquets verdoyants qui se prolongent jusqu'à la mer, surgit mélancoliquement du feuillage une colonne de granit grisâtre, dédiée par Théodose à la Fortune; elle est presque sur la pointe qui s'avance vers la Corne-d'Or. La belle place pour un stylite! quelles douces rêveries, quel mystique enthousiasme eût inspiré à ces bizarres poëtes de la vie monastique le spectacle lumineux et paisible qui se déroule de là devant les regards! L'eau bleue entre doucement dans le golfe, les alcyons pla-

ıent sur la vague, le Bosphore s'enfonce dans la brume, :t le soir descend lentement sur la mer tranquille, tan-:is qu'une petite étoile d'or perce en tremblotant la oûte du ciel.

LETTRE VIII

CE QUI RESTE DE BYZANCE

(Suite et fin.)

Ainsi, de cette ancienne capitale du monde combien il subsiste peu de chose! J'ai pu citer quelques monuments, Sainte-Sophie, l'obélisque, des colonnes à demi brisées, des citernes, des lambris frustes méconnaissables, envahis par la végétation des ronces; ce sont des épaves sur la mer après l'engloutissement d'un navire. Quant à la ville, elle est disparue : *etiam periere ruinæ;* que ses maisons fussent bâties en bois ou en pierre, le temps, les incendies, les péripéties de la conquête les ont effacées de la surface du sol. Où étaient les demeures des patriciens de la nouvelle Rome? où sont les rues de la cité des Constantin et des Théodose? Tout s'est enseveli dans la même poussière qui recouvre les générations : mille ans d'histoire ont passé là et ont laissé si peu de traces! Nous avons là le spectacle d'un des grands écroulements de l'histoire. Le flot de la race conquérante a submergé la ville conquise : il faut en rechercher les débris avec la patience de l'archéologue. C'est le destin.

Les églises cependant ont été plus heureuses que les autres monuments : elles existent pour la plupart, mais à quel prix? elles sont devenues des mosquées, comme Sainte-Sophie. L'une d'elles a toutefois échappé à cette loi, c'est Sainte-Irène dans l'enceinte du Vieux-Sérail. Les Turcs l'ont recouverte à l'extérieur d'une couche de badigeon jaunâtre qui la défigure ; mais du moins elle n'a pas été consacrée au culte, elle a été changée en arsenal de fusils et d'armes blanches ; la croix de fer placée à la voûte du chœur a été respectée. Dans une salle attenante on a réuni quelques antiquités curieuses : j'y retrouve la partie supérieure d'une des têtes du triple serpent de bronze, j'y admire quelques bustes charmants, une figure de jeune fille entre autres, avec une expression à demi ingénue et railleuse, presque un sourire de Joconde sur un visage de vierge athénienne, une merveille de l'art hellène.

Les autres églises ont eu d'autres destinées : Hagia-Paraskevi est devenue Khodja-Moustapha, Saint-Jean Stoudios s'appelle aujourd'hui Emir-Ackeur Djamissi. Combien d'autres petites mosquées perdues au fond de quartiers déserts étaient jadis des chapelles chrétiennes! J'en ai visité bon nombre qui ne méritent point d'être citées, mais il faut s'arrêter à l'une d'entre elles, Khaïr-Rié, dont j'ignore le nom ancien, édifice charmant couvert à l'intérieur de merveilleuses mosaïques. Ce sont de véritables tableaux d'un grand style sur fond d'or; l'art savant d'un maître byzantin de la première période s'est développé là dans toute sa finesse exquise, et ces œuvres

ont gardé, malgré le temps, le riche éclat de leurs couleurs. Je salue dans plusieurs de ces mosaïques récemment dégagées du badigeon blanc dont elles avaient été recouvertes par des musulmans trop zélés, le style des artistes de la Grèce, l'élégance des formes, la sobriété des attitudes, la beauté des figures. Elles couvrent les murs et le plafond voûté du *narthex* ou péristyle : il en existe d'autres sans doute dans la salle centrale, réservée au culte; mais l'islam interdit la représentation de la figure humaine, et toute image est enfouie sous une épaisse couche de chaux. Rendons grâces du moins à la tolérance incomplète qui a permis le nettoiement du péristyle et des deux petits dômes à jour situés aux extrémités. Khaïr-Rié est une des curiosités de la vieille Byzance. J'ai plusieurs fois passé des heures dans son enceinte à étudier l'œuvre des vieux maîtres mosaïstes dont le génie s'est épanoui sur cette colline lointaine avec l'indifférence des grands artistes, tout entiers à leur idée et qui la traduisent avec le même soin jaloux, sans se soucier de savoir s'ils seront admirés par des princes ou par des gens du peuple, par des multitudes enthousiastes ou par de rares fidèles. Pendant quatre siècles ces chefs-d'œuvre ont été ensevelis sous leur blanche enveloppe : ils reparaissent aujourd'hui à la lumière aussi brillants qu'au premier jour, et leurs ors, leurs azurs, la pourpre des draperies, la sombre magnificence des fonds constellés rayonnent à nos yeux éblouis comme au temps où l'artiste contemporain de Justinien avait achevé cette chapelle peut-être pour quelque

Mécène du Bas-Empire, peut-être pour les pauvres habitants d'un quartier oublié. Considérons encore un autre monument, connu sous le nom de palais de Bélisaire, mais qui est sans doute plus récent et qui formait plutôt l'un des bâtiments des Blaquernes, la vaste enceinte impériale de la dynastie des Comnène, dont les princes s'étaient établis, comme on sait, vers l'extrémité de la Corne-d'Or; il n'en reste plus que les quatre murs, percés de nombreuses fenêtres en arcades, et qui ont un aspect particulièrement lugubre : c'est une proie abandonnée aux oiseaux de nuit et aux rafales du vent d'hiver. La ruine dresse, au-dessus des maisons qui l'entourent, sa nudité lamentable, la misère de sa grande salle délabrée, pleine de débris entassés sous les inégalités du sol où perce une maigre verdure, les sinistres traverses de sa façade; le toit s'est depuis longtemps effondré, la base plonge dans la boue d'une ruelle obscure. Ses quatre côtés sont livrés, à ciel ouvert, à toutes les insultes des passants, à toutes les dégradations des hôtes nocturnes, les chouettes, les rats, les vagabonds de la cité, surtout les tziganes, qui campent aux alentours; le plein cintre des élégantes arcades garde toutefois une sorte d'austère beauté, surtout le soir, quand on voit entre leurs piliers noirs s'encadrer un large espace d'azur rempli d'astres.

Par un contraste bizarre et un coup de fortune extraordinaire, la plus vaste de toutes les œuvres de l'institution byzantine, la plus exposée par sa nature même à la destruction, les vieilles murailles de Con-

stantinople ont été plus respectées que les monuments et les palais : si violemment tourmentées qu'elles aient été par le temps et les hommes, quelque terribles que soient sur certains espaces ravagés les témoignages de la conquête, elles ont subsisté sur une vaste étendue et n'ont pas été modifiées par la main du vainqueur. Elles restent non pas intactes, sans doute, mais presque ininterrompues, du Sérail au château des Sept-Tours le long de la mer de Marmara, et surtout depuis le château des Sept-Tours à travers la campagne jusqu'au fond de la Corne-d'Or. La superbe enceinte crénelée a vaincu le travail des siècles, l'effort de la lutte et le génie farouche du lendemain de la victoire : elle se prolonge, ici en ruines, là immuable sur ses bases; elle entoure aujourd'hui comme autrefois toute la partie occidentale de Constantinople; elle reste comme le témoignage de la grandeur passée de la ville impériale, comme le souvenir vivant de la bataille suprême. Nulle part peut-être l'histoire ne s'est inscrite en plus saisissants caractères, et c'est à la fois la majesté de l'empire et le récit de sa chute qui sont visibles dans cette suite solennelle de remparts et de tours.

Lorsqu'on s'éloigne en caïque de la Pointe du Sérail en longeant le rivage de la mer, par une de ces belles journées où le soleil s'épanche sur les flots éblouissants, on entre dans un des plus charmants golfes du monde. A gauche, la mer étend ses nappes bleues constellées d'une poussière d'or qui fait penser à la trace lumineuse du char d'Amphitrite; au loin, on aperçoit la

vague silhouette du château des Sept-Tours : à droite, le rivage se couronne de bâtiments étranges. Les kiosques du Sérail miroitent au soleil, la terrasse de Sultanié s'élève sur deux arcades en ogive, les deux phares mirent leurs blanches colonnes dans les eaux profondes. Puis on voit commencer les antiques murailles qui surplombent la mer; leurs assises de marbre sont battues par les flots, leur crête ressort en ombre sur l'azur du ciel : ici les créneaux se succèdent reliant les unes aux autres les larges tours; là des brèches énormes avec leurs entassements de pierres renversées, effritées, roulant d'étage en étage sur la grève comme les marches inégales d'un escalier gigantesque, ouvrent des perspectives sur les bas quartiers de la ville; au-dessus, les dômes des mosquées s'arrondissent et se groupent sur des plans indécis dans la transparence de l'air; au bord de la mer, l'écume se brise incessamment sur des obstacles amoncelés, rochers couverts d'herbes marines, fûts de colonne précipités de la hauteur, fragments de murs écroulés; des portes s'ouvrent sur le flot comme celles d'un palais vénitien, des arcs de marbre blanc s'encastrent dans les pierres brunes du rempart, des arbustes verts élancent au flanc des tours leurs minces rameaux, des mousses grimpent le long de l'âpre ruine.

D'anciens ports maintenant ensablés, celui de Julien, celui de Sophie, celui de Théodose, jadis remplis de nombreuses galères et qui ont vu aborder tant de fois les pêcheurs grecs, les marchands de Venise, les hardis

navigateurs de l'Arabie et de l'Inde, étendent devant le regard leurs anfractuosités mélancoliques ; au delà, des églises arméniennes et grecques, Soulou-Monastir, Hagios-Nicolaos, des fontaines, des quartiers silencieux, des jardins en amphithéâtre, et toujours la sombre muraille, ses brèches et ses créneaux. Sa construction est tantôt régulière, tantôt incertaine et bizarre; elle est faite de briques rougeâtres et de blocs noircis par le temps, parfois de débris réunis par un indestructible ciment, fragments de colonnes, chapiteaux d'un blanc lacté, morceaux de pierres sculptés, masses de granit agglomérées, venus on ne sait de quels édifices disparus, pris au hasard par l'architecte après avoir subi des fortunes diverses, fondus dans l'ensemble colossal de ces forteresses et destinés à se reposer pendant des siècles sous l'ardent rayon du soleil et au bruit des lames qui expirent à leurs pieds.

Cependant notre caïque, conduit par trois vigoureux rameurs accoutumés à tous les courants du Bosphore et à toutes les surprises des vents de la Propontide, vieux marins coiffés du turban blanc et vêtus d'une veste légère ouverte sur la poitrine, file rapidement sur la mer. De grands oiseaux planent au-dessus de nos têtes, des dauphins jouent gaiement à la surface ; peu à peu, derrière nous, le golfe parcouru s'enveloppe d'une brume bleuâtre, le château des Sept-Tours accuse au contraire de plus en plus nettement ses édifices massifs et sombres : nous débarquons devant l'austère prison d'État, l'antique Cyclobion des empereurs byzan-

tins, d'abord flanqué de cinq tours, plus tard enrichi par Cantacuzène de deux nouvelles constructions circulaires de marbre, plus tard détruit, puis réédifié par Mahomet II, et qui n'a définitivement gardé que quatre tours sans perdre toutefois son ancien nom.

Ce n'est pas sans émotion que nous entrons sous ces voûtes, témoins de tant de formidables tragédies. Sur ces créneaux funèbres, combien de têtes de vizirs ont été plantées par l'ordre du maître farouche! Combien aussi de sultans, en vertu de cette loi logique qui condamne le despotisme sans frein à ces foudroyants retours de la fortune non moins impitoyable que les tyrans eux-mêmes, ont péri dans cette enceinte sous les coups des soldats irrités! L'obéissance passive de l'esclave accoutumé à l'exécution des ordres sanglants, devient vite la rébellion sans pitié; les prétoriens et les janissaires ont imposé à leurs chefs les mêmes vicissitudes : ils ont souvent fait payer cher à leurs idoles d'un jour l'autorité éphémère dont ils les avaient investies. Ce vieux château a vu triompher tour à tour la tyrannie et l'anarchie, les deux fléaux de ce monde. Plusieurs princes détrônés ont été emprisonnés, massacrés en ces lieux funèbres où ils avaient exercé leur puissance capricieuse; ils ont vu se retourner contre eux la force aveugle dont ils avaient abusé. Grave leçon que l'on retrouve dans l'histoire de toutes les servitudes et que proclame avec une irrésistible autorité la légende des Sept-Tours.

L'amour de la liberté palpite dans le cœur quand on

parcourt la lugubre enceinte. C'était sur le pavé de cette cour que roulaient les têtes des vizirs ; ce trou profond était appelé le puits du sang ; dans ce donjon, les condamnés attendaient l'ordre suprême ; dans cette caverne, ils étaient appliqués à la torture avant le supplice ; un mur d'ossements humains avait été, dit-on, construit avec leurs débris. Dans cette chambre, enfin, le despotisme oriental, dédaigneux du droit le plus sacré, a renfermé des ambassadeurs étrangers pendant que le sultan combattait leur patrie. De tous les côtés, à tous les étages de cette redoutable demeure, le sang crie, et des ombres se dressent : c'est le palais de la violence, tumultueux avec les janissaires, froidement atroce avec l'ordre du maître, implacable toujours, odieux partout.

On respire en sortant dans la campagne verte, sous le ciel libre, devant l'horizon qui resplendit. Il prend des envies folles de courir au galop des chevaux qu'on amène ; nous regardons avec joie la mer où le flot se joue sans entraves, l'air où les nuages se balancent dans l'espace bleu. Nous suivons à travers champs l'enceinte des murs qui remonte vers le nord jusqu'à perte de vue, l'immense enchaînement de ces fortifications étagées sur une double ligne : les tours succèdent aux tours, les longues murailles s'étendent solitaires, des jardins recouvrent l'emplacement des anciens fossés. Toute une végétation s'accroche aux fentes de la pierre ; çà et là de grands arbres, de hauts cyprès dont la masse a les reflets du velours vert, s'élèvent sur le

sol tourmenté. J'ai vu peu de spectacles plus saisissants que cette vaste perspective; à gauche, des champs accidentés, de petits cimetières turcs cachés dans des bois; à droite, les murs et les créneaux gris qui dessinent leur sombre feston sur le ciel clair. Une voie romaine, créée par Justinien, et formée de larges dalles que douze siècles ont sensiblement disjointes, s'étend parallèlement au rempart, comme un interminable ruban blanc. Nous ralentissons l'allure de nos chevaux et nous parcourons avec recueillement cette longue route : la monotonie des murailles est sans cesse variée par de nouveaux aspects du paysage sévère : ici la plaine, à perte de vue, déploie ses verdoyants contours; là les champs des morts pareils à des forêts lugubres projettent l'ombre de leurs arbres superbes sur des milliers de petits monuments sous lesquels reposent plusieurs générations; plus loin une porte de la ville entre deux hautes tourelles est encadrée de colonnes de marbre; un petit corps de garde et un café turc la précèdent · sous la tonnelle de l'étroit jardin, des soldats et de vieux ottomans, vêtus de pelisses de diverses couleurs bordées de fourrures, fument d'un air grave le tchibouk ou le narghilé; des chariots bulgares, traînés par de grands bœufs, entrent à la file dans le quartier intérieur d'où s'élève le mince minaret de la mosquée d'Hakem. En face de la porte, sur la route même, à la lisière du cimetière profond et noir, une large tombe surmontée de plusieurs plaques de marbre retient les regards du voyageur. C'est là qu'ont été ensevelies les

têtes du fameux Ali de Tebelen, pacha de Janina, et de ses fils. Dans ce carré de pierre est venue sombrer la fortune du formidable rebelle qui a menacé un instant le trône impérial. Son corps a été, on ne sait où, la proie des corbeaux et des aigles : sa tête, où roulaient tant de pensées orgueilleuses, a été jetée hors des murs dans cette fosse déserte qu'une vieille femme, enveloppée de lambeaux blanchâtres, nous montre dédaigneusement du doigt.

Plus loin, voici une autre porte faite de quatre blocs de marbre, et nous approchons du lieu solennel où se sont décidées les destinées de l'empire grec. En quelques minutes, nous sommes à Top-Kapou, la porte du Canon, l'ancienne porte Saint-Romain. Ici les ravages de la guerre sont visibles comme au jour où l'armée ottomane pénétra dans Constantinople après l'assaut suprême. On voit sur-le-champ qu'il s'est passé là un des grands drames de l'histoire : les lieux ont conservé les traces d'un bouleversement énorme, d'une des convulsions de la race humaine. Les murailles, jusque-là intactes, s'affaissent et s'écroulent ; les tours sont éventrées, les créneaux sont tombés dans les fossés comblés à demi par les pierres et recouverts par l'impassible verdure que renouvelle chaque printemps ; des masses de briques réunies par le ciment romain sont amoncelées les unes sur les autres ; les forteresses carrées laissent le passant pénétrer par leurs trous béants ; des pans de murs tout entiers, sur un large espace, ont été complétement anéantis : on dirait qu'un tremblement

de terre a renversé tous ces grands ouvrages et a répandu sur le sol cette accumulation d'informes débris; çà et là quelques vestiges sont restés debout, frappés toutefois par la tempête, défigurés, méconnaissables, entourés de ruines : la gigantesque brèche raconte une effrayante épopée. On cherche instinctivement des yeux les cadavres parmi ce chaos. Étrange et tragique contraste! A gauche de la route s'étend la riante vallée du Lycus, avec ses prairies fraîches et ses collines bleuâtres : plaine parsemée d'arbres, doucement ondulée, rayonnante sous un beau rayon du couchant; une petite fontaine ombragée par un saule répand son onde paisible au bord du chemin; des troupeaux conduits par de jeunes bergères aux jambes nues remontent lentement les sentiers qui mènent au monastère grec de Balouklu, dont le toit apparaît entre les plis d'un rideau de cyprès; et en face de ce paysage charmant, presque idyllique, apparaît le formidable champ de bataille où les fureurs des hommes semblent encore toutes vivantes, tant le décor du tableau, demeuré immuable depuis quatre siècles, a gardé son aspect terrible et les traces du combat sanglant. C'était sur les hauteurs qui dominent la plaine que Mahomet II avait placé les troupes de l'assaut; c'est en avant de la route où nous sommes que s'est livrée la grande bataille; c'est là, sur un point inconnu du sol que nous traversons, émus comme en un lieu sacré, que le dernier des Constantin est tombé les armes à la main, le visage à l'ennemi, comme il convenait à l'héritier de tant de

victoires, au représentant de cet empire romain qui avait subjugué l'univers.

Une redoutable révolution s'est accomplie dans cet espace : ce peuple que nous revoyions naguère par la pensée remplissant l'hippodrome de ses clameurs et ressuscitant les jeux Olympiques autour de l'obélisque de Théodose et du serpent du temple de Delphes, cette nation qui avait construit Sainte-Sophie, l'Augustéon, couvert de statues, de colonnes, d'arcs de triomphe les rives de la Corne-d'Or et de la Propontide, enveloppé la vieille Byzance de cette large ceinture de tours, sont venus là tomber et mourir. Un nouvel empire, une nouvelle race, un nouveau dieu ont triomphé dans cette plaine aujourd'hui solitaire. La face de l'Orient a été changée soudain : l'Europe chrétienne s'est trouvée en présence d'une invasion politique et religieuse qui imposait des conditions imprévues à son équilibre : le moyen âge a été fermé, et les temps modernes se sont ouverts. Il semble, quand on contemple ces débris, qu'on assiste au dernier assaut, qu'on voit le flot irrésistible monter comme un débordement de la mer par-dessus les remparts et pénétrer soudain avec les cris et les fureurs de la victoire à travers la ville grecque épouvantée. Et lorsque l'on s'élève du fait lui-même aux conséquences morales de l'événement qui s'est accompli là, sur ce même sol que nos pieds foulent, devant ce paisible horizon où courent les nuées roses du soir, on se demande quel a été le but de la Providence qui régit le monde en opérant une aussi

singulière transformation dans les affaires humaines.

Nous rêvions ainsi, en remontant le second versant de la vallée du Lycus, en suivant d'un vague regard l'aqueduc romain dont les arcades verdâtres pénètrent là dans la ville de Constantin et de Mahomet II, la porte Polyandria où Héraclius repoussa les hordes des Avares, la mosquée où repose la fille de Soliman et de Roxelane, le vieux palais de l'Hebdomon et ses arceaux déserts, son balcon en saillie et ses encadrements de marbre, les tours de Théophile et d'Isaac l'Ange et la perspective continuée des vieux murs. Ce spectacle, toujours curieux pour l'archéologue et où les paysagistes trouveraient des tableaux sans cesse renouvelés, ne pouvait plus nous distraire de nos méditations assombries, et nous sommes rentrés dans la ville par la porte d'Eyoub, emportant devant les yeux l'ineffaçable souvenir de la brèche béante, et dans la pensée le retentissement d'un empire écroulé.

LETTRE IX

LES MOSQUÉES

De même qu'une ville catholique s'annonce de loin au voyageur par ses clochers et par ses tours, de même Stamboul élève au-dessus du Bosphore son originale parure de dômes et de minarets. Anciennes églises grecques ou bien édifices dédiés dès leur fondation au Dieu de l'Islam, les mosquées sont une des séductions de Constantinople : elles lui donnent une grâce tout ensemble solennelle et bizarre. Le touriste qui aborde pour la première fois devant le Sérail est surpris et charmé par ces monuments cantonnés de minces tourelles qui dressent leurs flèches aiguës vers le ciel; il ne se lasse pas de contempler ces masses imposantes au pied desquelles surgit la svelte silhouette des colonnes de marbre. Sur ce fond d'azur étincelant de lumière diffuse, l'édifice ressort avec une majesté superbe comme entouré d'un nimbe, et les minarets complètent par leur élégance aérienne l'architecture des palais d'Allah. Toutes les villes orientales se parent avec orgueil de ces constructions légères entourées de balcons à jour et qui semblent le symbole de

la prière montant vers Dieu : à Constantinople, les minarets se succèdent les uns aux autres sur toute la longueur de la Corne-d'Or; ceux-ci sortent du groupe confus des maisons coloriées, ceux-là dominent les plus hauts édifices; sur le sommet de monticules couverts de terrasses verdoyantes, d'autres encore se fondent dans les lointains vagues et ressemblent à des mâts de navire émergeant d'une brume bleuâtre. La grande cité prend un aspect étrange, unique au monde avec sa ceinture azurée, ses coupoles gris perle et sa couronne de pointes blanches baignées dans l'air transparent.

J'ai parlé de Sainte-Sophie; je voudrais maintenant parcourir les principaux monuments religieux de Constantinople, bâtis presque tous par des sultans qui leur ont imposé leur nom et leur ont confié leurs cendres : l'Ahmédié, construite par le sultan Ahmed; Bayazidié, par Bajazet; Suléimanié, par Soliman le Magnifique; Mehemedié, par Mahomet le Conquérant; Sélimié, par Sélim. Auprès de chacune d'elles et dans l'enceinte sacrée, la petite chapelle ou *turbé* qui contient le cercueil du fondateur est placée sous la protection pieuse, sous l'ombre mystique des murailles du temple.

Rappelons d'abord que les grandes mosquées ne sont pas seulement des lieux de prière, mais en même temps des académies, des facultés de droit, de jurisprudence et de théologie, des centres d'instruction générale, des salles de conférences dogmatiques; à l'entour d'elles se groupent de vastes caravansérails

(*médressés*) où habitent les imans, les mollahs, leurs jeunes disciples (*softas*), tout un monde studieux, passionné, turbulent, fanatique parfois, qui trouve dans le Coran et dans ses commentateurs l'alpha et l'oméga de la science humaine et divine, les inspirations du prédicateur, les décisions du juge, les arguments du philosophe, la vie de l'âme et la lumière de la société. Pour le monde musulman, tout émane de ces demeures saintes, la vraie foi, la vraie civilisation, la vraie justice : les mosquées sont la maison par excellence, le toit du croyant, son école, son lieu de refuge : il y dépose ses marchandises; certains tribunaux y placent leurs archives; dans ces enceintes inviolables où on ne laisse généralement entrer les infidèles qu'avec des permissions spéciales, et d'où parfois même les chrétiens sont systématiquement exclus, la pensée tout entière des peuples de l'Islam réside sous sa véritable forme, la forme religieuse, la seule au fond que comprenne l'Orient. L'idée civile, qui prédomine en Europe, n'a pas de sens appréciable pour le musulman. Le Coran est son livre et son code; tout le reste est pour lui œuvre dangereuse et vaine. Le Prophète n'a pas seulement bien dit : il a tout dit.

La mosquée est le symbole de cette science universelle et le centre vers lequel converge la vie matérielle et morale. Pour cette religion qui n'a point de sacrifice, point d'autel, point de mystères, point de prêtres, mais seulement des docteurs, et qui a réalisé une sorte de théocratie laïque dont les manifestations et la puis-

sance sont intimement liées à tous les actes de l'existence quotidienne et à toutes les œuvres sociales, le temple résume en lui non-seulement la foi, mais encore les intérêts permanents de la vie usuelle. C'est pourquoi tout tend vers lui avec une force invincible : il est le cœur où tout afflue et duquel tout émane. Ainsi la mosquée est devenue un édifice *sui generis* qui participe de l'église et de l'université, du tribunal et de la place publique, où s'est concentrée enfin la vie spirituelle et pratique des races soumises à l'Islam, leur pensée à la fois religieuse et matérielle, leur conception d'une société où se confondent la vision divine et les affaires de l'humanité.

Le christianisme prétend attirer l'homme au-dessus de la terre : il la dédaigne et voit avant tout la Jérusalem céleste. L'Islamisme ne se propose pas une vision aussi haute; il n'atteint pas une notion aussi précise de l'indépendance de l'âme; il ne se dégage pas des sens avec le même élan spirituel et mystique. Non-seulement pendant la vie le musulman demeure attaché aux sensations physiques, mais son rêve d'outre-tombe est encore terrestre et les joies qu'il espère ne diffèrent que par leur intensité et par leur durée de celles qu'il peut goûter en ce monde. Aussi Mahomet a-t-il sur-le-champ séduit beaucoup plus que Jésus-Christ les races orientales, à la fois très-susceptibles de piété et incapables de se séparer absolument des biens de la terre. Il était plus près d'elles en quelque sorte, ne leur ouvrait qu'un horizon restreint, à la portée de leur

esprit tout ensemble disposé à la prière et dominé par les sens. Il ne leur proposait pas des vertus supérieures, des mystères infinis ; il n'exigeait pas d'elles cette transfiguration de l'âme qui est le but final du christianisme. Il leur donnait une religion conforme à leur nature sensuelle et à la mesure de leur essor. Il leur offrait justement la dose d'instruction morale qu'elles pouvaient comprendre et flattait leur désir d'échapper aux superstitions d'un grossier polythéisme sans imposer à leur indolence un élan hardi vers des hauteurs trop escarpées et vers des vertus trop radieuses.

Aussi sont-elles solidement rivées à un culte parfaitement adéquat à leur nature morale : elles ne lui ont marchandé et ne lui marchanderont jamais l'enthousiasme et le dévouement. Leur soumission est absolue et sans limites, et un semblable résultat ne peut être atteint que par la complète satisfaction des aptitudes religieuses d'une race : pour que l'homme adhère aussi fortement à un culte, il faut que les dogmes aient pénétré profondément dans sa plus intime substance. Ici la foi est générale, les pratiques sont suivies avec une étonnante régularité ; il n'y a point de respect humain, ou plutôt on aurait honte de ne point observer la loi sacrée. Lorsqu'aux heures fixées, les muezzins, du haut des balcons circulaires des minarets, font entendre aux quatre points cardinaux leur chant nasillard et monotone, de toutes parts les croyants se rendent à son appel. Hommes du peuple, petits commerçants, soldats s'approchent des fontaines destinées

aux ablutions saintes, se lavent, en hiver comme en été, les pieds, les mains et le visage, entrent dans le temple, et là, se tournant dans la direction de la Mecque, commencent les oraisons ordinaires : bientôt ils tombent à genoux, frappent du front la terre et prient avec la plus grande ferveur. Complétement absorbés par leur pensée intime, ils n'en sont distraits par aucun incident extérieur. Ceux qui ne peuvent se rendre à la mosquée se prosternent où ils se trouvent, au seuil de leurs demeures, sur les tréteaux du bazar, partout où ils peuvent étendre un petit tapis de prière. On ne saurait voir sans émotion leur gravité impassible, la conviction empreinte sur le visage de ces pauvres gens si humbles et si recueillis. Il y a là une force morale très-réelle, et l'on sent qu'il serait impossible de détruire une société dont les principes politiques sont si intimement unis à des croyances aussi fermes. Ces dogmes ne sont pas très-élevés sans doute, mais ils sont parfaitement compris par les intelligences qui les acceptent, et de plus ils représentent, pour les races orientales, qui les ont fondus avec leur civilisation même, ce qu'un peuple a de plus cher, ses usages, ses mœurs, ses lois civiles, en même temps que ses consolations et ses espérances. Pour elles, le Coran est l'ensemble de leurs idées morales et politiques, la science et la poésie aussi bien que la prière : la religion embrasse toutes les manifestations de la vie privée et publique, et la mosquée, c'est la patrie.

Ajoutons qu'elle est l'art unique des musulmans. Ils

ne sauraient être ni peintres, ni sculpteurs, ni musiciens. Le Coran interdit la représentation de la figure humaine, et la musique est condamnée par lui comme éminemment profane. En revanche, l'architecture, qui de tout temps a été l'expression du génie oriental, s'est donné une libre carrière dans la construction des mosquées, et il faut reconnaître que la plupart de celles de Constantinople séduisent le regard par la majesté de leurs proportions, parfois même par la grâce de leur style, par la sobre élégance de leurs formes intérieures. Toutefois, ne nous y trompons pas : les Ottomans ne paraissent pas avoir eu d'inspiration qui leur soit propre : toutes leurs mosquées imitent les églises grecques : le plan de Sainte-Sophie, c'est-à-dire un dôme posé sur des coupoles semi-sphériques, apparaît dans tous les édifices religieux qu'ils ont construits. Ils ont en outre çà et là copié, en les alourdissant, les formes de l'art arabe, et ce sont des ouvriers persans qui leur ont donné les merveilleuses faïences dont ils ont revêtu les murs de quelques-uns de leurs temples.

Les Turcs ont cependant le mérite d'avoir su isoler les monuments. Presque toujours entouré d'un vaste espace libre, soit d'une place publique, soit d'un terrain planté d'arbres, l'édifice prend ainsi son véritable aspect, et rien n'altère l'harmonie des lignes et la précision de la perspective. Lorsqu'on franchit la grande porte de bronze qui de l'Atme-dan donne accès dans l'enceinte de la mosquée d'Ahmed, on se trouve sur un large quadrilatère ombragé par d'antiques pla-

tanes : le monument, avec les arceaux qui l'enveloppent, le large escalier qui y donne accès, les six minarets à trois galeries qui le dominent, semble sortir du sein des feuillages. En haut de l'escalier, on entre dans la cour intérieure, cloître imposant dont les arcades reposent sur des colonnes de marbre égyptien : au centre s'élève une fontaine étroite, formée de colonnettes qui soutiennent de fins arceaux arabes. Le soleil joue dans cette salle aérienne ; j'y suis venu un jour où elle était complétement solitaire : les rayons doraient le porphyre des piliers et la blancheur lactée des dalles ; l'eau sainte frémissait dans la fontaine ; les platanes murmuraient comme une source au gré d'une brise légère : on se serait cru sous le péristyle d'un palais des Mille et une Nuits.

L'intérieur n'a point l'aspect que ferait prévoir cette cour charmante. C'est un architecte froid et solennel qui a posé la voûte sur ces quatre lourds piliers cannelés, aux proportions énormes ; il a reproduit sous une forme extrêmement simple la disposition de Sainte-Sophie ; la belle et large coupole est placée sur quatre murs carrés dont rien ne rompt la monotonie. Je reviendrai, en parlant d'autres mosquées, sur les faïences qui sont une des curiosités les plus rares des édifices religieux de l'Islam. Je me borne à indiquer celles de l'Ahmédié comme le seul ornement de cette mosquée classique, correcte, dont on sort sans regret et presque sans souvenir.

Passons rapidement devant l'Osmanié, où j'ai noté

un sarcophage grec de porphyre rouge qu'on prétend être le tombeau de Constantin ; devant Laléli, dite la mosquée des Tulipes, j'ignore pourquoi, et qui n'a rien de remarquable, d'ailleurs, que la vue de sa terrasse d'où l'on aperçoit le grand horizon bleu de la Marmara. Mais arrêtons-nous à la mosquée de Bajazet : à l'entrée de la vaste place du Séraskiérat, elle présente un amoncellement de petits dômes couronnés par une grande coupole. On entre de plain-pied dans la cour intérieure, et l'on reste surpris et charmé par le spectacle le plus imprévu : de vieux arbres, cyprès et platanes, un portique de colonnes de porphyre, une fontaine exquise, où l'ombre des feuilles tremble sur le marbre ensoleillé, et sur ces arbres, sur ce portique, sur la fontaine, sur les dalles du cloître, un nuage de pigeons sacrés. Ils sont là par milliers, joyeux et libres, protégés par une superstition touchante, remplissant l'air d'un frémissement d'ailes, tous d'une même nuance grise, douce et satinée, la gorge d'un bleu violet qui miroite, arrivant tout à coup par centaines, d'un seul vol, roucoulant sur les corniches, sur les dômes, s'abattant à vos pieds, se jouant dans l'espace clair, buvant au frais ruisseau des ablutions saintes, becquetant les grains que leur jette le vieux gardien de la cour, s'enlevant tout à coup à grand bruit, s'épanouissant dans la lumière tamisée, hôtes familiers d'un jardin enchanté. Je suis resté souvent, oubliant l'heure, sous les arceaux de marbre, respirant la fraîcheur sans cesse renouvelée par le rhythme

de leurs ailes, écoutant leur murmure ininterrompu, goûtant la volupté orientale de la contemplation vague et muette, au milieu de la vibration de l'air tiède et de la clarté douce où passe leur ombre.

Je ne saurais décrire la mosquée de Mahomet II, non plus que celle d'Eyoub, par cette raison que les musulmans n'y laissent entrer aucun giaour. Il paraît que des lieux aussi saints ne sauraient être foulés par le pied des infidèles, et que des objets vénérés tels que le tapis de Mahomet et le sabre du Conquérant doivent demeurer inconnus aux profanes. Je ne sais pas si nous y perdons beaucoup; en tout cas, pour nous consoler, nous entrerons dans deux petites mosquées bien rarement visitées par les voyageurs : ce sont des chapelles de quartier pour ainsi dire; l'une, celle de Méhémet-Pacha, cachée sur un versant solitaire de la seconde colline, élève sa coupole et ses arceaux ovales au milieu de terrains vagues qui s'étendent à droite de l'Atmeïdan vers la mer de Marmara dont on voit au loin les vastes espaces; l'autre, celle de Rustem-Pacha, est complétement enclavée dans les ruelles étroites et les maisons serrées qui avoisinent le bazar. L'une et l'autre sont des merveilles d'ornementation intérieure, et c'est tout un poëme d'arabesques merveilleuses qui se lit sur les faïences dont les murs sont couverts. Dans la plupart des mosquées, les faïences rayonnent sur certains côtés des lambris; mais à Méhémet et à Rustem-Pacha, elles revêtent presque complétement les parois de l'édifice jusqu'à la base des coupoles semi-

sphériques. Rien de plus charmant, de plus varié que ces tableaux dont l'artiste a multiplié les formes et les grâces : les dessins bizarres s'enchevêtrent avec la plus libre et la plus gracieuse fantaisie sur les fonds multicolores : toute une flore fantastique s'épanouit dans ce merveilleux parterre ; les feuilles vertes ou bleues élancent leurs pointes dentelées ; elles se courbent, se tordent, se dressent sur leurs tiges fines et longues ; les œillets bizarres, les lis des vallées imaginaires, les tulipes des jardins magiques, les pâquerettes pareilles aux étoiles d'un ciel inconnu, s'enlacent avec toutes sortes d'attitudes moelleuses et cadencées à des rosaces aériennes ; des rubans, qui semblent tissés par des fées, se jouent et se nouent à l'entour des fleurs légères ; la gamme des tons bleus et glauques, des bruns dorés, des orangés, déroule ses délicates harmonies ; les arcs s'entre-croisent avec les lianes ; des cascades de guirlandes sortent des vases transparents ; dans les nuances opalines et irisées, les gerbes d'un printemps éternel se mêlent avec une symétrie capricieuse aux banderoles de pourpre et d'or ; autour des encadrements dont les méandres resplendissent comme des colliers de topazes, de saphirs et d'émeraudes, grimpe la végétation des herbes folles ; les clochettes des prés secouent leur calice diaphane, des grappes de feuillage lancéolé se balancent, des branchages en zigzag s'agitent sur un fond d'un blanc de perle, les mystiques asphodèles et les éblouissants cactus s'enlèvent en lumière sur toutes les tonalités de l'azur.

Nous quittons à regret ces exquises œuvres d'art et
ɪus montons la colline qui conduit à la majestueuse
ıléimanié. Le plus fameux des architectes ottomans,
non, a construit ce magnifique ouvrage, placé au som-
et d'un monticule et qui domine la Corne-d'Or de sa
asse superbe. Un terrain planté d'arbres l'entoure et
it valoir l'ample beauté de ses proportions et la hau-
ur de son dôme, et lorsqu'on pénètre à l'intérieur,
ı est frappé de la grandeur de l'édifice. Là encore,
ɪmme partout, la réminiscence de Sainte-Sophie est
ridente : la coupole, plus haute, n'est pas moins
endue, et l'on voit sur-le-champ qu'on est dans un
ɜs plus célèbres temples de l'Islam. Nous avons
ɪmarqué surtout à Sainte-Sophie la richesse des détails
l'incomparable harmonie, à l'Ahmédié l'austérité des
gnes : à la Suléimanié on est subjugué par le charme
ɜ la couleur. Les marbres bruns et blancs alternés, les
traux antiques dont les teintes vives n'ont pas souffert
u temps, les irradiations du jour, l'intensité des tons
riches et si variés séduisent sur-le-champ le regard.
'est là vraiment la mosquée des coloristes, surtout
ɪrsqu'on y entre aux heures où les croyants, accroupis
n cercle autour du docteur de la loi qui les instruit,
joutent encore par les nuances de leurs vêtements au
rillant aspect des lambris. Les tapis qui recouvrent le
ɔl, les rayons bleus et rouges qui descendent des
itraux, les reflets des marbres, la clarté qui remplit les
oûtes, ces costumes bigarrés, forment un ensemble à la
ɔis lumineux et sévère.

Non loin de là, dans une cour resserrée, deu turbés contiennent les tombeaux de Soliman et d Roxelane. Leur petite coupole s'entoure d'un chapi teau chinois porté sur de fines colonnettes : quelque cyprès, un beau rayon de soleil sur les murs blancs deux ou trois Turcs à longue barbe, au large turban complètent un tableau charmant. Rien de plus gracieu que ces demeures de la mort : des faïences d'une rar finesse cachent les murailles, des boiseries incrusté de nacre de perle encadrent les fenêtres. Les cercueil isolés par de légères balustrades s'élèvent au milieu d la salle funèbre, couverts d'étoffes de cachemire et d tapis précieux. Ils sont là tous deux, le sultan illustr qui a fait trembler Vienne, et la spirituelle prin cesse qui seule a porté en Turquie le titre souverain Nous murmurions devant son sarcophage ces vers d *Bajazet :*

Sans qu'elle eût d'autre droit au rang d'impératrice,
Qu'un peu d'attraits peut-être et beaucoup d'artifice.

Tout cela, il est vrai, s'est évanoui, et de cett beauté, de cette adresse suprême, il n'est resté que le deux turbés au milieu des cyprès; mais Roxelane a ét heureuse jusque dans la mort : il n'est pas de tombea plus ensoleillé, plus souriant, si je puis dire, que celu où cette sultane étrange, Française, dit-on, femm surtout dans toute la force du terme et qui a vaincu le préjugés invincibles de l'Orient, s'est endormie dan sa majesté souveraine, privilégiée jusqu'au bout, ense-

elie, ainsi qu'elle avait vécu, dans un petit palais élégant comme un kiosque du Sérail.

Nous terminons notre promenade par une visite à la mosquée du sultan Sélim, située au fond de la Corne-d'Or et qu'on aperçoit de loin sur la hauteur avec un grand pin d'Italie seul à côté d'elle sur sa vaste terrasse. On n'y entre pas aisément, et l'on nous objectait d'abord que notre présence contristerait le cœur des musulmans. Un vieux Turc à l'aspect farouche qui paraît régner en ces lieux nous fit voir d'abord, avec une mine assez mécontente, le turbé du dernier sultan, Abdul-Medjid. Mon compagnon ayant, par malheur, touché une étoffe qui recouvrait un exemplaire du Coran, ce majestueux personnage l'arrêta d'un geste indigné : « Ce sont nos livres, s'écria-t-il, et il nous faudra donc les purifier! » Irrité sans doute de cette étourderie, il refusa net de nous introduire dans la mosquée, et nous allions partir, lorsqu'un sacristain moins sévère, attendri d'ailleurs par la perspective d'un *bachich* (clef de beaucoup de portes grandes et petites en Orient et ailleurs), se décida à affliger ses coreligionnaires de notre fâcheuse présence.

L'intérieur de la mosquée ne justifiait pas tant de façons : la Sélimié n'est qu'un carré surmonté d'une vaste coupole couverte de peintures quelque peu criardes, représentant des guirlandes vertes et roses; dans une pensée très-bienveillante, nous allions dire qu'elle ressemble à un calice de fleur renversé, mais nous avons craint de surfaire les choses et, qui sait?

de scandaliser peut-être le vieil iman par une comparaison aussi profane.

Nous avons préféré aller nous accouder au balcon de la terrasse qui domine toute l'étendue de la Corne-d'Or. Un silence profond enveloppait le merveilleux paysage du golfe, dont les sinueux détours rayonnaient de milliers d'étoiles; des voiles blanches, des caïques sillonnaient la longue nappe bleue; de grands oiseaux de proie, les ailes immobiles, décrivaient au-dessus de nos têtes leurs orbes solennels, et nous sommes restés longtemps, au sortir de ces édifices de l'Islam, à rêver des destinées religieuses de l'Orient.

LETTRE X

LE BAZAR

Tout le commerce de Stamboul est concentré sur un seul point : le Bazar et ses environs. A Péra, ville européenne, il y a des boutiques le long des rues comme dans toutes les villes; mais on parcourt des quartiers entiers de Stamboul sans y voir presque d'autres marchands que les vendeurs de comestibles et les petits industriels ambulants qui présentent leurs bimbeloteries sur des tables volantes, ou accrochent des étoffes le long des murs. A certains jours de la semaine, on rencontre dans plusieurs rues des espèces de foires de vêtements et d'objets de ménage; il y a aussi çà et là quelques couteliers à Top-Hané, et des chaudronniers près du séraskiérat; mais en dehors de ces exceptions, c'est au Bazar qu'il faut aller chercher tout le négoce de la ville. Je ne parle pas de celui des fonds publics et des changeurs qui a élu domicile à Galata, non plus que du trafic des femmes esclaves qui existe encore, mais soigneusement dissimulé aux yeux profanes et ironiques des giaours.

C'est donc au Bazar qu'il faut se rendre pour juger

de l'aspect commercial de la ville et aussi pour se donner l'un des plus amusants spectacles de l'Orient. Il est peu de promenades qui attirent au même degré les Européens et qui leur soient aussi faciles. Lorsqu'on a traversé le pont de Galata et dépassé la mosquée de la Validé, on s'engage dans un dédale de petites rues montueuses et l'on se trouve sur-le-champ dans un quartier fort actif dont le mouvement et les échoppes annoncent au premier coup d'œil l'approche d'un grand centre industriel. Le courant de la foule va de ce côté et y conduit pour ainsi dire le voyageur inexpérimenté : la voie est mal pavée, encombrée de tas de pierres, coupée an milieu par des ruisseaux fort désagréables après les grosses pluies de l'hiver : les costumes européens s'y croisent dans un tumulte incessant avec ceux de l'Asie Mineure, de la Perse et de l'Asie centrale ; de longues files de chevaux chargés de ballots et de lourds chariots bulgares montent cette côte rocailleuse ; les marchands de chapelets arabes, de longues pipes, de cuillers d'écaille, de porte-cigarettes et d'autres menus bibelots se sont installés dans les environs. On passe une petite arcade, et l'on se trouve devant un portique toujours ouvert, assez étroit, qui semble donner sur un cul-de-sac très-sombre. Est-ce l'entrée d'une rue bizarre ou d'une cour sordide ? On hésite, et quand on avance de quelques pas, on est en présence d'une singulière perspective.

Plusieurs galeries couvertes, en arcades, éclairées d'un jour douteux par des fenêtres supérieures, s'ou-

rent de divers côtés. Elles sont de largeur et d'éléva-on inégales; les unes sont soutenues par des colonnes e pierre, les autres se présentent comme de longues venues; tantôt on y marche sur la terre, tantôt, et le lus souvent, sur des dalles disjointes où le pied tré-uche à chaque instant. Après quelques pas dans ces voies oupées par d'autres voies, il semble qu'on soit dans un lédale, et d'abord on est surpris, presque étourdi par e bruit, par le mouvement de la foule qui circule au nilieu de ce labyrinthe plongé dans la pénombre, par es porteurs qui vous heurtent, les flâneurs qui vous coudoient, les chiens qui vous passent entre les jambes, les femmes voilées qui vont et viennent escortées d'enfants aux robes bariolées, la multitude des étalages qui se succèdent sans interruption, les cris des marchands qui vous sollicitent en grec, en turc, en italien, en arabe, le tumulte d'une multitude affairée, l'enchevêtrement mystérieux des galeries qui s'enfoncent dans des lointains inconnus.

Pour peu qu'on ait l'air d'hésiter, de venir pour la première fois, de regarder avec quelque étonnement l'agitation des promeneurs, on est immédiatement accosté par trois ou quatre officieux dont la nationalité israélite est visible et qui se constituent, bon gré, mal gré, vos guides et vos interprètes. Le juif nomade est sur son terrain dans le Bazar : il vous reconnaît de loin, et vous êtes sa proie. Non pas qu'il ait quelque chose à vendre, mais il s'occupe à conduire dans les détours de cette enceinte immense les étrangers ébahis. Souvent

sphériques. Rien de plus charmant, de plus varié que ces tableaux dont l'artiste a multiplié les formes et les grâces : les dessins bizarres s'enchevêtrent avec la plus libre et la plus gracieuse fantaisie sur les fonds multicolores : toute une flore fantastique s'épanouit dans ce merveilleux parterre ; les feuilles vertes ou bleues élancent leurs pointes dentelées ; elles se courbent, se tordent, se dressent sur leurs tiges fines et longues ; les œillets bizarres, les lis des vallées imaginaires, les tulipes des jardins magiques, les pâquerettes pareilles aux étoiles d'un ciel inconnu, s'enlacent avec toutes sortes d'attitudes moelleuses et cadencées à des rosaces aériennes ; des rubans, qui semblent tissés par des fées, se jouent et se nouent à l'entour des fleurs légères ; la gamme des tons bleus et glauques, des bruns dorés, des orangés, déroule ses délicates harmonies ; les arcs s'entre-croisent avec les lianes ; des cascades de guirlandes sortent des vases transparents ; dans les nuances opalines et irisées, les gerbes d'un printemps éternel se mêlent avec une symétrie capricieuse aux banderoles de pourpre et d'or ; autour des encadrements dont les méandres resplendissent comme des colliers de topazes, de saphirs et d'émeraudes, grimpe la végétation des herbes folles ; les clochettes des prés secouent leur calice diaphane, des grappes de feuillage lancéolé se balancent, des branchages en zigzag s'agitent sur un fond d'un blanc de perle, les mystiques asphodèles et les éblouissants cactus s'enlèvent en lumière sur toutes les tonalités de l'azur.

Nous quittons à regret ces exquises œuvres d'art et us montons la colline qui conduit à la majestueuse léimanié. Le plus fameux des architectes ottomans, ıon, a construit ce magnifique ouvrage, placé au somet d'un monticule et qui domine la Corne-d'Or de sa asse superbe. Un terrain planté d'arbres l'entoure et it valoir l'ample beauté de ses proportions et la haur de son dôme, et lorsqu'on pénètre à l'intérieur, ı est frappé de la grandeur de l'édifice. Là encore, ımme partout, la réminiscence de Sainte-Sophie est idente : la coupole, plus haute, n'est pas moins endue, et l'on voit sur-le-champ qu'on est dans un es plus célèbres temples de l'Islam. Nous avons emarqué surtout à Sainte-Sophie la richesse des détails t l'incomparable harmonie, à l'Ahmédié l'austérité des ignes : à la Suléimanié on est subjugué par le charme e la couleur. Les marbres bruns et blancs alternés, les itraux antiques dont les teintes vives n'ont pas souffert lu temps, les irradiations du jour, l'intensité des tons i riches et si variés séduisent sur-le-champ le regard. ľest là vraiment la mosquée des coloristes, surtout orsqu'on y entre aux heures où les croyants, accroupis n cercle autour du docteur de la loi qui les instruit, joutent encore par les nuances de leurs vêtements au brillant aspect des lambris. Les tapis qui recouvrent le sol, les rayons bleus et rouges qui descendent des vitraux, les reflets des marbres, la clarté qui remplit les voûtes, ces costumes bigarrés, forment un ensemble à la bis lumineux et sévère.

Non loin de là, dans une cour resserrée, deu turbés contiennent les tombeaux de Soliman et d Roxelane. Leur petite coupole s'entoure d'un chapi teau chinois porté sur de fines colonnettes : quelqu cyprès, un beau rayon de soleil sur les murs blancs deux ou trois Turcs à longue barbe, au large turba complètent un tableau charmant. Rien de plus gracieu que ces demeures de la mort : des faïences d'une rar finesse cachent les murailles, des boiseries incrusté de nacre de perle encadrent les fenêtres. Les cercuei isolés par de légères balustrades s'élèvent au milieu d la salle funèbre, couverts d'étoffes de cachemire et d tapis précieux. Ils sont là tous deux, le sultan illustr qui a fait trembler Vienne, et la spirituelle prin cesse qui seule a porté en Turquie le titre souverain Nous murmurions devant son sarcophage ces vers d *Bajazet* :

Sans qu'elle eût d'autre droit au rang d'impératrice,
Qu'un peu d'attraits peut-être et beaucoup d'artifice.

Tout cela, il est vrai, s'est évanoui, et de cett beauté, de cette adresse suprême, il n'est resté que le deux turbés au milieu des cyprès; mais Roxelane a ét heureuse jusque dans la mort : il n'est pas de tombea plus ensoleillé, plus souriant, si je puis dire, que celu où cette sultane étrange, Française, dit-on, femme surtout dans toute la force du terme et qui a vaincu le préjugés invincibles de l'Orient, s'est endormie dan sa majesté souveraine, privilégiée jusqu'au bout, ense-

elie, ainsi qu'elle avait vécu, dans un petit palais légant comme un kiosque du Sérail.

Nous terminons notre promenade par une visite à la mosquée du sultan Sélim, située au fond de la Corne-l'Or et qu'on aperçoit de loin sur la hauteur avec un grand pin d'Italie seul à côté d'elle sur sa vaste terrasse. On n'y entre pas aisément, et l'on nous objectait d'abord que notre présence contristerait le cœur des musulmans. Un vieux Turc à l'aspect farouche qui paraît régner en ces lieux nous fit voir d'abord, avec une mine assez mécontente, le turbé du dernier sultan, Abdul-Medjid. Mon compagnon ayant, par malheur, touché une étoffe qui recouvrait un exemplaire du Coran, ce majestueux personnage l'arrêta d'un geste indigné : « Ce sont nos livres, s'écria-t-il, et il nous faudra donc les purifier! » Irrité sans doute de cette étourderie, il refusa net de nous introduire dans la mosquée, et nous allions partir, lorsqu'un sacristain moins sévère, attendri d'ailleurs par la perspective d'un *bachich* (clef de beaucoup de portes grandes et petites en Orient et ailleurs), se décida à affliger ses coreligionnaires de notre fâcheuse présence.

L'intérieur de la mosquée ne justifiait pas tant de façons : la Sélimié n'est qu'un carré surmonté d'une vaste coupole couverte de peintures quelque peu criardes, représentant des guirlandes vertes et roses; dans une pensée très-bienveillante, nous allions dire qu'elle ressemble à un calice de fleur renversé, mais nous avons craint de surfaire les choses et, qui sait?

de scandaliser peut-être le vieil iman par une comparaison aussi profane.

Nous avons préféré aller nous accouder au balcon de la terrasse qui domine toute l'étendue de la Corne-d'Or. Un silence profond enveloppait le merveilleux paysage du golfe, dont les sinueux détours rayonnaient de milliers d'étoiles; des voiles blanches, des caïques sillonnaient la longue nappe bleue; de grands oiseaux de proie, les ailes immobiles, décrivaient au-dessus de nos têtes leurs orbes solennels, et nous sommes restés longtemps, au sortir de ces édifices de l'Islam, à rêver des destinées religieuses de l'Orient.

LETTRE X

LE BAZAR

Tout le commerce de Stamboul est concentré sur un seul point : le Bazar et ses environs. A Péra, ville européenne, il y a des boutiques le long des rues comme dans toutes les villes; mais on parcourt des quartiers entiers de Stamboul sans y voir presque d'autres marchands que les vendeurs de comestibles et les petits industriels ambulants qui présentent leurs bimbeloteries sur des tables volantes, ou accrochent des étoffes le long des murs. A certains jours de la semaine, on rencontre dans plusieurs rues des espèces de foires de vêtements et d'objets de ménage; il y a aussi çà et là quelques couteliers à Top-Hané, et des chaudronniers près du séraskiérat; mais en dehors de ces exceptions, c'est au Bazar qu'il faut aller chercher tout le négoce de la ville. Je ne parle pas de celui des fonds publics et des changeurs qui a élu domicile à Galata, non plus que du trafic des femmes esclaves qui existe encore, mais soigneusement dissimulé aux yeux profanes et ironiques des giaours.

C'est donc au Bazar qu'il faut se rendre pour juger

de l'aspect commercial de la ville et aussi pour se donner l'un des plus amusants spectacles de l'Orient. Il est peu de promenades qui attirent au même degré les Européens et qui leur soient aussi faciles. Lorsqu'on a traversé le pont de Galata et dépassé la mosquée de la Validé, on s'engage dans un dédale de petites rues montueuses et l'on se trouve sur-le-champ dans un quartier fort actif dont le mouvement et les échoppes annoncent au premier coup d'œil l'approche d'un grand centre industriel. Le courant de la foule va de ce côté et y conduit pour ainsi dire le voyageur inexpérimenté : la voie est mal pavée, encombrée de tas de pierres, coupée au milieu par des ruisseaux fort désagréables après les grosses pluies de l'hiver : les costumes européens s'y croisent dans un tumulte incessant avec ceux de l'Asie Mineure, de la Perse et de l'Asie centrale ; de longues files de chevaux chargés de ballots et de lourds chariots bulgares montent cette côte rocailleuse ; les marchands de chapelets arabes, de longues pipes, de cuillers d'écaille, de porte-cigarettes et d'autres menus bibelots se sont installés dans les environs. On passe une petite arcade, et l'on se trouve devant un portique toujours ouvert, assez étroit, qui semble donner sur un cul-de-sac très-sombre. Est-ce l'entrée d'une rue bizarre ou d'une cour sordide ? On hésite, et quand on avance de quelques pas, on est en présence d'une singulière perspective.

Plusieurs galeries couvertes, en arcades, éclairées d'un jour douteux par des fenêtres supérieures, s'ou-

rent de divers côtés. Elles sont de largeur et d'éléva-on inégales; les unes sont soutenues par des colonnes e pierre, les autres se présentent comme de longues venues; tantôt on y marche sur la terre, tantôt, et le lus souvent, sur des dalles disjointes où le pied tré-uche à chaque instant. Après quelques pas dans ces voies oupées par d'autres voies, il semble qu'on soit dans un lédale, et d'abord on est surpris, presque étourdi par e bruit, par le mouvement de la foule qui circule au nilieu de ce labyrinthe plongé dans la pénombre, par les porteurs qui vous heurtent, les flâneurs qui vous coudoient, les chiens qui vous passent entre les jambes, les femmes voilées qui vont et viennent escortées d'enfants aux robes bariolées, la multitude des étalages qui se succèdent sans interruption, les cris des marchands qui vous sollicitent en grec, en turc, en italien, en arabe, le tumulte d'une multitude affairée, l'enchevêtrement mystérieux des galeries qui s'enfoncent dans des lointains inconnus.

Pour peu qu'on ait l'air d'hésiter, de venir pour la première fois, de regarder avec quelque étonnement l'agitation des promeneurs, on est immédiatement accosté par trois ou quatre officieux dont la nationalité israélite est visible et qui se constituent, bon gré, mal gré, vos guides et vos interprètes. Le juif nomade est sur son terrain dans le Bazar : il vous reconnaît de loin, et vous êtes sa proie. Non pas qu'il ait quelque chose à vendre, mais il s'occupe à conduire dans les détours de cette enceinte immense les étrangers ébahis. Souvent

même il vous a pressenti dès que vous êtes entré dans les rues adjacentes, et il vous accompagne sans que parfois vous vous doutiez de sa présence. Je me souviens que, lors de ma première visite, j'étais encore fort loin du Bazar quand je m'aperçus qu'un individu coiffé d'un fez crasseux et revêtu d'une redingote çà et là béante me précédait de l'air officieux d'un cawas : au détour des rues, lorsque je me demandais si je ne me trompais point de chemin, il m'indiquait la vraie direction d'un geste gracieux, et lorsque j'arrivai sous les galeries, il se mit, en dépit de mes observations décourageantes et comme s'il eût supposé que j'y mettais de la discrétion, à me mener chez des marchands de ses amis tout en me surveillant du coin de l'œil de peur que je ne vinsse à m'échapper par la tangente. Quelquefois, fatigué de son empressement et de ses obséquieux discours, je tentais de disparaître dans quelque ruelle; mais il s'en apercevait sur-le-champ, me rattrapait vite et fit si bien que je demeurai, bon gré, mal gré, entre ses griffes pendant toute ma promenade, et qu'il parvint à soustraire à ma faiblesse une pièce d'argent au moment de nos adieux. Ses pareils pullulent au Bazar, plus souvent importuns qu'utiles, imposant leurs services, conseillant les acheteurs, donnant au marchand des avis simulés, s'entendant avec lui et prélevant sans nul doute quelques piastres sur les objets vendus. C'est une industrie au demeurant assez inoffensive, et je n'ai jamais pu me décider à rudoyer, comme font souvent les voyageurs, ces pauvres diables très-humbles, très-indifférents aux

jures, et qui piétinent toute la journée pour un béné-
ce très-maigre ordinairement et toujours fort incer-
in.

Le Bazar est une cité commerciale où toutes les indus-
ies ont leurs quartiers. Ici, ce sont les bijoutiers qui
talent derrière leurs vitrines d'assez belles parures,
n général assez mal montées et dont les joailliers de
'aris dédaigneraient fort la sertissure tout en admirant
a grosseur et la limpidité des pierres, et l'étincelante
ariété de ces trésors. Plus loin, on entre dans le
lomaine des passementiers, qui accumulent les galons
l'or et d'argent, les pantoufles brodées, les ceintures
rillantes, les coiffures de velours couvertes de fines
rabesques autour desquelles les femmes turques enrou-
ent la gaze blanche qui leur couvre à demi le visage.
Ailleurs, le département des fourrures, dont tous les
Orientaux aisés garnissent leurs pelisses, s'étend sur un
vaste espace; puis voici les marchands d'étoffes, les
fabricants de meubles, de tapis ordinaires, la multitude
des petits commerces, cantonnés chacun dans leurs
étroites échoppes, entre ces murs froids et noirs, le
long de ces rues en arcades où le jour pénètre à peine,
mais où de loin en loin, quand le temps est beau, on
voit percer par les œils-de-bœuf de la voûte et des bas
côtés un joyeux rayon de soleil. Ces galeries sont vrai-
ment étranges : les arcades succèdent aux arcades;
tantôt la perspective fuit à perte de vue, tantôt les ave-
nues se rétrécissent, décrivent de bizarres détours,
s'enfoncent derrière une forêt de piliers dans des obscu-

rités vagues que traverse quelque mince colonne de lumière oblique ; ici le terrain est en pente, là il s'élève ; à droite, un couloir imprévu ouvre des sinuosités encombrées d'étoffes multicolores ; à gauche, un escalier tout ébréché, usé, tortueux, aboutit à des cours intérieures où l'on aperçoit entre les toits des maisons adjacentes un carré de ciel bleu qui dore les murailles lézardées et sombres ; au delà, on s'égare dans d'inextricables corridors, ou bien on est appelé dans quelque boutique mystérieuse où l'on entre en soulevant un rideau et où, entre quatre murs resserrés — car l'espace est envié au Bazar — les marchands vous étalent les tapis fins de Smyrne et de Perse. On continue sa route au milieu des interpellations de tous ces industriels empressés et des juifs qui vous sollicitent, au milieu de la foule énorme qu'on a souvent, sur certains points, beaucoup de peine à percer, et l'on arrive enfin devant une grosse porte de fer qui donne accès dans le sanctuaire, dans le cœur même du Bazar, la salle réservée aux objets d'art, le Bésestin.

Le jour est ici de plus en plus sombre : sur des estrades de bois d'un mètre environ de hauteur encombrées d'étagères, de coffrets, de vitrines où sont renfermées les choses précieuses, se tiennent accroupis, chacun dans son compartiment spécial, des marchands exclusivement musulmans, le commerce dans l'enceinte du Bésestin étant absolument interdit aux juifs et aux chrétiens. Quelques-uns de ces marchands sont coiffés du fez et revêtus de la *stambouline ;* d'autres, et c'est

e plus grand nombre, portent le turban blanc ou vert t la longue pelisse. Il y en a qui s'empressent, au moindre regard du passant, à lui offrir leurs bijoux, eurs poignards à manche de jade, leurs sabres à lame damasquinée, leurs *kaouglous* (sorte de petites étagères ravaillées à jour, dorées ou peintes), leurs tables ncrustées en nacre, les tapis rares, les ceintures de Circassiennes en tresses d'or et de corail, des plats de la Chine et du Japon, des bols émaillés, des coffrets d'ébène et d'ivoire, les disques de cuivre surchargés de dessins persans, les miroirs ovales, les aiguières gravées ; que sais-je? la multitude des curiosités de l'Orient. D'autres, plus calmes, dédaigneux au fond de tous ces étrangers qui viennent là satisfaire leurs caprices, jettent un regard froid sur les giaours et daignent à peine répondre à leurs questions : on les voit caresser leurs longues barbes d'un air majestueux comme s'ils étaient plongés dans une contemplation mystique ; assis, les jambes croisées sur leurs larges coussins, ils ne se dérangent pas aisément, et il faut qu'ils aient un grand espoir de vendre avec un superbe bénéfice pour qu'ils se lèvent en l'honneur d'un chrétien. Ils ne sont pas moins rapaces que les autres, surfont avec audace les objets qu'on leur désigne, et ne les cèdent pas moins à un prix trois ou quatre fois inférieur à celui qu'ils ont imperturbablement indiqué d'abord. Le Bazar est l'inverse des magasins à prix fixe. La lutte entre l'acheteur et le vendeur se poursuit ici avec une étrange vivacité. A cette question : « Combien

ceci ? » le marchand ne manque jamais de répondre en fixant une somme insensée. L'amateur se récrie et rabat immédiatement dans des proportions incroyables : par exemple, s'il marchande un objet dont le possesseur réclame dix livres turques (230 fr.), il en offre deux. Le majestueux Osmanli ne s'irrite point de cette réponse qui ressemble au fond à une insolence : il se borne à lever la tête de bas en haut, en faisant claquer ses lèvres, ce qui est le geste négatif de l'Orient. C'est ici que le truchement juif s'interpose : d'un côté, il essaye de persuader au passant que l'objet vaut plus que son offre; de l'autre, il insinue au marchand que son prix est beaucoup trop élevé. Pour peu que ce dialogue continue, la foule des oisifs s'assemble et s'intéresse à la discussion. De part et d'autre alors on se fait quelques concessions : rarement on tombe sur-le-champ d'accord; l'étranger impatienté tourne le dos en affectant la plus complète indifférence; le Turc le laisse partir; mais dès que sa victime a fait dix pas, il lance le juif qui sollicite le dernier prix : on le fixe avec un léger avantage pour en finir, et il est bien rare que le vénérable brocanteur ne se décide pas, avec un air aussi désolé d'ailleurs que si ce marché l'avait ruiné. Il est vraisemblable qu'il gagne deux ou trois cents pour cent; mais il s'était toujours flatté de mieux faire.

Il est rare qu'on sorte du Bazar sans y laisser quelques plumes. Imaginez que cet immense magasin de curiosités est presque la seule promenade habituelle de Stamboul en dehors des grandes excursions; aussi l'on

y va sans cesse et l'on finit par connaître à peu près tout ce qui s'y trouve. Ne fût-on pas amateur de bibelots, qu'on le devient par la force des choses : on prend goût à ces mille inutilités, fort coûteuses au demeurant. Parfois, il est vrai, on rencontre une occasion, soit que le marchand ait lui-même obtenu dans quelque vente publique un objet à vil prix, soit qu'il ait grand besoin d'argent. Alors, on est encouragé à continuer, et l'on paye cher ordinairement, une autre fois, ce petit triomphe. Puis un achat en appelle souvent un second. Si l'on a une étagère, il faut bien se procurer un vase de Chine pour placer dessus, et parfois un pendant sur un second mur. Un poignard ciselé à manche de jade, un fusil nacré, un sabre à lame de Damas, une masse d'armes couverte d'arabesques d'or, appellent nécessairement la formation d'une panoplie; on se trouve ainsi entraîné dans une série de dépenses sans fin, et j'ai des amis à Constantinople qui pour avoir un jour, par désœuvrement, emporté un pauvre petit objet du Bésestin, ont fini par transformer leur appartement en un musée oriental.

Il y a des instants plus ou moins favorables : quelquefois, pendant une quinzaine de jours, on ne trouve vraiment rien qui ait une sérieuse valeur; alors les badauds, les gens de passage, les voyageurs qui veulent simplement avoir un souvenir de leur promenade et ne s'inquiètent pas de la beauté de l'objet, pourvu qu'ils puissent au retour le montrer dans leur salon comme venant de Constantinople, trouvent encore une abondante

pâture ; mais les connaisseurs, ceux qui ont du temps devant eux et ne veulent donner leur argent que contre des choses précieuses, reviennent à Péra en déclarant qu'il n'y a plus rien au Bazar. Ils attendent quelques semaines, et le marché est sinon renouvelé, du moins fort enrichi : il est venu des caravanes ; des ventes aux enchères ont eu lieu dans la maison de quelque pacha ruiné ou dans les réunions particulières des marchands du Bésestin ; tout alors a changé d'aspect, et les amateurs prélèvent leur butin ; ils mettent la main sur des objets curieux, uniques souvent et qu'on ne rencontrerait pas dans les magasins de l'Europe, mais rarement, il faut bien le dire, sur ces choses d'un prix exceptionnel réservées aux grands banquiers et aux princes. Le Bazar, sur ce point, est en décadence, et depuis que les transactions avec le dehors sont devenues plus faciles par les voies de communication qui se multiplient, l'exportation enlève trop souvent au marché local les véritables merveilles.

Faire le tour du Bésestin n'en est pas moins une des agréables distractions de Constantinople : j'y ai passé de bien bonnes heures, marchandant tout, maniant tout, m'entretenant avec les braves négociants turcs dans un langage impossible, mêlé de quelques mots de leur idiome et de quelques phrases de français, complétées par une mimique expressive. Sur ces estrades encombrées de tant de choses qu'il semble toujours que si l'on en déplace une seule, tout l'échafaudage va s'écrouler, les yeux de l'amateur sont attirés sans cesse par quelque

objet singulier, venu on ne sait d'où (le vendeur l'ignore lui-même la plupart du temps), qui n'a souvent aucune valeur intrinsèque, et dont le prix se règle uniquement d'après l'intensité du caprice de l'acheteur combinée avec la prétention arbitraire ou l'instinct psychologique du marchand. Ainsi se débattent tous les jours, dans cet immense magasin de bric-à-brac, une multitude de transactions verbales (il n'y a ni notes ni reçus au Bésestin) qui s'élèvént assurément à un chiffre fort élevé. On rencontre là des gens des quatre parties du monde, les costumes les plus variés, les types les plus divers; on y entend parler cinq ou six langues, et l'on y assiste à de véritables comédies où il se déploie infiniment d'esprit, de ruse et de diplomatie. A trois heures précises, le marché ferme : les grosses portes roulent sur leurs gonds; les négociants placent devant les vitrines ou les armoires encastrées dans la muraille des volets de bois fermés par de larges barres de fer; il laissent à la garde d'Allah les meubles de l'étalage extérieur, et la plupart, étendant devant eux, sur leur estrade, un petit tapis de prière, se mettent à faire leurs oraisons avec force génuflexions. Il faut leur rendre cette justice que le passage du visiteur attardé qui jette un dernier coup d'œil sur les objets demeurés en dehors leur semble très-indifférent, et qu'ils sont dominés, quelle que soit leur rapacité ordinaire, par leurs devoirs de bons musulmans.

Quand le Bésestin est clos, on se répand dans les autres galeries : il y a une infinité de magasins de

curiosités, en grande partie occupés par des juifs et qui sont établis aux environs. On y entre, on s'y installe, on y prend une tasse de café, on y fume des cigarettes pendant qu'Abraham, Isaac ou Jacob déploient devant vous des tapis, des étoffes de soie brodées, montrent des vestes de femme couvertes d'arabesques d'or, des lampes de Damas, des faïences de Perse, et les innombrables bijoux, armes, vases de Saxe, boîtes de laque, chapelets musulmans, chandeliers de mosquée, coupes de cuivre ciselées, qui constituent son fonds de commerce. Il en tire ordinairement fort bon parti, à sa grande satisfaction, et il faut ajouter à la nôtre, car enfin chacun se fait ainsi son petit trésor peu à peu, et nos ameublements prennent lentement un aspect tout à fait original. Il n'y a personne parmi les gens un peu aisés qui n'ait une foule de curiosités; cela représente à la fin une certaine somme, mais on s'entoure avec joie de toutes ces jolies superfluités dont chacune est un souvenir.

Il y a encore, non loin de là, trois centres considérables de commerce; d'abord une vaste galerie couverte qu'on appelle le Bazar égyptien et où se vendent toutes les épices de l'Orient : l'odeur du poivre y monte aux narines, et l'on ne s'arrête guère dans ces parages. Plus loin une grande cour, appelée le Validé-Khan, est réservée aux marchands de la Perse : tous les magasins sont à l'intérieur, et les amateurs de tapis fins y trouvent ample pâture. Enfin, à l'une des portes du Bazar s'ouvre une sorte de cloaque, formé de baraques en bois à

moitié disloquées où les rebuts, les objets cassés, les vieux habits, la ferraille couverte de rouille s'entassent sur des planches vermoulues. Étrange amoncellement de haillons misérables, d'ustensiles ébréchés, d'objets sordides. C'est le marché des pauvres et des mendiants : on lui a donné un nom digne de lui : « le Bazar des poux » ; et en effet il semble que la vermine remplisse ces loques immondes que toute une population de la cour des Miracles remue, secoue, marchande, achète toute la journée au milieu d'un tumulte et d'un bruit indescriptibles. Un large rayon de soleil illumine ces étalages rebutants, cette foule déguenillée, fait resplendir les cuivres bossués, les cristaux de pacotille, les galons fanés. Le luxe de la ville vient échouer là : on a devant soi les épaves d'une civilisation; on comprend ce que deviennent les choses après un long usage, et quelles formes décrépites, ignobles et dégoûtantes elles prennent avec le temps avant de retomber en poussière.

En sortant de l'atmosphère étouffée du Bazar, nous aimons à aller respirer sur la grande place du Séraskiérat où l'on pénètre par une porte monumentale, moderne d'ailleurs, ornée de petites colonnettes de marbre et flanquée de deux pavillons également de construction récente, où le sultan et les princes se reposent parfois lorsqu'ils vont par la ville. A côté, s'étagent les dômes de la mosquée aux pigeons, et au milieu de la place une superbe tour de pierre blanche cannelée s'élève à une grande hauteur. Bien des fois, quand

le ciel était complétement dégagé de nuages, je suis monté au sommet de cet édifice. De là on contemple le plus merveilleux spectacle de la création. « N'eût-on qu'une heure à passer sur la terre, s'est écrié Lamartine, il faudrait la passer sur la tour du Séraskiérat. » Constantinople, la Marmara, la côte d'Asie, l'entrée du Bosphore, la Corne-d'Or, l'Olympe de Bithynie couvert de neige, les profondeurs verdoyantes d'Eyoub et des Eaux-Douces d'Europe se déploient dans un panorama immense : l'azur du ciel et l'azur des eaux se confondent dans une prodigieuse harmonie ; les maisons en amphithéâtre, les coupoles et les minarets, les dentelures des rivages, les vagues ruisselantes de soleil, les navires de la flotte ottomane, les bateaux à vapeur qui sillonnent la mer, les voiles des barques de pêche, les troupes d'oiseaux blancs qui se balancent au-dessus des flots, tous les rayonnements et toutes les grâces de la nature des choses éblouissent à la fois le regard. Au premier étage, percé de larges fenêtres cintrées, on voit par chaque ouverture un nouveau tableau qui semble plus splendide que celui dont on vient d'admirer les formes séduisantes et les transparences lumineuses ; sur la plate-forme supérieure, où rien ne divise le regard, on est pénétré jusqu'au fond de l'âme par la plus éclatante des visions terrestres ; on plane dans la fluidité de l'éther, au-dessus de la grande cité qui étincelle, du détroit pareil à une immense vasque de saphir, de la Propontide qui étend ses perspectives infinies, des îles qui détachent leur ombre douce sur le

fond clair du golfe d'Ismidt; les yeux s'enfoncent dans les lointains, s'enivrent d'azur, se remplissent des milliers d'étoiles qui tremblent à la surface de la Corne-d'Or; on oublie le monde, on croit voir un paysage paradisiaque, et il semble que l'air retentisse d'un mélodieux *Gloria in excelsis*, murmuré par des voix invisibles de tous les côtés de l'horizon.

LETTRE XI

LA CORNE-D'OR ET LES EAUX-DOUCES D'EUROPE

Lorsqu'on entre dans le Bosphore et qu'on a doublé le cap du Sérail, on voit s'ouvrir à sa gauche un golfe profond : sur ses rives s'élèvent en étage, d'un côté Stamboul et ses maisons de bois multicolores d'où s'élancent les dômes des mosquées et les flèches des minarets; de l'autre, Galata et Péra. Il s'étend et s'allonge en se courbant légèrement vers son milieu; les mâts des navires s'y pressent comme les arbres d'une épaisse forêt; au loin, tout au fond de cette longue ouverture qui ressemble à l'embouchure d'un fleuve, des collines vertes ferment l'horizon. Ce golfe, le plus beau port que la nature ait offert aux hommes, c'est la Corne-d'Or. Elle a bien en effet la forme d'une corne évasée à sa base et s'amincissant vers l'extrémité, et quand on la regarde d'en haut illuminée par le soleil, elle paraît émaillée d'étincelles se mouvant sur une surface translucide d'un bleu de saphir.

Notre caïque à trois rameurs semble voguer dans des rayons; l'air qui nous enveloppe, la brise qui nous caresse le visage, sont pénétrés d'une clarté resplen-

dissante ; on flotte dans la transparence de la lumière, dans une sorte d'auréole, et l'on se recueille doucement, couché au fond de cette petite barque mince à pointes dorées, qu'un mouvement brusque pourrait faire chavirer, et qui file sur l'eau avec une étrange rapidité. Nous passons le premier pont de bois, nous traversons la haie des navires qui bordent les deux rives, nous voyons se développer devant nous toutes les élégances et toutes les séductions de la cité. Le caïdji, comme les gondoliers de Venise au détour des rues, pousse un cri pour prévenir derrière lui les autres bateaux qui passent : parfois le remous du bateau à vapeur qui dessert le golfe nous berce sur de larges vagues; les oiseaux de mer se balancent au-dessus de nos têtes; nous nous oublions dans une rêverie indécise, en regardant errer au fond du ciel clair les nuées que le vent capricieux de ces vastes espaces pousse incessamment de la mer Noire à la Propontide, et de la Propontide à la mer Noire. De nombreux caïques croisent le nôtre : à Constantinople, on vit souvent sur l'eau; les rues sont laides, les espaces considérables; la Corne-d'Or est un chemin qui abrége bien des distances : puis le calme profond du paysage, l'insensible balancement de la barque, l'immobilité du corps exigée pour l'équilibre, les âpres parfums de la vague, flattent doucement la paresse humaine et favorisent surtout cette contemplation indéfinie, sans but et sans fatigue, où se complaît l'imagination des hommes de l'Orient.

J'ai parlé du premier pont construit en bois à l'embouchure du golfe. Un second pont en fer traverse un peu plus loin la Corne-d'Or; au delà, sur la rive gauche, en venant du Bosphore, s'étend le faubourg grec du Phanar. Imaginez une longue rue, étroite, noire, remplie d'une boue intarissable, bordée de boutiques de sombre apparence et de maisons pareilles à des forteresses, antiques demeures génoises, dont les murs épais sont faits de pierre et de briques alternées, dont les rares fenêtres sont soigneusement grillées de fer. Les mâchicoulis, les fortes clôtures, les dehors simples et redoutables de ces constructions curieuses, attestent chez leurs hôtes des siècles passés la préoccupation de se défendre contre les rôdeurs de nuit qui exploitaient alors ce quartier sinistre et aussi contre les agressions soudaines de la populace d'alentour. Dans ces maisons, qui sont aujourd'hui des vestiges d'un état social de défiance et de guerre, les grandes familles grecques qui s'étaient maintenues à Constantinople après la conquête avaient accumulé de grandes richesses et cherchaient évidemment à dissimuler leur fortune réelle sous l'aspect triste et inhospitalier de leurs demeures.

Mais en même temps ces habitations massives, qui semblent, lorsqu'on les voit de la rue, à la fois lugubres et humides, ouvrent leur façade opposée sur la Corne-d'Or qui baigne leurs jardins et remplit de rayons leurs fenêtres. Une fois le seuil franchi et la lourde porte de fer refermée sur le visiteur, la lumière

pparaît, l'horizon s'étend, tout brille et sourit. C'était à que vivaient les opulents banquiers de Gênes, les lescendants des vieilles familles grecques, toute une ociété industrieuse, habile, mêlée aux intrigues du érail, prodigue parfois de son or pour assurer son nfluence auprès des vizirs et s'élever aux emplois supérieurs et surtout lucratifs de l'empire ottoman. C'est de là que sont sorties des légions de fonctionnaires adroits, insinuants, parfois sans scrupule, qui reconquéraient souvent, grâce à leur diplomatie savante et avide, sinon l'autorité perdue par les Césars byzantins, du moins une action mystérieuse, mais réelle, sur la politique de l'Empire. L'histoire turque est remplie de leurs manœuvres et de leurs succès : ils en étaient même arrivés à obtenir dans les principautés moldo-valaques un pouvoir presque souverain : lorsque la Porte, redoutant l'hostilité des princes de race roumaine, résolut de substituer son autorité directe à leur vassalité turbulente, ce fut aux Phanariotes qu'elle eut recours, et dans ces maisons si bien closes elle alla chercher les gouverneurs substitués sous le titre d'hospodars aux dynasties des princes indigènes.

Les Mavrocordato, les Callimaki, les Caradja, les Racovitza et tant d'autres, sont partis de là pour Bucharest et pour Yassy où ils trouvaient l'occasion d'acquérir de nouvelles richesses, et rencontraient parfois une mort tragique. Il y a bien des drames politiques dans cette sombre histoire des Phanariotes que la Porte élevait et renversait à son gré, auxquels elle donnait

tries abondent dans ces ruelles sordides. On a hâte de retrouver les horizons du golfe, l'eau brillante, l'air libre et le vaste ciel.

Sur l'autre rive, des établissements publics présentent leurs larges façades : le palais de l'Amirauté, construit en marbre blanc, s'élève au bord de la Corne-d'Or près des bâtiments de l'Arsenal qui retentissent sans cesse du bruit des marteaux. Peu à peu le golfe se rétrécit : le verdoyant amphithéâtre qui le termine accentue davantage ses contours; on voit sortir des arbres les dômes et les minarets des mosquées d'Eyoub. Il est peu de villages aussi séduisants; les maisons sont groupées au pied de la colline comme par un habile paysagiste; les rues, exclusivement turques, présentent les lignes fantasques de la plus irrégulière architecture; on y remarque les costumes de l'ancien temps, les grands turbans évasés, les pelisses ornées de fourrures, les larges culottes blanches, les majestueuses physionomies de l'Ottoman de race pure. Eyoub est un terrain vénéré : les musulmans envient le bonheur suprême d'être enterrés dans ses cimetières ombrés, calmes, encadrés de grilles dorées, remplis de colonnettes blanches et qui se prolongent jusqu'au sommet de la colline, sous l'abri de cyprès centenaires.

C'est le pays des traditions les plus saintes : le giaour, à tort ou à raison, s'y croit regardé de travers par les indigènes; des groupes d'enfants lui jettent, dit-on, parfois des pierres ou le poursuivent de leurs huées stridentes. Les deux mosquées, sanctuaires particuliè-

rement chers à l'islamisme, n'admettent aucun chrétien dans leur enceinte. On nous a dit que des objets d'une haute valeur religieuse — entre autres le tapis de prière de Mahomet — sont conservés sous leurs voûtes sacrées. C'est là qu'est tombé le premier chef ottoman qui ait donné sa vie pour conquérir Byzance : le martyr Eyoub a laissé son nom au village qui s'est formé peu à peu autour de l'emplacement où il a péri. Rien, toutefois, n'est plus clair et plus gai d'apparence que cette petite bourgade vouée au culte des morts : le soleil jette ses plus brillants regards sur les innombrables tombes ; il y a une rue toute bordée de ces jardins charmants où apparaît derrière les murs de marbre et les légères galeries de fer la multitude des pierres funéraires. Une fontaine entourée de grillages dorés, couronnée de larges plaques de faïence verte sur lesquelles sont inscrits en lettres d'or des versets du Coran, avance sur la voie ses courbes harmonieuses ; des turbés y dressent leurs coupoles, des cyprès y élancent leur sombre silhouette ; au fond, le bois funèbre ouvre ses noires perspectives. En haut de la colline, la vue s'étend sur toute la Corne-d'Or, et au loin on voit miroiter dans une brume légère l'étincelante perspective de Constantinople jusqu'à l'entrée du Bosphore.

Au printemps, le vendredi, il faut pousser plus loin sa promenade, et remontant la petite rivière qui se jette dans le golfe, aller jusqu'aux Eaux-Douces d'Europe. Un spectacle inattendu saisit le regard après quelques détours : la rivière, large d'abord et qui coule

tries abondent dans ces ruelles sordides. On a hâte de retrouver les horizons du golfe, l'eau brillante, l'air libre et le vaste ciel.

Sur l'autre rive, des établissements publics présentent leurs larges façades : le palais de l'Amirauté, construit en marbre blanc, s'élève au bord de la Corne-d'Or près des bâtiments de l'Arsenal qui retentissent sans cesse du bruit des marteaux. Peu à peu le golfe se rétrécit : le verdoyant amphithéâtre qui le termine accentue davantage ses contours; on voit sortir des arbres les dômes et les minarets des mosquées d'Eyoub. Il est peu de villages aussi séduisants; les maisons sont groupées au pied de la colline comme par un habile paysagiste; les rues, exclusivement turques, présentent les lignes fantasques de la plus irrégulière architecture; on y remarque les costumes de l'ancien temps, les grands turbans évasés, les pelisses ornées de fourrures, les larges culottes blanches, les majestueuses physionomies de l'Ottoman de race pure. Eyoub est un terrain vénéré : les musulmans envient le bonheur suprême d'être enterrés dans ses cimetières ombrés, calmes, encadrés de grilles dorées, remplis de colonnettes blanches et qui se prolongent jusqu'au sommet de la colline, sous l'abri de cyprès centenaires.

C'est le pays des traditions les plus saintes : le giaour, à tort ou à raison, s'y croit regardé de travers par les indigènes; des groupes d'enfants lui jettent, dit-on, parfois des pierres ou le poursuivent de leurs huées stridentes. Les deux mosquées, sanctuaires particuliè-

bruyants éclats de rire; des musiciens ambulants, à demi artistes et à demi mendiants, font entendre des fifres aigus, des sons de corde monotones ou les grelots de leurs tambours de basque; des marchands de sucreries, de gâteaux secs, promènent leurs étalages peu appétissants à travers la foule; des misérables couverts de loques informes accablent les passants de leurs plaintes importunes et que nul refus ne décourage. Le caïque aborde à grand'peine au milieu de ces réjouissances de la vie ottomane : tout le long de la rive, des barques encombrent les nombreuses échelles; heurtés par les uns, heurtant les autres, nous arrivons enfin à mettre pied à terre et nous suivons le bord de la rivière à travers tout le tumulte de la fête.

Les boutiques de restaurateurs en plein vent envoient aux narines la fumée de leur cuisine incompréhensible pour des palais européens; les morceaux de viande et le lait caillé s'y mêlent à des sauces remplies d'ingrédients suspects : on verse dans de grands verres médiocrement rincés une limonade où il semble qu'on voie flotter des fragments de choses inconnues; des gens déguenillés portent de grandes cruches sur leurs épaules et offrent aux passants des rasades d'eau claire que la sobre population turque avale avec satisfaction; des cavaliers, sur une étendue laissée libre, font des courses et se lancent des javelots avec les cris aigus, les gestes impatients, l'ardeur sauvage de la fantasia arabe. C'est un va-et-vient éblouissant, un mouvement perpétuel devant les femmes assises qui promènent leur regard tranquille

rapidement, encombrée d'îles de roseaux, entre des rives planes, se rétrécit peu à peu, et les collines arides qui ferment l'horizon se rapprochent à une faible distance du petit fleuve. Entre le rivage et ces éminences qui s'abaissent et se relèvent, ici couvertes de bruyères, là jonchées des pierres plates d'un vaste cimetière arménien, plus loin couronnées par des troupes errantes de moutons, de chameaux ou de chèvres, des prairies étendent leur fraîche verdure. De nombreux caïques accompagnent le nôtre, remplis de Turcs qui chantent, rient et jouent d'instruments bizarres : des ponts de bois légers, pareils à ceux d'un parc, égayent la perspective, et tout à coup, à un coude de la rivière, une foule en fête apparaît. Sous des arbres plantés au bord de l'eau où se mire leur feuillage, une multitude de femmes turques vêtues de *féredjés* aux couleurs éclatantes, voilées du *yachmak* de gaze, sont assises sur des tapis. Chaque harem forme groupe avec les enfants qui courent et dansent à l'entour et les eunuques noirs accroupis. Le rose clair, le bleu tendre, le violet foncé, le jaune d'or des pelisses de soie étincellent sur le fond vert de la prairie et ressemblent à des papillons ou à des fleurs épanouies sous le soleil.

Des troupes de bohémiennes, avec des colliers de verroterie, les cheveux ébouriffés, les ceintures chatoyantes, forment des danses étranges. Des diseurs de bonne aventure, des conteurs d'historiettes comiques, souvent obscènes, placés devant un demi-cercle d'auditeurs ébahis, gesticulent et babillent au milieu de

sablées et qui plonge ses enfoncements ombrés, ses fraîches retraites bien loin dans la vallée profonde. De ces masses de verdure s'élèvent un kiosque de marbre et une petite mosquée; un pavillon dont le toit est soutenu par de minces colonnettes se mire au bord de l'eau qui roule sur des degrés de marbre et qui remplit l'air de sa fraîcheur et de son murmure : c'est le jardin réservé des sultanes, et nul, si grand qu'il soit parmi les Turcs, lorsqu'elles s'y promènent, ne pénètre dans ces détours où l'on aperçoit passer à travers le feuillage, comme les ombres heureuses du paradis de Mahomet, les femmes du harem impérial. Quelquefois, elles s'approchent du rivage, et l'on voit leurs gracieuses silhouettes vêtues de satin de diverses couleurs se détacher sur le décor verdoyant. Mais elles disparaissent vite, vainement suivies par les regards curieux des giaours et par les yeux jaloux des femmes de l'autre rive, qui contemplent avec admiration ces créatures privilégiées qui ont atteint l'idéal de la femme d'Orient : la gloire suprême d'appartenir au sérail du maître.

Cette promenade, vraiment originale, se continue durant tout le jour; lorsque le soleil s'abaisse et n'éclaire plus de ses rayons obliques et roses que le sommet des collines, alors cavaliers et carrosses reprennent la grande route pavée qui va des Eaux-Douces à Dolma-Bagtché, et suivent par le faubourg de Pancaldi la route de Péra et de Stamboul; les caïques démarrent et défilent rapidement le long de la rivière pour regagner la Corne-d'Or. Dans le golfe, tous les bateaux se

sur ce singulier spectacle, devant les graves fumeurs de narghilé qui s'absorbent dans la contemplation de la vapeur bleue qui s'élève en spirale.

Un peu plus loin s'ouvre une vaste avenue encombrée de voitures qui ne font pas honneur à la carrosserie de l'Orient; des pataches de l'autre siècle, et des fiacres de louage fanés, usés, traînés par de maigres haridelles, se suivent au pas le long de la rivière canalisée, au milieu de tourbillons de poussière : dans ces voitures, des femmes élégantes sont empilées avec des enfants; çà et là, un coupé moins délabré se présente : un ennuque noir est sur le siége à côté du cocher; on reconnaît quelques Circassiennes du harem d'un pacha; quelques-unes sont jolies, et leur voile transparent leur donne incontestablement une grâce étrange; peut-être doivent-elles cet éclat au fard dont elles se couvrent le visage, au noir qui allonge leurs yeux, au blanc et au rose dont elles sont invariablement peintes. Lassées par le long ennui du sérail, elles cherchent à s'amuser, à nouer des intrigues; elles font des mines au passant, et rien ne les divertit davantage que de se voir suivies par quelque naïf qui leur offre un bouquet, parfois même un billet doux.

Il se passe, dit-on, quelquefois des incidents romanesques pendant ces bienheureux vendredis des Eaux-Douces, soit à la faveur de la distraction des eunuques, soit grâce aux *bachichs* que les amoureux leur prodiguent. De l'autre côté du canal, s'étend un grand et beau parc rempli d'arbres, dont les allées sont soigneusement

LETTRE XII

LA HIÉRARCHIE OTTOMANE

Interrompons cette fois, si vous le voulez, l'étude des monuments et des paysages pour parler un peu de la société ottomane. Je dois dire, il est vrai, que je ne saurais avoir la prétention de la décrire exactement par cette bonne raison qu'elle est à peu près fermée aux Européens. La conversation des femmes, qui, dans les autres pays, est si utile aux voyageurs pour l'étude des mœurs et des idées, nous est complétement interdite. Le harem est bien clos par les usages plus encore que par les grillages des fenêtres ou par les eunuques noirs. Nous ignorons ce qui s'y passe, et lorsque des dames européennes de haut parage sont admises dans ces enceintes et racontent ce qu'elles y ont vu, cela se borne au récit d'un petit goûter de confitures accompagné de café et de quelques cigarettes. Nous savons aussi que les femmes turques sont fort curieuses des robes et coiffures de leurs visiteuses, et qu'elles veulent se rendre compte des moindres détails de leur toilette. Tout le reste est un mystère. On n'oserait même en parler à un Turc, sous peine de passer pour un homme fort mal élevé et de se voir opposer le plus obstiné silence.

dispersent : on se retrouve bientôt presque solitaire, bercé doucement par les petites vagues, et l'on regarde au-dessus de sa tête le ciel qui s'assombrit peu à peu, tandis que les caïdjis penchés sur leurs rames se hâtent vers Constantinople, dont la brume du soir envahit les mille navires et les ondoyants horizons.

ecclésiastiques, pédagogiques et judiciaires auxquelles ils sont appelés. La carrière des mosquées, qui n'implique d'ailleurs aucun sacerdoce, car il n'y a pas dans l'Islam de consécration sacerdotale, de prêtre proprement dit, embrasse à la fois la garde du temple, la direction de la prière, la prédication, l'enseignement et la distribution de la justice selon le *chér'i*, loi entièrement déduite des principes du Coran. Les simples interprètes de cette loi sont les *khodjas*, c'est-à-dire professeurs : on arrive à ce grade après un examen auquel sont soumis tous les *softas*, étudiants qui se destinent à la carrière religieuse. Les *khodjas* forment ainsi une sorte de bas clergé; mais ceux qui, par leur piété ou leurs connaissances, se distinguent de leurs collègues, ne s'arrêtent pas à ce degré. Ils deviennent successivement *kibar-muderissin*, ou membres de l'enseignement supérieur, puis *makradj-mevlevieti*, ce qui signifie qu'ils sont investis de la dignité de mollahs des villes saintes. Ceux qui ont plus d'ambition ou plus de mérite ont de quoi se satisfaire dans la série des titres plus élevés : ils peuvent arriver d'abord au rang de *biladi kamsa mevlievieti*, ou mollahs des cinq villes saintes, lesquelles sont, comme on sait, la Mecque, Médine, Jérusalem, Damas et Andrinople : plus tard, ils sont placés dans la catégorie des *araméin-chériffein* ce, qui veut dire qu'ils ne sont plus seulement mollahs, mais bien chérifs des deux premières villes saintes. Enfin, s'ils sont dignes de conquérir une place plus haute, ils reçoivent le nom d'*Istambol-payessi*, ou dignitaires de Stamboul, et de

Donc, de la part des femmes, aucune indiscrétion à espérer : les hommes ne sont guère moins impénétrables pour tout ce qui concerne leur vie intérieure. C'est seulement leur vie politique, celle qui se passe en dehors des murs de leurs demeures, qui peut être accessible aux curiosités européennes. J'essayerai, dans mes prochaines lettres, de vous donner quelques détails sur leurs mœurs et leurs usages; mais je voudrais auparavant décrire l'organisation extérieure de la société. Nulle part il n'en est de plus démocratique, en ce sens que les Turcs n'ont pas, comme nous, d'anciennes familles ni de classes élevées. Le fils d'un ministre peut devenir portefaix ou rameur de caïque, de même que l'homme du peuple peut être revêtu demain des plus hautes dignités, s'il est assez habile pour y parvenir. Il n'existe pas de noms de famille : on connaît à peine son grand-père, et au delà nul n'a la moindre idée de sa race. Les Turcs ont cependant des grades, tant civils que militaires ou religieux, et cette classification, fixée par décret du souverain, représente l'ordre, la hiérarchie sociale. On peut diviser ces titres en quatre classes distinctes : ceux qui sont réservés aux interprétateurs de la loi sacrée, ou mollahs et ulémas; ceux qui appartiennent spécialement aux fonctionnaires ; ceux qui sont simplement des dénominations honorifiques; enfin les grades militaires.

Les ulémas forment une corporation des plus considérables, non-seulement par leur nombre, mais encore par l'influence que leur donne la quantité de fonctions

minelle, correctionnelle, commerciale, civile et de simple police, soit entre musulmans, soit entre chrétiens et musulmans. Mais à côté d'eux il y a d'autres tribunaux désignés sous le nom de *mekhémés* et qui s'inspirent uniquement de la loi religieuse ou *chér'i*. Ils connaissent de toutes affaires entre musulmans qui les réclament, de toutes les causes immobilières ou testamentaires, que les plaidants soient musulmans, chrétiens ou étrangers, et ils sont placés sous la direction du cheik-ul-Islam.

Je ne sais pas si les procès jugés en vertu du *chér'i* sont mieux ou moins bien réglés que les autres, mais il est certain qu'on ne décide dans les *mekhémés* que d'après le témoignage. Il faut qu'on s'y défie singulièrement des papiers et de l'écriture, car aucun document n'y est admis comme preuve. Tout plaideur a ses témoins qu'il amène, comme ailleurs un avocat exhibe son dossier. Si les conditions exigées par la loi religieuse étaient toujours remplies, ce ne serait pas un trop mauvais système; car, d'après elle, tout témoin doit être un très-saint homme, faire ses cinq prières par jour, s'abstenir de viandes impures, se livrer à toutes les ablutions prescrites, etc., et il ne serait pas probable qu'un personnage aussi respectable voulût commettre un faux témoignage. Mais, dans la pratique, il serait malaisé d'être si scrupuleux dans les choix, et l'on m'a raconté qu'on trouve trop souvent dans la salle des Pas perdus ainsi qu'en plusieurs autres pays du monde beaucoup de gens qui attendent, en fumant leur ciga-

là peuvent atteindre au suprême honneur d'être *soudours Rouméli ve Anatoli*, ou dignitaires des siéges de Roumélie et d'Anatolie. Les théologiens qui ont reçu l'un de ces trois derniers titres ont droit, dans les grandes cérémonies, à un costume fort majestueux : les *araméin-chériffein* portent une robe violette ; les *Istambol-payessi*, une robe gris clair, et les *soudours*, une robe verte : tous ont sur la tête un turban blanc entouré d'une large bande d'étoffe d'or, et je dois ajouter que la troupe de ces vieillards à longue barbe, montés sur des chevaux arabes qu'un écuyer tient à la tête, fait vraiment un grand effet dans un cortége. On se sent en présence de personnages vénérables qui ont blanchi dans l'étude des lois sacrées, et qui représentent une multitude de fidèles fervents, passionnés, une des plus puissantes constitutions de l'humanité. Au sommet de cette hiérarchie est placé le *cheik-ul-Islam* (le vieux de l'Islam), chef des interprètes du Coran, le premier personnage de la religion musulmane après le sultan, qui le nomme, et en même temps ministre des choses religieuses aussi bien que de la justice dans une certaine mesure.

Je dois expliquer ce dernier mot : la justice relève en partie du cheik-ul-Islam, parce qu'il y a deux sortes de tribunaux. Ceux qu'on appelle *nizamiés* (du mot *nizam*, qui signifie règlement) sont composés de musulmans et de chrétiens, et dépendent du ministre laïque de la justice ; ils jugent d'après les lois et codes généralement traduits des législations européennes, en matière cri-

inelle, correctionnelle, commerciale, civile et de mple police, soit entre musulmans, soit entre chrétiens musulmans. Mais à côté d'eux il y a d'autres tribuıux désignés sous le nom de *mekhémés* et qui s'inirent uniquement de la loi religieuse ou *chér'i*. Ils ınnaissent de toutes affaires entre musulmans qui les clament, de toutes les causes immobilières ou testaentaires, que les plaidants soient musulmans, chréens ou étrangers, et ils sont placés sous la direction du ıeik-ul-Islam.

Je ne sais pas si les procès jugés en vertu du *chér'i* nt mieux ou moins bien réglés que les autres, mais est certain qu'on ne décide dans les *mekhémés* que après le témoignage. Il faut qu'on s'y défie singuèrement des papiers et de l'écriture, car aucun docuent n'y est admis comme preuve. Tout plaideur a ses moins qu'il amène, comme ailleurs un avocat exhibe n dossier. Si les conditions exigées par la loi relieuse étaient toujours remplies, ce ne serait pas un trop auvais système; car, d'après elle, tout témoin doit re un très-saint homme, faire ses cinq prières par jour, abstenir de viandes impures, se livrer à toutes les olutions prescrites, etc., et il ne serait pas probable u'un personnage aussi respectable voulût commettre n faux témoignage. Mais, dans la pratique, il serait ıalaisé d'être si scrupuleux dans les choix, et l'on m'a ıconté qu'on trouve trop souvent dans la salle des Pas erdus ainsi qu'en plusieurs autres pays du monde eaucoup de gens qui attendent, en fumant leur ciga-

rette, qu'on leur propose, moyennant finance, d'entrer dans l'enceinte des lois pour y jurer tout ce qu'on veut. A Constantinople et dans quelques grandes villes, les chrétiens sont admis comme les musulmans à l'honneur de raconter devant les juges ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils n'ont pas vu ; mais, dans la plupart des *mekhémés* de l'empire, les musulmans seuls sont réputés être sincères, et ils sont seuls en possession du droit précieux et lucratif d'attester, soit les faits qui se sont réellement produits, soit les convictions qu'on leur aurait inculquées à l'aide d'arguments irrésistibles.

Il y a donc toute une magistrature qui ne connaît que le Coran et ses commentateurs ; mais les commentateurs, ici comme ailleurs, ne sont pas toujours du même avis ; le Prophète n'a pas toujours été si clair qu'on ne puisse interpréter sa pensée dans des sens tout à fait différents : chaque plaideur a souvent son texte et c'est au juge à démêler la véritable solution au milieu de citations contradictoires. C'est parfois une tâche assez difficile, et voici pourquoi : il y a dans les bureaux du *cheik-ul-Islamat* une section dite le *fetva-hané*, c'est-à-dire l'endroit où se prépare la réponse juridique préliminaire au procès et qui se nomme *fetva*. Par exemple, avant d'introduire son affaire devant les tribunaux, tout plaideur peut obtenir de la manière suivante un *fetva* qui en préjuge l'issue : il expose dans une note l'objet de la discussion sous forme de problème théorique et avec des noms supposés : « Ahmed veut faire telle ou telle chose ; a-t-il raison ? — Mustapha se refuse à payer Ibra-

qui se bornent à apprendre aux enfants de tous rangs placés sous leur férule la lecture du Coran. L'instruction primaire est réduite à ces leçons, qui, du reste, sont moins simples qu'on ne se l'imagine, car la lecture de l'arabe et du turc est une véritable science. Non-seulement il n'existe pas de voyelles dans ces langues, ce qui souvent transforme les mots en énigmes, mais encore l'usage des points, des virgules, des grandes lettres est absolument inconnu. Ce système est peu favorable à la diffusion de l'enseignement, ce qui se trouve d'ailleurs tout à fait conforme à l'idée orientale. Chez nous, la science doit être accessible au plus grand nombre ; mais dans le Levant elle a été considérée jusqu'à présent comme le privilége de quelques-uns. Plus l'écriture ressemble à la cryptographie, plus elle répond à l'idéal calligraphique. Il y a des artistes en ce genre qui sont vraiment merveilleux; ils font de leur travail de véritables arabesques, et ils enchevêtrent les caractères les uns dans les autres avec une foule de combinaisons bizarres et d'ornements fantaisistes. Ce n'est pas favorable à la lecture, mais c'est de quoi l'artiste se préoccupe le moins. Les gens qui savent lire sont d'ailleurs très-considérés : leur nom est suivi du titre d'*effendi*, qui se trouve être ainsi relativement rare. On le prodigue à tous les Européens de distinction, parce qu'on leur suppose cette belle science de la lecture; mais on ne le donne aux Turcs qu'à bon escient. Tout cela n'empêche pas qu'il y ait des Ottomans instruits; j'en ai connu qui étaient au courant de la littérature

en jeu ne pouvant pas présenter de son côté sa requête, il n'y a qu'un seul *fetva*, ce qui fixe immédiatement le sentiment public et ne laisse aucune place à des mouvements séditieux.

Avant de quitter le *cheik-ul-Islamat*, il ne faut pas négliger de citer tout un ordre de personnages appelés *cazi-askers*. Ce sont des ulémas de haute volée, revêtus d'un des grades supérieurs dont nous avons parlé tout à l'heure, et qui exercent les fonctions de grands juges pour les causes considérables. D'après leur nom, qui signifie « juges militaires », ils étaient jadis attachés exclusivement aux armées, les suivaient en campagne et décidaient les contestations à la manière des grands prévôts. Ils sont maintenant chargés de régler les procès civils qui exigent une science de premier ordre, et ils occupent ainsi l'un des rangs les plus élevés de l'État. Dans les provinces, le cheik-ul-Islam est représenté par les muftis, juges pourvus également d'un titre de la hiérarchie précitée, qui rendent les *fetvas*, président les tribunaux du *cher'i* et forment l'élément religieux des tribunaux du nizam. Le cadi est un juge ordinaire, uléma plus ou moins gradé. L'iman est chargé particulièrement de la garde des mosquées et de quelques fonctions analogues à celles des curés; il dirige la prière, il prêche, et il assiste aux enterrements. Quant au muezzin, c'est un sacristain qui, cinq fois par jour, d'une voix nasillarde, appelle à la prière du haut des balcons des minarets.

Les maîtres d'école turcs sont de simples khodjas,

Les fonctionnaires civils sont distribués d'une manière un peu moins claire. Indépendamment de leur emploi, ministres, sous-secrétaires d'Etat ou *mustéchars*, secrétaires généraux, *valis* ou gouverneurs de province, *mutessarifs* ou sous-gouverneurs, *mouavins* ou conseillers des valis, etc., ont en outre des titres hiérarchiques et des rangs spéciaux fort bien combinés. Le grand vizir ou *sadrazam* est naturellement à la tête de tous les fonctionnaires; il est même supérieur au cheik-ul-Islam et au serdar-ekrem. Comme représentant direct du souverain, il commande en effet à l'un et à l'autre. Il n'est pas tout à fait le Giafar des *Mille et une nuits;* mais s'il est moins avant dans la confiance du maître, il court aussi moins de risques. Les tragédies finales sont désormais légendaires; tout au plus le grand vizir est-il exilé lorsqu'il inquiète trop vivement le calife, et d'ordinaire, quand ce dernier est las de ses services, le premier ministre s'en va chez soi fort paisiblement. Il revient de même au pouvoir quand le sultan a changé d'avis et lui rend le sceau d'État. Beaucoup de grands vizirs d'autrefois, j'imagine, eussent préféré à leur dangereux prestige la sécurité d'aujourd'hui, d'autant plus qu'après tout le poste est encore très-beau. Sans parler des appointements, qui sont considérables, des honneurs dont le titulaire est entouré, du pouvoir très-réel dont il est investi, il a qualité d'Altesse pour sa vie entière et regarde de haut la multitude des Excellences qui pullulent dans l'empire ottoman. L'épée de Damoclès est bien émoussée, et l'on

européenne : nombre de jeunes gens et d'officiers ont fait des études sérieuses dans les colléges et écoles spéciales de l'Occident : il y a même des étudiants de mosquée qui poussent l'amour du travail jusqu'à un zèle excessif et un peu puéril : ils apprennent tout le Coran par cœur; ils se parent alors du nom de *hafiz*, c'est-à-dire *qui conserve*, et ils jouissent d'une réputation parfaitement méritée, car vraiment se mettre dans la tête un aussi gros livre ne laisse pas d'être assez difficile, et il me semble qu'on doit être fort content de soi quand on a fini. Au fond, cela n'est pas si étrange qu'on se l'imagine : blâmerait-on un séminariste qui réciterait sans broncher tout l'Évangile, et n'a-t-on pas vu des étudiants allemands qui non-seulement savaient Homère par cœur, mais pouvaient répéter l'Iliade et l'Odyssée à rebours?

J'en reviens aux classifications de la société turque. L'armée est à peu près organisée comme les troupes de l'Europe : je ne parle ici que des grades. Le généralissime porte le nom de *serdar-ekrem* (le chef le plus généreux); au-dessous de lui sont les *muchirs* (conseillers), qui sont des maréchaux parmi lesquels on choisit les commandants de corps d'armée, puis les *fériks* ou généraux de division, et les *livas*, généraux de brigade. Tous ces personnages ont droit, en outre, au titre de pacha. Leurs inférieurs sont les *mir-alaï* ou colonels, les *caïmakams* ou lieutenants-colonels, qui portent les uns et les autres le titre de *bey*, puis les *binbachi* et les *yuz-bachi*, chefs de bataillon et capitaines.

Les fonctionnaires civils sont distribués d'une manière un peu moins claire. Indépendamment de leur emploi, ministres, sous-secrétaires d'Etat ou *mustéchars*, secrétaires généraux, *valis* ou gouverneurs de province, *mutessarifs* ou sous-gouverneurs, *mouavins* ou conseillers des valis, etc., ont en outre des titres hiérarchiques et des rangs spéciaux fort bien combinés. Le grand vizir ou *sadrazam* est naturellement à la tête de tous les fonctionnaires; il est même supérieur au cheik-ul-Islam et au serdar-ekrem. Comme représentant direct du souverain, il commande en effet à l'un et à l'autre. Il n'est pas tout à fait le Giafar des *Mille et une nuits;* mais s'il est moins avant dans la confiance du maître, il court aussi moins de risques. Les tragédies finales sont désormais légendaires; tout au plus le grand vizir est-il exilé lorsqu'il inquiète trop vivement le calife, et d'ordinaire, quand ce dernier est las de ses services, le premier ministre s'en va chez soi fort paisiblement. Il revient de même au pouvoir quand le sultan a changé d'avis et lui rend le sceau d'État. Beaucoup de grands vizirs d'autrefois, j'imagine, eussent préféré à leur dangereux prestige la sécurité d'aujourd'hui, d'autant plus qu'après tout le poste est encore très-beau. Sans parler des appointements, qui sont considérables, des honneurs dont le titulaire est entouré, du pouvoir très-réel dont il est investi, il a qualité d'Altesse pour sa vie entière et regarde de haut la multitude des Excellences qui pullulent dans l'empire ottoman. L'épée de Damoclès est bien émoussée, et l'on

revient des blessures qu'elle fait lorsqu'elle tomb

Le rang inférieur à celui de sadrazam est celui
vizir. Ce mot, l'un des plus expressifs des langu
orientales, signifie « celui qui aide à porter un fa
deau ». Il est impossible de mieux exprimer le cara
tère et les devoirs des conseillers du prince, et d'a
tant mieux qu'on ne peut pas dire ici que le fardeau s
léger. On n'arrive en général à ce titre ou bien
celui de *muchir* civil, qui est équivalent et qui se
dans la hiérarchie non militaire donne irrévocableme
le titre de pacha, qu'après de longues années passé
dans les fonctions publiques, et il est la plus bel
récompense qu'un Turc puisse recevoir. Le rang q
suit celui de vizir est celui de *bala*, que l'on traduit pa
le mot « élevé », en quelque sorte haut et puissan
seigneur. Les *balas* sont de très-grands personnages q
jouissent du privilége d'être appelés au Divan, c'est-à
dire au conseil de hauts fonctionnaires convoqués pa
le gouvernement dans les graves circonstances; mais
ce qui est assez bizarre, bien qu'ils soient supérieur
aux généraux de division et n'aient au-dessus d'eu
que les premiers ulémas, les vizirs et les muchirs, il
n'ont pas le droit de se nommer pachas. Ils sont bey
s'ils sont fils de pachas ; autrement il leur faut se con-
tenter, comme le premier individu qui sait lire, de
l'appellation banale d'*effendi*. Cette règle amène par-
fois des complications assez bizarres, et voici comment :
souvent un fonctionnaire de rang inférieur a reçu tem-
porairement, par une de ces combinaisons particulières

dont nous parlerons tout à l'heure, le titre de pacha : s'il est nommé *bala* par avancement, il redevient *effendi*. Naguère un ambassadeur auprès d'une des grandes puissances de l'Europe, qui avait obtenu antérieurement le droit d'être pacha, était sur le point d'être élevé au rang de *bala* en témoignage de la parfaite satisfaction de son gouvernement. La nouvelle de ce prochain avancement causa une certaine émotion parmi les hommes politiques du pays de sa résidence : l'ambassadeur allait perdre le titre de pacha, et en Europe, où l'on ne connaît pas la hiérarchie turque, on n'aurait pas manqué de le croire en disgrâce. Il était donc nécessaire de conjurer le danger de cette faveur souveraine, et l'on obtint que le diplomate ne serait point *bala*. Quelque temps après on lui fit franchir deux degrés, et il fut déclaré vizir. Dès lors, il était pacha pour sa vie entière.

Les *oulas* de première et de seconde classe (*senf-ewel* et *senf-sani*) viennent après les *balas*; puis arrivent les *sanié* de premier rang, dits *mutemaïz*, et les *sanié* de second rang, enfin les fonctionnaires de troisième classe (*salissé*) et de quatrième (*rabia*). Au-dessous il y a encore quelques classifications insignifiantes dont se repaît l'amour-propre des petits employés ; puis vient la foule obscure et sans grade des individus quelconques, que rien ne distingue les uns des autres : commerçants, portefaix, petits bourgeois et menu peuple, coiffés de n'importe quel fez et de n'importe quel turban.

J'ai parlé plus haut de combinaisons hiérarchiques particulières qui ne sont ni religieuses, ni civiles, ni militaires. Il y a en effet certains grades spéciaux, dont le gouvernement fait usage à sa convenance, surtout dans les provinces, pour relever le prestige de l'administration ou pour faire plaisir à des personnes qu'il veut obliger et qui sont friandes de qualifications sonores. Le moindre est celui de *capoudgi-bachi* ou chef des portiers du sérail; il paraît que ce titre sonne bien dans les vilayets éloignés. Le *mir-ul-uméra*, qui le précède, est plus pompeux : cela veut dire chef des chefs; mais, bien qu'assez solennel, ce nom est inférieur à celui d'*istabel-amiré-mudiri*, ou chef des écuries impériales, dont le prétendu chef n'est d'ailleurs nullement tenu de s'occuper. Les deux grades supérieurs ont une valeur toute particulière; bien que celui qui les porte soit seulement l'égal des *oulas*, le titre de *mir-miran*, chef de tous les chefs, et celui de *rouméli-beylerbey*, bey des beys de Roumélie, confèrent le nom de pacha. On les donne au fonctionnaire qu'on veut honorer d'une façon exceptionnelle, soit en province, soit à l'étranger; mais il les perd quand il est destitué, et le titre de pacha disparaît en même temps. Lorsque, par exemple, on entend attribuer une situation avantageuse à un simple *mutessarif*, qui n'est que le gouverneur d'une fraction de vilayet, on le déclare *mir-miran* ou *rouméli-beylerbey;* il devient ainsi provisoirement pacha, et cela le relève aux yeux de ses administrés. Lorsqu'il cesse d'être *mutessarif* ou lorsque, par quel-

que motif, il est rappelé à Constantinople pour y occuper un autre poste, il redevint *effendi* comme devant [1].

Tel est à peu près l'ensemble de la hiérarchie sociale au sommet de laquelle est placé le Sultan. La souveraineté a conservé ici, qu'on ne s'y trompe pas, en dépit de tant de malheurs, et malgré les essais constitutionnels, tout son pouvoir et tout son prestige. Le prince, calife, sultan, commandeur des croyants, padischah, descendant direct des fondateurs de la dynastie, investi de la double autorité civile et religieuse, demeure en réalité le maître absolu de la vie et des biens de ses sujets, en même temps que le chef indiscuté du gouvernement. Tout plie devant lui; sa volonté est acceptée par tous, sans hésitation, comme la loi humaine ou divine; son caprice élève ou brise les vizirs, et le cheik-ul-Islam, nommé par lui, obéit à ses ordres comme le moindre des *khodjas* ou des *bin-bachi*. Se faire illusion sur ce point, c'est ne pas connaître la Turquie; le respect profond de l'autorité est trop solidement établi dans les mœurs pour être modifié par aucun changement politique : toute constitution sera toujours considérée comme un simple don du Sultan; c'est un acte de sa libre et généreuse condescendance, et nul Ottoman ne saurait comprendre qu'il

[1] Tous ces personnages sont en outre en possession des plus pompeuses qualifications : sans parler des grades inférieurs, tels que le *rabia* ou le *salissé* qui sont appelés « l'Esprit juste » ou « l'Esprit élevé »; les *sanié* des deux classes sont « Esprits purs »; les *oulas* sont déclarés « possédant la félicité céleste »; les *balas* sont « excellents et magnifiques seigneurs »; les vizirs, « investis de la puissance ».

ne demeure point le maître, quels que soient les loi règlements, firmans et combinaisons politiques qu'il a daigné octroyer à ses sujets.

Son pouvoir reste donc au fond intact et inviolable la simple expression verbale de sa volonté, nomm *iradé*, constatée par un humble secrétaire, don force de loi à tous ses désirs et à toutes les propositio de ses ministres. Les rescrits impériaux, rédigés da l'intérieur du palais à la suite de l'*iradé* prononcé p ses lèvres augustes, prennent le nom de *hatti-chéri* ou écriture sacrée. Tout firman ou bérat (documen authentiques délivrés par la chancellerie de la Port doit être précédé de la figuration de la signatu primitive des sultans, appelée *thougra*. Dans cet espèce d'arabesque sont inscrits les noms du prin régnant, de son père et de son aïeul, accompagn d'invocations à la divinité. Le reste du firman est écr en lignes alternativement dorées, rouges et noires, ordinairement précédé d'une formule qui indique *thougra* comme « le signe resplendissant de la puis sance souveraine conquérante du monde ».

L'hérédité du trône, inviolablement maintenue dan la race d'Othman et de Mahomet II, appartient tou jours au plus vieux de la famille, dans le but d'évite que l'autorité spirituelle ne tombe aux mains d'u enfant. De la sorte, le fils ne succède au père que dan le cas où nul des princes impériaux n'a sur lui l'avan tage de l'âge. Seul de ses sujets, le Sultan a une généa logie. J'ai dit plus haut qu'aucun Turc ne connaît se

ancêtres ; en revanche, le padischah, jadis qualifié « Sa Hautesse » et appelé « Majesté » depuis 1856, comme tous les souverains du monde, est un des plus nobles princes de l'Europe. Depuis près de six siècles, ses aïeux sont sur le trône, et malgré bien des tragédies et bien des catastrophes, malgré cette coutume déplorable, inspirée par la défiance, et qui relègue dans l'obscurité les héritiers du trône jusqu'au jour où ils ont en main l'autorité suprême, la famille d'Othman, héritière des califes de Damas et de Bagdad, a maintenu sans interruption son gouvernement effectif sur tous les peuples divers soumis par la race turque, et sa suprématie religieuse sur la plupart des musulmans du globe. Hormis au Maroc, où le prince est un grand chérif indépendant, et en Perse, où les prétentions des schiites hétérodoxes rompent l'unité de l'Islam, le Sultan est reconnu partout comme le chef de la religion. Naguère encore les émirs de l'Asie centrale le saluaient comme le représentant du Prophète, et son autorité morale s'exerce non-seulement auprès du chérif de la Mecque, auquel chaque année il envoie un chameau chargé de présents magnifiques, mais encore jusque chez les musulmans de l'Inde, de la Chine et de l'Océanie.

Il faut toutefois, pour qu'il soit en mesure d'exercer le pouvoir avec une pleine légitimité, qu'il ait ceint le sabre d'Othman dans la mosquée d'Eyoub. Cette cérémonie était autrefois entourée d'une pompe extraordinaire : le cortége s'avançait entre les lignes des janissaires sans armes et dont le chef, superbement vêtu,

apparaissait à cheval entre ses lieutenants recouverts de leurs armures et coiffés de casques à grands panaches. Les ministres, les ulémas, les hauts fonctionnaires, dont les bizarres costumes sont conservés aujourd'hui à Constantinople dans un musée spécial, se suivaient en longues files d'après leurs rangs. Les *kavouks* du Sultan (coiffures en forme de cône), couverts de plumes et de pierres précieuses, étaient portés sur deux trépieds; puis venaient le grand vizir, le cheik-ul-Islam, les officiers qui agitaient des bâtons en argent surmontés de grelots d'or, les chambellans, les chevaux de main richement caparaçonnés, les hallebardiers, les archers, les gardes du corps, puis enfin le Sultan suivi du porte-sabre, du *kisler-aga* (premier eunuque), du *kaznadar* (trésorier) qui jetait des pièces de monnaie au peuple, enfin de toute la multitude dorée des serviteurs du palais impérial.

Nous avons revu dernièrement cette même cérémonie par une splendide journée d'été, auprès des vieux murs de Constantinople qui profilaient leurs créneaux sur l'azur du ciel : une foule immense inondait la colline d'Eyoub; sur des estrades étagées au pied des cyprès et des grands platanes, se groupaient d'innombrables spectateurs, femmes turques dont les *féredjés* multicolores ressortaient sur le fond noir des feuillages, vieux Ottomans barbus, aux larges pelisses et aux lourds turbans, Grecs, Juifs, Bulgares, Arméniens, toute la plèbe bariolée qui remplit d'ordinaire les rues de Stamboul de son activité, de son bruit et de ses accou-

trements étranges. La Corne-d'Or était couverte de bateaux et de caïques bercés sur la pointe lumineuse de ses petites vagues; le village d'Eyoub, ses rues bordées de maisons grillées, son cimetière où se dressent les tombes peintes et dorées, les chemins tortueux qui montent sur les coteaux, étaient remplis de toute une population impatiente, curieuse, entassée par masses sur tous les points où pouvait se mouvoir son flux et son reflux, répandue en grappes le long des pentes, accrochée aux arbres séculaires, s'étouffant aux fenêtres d'où se penchaient les femmes voilées du *yachmak*, les barbes blanches des vieux Turcs immobiles, les faces noires des négresses esclaves et les essaims d'enfants rieurs. Il y avait des gamins coiffés du fez et vêtus de casaques aux couleurs vives jusque sur les vénérables tours des antiques murailles des Paléologue et des Comnène. Nous avons contemplé alors ce grand cortége, qui présentait au peuple ébloui toutes les autorités de l'empire.

Les costumes n'avaient pas sans doute la magnificence et l'originalité d'autrefois : les janissaires ont disparu, et les vizirs ne portent plus les ornements singuliers des compagnons de Mahomet II et de Soliman ; l'entourage du maître n'a plus ces manteaux, ces armures, ces panaches, tout ce chatoiement fantasque de la soie et de l'or qui donnait jadis un si merveilleux prestige à ces fêtes. Cet ensemble toutefois, pour être moins brillant, avait encore de la grandeur. Des gardes vêtus de rouge ouvraient la marche; puis venaient

les ulémas à cheval, enveloppés de leurs longues robes et le front ceint de la bande d'or autour de leurs turbans blancs; puis les muchirs, les vizirs, les balas, les fériks en uniforme brodé; puis, conformément à l'antique tradition, les chevaux du Sultan couverts de housses resplendissantes et tenus au frein par des écuyers; puis les gardes du palais avec des aigrettes en plumes de paon; enfin le Sultan avec l'uniforme de général. Il avait négligé de placer sur son fez l'agrafe de diamants de ses pères, et il s'avançait au pas lent de son cheval arabe. Nous étions émus devant ce noble jeune homme sur qui pèse le lourd fardeau de l'empire, et qui, remarquant à peine la foule respectueuse, tenant ses yeux fixés en avant, au-dessus de la multitude, paraissait absorbé dans un rêve mystérieux. Il venait de la sainte mosquée d'Eyoub, où le mollah Hounkias, chef des derviches *mevlevis* de Konieh, descendant du sultan de Konieh qui en 1300 céda le sceptre au premier des Ottomans, lui avait ceint le sabre des ancêtres. Il suivait ces mêmes murailles conquises par son aïeul en des temps plus heureux pour sa race, et où est tombé le dernier des Constantin; il parcourait pour la première fois en souverain sa capitale superbe, et le calife héritier de tant de princes illustres, entouré des splendeurs de la monarchie, amené au sommet du pouvoir par deux catastrophes aussi imprévues que rapides, portait sur son visage pâle l'empreinte d'une indéniable majesté.

LETTRE XIII

A TRAVERS LA VILLE

Jusqu'à présent nous avons vu Constantinople au printemps et l'été. C'est le moment en effet où la ville et la mer apparaissent dans toute leur beauté sereine. Dans ces régions où le soleil, plus que partout, est la vie du paysage, c'est par lui que les choses prennent leur magnificence. Constantinople sans soleil diffère autant de Constantinople avec le soleil qu'une gravure est dissemblable d'un tableau. L'hiver, dans les jours sombres, le Bosphore a des teintes pâles, la mer blanchâtre se confond au loin, vers les îles des Princes et vers la côte du golfe d'Ismid, avec les formes effacées des rivages; les mosquées paraissent lourdes et massives ; leur dôme blafard ne se dessine plus que vaguement à travers une brume incolore sur le fond du ciel gris ; les minarets s'élèvent comme des spectres dans les nuées pluvieuses; les jardins du sérail semblent dépeuplés, et sur les kiosques d'un blanc mat, la noire silhouette des cyprès prend un aspect lugubre.

Ces journées désolées sont rares, bien qu'après tout l'hiver ne soit pas beaucoup moins long qu'en France et dure de novembre au milieu d'avril; mais il y a des intervalles de printemps précoce qui rendent tout à

coup son éclat pendant des semaines entières à la vaste étendue qui se déroule de Scutari au fond de la Corne d'Or, et de Péra aux rives de Bithynie. L'éblouissant azur reparaît sur la mer, les étincelles rejaillissent des vagues, les dentelures des promontoires reprennent leur relief et leur grâce, les cyprès retrouvent les tons chauds d'une verdure veloutée, les maisons peintes s'illuminent, l'horizon flamboie. Puis du jour au lendemain, si le vent du nord a soufflé pendant la nuit, tout s'éteint, les nuages noirs roulent dans le ciel, le coloris s'efface, l'air a perdu sa transparence, et les lignes harmonieuses se mêlent dans une nuance monotone. Parfois même on s'est endormi croyant le printemps venu, on se réveille en plein hiver : on a devant les yeux un spectacle bizarre et inattendu : Constantinople sous la neige.

Rien de plus triste, si le ciel est sombre; mais si par hasard les nuées s'envolent vers la mer Noire, si le soleil brille pendant une heure, alors montez sur la tour du Séraskiérat ou sur celle de Galata, et vous aurez sous les yeux la plus merveilleuse scène d'hiver. Toute la ville rayonne sous la nacre et l'émail. De grandes nappes blanches miroitent sous le rayon, ici criblées d'étincelles, là chatoyantes comme la moire, plus loin atteignant les transparences veinées et les vagues reflets de l'opale. La pointe du Sérail, couverte de longs voiles dont les coupoles inégales des kiosques semblent les plis légers, avance son profil pâle entre les flots bleu clair de la Propontide et du Bosphore; les

maisons étagées sur les deux rives de la Corne-d'Or semblent inondées par une cascade de neige : les mosquées, pareilles à des fantômes, ressortent sur l'azur radieux du ciel; leurs balcons à jour laissent pendre à travers leurs ciselures de brillantes stalactites de givre. Eyoub, au fond du golfe, disparaît dans les brumes argentées. A l'autre extrémité du tableau, les collines de la côte d'Asie s'inclinent frileusement l'une vers l'autre sous la fourrure d'hermine qui les recouvre; au loin, les îles des Princes s'élancent de la mer de Marmara comme des rochers de marbre de Paros. C'est la fête hivernale de l'Orient.

Elle ne dure que peu de temps. La glace fond vite au premier souffle du sud et reparaît rarement deux fois. On a vu cependant, par exception, le froid durer dans toute sa rigueur plusieurs semaines consécutives, et des tranchées de neige dans les rues de Péra. D'ordinaire, après quelques jours, elle devient une boue épaisse que la municipalité du pays n'enlève guère, et qui encombre indéfiniment la voie publique ; alors, à moins qu'on ne soit obligé pour ses affaires de traverser ces ravins, on se confine dans sa maison. Les mendiants, eux, sont toujours là grelottant sous les haillons de l'été, accroupis dans des coins humides avec les chiens jaunes qui s'entassent les uns sur les autres; ces loques pleines de trous, les figures mornes de ces misérables qui étalent les uns leurs membres estropiés, les autres, sous la toile mince qui les cache à peine, les formes anguleuses de leur squelette, sont lugubres dans

Péra ; mais à Stamboul, au pied des grands escaliers de Yéni-Djami, sur les marches des fontaines grillées, dans les renfoncements de quelque mur couronné par des arceaux ovales, sous le porche d'une maison génoise, à la porte de quelque fin conak de bois aux balcons vitrés, les mendiants, s'il est permis de le dire en présence d'une aussi attendrissante misère, sont en harmonie avec les lignes bizarres du paysage et les intermittences de la lumière et de l'ombre. Près d'eux passent tranquillement de gros personnages chaudement enveloppés dans des pelisses garnies de fourrures, des enfants vêtus de longues robes aux nuances vives, des femmes dont les *féredjés* brillent dans le ciel clair. Les haillons sordides forment l'antithèse des couleurs radieuses. L'Orient est là tout entier, lumineux et sinistre, et dans les groupes mêmes de ces misérables, les contrastes sont saisissants. Parfois une petite fille grecque à mine éveillée, au babillage intarissable, marche à reculons devant l'étranger en lui faisant mille révérences gracieuses et en lui adressant, avec une étonnante volubilité, une longue supplique à la fois rieuse et désolée. J'ai vu aussi des bohémiennes, à peine couvertes elles-mêmes de lambeaux informes, placer devant elles, à l'angle d'une borne, dans la boue, un malheureux petit être complétement nu : celui-ci ne rit pas comme les petites Grecques; il crie de froid et de faim, victime de cette horrible spéculation sur la pitié.

Au surplus, la nudité n'étonne pas en Orient; les

antons, en Égypte, qui ignorent l'usage des vêtements, sont l'objet d'une vénération toute particulière; il y dans Constantinople un bon vieillard musulman, respecté entre tous par ses coreligionnaires et considéré même par quelques-uns comme un saint des plus éminents, qui se promène à travers la ville, surtout dans Stamboul, parfois aussi à Péra, nu dans toute la force du terme, en tout temps et même pendant les jours pluvieux de l'hiver. Il traverse la foule d'un pas tranquille ; on s'écarte avec sympathie sur son passage, et il n'entre dans l'esprit de personne de se scandaliser de cette pieuse familiarité. Moustapha — c'est son nom — s'arrête de temps en temps pour causer avec ses amis et connaissances; il s'en va même, dit-on, quelquefois dans les bureaux de la Porte pour voir si les affaires sont menées à sa convenance, et il entrerait, je crois, chez le grand vizir s'il en avait la fantaisie. On le regarde généralement comme inspiré du ciel : quelques sceptiques soupçonnent qu'il est fou, mais ils sont rares. En tout cas, Moustapha se porte à merveille : voilà des années qu'il a adopté ce costume ; il a des vêtements chez lui, il les revêt même quelquefois dehors, mais ordinairement pendant l'été. On n'est choqué de rien en Orient, et s'il plaît à quelqu'un d'agir exactement à rebours de la multitude, on pense qu'il a des raisons pour suivre sa fantaisie, et rien de plus. Moustapha se couvre en été et va tout nu pendant l'hiver : c'est qu'il craint moins la bise que les coups de soleil.

J'ai parlé des bureaux de la Porte : c'est une prome-

nade pour les jours sombres. Dans ce vaste bâtiment où siégent le grand vizir, le ministre des affaires étrangères et quelques autres administrations, une foule incessante se renouvelle ; les longues galeries délabrées sont toute la journée remplies de solliciteurs et d'agents de tous ordres ; les mendiants mêmes ont envahi cette enceinte et s'y installent dans les coins et le long des fenêtres. On y rencontre en même temps les principaux personnages de l'empire, les pachas en congé, les ambassadeurs, ministres et drogmans des puissances étrangères ; ce sont des séries de salles des pas perdus. Entrez dans un bureau, vous y voyez les employés qui écrivent sur leurs genoux ; le cabinet des hauts fonctionnaires est toujours plein d'une multitude de gens rangés le long des murs, clients ou solliciteurs, qui attendent leur tour dans l'attitude la plus humble et la plus discrète : peu de meubles, quelques tables, peu de papiers. Les archives sont renfermées dans des sacs d'où l'on extrait à grand'peine les pièces indispensables enfouies pêle-mêle ; on s'y retrouve comme on peut. Le rôle des gens qui ont une affaire à traiter à la Porte n'est pas enviable ; ils passent des journées entières sans parvenir à aborder le haut fonctionnaire dont ils ont besoin ; mais ils ne se lassent pas ; on ne saurait s'imaginer leur merveilleuse patience ; on en voit qui s'accroupissent à la porte d'un bureau et y restent depuis le matin jusqu'au soir à fumer des cigarettes jusqu'à ce que leur homme sorte ; ses rebuffades ne les troublent pas ; ils reprennent leur faction avec la même

nquillité le jour suivant, toujours persuadés que si ne leur accorde pas ce qu'ils désirent, c'est qu'on ne veut pas, mais qu'on finira par le vouloir. Ils en rivent en effet souvent à emporter, par leur obstition, par leurs plaintes réitérées, le succès de leur aire ; on leur cède pour s'en débarrasser, et c'était en là ce qu'ils avaient espéré. Les fonctionnaires, le ces malheureux regardent d'un œil si respectueux si soumis, ne sont pas d'ailleurs des gens très-fornés : harcelés par le public, ils sont peu payés par gouvernement, qui leur doit quelquefois plusieurs ois d'appointements, et ils se voient alors obligés de ndre leurs droits à des juifs qui les achètent à prix duit ; on s'explique mal comment ils vivent ; devenus eux, ils n'ont point de pensions de retraite, bien l'on fasse sur leurs émoluments la retenue proporonnelle. Ce sont pour la plupart des Arméniens et des recs, d'une instruction assez médiocre ; mais leur niau s'élèvera sans doute à mesure qu'une institution ii naît à peine, le lycée de Galata-Seraï, aura produit s résultats qu'on est en droit d'attendre.

Ce collége a été fondé, il y a une douzaine d'années, quelque sorte sous les auspices de la France. Le ouvernement turc avait demandé à notre université n directeur, un sous-directeur et plusieurs maîtres our créer un vaste établissement d'instruction publique distinctement ouvert, moyennant une pension assez rte, à des enfants de toutes les religions. Musulans, Grecs, Arméniens, Bulgares et Latins y furent

admis et élevés de même, sauf pour les pratiques du culte, et en peu de temps le collége se remplit de nombreux élèves. Mais quelques mois après nos désastres, l'administration locale voulut reprendre la direction générale des études qu'elle avait presque abandonnée. Un directeur, sujet ottoman, remplaça le directeur français, et l'on put croire un instant que les professeurs de notre université, inquiets pour leur avenir et pour leur dignité, se refuseraient à continuer leur enseignement. De nombreuses familles chrétiennes, redoutant ces tendances, s'abstinrent d'envoyer leurs enfants au collége; le nombre des élèves diminua rapidement, surtout lorsque la Porte, comme si elle eût voulu par un fait matériel caractériser plus nettement encore ses intentions, imagina de transférer le lycée du palais de Galata-Seraï, c'est-à-dire du quartier chrétien, à Gulhané, dans le quartier musulman. Heureusement les choses ont pris une meilleure tournure qu'on ne pouvait le supposer. La Porte, qui tâche, plus aisément qu'on ne croit, d'accommoder ses préjugés avec les institutions établies, et qui s'arrange assez bien d'un *modus vivendi*, a cherché par de bons procédés à garder nos professeurs, et les a toujours d'ailleurs régulièrement rétribués. Ceux-ci, bien conseillés, sont demeurés, dans l'espoir, justifié plus tard, de voir des temps meilleurs; les cours ont continué comme par le passé, grâce à leurs efforts persévérants. Enfin, un sage iradé du sultan a ramené l'établissement de Gulhané à Galata-Seraï. Depuis lors le collége a vécu : il a même

résisté à la rude épreuve qui lui a été naguère imposée : un certain Ali Suavi Effendi, demi-savant, journaliste de bas étage, esprit déréglé et qui a été tué naguère dans une échauffourée, avait été nommé directeur, au grand scandale de nos professeurs et de tous les Ottomans sérieux. Il n'y avait que patience à prendre, et notre corps enseignant a su demeurer calme, uni, digne, devant ces mauvais jours. Ali Suavi disparut devant l'indignation publique, et tout rentra dans l'ordre accoutumé. Tel qu'il est aujourd'hui, Galata-Séraï n'est pas sans doute un lycée de premier ordre, mais enfin il est le seul grand établissement d'instruction publique de l'empire, et, s'il subsiste, comme il faut l'espérer, il aura fourni dans plusieurs années un certain nombre de jeunes hommes instruits et aptes à bien servir.

Constantinople, je l'ai dit, est la ville des antithèses. Non loin de ce lycée où l'on donne une bonne instruction moderne aux nouvelles générations, s'élève un édifice consacré à l'une des plus bizarres et des plus incompréhensibles fantaisies de l'Islam, la salle des derviches tourneurs. Au centre d'une cour où s'élèvent les turbés et les galeries du couvent des derviches, il y a un bâtiment réservé spécialement à la danse de ces moines singuliers. Deux fois par semaine le public est admis à assister à leurs cérémonies. La salle est très-élevée, soutenue par de fines colonnettes, peinte en blanc vert et or, arrondie en coupole et entourée de larges plates-formes, soit en bas, soit à la hauteur d'un premier étage. Le parquet de bois est frotté avec soin,

et des lustres descendent du plafond. La foule se place sur les plates-formes, excepté dans la galerie du milieu réservée à un orchestre composé de quelques fifres et tambourins. Les musulmans s'installent généralement en bas; les uns, en simples curieux, se bornent à regarder la scène encore vide; les autres se mettent à genoux et s'occupent en attendant à réciter leurs prières. Soudain on voit entrer à la file, enveloppés dans des manteaux sombres, la tête coiffée d'un bonnet de feutre jaune en forme de dé à coudre, la confrérie des saints derviches. Ils ont la tête inclinée sur la poitrine, les bras croisés, l'air fort recueilli, et se rangent tout autour du salon arrondi; après plusieurs longues processions entremêlées de révérences, au son de la lente musique de l'orchestre, ils laissent tomber leurs manteaux et paraissent revêtus d'une longue tunique bleue, très-évasée par le bas; puis rejetant la tête en arrière; étendant leurs bras, ils commencent leur valse mystérieuse. L'harmonie qui les accompagne est à la fois douce et vibrante : ils tournent sur eux-mêmes comme entraînés par le rhythme mélodieux; s'isolant du monde dans leur extase, ils semblent à peine toucher le sol; ils oublient la terre dans leur ravissement mystique et s'abandonnent à l'étrange volupté de leur danse circulaire. Les plis de leur robe s'évasent sous l'action du mouvement giratoire; leurs pieds glissent avec une merveilleuse rapidité sur le parquet brillant; leurs bras tantôt sont ramenés sur la poitrine, tantôt s'ouvrent en croix, tantôt se placent

dans l'attitude de la prière, et la valse continue toujours. A les regarder longtemps, on est presque ébloui, et l'on ressent une sorte de vertige; eux-mêmes ne semblent pas émus. Persuadés, ainsi qu'on l'assure, qu'ils imitent ainsi le mouvement des astres et qu'ils rendent au Créateur des mondes le plus solennel des hommages, ces sectaires inoffensifs, dont l'origine se confond, dit-on, avec celle des superstitions chaldéennes, oublient tout dans leur étourdissement austère. Puis, après dix minutes, un quart d'heure souvent, de ce fantasque rêve, ils reprennent leur procession paisible autour de la salle, dirigés par un vieillard à barbe blanche qui a surveillé leur danse, accroupi sur des coussins. Au signal donné par la musique naïve qui les électrise, ils reprennent bientôt la danse, avec les mêmes gestes hiératiques, la même régularité calme, la même joie sereine. Ces alternatives de valse et de promenade durent un peu plus d'une heure; puis les derviches revêtent leurs manteaux sombres, se prosternent pour la prière, et la fête se termine par des hymnes religieux.

L'Islam a d'autres cérémonies moins agréables que celles de ces fanatiques tranquilles, et nous parlerons ailleurs des rites répugnants des derviches hurleurs et de l'effroyable fête des Persans; mais on ne saurait constater sans respect la puissance du sentiment pieux dont on est chaque jour témoin en pays musulman. Du haut en bas de cette société, où tout semble fait à rebours de la nôtre, mais dont il ne faut pas parler à la

légère, la foi est vive et la pratique constante. Sans doute, il y a chez certains Turcs qui ont visité l'Europe une certaine pose de scepticisme quand ils causent avec des étrangers; ils ne révèlent pas toutefois le fond de leur pensée; ils boivent du vin assurément et ne s'abstiennent pas de porc avec une fidélité bien scrupuleuse; mais bien rarement on les surprendrait à plaisanter des pratiques religieuses et de la loi de Mahomet. Pendant le mois de Ramazan, où des privations souvent cruelles sont imposées aux croyants, où ils ne peuvent manger, boire ni fumer, du lever au coucher du soleil, peu de gens se permettraient une infraction à la règle. Le sultan est même tenu de donner l'exemple de la stricte observance. Jamais le vendredi il ne manquerait de se rendre à la mosquée pour y prendre part à la prière. Il faut qu'il soit gravement malade pour être dispensé de ce devoir, et le bruit court instantanément dans la ville qu'il est à l'extrémité quand on n'a pas entendu les coups de canon qui annoncent son départ du palais et son arrivée dans le temple. Abdul-Medjid, presque mourant, s'y est fait porter, soutenu des deux côtés sur son cheval par des aides de camp. C'est, d'ailleurs, un spectacle attendu par une foule considérable au moment accoutumé, et en quelque sorte une démonstration due à la multitude. A une heure précise, le sultan quitte Dolma-Bagtché pendant l'hiver, ou Tcheragan pendant l'été, dans un caïque blanc et or à vingt-quatre rameurs. Il s'y place sous un dais drapé de velours rouge, et les personnages de sa cour l'ac-

compagnent dans d'autres caïques moins imposants, mais ornés aussi de brillantes dorures. Les deux rangs de ramés se soulèvent d'un seul mouvement comme les ailes d'un oiseau, et la flottille glisse sur l'eau avec rapidité. Tantôt le sultan va à la petite mosquée de Bechik-Tach, à la première escale du détroit; tantôt à celle de Top-Hané, située près de Galata, à côté de l'arsenal. A Top-Hané, il aborde à un escalier de marbre réservé pour lui seul et dont nul profane n'a jamais touché les marches : un cheval lui est préparé pour traverser la cour. Les troupes rangées des deux côtés présentent les armes; derrière le cheval, à pied, marchent les ministres dans la plus respectueuse attitude; et, dominant la foule, le Commandeur des croyants s'avance au petit pas sur un tapis étendu jusqu'à l'entrée du temple. La foule, contenue derrière les grilles, regarde avec une curiosité enthousiaste le petit-fils de Soliman et de Mahomet II. Après la prière, qui dure un quart d'heure environ, et la courte réception qui la suit, le maître monte en voiture, escorté par sa maison militaire; parfois il regagne son caïque, et la brillante vision disparaît alors au bruit de la musique sur le flot du Bosphore. Le sultan rentre dans son palais, et le peuple se disperse en silence, satisfait d'avoir entrevu vaguement la face auguste de l'ombre d'Allah.

LETTRE XIV

SCUTARI ET LES ILES DES PRINCES

Lorsque le soleil se couche derrière Stamboul, l rive opposée du détroit s'illumine de mille feux; le vitres de Scutari et de Cadikeuï (l'ancienne Chalcé doine), frappées par les rayons obliques de l'astre deviennent pareilles à des charbons ardents. Sur l pont de Galata, on s'accoude pour admirer ce mer-veilleux spectacle. Au delà de l'étendue assombrie d la mer, les collines de la côte asiatique semblent en feu ou plutôt inondées de colossales étoiles. Cadikeui la grecque s'étend sur la pointe extrême qui sépare l'entrée du détroit du golfe d'Ismid; Scutari, la ville turque, l'un des lieux vénérés de l'Islam, élève ses minarets, ses coupoles et ses maisons peintes le long de la rive du Bosphore : la cité ottomane et la cité chrétienne se confondent dans la même clarté.

On va aisément en caïque de Constantinople à Scu-tari; en une demi-heure un seul rameur vous mène dans une autre partie du monde, si le flot est calme, le courant amorti, et s'il ne vient pas de grandes lames du côté de la Marmara. J'ai fait souvent, couché au fond du long bateau à deux pointes dorées, cette traversée

facile, suivant des yeux les troupes d'oiseaux errants qui traversent sans cesse le détroit d'un vol rapide, tout près de la vague, et qu'on a nommés des « âmes en peine », tant ils ont l'air inquiet dans leur course perpétuelle, infatigable et qui semble sans objet. Le caïdji se dirigeait d'abord vers le rocher plat qu'on appelle la Tour de Léandre; — sur ce rocher, placé juste à l'entrée du Bosphore, on a construit une petite bâtisse carrée surmontée d'une pointe en forme de clocher, où le soir s'allume un phare. Diverses légendes s'attachent à cet édifice : les uns prétendent qu'un sultan y avait renfermé sa fille menacée par une devineresse de la morsure d'un serpent. Ici encore ce fut une précaution inutile : un aspic caché dans une corbeille de fruits blessa la jeune princesse ; mais heureusement un prince persan, amoureux d'elle, suça la plaie et la guérit. Ai-je besoin de dire qu'il épousa la sultane? D'autres, moins poétiques, ont supposé que Manuel Comnène avait construit la tour pour y attacher l'une des extrémités de la chaîne qui fermait le port. En tout cas, il n'est question dans aucun récit de l'amant de la belle Héro. Autour de cette construction tourne un quai dallé, de deux mètres environ de large; le veilleur, qui habite seul cet îlot, accueille gracieusement les visiteurs; on voit qu'il est satisfait de voir des figures humaines; il les fait monter dans le petit escalier de la tour où des pigeons partagent sa solitude, et il les suit longtemps du regard quand ils s'éloignent. Il les juge heureux sans doute de retourner vers la terre, et il recom-

mence, triste et captif, à écouter le bruyant murmure des courants rapides qui se précipitent du Pont-Euxin.

En abordant à Scutari, on est sur-le-champ frappé par un développement plus complet de la pensée musulmane. On est en Asie. Sans doute, Constantinople étonne l'esprit des hommes de l'Occident; mais enfin la population de la grande capitale est mêlée d'Européens, et, çà et là, on y retrouve trace de nos progrès et de nos mœurs. A Scutari, rien de pareil : si près qu'on soit de l'Europe, la séparation est profonde; le Bosphore est un abîme.

Toutes les maisons sont grillées ; les cafés, précédés de vertes tonnelles, sont remplis de gens à turban qui fument le narghilé; pas une femme qui ne soit voilée; très-rarement un étranger passe dans les rues. La chaussée est bordée de ces boutiques étroites où s'étale toute la naïveté du commerce de l'Orient; des multitudes de petits marchands des *Mille et une Nuits* y sont accroupis, vendant toutes sortes de choses informes et considérant avec curiosité nos visages inconnus. La mosquée a un air sévère, et l'on n'y entrerait pas sans peine; les turbés sont grillés comme ceux de Stamboul, mais leur grillage semble plus serré; les bons vieillards à barbe blanche qui se tiennent aux alentours ont des figures rembrunies. Les fontaines n'ont pas l'air hospitalier, et tous ces braves gens qui font groupe sur leurs marches, ou s'asseyent à la porte des maisons dans une attitude majestueuse, regardent passer les giaours avec un certain dédain.

Les rues sont sales et rocailleuses. Des chariots attelés de bœufs et des cavaliers les encombrent comme partout en ce pays ; mais la foule est évidemment peu bienveillante, et je crois que bien des gens ici ne comprennent point par quelle bizarre fantaisie ou par quelle fâcheuse condescendance le padischah permet l'accès de la ville à des Européens.

Scutari est en effet une ville sainte, non pas une des cinq grandes cités de l'Islam qui sont la Mecque, Médine, Damas, Jérusalem et Andrinople, mais une des meilleures du second rang. Les mosquées, notamment la Buyuk-Djami et celle de la sultane Validé, sont particulièrement vénérées. Les Ottomans sont partis de ce rivage pour se répandre en Europe. Aussi recherchent-ils avec ardeur l'avantage d'y être enterrés, et c'est ainsi que le cimetière de Scutari est devenu l'un des lieux les plus justement célèbres de l'Orient.

J'ai parcouru dans tous les sens cette gigantesque forêt de cyprès remplie de colombes. D'innombrables tombeaux en couvrent le sol à l'ombre des arbres funéraires; d'étroits sentiers la traversent, et, de toutes parts, sous la noire futaie, se dressent les pierres longues et plates couronnées d'un turban qui indiquent la place des cercueils. Sous ce dôme que ne peuvent percer les rayons du soleil, on se voit tout seul au milieu de milliers de monuments blancs debout comme des fantômes. Le silence lugubre, l'immobilité des cyprès séculaires, la perspective toute hérissée de colonnes

funèbres, oppressent l'âme et la pénètrent du sentiment de la mort. Parfois le vol d'un ramier agite l'air et fait trembler l'épais feuillage; puis tout retombe dans un calme profond et morne. Pas un rayon du ciel, pas un chant d'oiseau, pas une voix humaine. On comprend là ce que les anciens appelaient la divine horreur des grottes sacrées. Mais le soir surtout, au clair de lune, la haute forêt et ses vastes replis prennent un aspect sinistre. On n'imagine pas l'effet de la vague lumière lactée filtrant à travers les branchages et tombant sur les pierres irrégulièrement plantées : les unes sont droites, les autres penchées en divers sens, d'autres à demi écroulées, pareilles à des myriades de spectres se relevant tout à coup de leurs caveaux avec des attitudes alanguies comme pour célébrer quelque nuit fantastique. Selon les intervalles des arbres, la lueur se répand par ondes incertaines, ici baignant tout un espace ouvert, là scintillant comme un monde d'étoiles. On croirait voir tantôt des âmes lumineuses errant dans ces demeures, tantôt des linceuls rayonnant sous la clarté, tandis qu'au fond des prolongements de la futaie où pénètre à peine un demi-jour bleuâtre, se pressent à l'infini, au ras du sol, les groupes des morts perdus dans la silencieuse obscurité.

Ce spectacle est émouvant, mais il en est un autre à Scutari plus étrange et plus saisissant encore. Dans le haut de la longue rue centrale qui va de la plage au grand champ des morts, s'élève une petite maison de bois à deux étages : en face, un étroit cimetière et une

mosquée peinte en vert. Cette mince construction n'a rien d'extraordinaire, et on la prendrait volontiers pour la paisible habitation d'une famille musulmane. Il n'en est rien cependant. Elle est l'antre farouche de formidables fanatiques, le *téké* des derviches hurleurs.

J'ai parlé précédemment des derviches, cette immense confrérie des moines de l'Islam. En général, ces dévots personnages se contentent, les uns, des exercices religieux de leurs couvents; les autres, de longs voyages à travers les pays musulmans, où ils sont entourés de la vénération publique et nourris par l'inépuisable charité des fidèles. Coiffés de leur bonnet de feutre, revêtus d'une longue pelisse, ils se livrent parfois à de petits métiers populaires, parfois se contentent des aumônes qui leur sont prodiguées. J'ai raconté dans une autre lettre les danses gracieuses et symboliques des derviches tourneurs : tant qu'elle se tient dans ces limites, leur exaltation n'est point périlleuse, et l'on n'a ordinairement rien à craindre de ces honnêtes vagabonds, fort ignorants pour la plupart, il est vrai, mais de mœurs douces, et qui usent en général de leur influence sur les basses classes pour les exciter à une piété régulière, formaliste et tranquille. Quelques-uns cependant, entraînés par leur enthousiasme, font entendre à leurs auditeurs des prédications violentes, et il n'est pas rare qu'on retrouve la trace de leur enseignement exclusif et passionné dans les désordres sanglants qui de temps à autre se produisent sur un point quelconque de l'empire.

Les derviches hurleurs sont de la race des délirants, des farouches : je ne sache pas de scènes plus répugnantes que leurs cérémonies, et je dois ajouter, pour être juste, que, parmi leurs coreligionnaires, les gens sensés les réprouvent dans les termes les plus précis. Le gouvernement n'autorise pas leurs exercices à Constantinople, et c'est seulement dans les provinces que s'étale en pleine lumière leur frénésie inconsciente. Leur salle, à Scutari, est petite, entourée de galeries étroites au premier étage, où se tiennent les spectateurs. En bas, devant le mirhab, l'iman, un vieillard à figure vénérable, à turban blanc et à barbe blanche, est debout, entouré de quelques acolytes. Sur le mur sont suspendus d'étranges instruments, des lardoires, des crocs, des dards en forme de cœur, toute une série de flèches affilées, de longs javelots, de lourdes chaînes, de masses de fer, qui sont destinés aux acteurs de ces solennités à la fois lugubres et grotesques, lorsque leur fureur portée à son comble se tourne contre eux-mêmes et leur inspire l'irrésistible désir de se frapper à coups redoublés et de voir couler leur sang. Les initiés se placent au fond de la salle, sur un seul rang, le long des colonnettes qui soutiennent la galerie supérieure ; ils sont vêtus d'une longue robe blanche et se serrent étroitement les uns contre les autres. J'aperçois parmi eux quelques nègres à la figure bestiale ; tous ont l'air absorbé dans une extase sinistre. Soudain, à un signal donné, après des prières psalmodiées sur un rhythme lent et nasillard, la bande tout entière s'agite

à droite et à gauche en cadence, d'un seul et même mouvement; en même temps, ils crient ensemble : *La Ilah il Allah !* d'une voix rauque, puis seulement *Allah* sur une mesure régulière comme le bruit d'un métronome, avec des intonations de plus en plus retentissantes et des oscillations de plus en plus prononcées. Peu à peu ce chant monotone et essoufflé devient un cri, une sorte d'aboiement saccadé; sous l'influence du mouvement ininterrompu qui les épuise et des clameurs horribles qui les étourdissent, les derviches perdent tout sentiment du réel; ruisselants de sueur, les yeux ensanglantés et hors de la tête, le cou gonflé par l'effort, les membres tremblants comme dans une attaque d'épilepsie, abrutis, pantelants, effarés, ces malheureux deviennent pareils à des animaux sauvages; il n'y a plus rien d'humain sur leurs visages boursouflés, dans leur attitude furieuse : ils sont ivres, ils sont fous, et l'on se figure ainsi les possédés du démon. On voit qu'ils souffrent d'une fatigue infinie, et que ces convulsions les brisent; par instants ils n'ont plus que le souffle pour crier *Allah,* ils n'ont plus de force pour continuer le balancement sacré. Un nègre surtout était horrible à voir : son visage sombre, ses yeux tournoyants, sa bouche lippue et convulsée présentaient l'image de l'épilepsie : son corps énorme, tremblant dans sa robe blanche, ressemblait à une vision de cauchemar. A chaque instant, on croit qu'un de ces effroyables fanatiques se va rouler par terre apoplectique et écumant. Mais la rage soutient et emporte de nouveau d'un bloc le groupe en

délire. La clameur infernale est à son comble, entrecoupée de soupirs qui ébranlent ces malheureux jusqu'au fond de leur être ; on se sent ébloui ; des nuages passent devant les regards ; on n'aperçoit plus qu'un va-et-vient confus, on n'entend plus les rugissements des hallucinés qu'à travers une sorte de rêve. L'âcre vapeur des miasmes remplit la salle, monte au cerveau et nous écœure. C'est alors que souvent, dans le paroxysme de la folie, l'un d'entre eux s'élance en avant, saisit un dard, se blesse avec une volupté terrible ou se frappe avec les chaînes de fer. Je n'ai pas vu heureusement cette dernière scène, qui se produit cependant de temps à autre, selon la fantaisie de ces misérables; ils étaient, me dit-on, relativement calmes ce jour-là. Qu'est-ce donc lorsqu'ils sont plus surmenés encore, lorsque cette tempête de cris, ces contorsions épouvantables ne suffisent pas à leur fureur ?

Au milieu de cette scène, l'iman tantôt s'accroupit et se prosterne, tantôt demeure comme fasciné par l'édifiante beauté du spectacle, tantôt l'encourage du geste. Tout à coup, parmi les spectateurs, un enfant se lève, s'approche et s'étend par terre devant lui : le vieillard s'avance avec une dignité de pontife et marche sur le corps de l'enfant désormais sanctifié. Comme j'avais l'air surpris, une petite fille qui se tenait auprès de moi me regarda en souriant, descendit dans l'hémicycle, se plaça à son tour aux pieds de l'iman, qui se promena un instant sur sa poitrine, et elle remonta d'un air ravi, pleine d'enthousiasme, me jetant un coup d'œil fier,

heureuse d'avoir montré à un giaour son courage et sa foi.

La lassitude des hurleurs était arrivée à un tel degré que leurs têtes retombaient en avant, que leurs bras énervés ne pouvaient plus faire la chaîne, que leurs cris inarticulés ne sortaient plus de leur gorge sifflante. L'iman arrêta d'un geste, après plus de deux heures, les évolutions de ses fidèles, et les musulmans qui avaient assisté à la fête se retirèrent d'un air de componction, comme des gens profondément touchés par une magnifique cérémonie. Deux jours par semaine, les bons derviches recommencent leurs clameurs, que pour rien au monde je ne voudrais entendre une seconde fois. On est heureux de sortir du téké, de respirer l'air, et nous montons avec empressement, pour reposer nos yeux de ce barbare spectacle, sur la haute montagne qui domine Scutari, sur le plateau ombragé de platanes, le Bourgourlou, l'un des sommets les plus hauts de la chaîne de collines qui se développent le long du Bosphore. On voit de là l'un des plus merveilleux panoramas qui soient au monde : le détroit, dont les côtes et les eaux bleues semblent une gigantesque carte en relief ; la Marmara, le golfe d'Ismid, la Pointe du Sérail, l'Hellespont et la mer Noire ; mais surtout on n'y voit plus les derviches hurleurs.

De Scutari à Cadikeuï il n'y a pas loin. Au sortir du grand champ des morts s'étend une vaste prairie au bord de la mer, agréable plaine verte où s'élève la petite mosquée de Sélim et où, par groupes, des femmes

turques viennent s'asseoir. Sur le rivage, les Anglais ont consacré un cimetière à leurs soldats tués en Crimée, et au-dessus des tombes se dresse un obélisque soutenu par quatre anges de marbre. Cadikeuï est l'antique Chalcédoine; mais il ne reste rien de la ville du concile : on cherche en vain l'emplacement de l'église où se sont rassemblés les Pères qui ont condamné les Eutychéens; on n'y rencontre que d'élégantes villas prolongeant leur façade dans la rue ou bien éparses dans la campagne. Nombre de riches Levantins ont bâti ces maisons à volets verts, ces chalets qui regardent les champs d'un côté et de l'autre la mer; partout des jardins remplis d'arbres et de fleurs s'ouvrent sur les rustiques perspectives des collines d'alentour. Les frères des Écoles chrétiennes ont construit, eux aussi, sur la terre d'Asie, un collége placé sous la protection de la France, et où un grand nombre de familles latines font donner à leurs enfants cette éducation européenne que les lazaristes prodiguent à Galata avec le même zèle et le même succès à la colonie française, italienne et arménienne de Constantinople. Aux jours de fête, la maison de Chalcédoine se remplit d'une foule sympathique, notre ambassadeur y vient représenter la patrie, la grande nation dont le domaine moral s'étend jusque dans ces contrées lointaines, et de toutes parts alors, sur les mâts, sur les tentes, sur les murs de la vénérable demeure flotte notre cher drapeau tricolore.

C'est à Cadikeuï que s'ouvre le golfe d'Ismid; l'admirable nappe d'azur s'enfonce à l'horizon, le long

'une chaîne de collines appuyées les unes sur les utres. Quelques villages apparaissent dans les haies erdoyantes : ici, Panteikon, retraite de Bélisaire après a disgrâce ; là, Lybissa, où mourut Annibal. On montre ncore, sur la hauteur où croissent quelques cyprès, une etite élévation qu'on prétend être le tombeau du vainqueur de Trasimène. Au fond, l'ancienne Nicomédie, et derrière les replis des montagnes, à plusieurs heures le distance, Nicée et ses enceintes flanquées de tours, ses portes monumentales, son arc de triomphe de marbre, ses impérissables souvenirs, son beau lac où s'arrêtent les caravanes. Nous n'allons pas si loin ; nous nous bornons, en simples promeneurs, à parcourir la moitié du golfe; puis, revenant vers Constantinople, nous abordons aux îles des Princes.

Que de fois, parcourant du regard le magique horizon qu'on découvre des hauteurs de Péra, nous avons contemplé au delà de la Pointe du Sérail, dans une brume légère, les moelleux contours de ces îles, où il semble qu'on aimerait à vivre à deux, oubliant le monde qui s'agite, les sombres questions politiques qui nous pressent de toutes parts, écoutant seulement dans une douce retraite le murmure plaintif des vagues! Archipel charmant, dont les plages sont séparées les unes des autres par de minces détroits, où les lames se jouent sous les rayons du soleil! Plusieurs des îles, comme Proti et Antigoni, sont des roches inhabitées, que recouvrent des arbustes toujours verts; d'autres, comme Kalki et surtout Prinkipo, sont remplies de maisons de plaisance et

dressent leurs pics couronnés de myrtes, de rhododendrons et de térébinthes. Par un beau jour de printemps nous avons été là en bande joyeuse. La Marmara était unie comme un lac; les ondulations du rivage de Cadikeuï, les promontoires de la côte d'Asie, étroits, pointus et boisés, se dessinaient avec une netteté merveilleuse au-dessus de l'eau transparente; des dauphins jouaient autour du bateau à vapeur; les profils ondoyants des îles se fondaient dans la lumière. Peu à peu les petites maisons de Prinkipo, les terrasses, les arbres des jardins s'accentuaient davantage devant nos yeux charmés. L'île souriante qui fait penser aux heureux séjours des nymphes mythologiques si doucement hospitalières aux héros errants de la Grèce, se développa enfin tout entière dans l'air splendide, surgissant de l'eau azurée.

Nous débarquons sur la longue jetée de pierre, et nous entrons dans le village. A l'instant, une troupe d'âniers se disputa notre cortége. Ils nous apostrophaient en grec, avec une étrange volubilité, nous présentant leurs montures et nous montrant les hauteurs. Nous ne songeons pas à leur résister ; on ne peut parcourir les âpres sentiers de l'île que sur des ânes, et nous voilà partis en courant, frappant maître Aliboron que les conducteurs excitent et harcèlent sans cesse de leurs cris sauvages. Quelques-uns de nous tombaient et roulaient dans la poussière; les autres galopaient à tort et à travers; nous riions de tout, et des chutes inoffensives, et des disputes avec les baudets revêches,

et du braiment incessant de cette ânesse enragée, et de la course folle de nos jeunes compagnons. Quelles heures de vrai plaisir, de bienheureuse étourderie qui n'est plus guère de nos âges! Si grave que nous ait faits la vie, nous oubliions un instant même les inquiétudes et les mélancolies de l'absence. Nous suivions au pied des collines le petit sentier qui surplombe le bord de la mer; nous regardions, éblouis, du haut de cette corniche, la petite île d'Andicoritha, qui s'étendait comme un énorme poisson flottant sur les vagues; nous respirions l'âcre senteur des baumes sauvages et des pins d'Italie; la route montait toujours en lacet, faisant mille zigzags entre les buissons, s'abritant parfois sous des bouquets de bois un peu maigres, de chênes nains, d'arbousiers et de lauriers-roses; des troupes de jeunes filles grecques nous saluaient en riant au passage; nous étions enveloppés par l'air le plus pur, et les plus jeunes d'entre nous, courant en tête de la troupe, nous appelaient du haut d'un rocher pointu d'où leur silhouette se détachait en noir sur le fond brillant du ciel.

Enfin nous avons atteint le sommet de l'île, la pointe aiguë qu'on aperçoit de Constantinople à travers les vapeurs des lointains. Un monastère grec, construit en planches mal jointes et où vivent trois ou quatre caloyers, s'élève seul sur la hauteur, dans une merveilleuse situation. Ces braves gens nous ont offert des verres d'eau limpide et quelques confitures, toute leur richesse; ils nous ont fait entrer dans leur chapelle couverte d'an-

ciennes images hiératiques, d'une peinture volontairement enfantine, et qui représente leur patron saint Georges dans la plupart des scènes de son existence légendaire. Ils nous ont conduits sur leur terrasse, d'où l'œil embrasse le plus vaste horizon, toutes les îles et leurs sinueux : détroits à gauche, la Marmara resplendissante au couchant; au fond, Constantinople dans une brume couleur d'opale, d'où surgissent les dômes et les minarets; à droite, l'entrée du Bosphore. Tout alentour, sur la montagne, la végétation est aride; des blocs de granit se hérissent sur les pentes; un troupeau de petites chèvres y broute de chétives broussailles; des aigles tournoient au-dessus de nos têtes, et des goëlands rasent le flot paisible. Nous sommes demeurés quelque temps sur la hauteur solitaire, absorbés par ce spectacle, écoutant le silence, les yeux perdus dans l'infini. Quelle vie que celle de ces moines isolés du reste du monde! Aucun bruit de la terre n'arrive jusqu'à eux; peu leur importent les révolutions des empires et les passions des hommes! Quel contraste entre nous qui arrivions remplis de toutes les préoccupations de la politique, l'esprit tourmenté par tant de rêves, d'ambitions, de souvenirs, d'espérances, d'illusions peut-être, et ces ermites grecs, ignorants de tout ce qui nous touche et ne connaissant les hommes que par les quelques promeneurs qui viennent un instant oublier les choses terrestres sur les sommets déserts! Sont-ils plus sages que nous? Ont-ils trouvé la paix et la joie dans leur radieuse Thébaïde? Le calme qui les entoure s'est-il

communiqué à leur âme, et ne se cache-t-il ni ennui ni regret sous leurs visages austères?

Nous les avons laissés dans leur petite cour, au pied de leur fontaine, et ils nous regardaient d'un air morne, dans une attitude immobile, sortir de leur retraite mystérieuse, retourner au dehors vers le bruit, vers le mouvement, vers les émotions qui doivent à jamais leur rester inconnues. Ils nous ont suivis des yeux sur les rochers voisins où nous sommes restés debout un moment, pour contempler l'occident rouge et le soleil disparaissant vers les horizons de la Grèce. Nous cependant nous descendions de la montagne avec une sorte de recueillement, une tristesse incertaine, troublés par la vision imprévue de la vie contemplative des moines primitifs de l'Orient; et tandis que nous revenions au village de Prinkipo, à travers une autre route bordée de villas, où nous retrouvions l'existence active, nous ne pouvions qu'avec peine dégager notre pensée des sentiments qui nous avaient saisis dans l'enceinte du monastère où les moines, oubliant déjà notre passage, étaient prosternés sans doute devant les images recouvertes de ciselures argentées, dans l'étroit sanctuaire où brûle la lampe sacrée. La nuit tombait, l'horizon d'Europe et d'Asie disparaissait dans l'ombre, et la montagne où s'écoulent lentement les jours de ces paisibles stylites s'enveloppait comme eux de silence et d'obscurité.

LETTRE XV

LE BOSPHORE

J'ai parcouru plus de cent fois le Bosphore dans toute sa longueur, j'ai habité plusieurs années sur ses rivages, et j'ai visité bien souvent en promeneur tous ses villages d'Europe et d'Asie. Je ne saurais me vanter toutefois d'en connaître absolument tous les paysages, tous les sites, tous les points curieux et charmants, tant les aspects qu'il présente sont multipliés, tant les replis des collines, les sinuosités des golfes et des promontoires contiennent de détails, de retraites et d'ombrages, tant leur apparence est variée sans cesse par la disposition des nuages, les nuances de l'air, les rayons du soleil !

Le Bosphore est tantôt pareil à un large fleuve, si on le regarde de certains points où se développent son étendue et son vaste courant; tantôt, au contraire, il ressemble à un lac, lorsqu'on est placé sur une rive d'où l'on aperçoit les entre-croisements des caps qui paraissent fermer l'horizon. A l'extrémité où s'embranche la Corne-d'Or, où s'ouvre le golfe d'Ismidt



Le Bosphore, vu de la tour de Rouméli-Hissar.

et où il entre dans la Marmara, il est majestueux comme un bras de mer et rayonnant d'une sérénité magique à travers le lumineux espace; à l'autre bout, où il pénètre dans le Pont-Euxin, il est resserré comme un canal paisible entre des sommités rocheuses et sauvages; il est solitaire et presque sombre : c'est avec une involontaire tristesse que les yeux et la pensée suivent ces deux hautes murailles de granit stérile et s'enfoncent dans la perspective de la mer Noire. Le long des baies de la côte, surtout sur la rive d'Asie, l'eau est à peine ridée par le vent; le caïque glisse comme à la surface d'un étang profond où le ciel se reflète; aux angles de plusieurs promontoires, le flot s'élance au contraire comme un torrent; la pointe aiguë du bateau, frappant la houle bondissante, y fait jaillir des étincelles d'écume; les caïkdjis n'avancent qu'avec d'énergiques efforts, et pour franchir certaines passes, ils ont recours à l'obligeance intéressée de gens postés tout exprès en ces parages, et qui les remorquent au cordeau pendant quelques minutes jusqu'au delà de ces rapides. La largeur du détroit variant entre six cents et trois mille mètres sur un parcours de cinq lieues environ, et ces rives étant extrêmement tortueuses, on devine combien le courant qui va dans son ensemble de la mer Noire à la mer de Marmara rencontre dans son parcours d'occasions favorables pour se ralentir ou se précipiter; combien il a, selon les formes ou l'étendue des côtes, d'incertitudes, de retours sur lui-même, de longues immobilités ou de violences. La couleur des eaux n'est

pas moins changeante que leur cours : la combinaison du soleil et des nuées, l'élévation inégale des montagnes, le jour qui monte ou s'abaisse, le mouvement plus ou moins accentué des vagues, donnent au Bosphore les nuances les plus opposées. Si, durant les belles journées, il est d'un bleu intense, plein de rayonnements et de transparences pâlissant au loin sous les reflets du ciel clair, il s'irise parfois, sous l'action des nuages, de teintes presque violettes qui s'étendent, comme une jonchée d'iris, sur de grandes plaines vertes d'où jaillit tout à coup une cascade d'écume argentée et où le soleil sème un diamant à la pointe de chaque petit flot qui passe. Souvent, au lever du jour, quand le globe d'or, dépassant les montagnes d'Asie, absorbe les brumes diaphanes de la nuit d'été, le détroit immobile devient d'un blanc radieux çà et là veiné d'azur : l'eau frissonne, et, dans le courant où jouent les dauphins, de longues traînées de flamme ruissellent entre les vagues. Dans les jours orageux, l'eau prend la couleur d'ardoise; les lames bondissent contre les quais de pierre qu'elles inondent; de larges ombres se répandent sur leur surface; des colonnes de nuées qui parfois cachent complétement les rivages accourent du fond du Pont-Euxin; un vent terrible resserré entre l'Asie et l'Europe, comme dans un immense couloir, parcourt en enfilade l'étendue où s'agitent les ondes tumultueuses : le Bosphore mugit comme la mer, et quand le soir tombe, il roule ses eaux noires comme la nuit.

On a beaucoup vanté la beauté du détroit, et je crois

n effet qu'il serait difficile de rencontrer ailleurs une elle série de charmants paysages. Mais ce qui m'a toujours particulièrement ému, c'est le caractère solennel le ce grand canal qui sépare si profondément deux parties du monde. Il n'est pas bien large, il est vrai; mais si l'on réfléchit à la distance morale qui existe entre ces deux rivages, si l'on pense aux races, aux mœurs, aux cultes, aux histoires que divise cette étroite frontière, on contemple avec un religieux respect les eaux mystérieuses. Entre ces deux continents qui se regardent et qui paraissent se toucher, il y a si peu d'espace! Nos caïques, en une demi-heure, vont de l'un à l'autre; en un temps à peu près double, un bon nageur les imiterait; nos yeux suivent de la rive d'Europe les moindres ondulations de la côte d'Asie, distinguent sans peine les maisons, les arbres, les détails des vallées et des collines; et cependant n'est-ce pas un gouffre, n'est-ce pas un formidable précipice que ce Bosphore placé par la nature entre les conceptions de la vie humaine les plus opposées et qui semble être le point mystique où aboutissent les deux grandes fractions de l'univers? Étrange antithèse entre les dispositions de la géographie physique et les prédestinations de l'histoire! Un enfant, sur une nacelle, traverse ce détroit que les idées, avec leur formidable puissance et leurs infatigables ailes, n'ont jamais pu franchir. La civilisation européenne et la civilisation asiatique ont été également impuissantes à combler cet abîme. Et cependant que de luttes et que d'efforts pour déborder sur l'une ou l'autre

ciennes images hiératiques, d'une peinture volontairement enfantine, et qui représente leur patron saint Georges dans la plupart des scènes de son existence légendaire. Ils nous ont conduits sur leur terrasse, d'où l'œil embrasse le plus vaste horizon, toutes les îles et leurs sinueux : détroits à gauche, la Marmara resplendissante au couchant; au fond, Constantinople dans une brume couleur d'opale, d'où surgissent les dômes et les minarets; à droite, l'entrée du Bosphore. Tout alentour, sur la montagne, la végétation est aride; des blocs de granit se hérissent sur les pentes; un troupeau de petites chèvres y broute de chétives broussailles; des aigles tournoient au-dessus de nos têtes, et des goëlands rasent le flot paisible. Nous sommes demeurés quelque temps sur la hauteur solitaire, absorbés par ce spectacle, écoutant le silence, les yeux perdus dans l'infini. Quelle vie que celle de ces moines isolés du reste du monde! Aucun bruit de la terre n'arrive jusqu'à eux; peu leur importent les révolutions des empires et les passions des hommes! Quel contraste entre nous qui arrivions remplis de toutes les préoccupations de la politique, l'esprit tourmenté par tant de rêves, d'ambitions, de souvenirs, d'espérances, d'illusions peut-être, et ces ermites grecs, ignorants de tout ce qui nous touche et ne connaissant les hommes que par les quelques promeneurs qui viennent un instant oublier les choses terrestres sur les sommets déserts! Sont-ils plus sages que nous? Ont-ils trouvé la paix et la joie dans leur radieuse Thébaïde? Le calme qui les entoure s'est-il

extérieures. Qui donc, ignorant l'histoire et parcourant d'une mer à l'autre ce vaste fleuve où se mirent tant de palais, de vallées et de jardins, devinerait les redoutables questions de philosophie, de religion et de politique qui se cachent dans ses riants détours? Il semble qu'il ait été créé pour la course cadencée des longs caïques à pointes d'or, pour porter les barques dont la brise gonfle les voiles blanches, pour baigner doucement les terrasses des *yalis*, pour être la fête des yeux, l'enchantement de l'esprit, la joie d'un peuple d'artistes et de rêveurs. Bien des fois, dans les beaux jours d'été, longeant au fil de l'eau les dentelures des rivages, enivré par le parfum des vagues, les reflets du soleil et la transparence de l'air, je me suis laissé aller à cette étrange extase que donne le sentiment d'une paix profonde, d'une complète union avec la nature des choses. Il faut réagir sur soi-même pour avoir d'autres impressions devant ces calmes paysages et pour voir les sombres horizons de la politique et de l'histoire à travers la lumière qui enveloppe la terre et le ciel.

Entrons dans le Bosphore par la mer de Marmara en suivant la côte d'Europe, et nous redescendrons le courant le long de la côte d'Asie. Lorsque l'on quitte Constantinople, on est frappé tout d'abord par la masse imposante d'un grand palais de marbre blanc dont le pavillon central s'élève avec une majesté vraiment impériale : c'est la résidence des sultans, Dolma-Bagtché. Des portes monumentales, trop chargées de guirlandes sculptées dans le style Pompadour, mais

dont l'aspect général ne manque pas d'un certain sentiment décoratif, se dressent aux quatre extrémités de l'édifice dont elles sont isolées par des cours intérieures, et ressemblent à des arcs de triomphe. Des murs fort laids, peints en jaune, d'une très-grande hauteur, ferment l'enceinte sacrée du côté de la terre : le souverain dérobe sa vie aux regards curieux, et lorsqu'on passe le long de l'avenue plantée d'arbres qui suit ce mur sombre, on a l'impression de l'existence superbe, mais en somme profondément triste, que mènent dans ce palais, fermé comme une prison, les souverains devant lesquels tremblent les hôtes innombrables du sérail. Du côté de la mer, au contraire, tout rayonne : l'architecture développe ses lignes grandioses ; la salle du trône, située au centre, vaste quadrilatère à larges fenêtres en portiques, reçoit pendant toute la journée la visite du soleil ; un quai de marbre s'étend devant la terrasse ; deux longs pavillons se déroulent à droite et à gauche comme les ailes d'un goëland qui plane. Tout cet ensemble ressort en blanc lumineux sur le double azur qui l'enveloppe. Les bateaux ne passent qu'à une certaine distance du domaine impérial ; la flotte cuirassée étale devant le sultan ses bâtiments à tourelles, ses frégates à éperons, ses grands vaisseaux armés de canons gigantesques. De sa fenêtre, le Commandeur des croyants contemple ces beaux navires construits en France ou en Angleterre, et qui restent à l'ancre dans le détroit, immobiles comme des rochers : lourdes citadelles qui semblent attester la domination ottomane sur ces mers.

Nous longeons, après Dolma-Bagtché, une série de *conaks* habités par de grands personnages de la famille impériale ; l'un d'entre eux surtout semble l'asile favori de la multitude des oiseaux de mer : cormorans, goëlands, « âmes en peine » s'y groupent par milliers, se posent sur les corniches, s'y développent par bataillons sur les toits plats, volent en tourbillonnant à l'entour, effleurent les fenêtres, s'approchent, s'éloignent, reviennent comme dans un abri familier, enveloppent pour ainsi dire tout l'édifice du bruissement de leurs ailes. On dirait une immense volière dont les hôtes se livrent à toutes les fantasques évolutions de leur liberté joyeuse ; ils planent, ils se balancent, ils rasent la surface de l'eau, ils s'y laissent tomber d'un trait avec la vitesse de l'éclair, ils se poursuivent en décrivant des cercles rapides, des paraboles bizarres, des angles aigus, des lignes droites vertigineuses, toute une géométrie singulière, savamment calculée selon les nécessités de la chasse implacable et incessante, selon les détours du poisson qui fuit; d'autres se laissent bercer comme des cygnes au gré du flot, d'autres encore frôlent la surface de l'eau de leurs plumes moirées, s'élèvent et s'abaissent en cadence, puis s'échappent dans l'air libre, s'enivrent de leur essor, vont s'abattre sur les angles des murs, le faîte des arcades, les degrés des péristyles, et de leurs jeux, de leurs élans, de leurs détours, de leurs orbes sans fin, de leurs courses aériennes, il nous vient un vent léger comme le souffle d'un éventail.

Tout à côté s'élève l'élégante mosquée de Béchick-

Tach, petit village dont les cafés sur pilotis s'avancent dans le Bosphore. Sur ces planches en terrasses se groupe aux jours de fête toute une population bariolée, gens à fez et à turbans, à *stambouline* ou à pelisses de couleur, qui fument dans un doux *farniente* le narghileh, le chibouck ou la cigarette. Au delà voici le quai du palais d'été, Tcheragan, magnifique construction de marbre blanc qui déploie sur une longue étendue sa façade superbe, ses fenêtres arrondies, ses chapiteaux corinthiens, ses colonnes de jaspe rose; puis, au pied des collines vertes, où des maisons de bois peintes de toutes les couleurs pointent çà et là entre les feuillages des arbres de Judée, couverts au printemps de fleurs violettes, une série de *yalis* aux fenêtres grillées s'étendent le long du rivage : Orta-Keuï prodigue ses élégantes villas arméniennes et grecques, dresse le minaret cannelé de sa petite mosquée; Courou-Tchesmé, l'antique Anaplos, où Médée planta, dit-on, le laurier fatidique, ouvre son port où les stylites autrefois, du haut de leurs colonnes, contemplaient immobiles les grands horizons du Bosphore. Plus loin, le courant devient terrible : le flot de la mer Noire vient se briser contre un cap aigu. Les vagues tourbillonnent, s'entremêlent, se pressent, se heurtent en mille cascades écumantes. Les maisons d'Arnaout-Keuï, palais et masures bâtis sur un quai étroit, regardent ce tumulte des eaux que rien n'arrête; enfin Bebek arrondit son golfe charmant, large vasque bleue où se mirent les coteaux en amphithéâtre; les maisons de campagne se multiplient,

groupées comme sur les gradins d'un cirque gigantesque avec leurs jardins, leurs beaux arbres, dans le désordre de la fantaisie la plus heureuse : celles-ci abritées sous de grands platanes, celles-là présentant aux rayons du soleil leurs galeries vitrées, les grillages des harems, les portes d'eau d'où s'élancent les caïques, leurs coloriages singuliers, tantôt les lignes droites de leurs façades majestueuses, tantôt les combinaisons de la plus bizarre architecture.

Depuis quelque temps déjà, à l'extrémité d'un promontoire, on aperçoit de loin, dans la brume bleuâtre du lointain, un paysage étrange, une sorte de forteresse du moyen âge émergeant des cyprès gigantesques et des arbres de Judée, suspendue entre le ciel et la mer comme la demeure magique des djinns ou des péris. De plus près, l'illusion cesse; la vision prend de formes précises : nous sommes devant les ruines de Rouméli-Hissar (le château de Roumélie). C'est Mahomet II qui a construit sur ce point, où le détroit se resserre, ce sombre et vaste château fort. Par une singulière fantaisie du maître, l'édifice est bâti de telle sorte que l'ensemble représente le nom du sultan qui l'a construit. Si vous planiez comme ces aigles qui décrivent leurs orbes au-dessus des ruines, vous liriez dans le relief énorme des murs ce mot formidable qui a changé la face de l'Orient. Les remparts ont conservé leurs créneaux; sur les tours montent des lierres épais et se balancent des arbustes verts. Dans les zigzags de cette fortification colossale, tout un village s'est construit au

gré de son caprice : les kiosques de bois, les chaumières multicolores mêlées à la végétation parasite, s'appuient aux solides murailles; des femmes voilées, des enfants jaseurs ont remplacé les soldats du conquérant. On peut parcourir l'antique citadelle, comme les burgs des bords du Rhin, en grimpant à travers les broussailles, en s'accrochant aux pariétaires, en trébuchant sur le large faîte des murs à demi effondrés; du pied de la plus grosse tour, on admire un vaste horizon; la plate-forme gazonnée s'étend au-dessus d'un précipice de verdure, de rochers, de maisons cachées dans les feuilles, ravin abrupt qui descend jusqu'au bord de l'eau; à droite, le détroit jusqu'à Constantinople; à gauche, un immense lac bleu que bordent au loin les contours harmonieux de Buyuk-Déré; en face, la côte d'Asie dorée des feux du couchant. En arrière, les tours répandent une immense ombre; leurs cimes rondes, les inégales sinuosités des lignes de défense, les dentelures des créneaux, les pointes des ruines se hérissent de toutes parts : le calme est profond, l'onde moirée s'étale en frissonnant; le ciel resplendit. C'est une perspective immense, une incomparable clarté. On s'oublie longtemps dans l'enceinte austère, devant la saisissante antithèse de ces débris de la puissance humaine et de l'impassible sourire de la nature. Il semble voir apparaître au sommet de ces tours, incessamment battues par le vent de la mer Noire, dans le chemin de ronde qui circule encore autour des murs, devant cette porte sinistre qui tourne avec peine sur ses gonds rouillés,

les soldats ottomans d'autrefois, avec leurs turbans blancs enroulés autour du casque pointu, leurs cottes de mailles, leurs vestes brodées, leurs pantalons bouffants, leurs boucliers que frappe le soleil, leurs cimeterres et leurs lourdes masses d'armes pendues à la ceinture. Cette antique demeure a vu se déployer l'appareil superbe de la grandeur musulmane; les pachas, revêtus de larges dolmans, ont manié là leurs fins chevaux caparaçonnés d'or, qu'un *séis* noir retient par le frein d'acier; des cavaliers farouches, habillés de tuniques légères, ceints d'écharpes écarlate, y ont brandi le drapeau vert du Prophète et les étendards surmontés du croissant où flottent les queues de cheval; dans les cours intérieures, l'éblouissante fantasia des contingents arabes a fait résonner le sol du piétinement de ses coursiers; à l'entour du grand étendard planté sur la crête du donjon, les servants des coulevrines, les Tartares armés de flèches aiguës, les arbalétriers des montagnes de l'Asie Mineure, ont surveillé, comme des vautours dans leur aire, la passe étroite du Bosphore. Et maintenant l'herbe croît entre les dalles, les ronces recouvrent la pierre, le silence s'est fait dans le château abandonné. Sur la montagne solitaire qui domine les ruines, j'ai rencontré un pâtre turc qui garde quelques chèvres dans un petit cimetière mélancolique dont les tombes sont à demi cachées dans le gazon et les fleurs des champs; il a oublié les fiers Ottomans d'autrefois, joue un air plaintif sur la musette rustique des bergers de Virgile, et contemple tout le jour, également insou-

cieux des splendeurs qui passent et des magnificences qui survivent, le château fort de ses ancêtres et les profondeurs où courent les eaux du détroit entre les ondulations des collines.

Nous continuons à suivre la rive en passant à Balta-Liman, célèbre dans les fastes diplomatiques, où l'ancien grand vizir Réchid-Pacha a signé, dans le palais qui existe encore, plusieurs traités demeurés célèbres. Non loin, à Emirghian, le vice-roi d'Egypte a construit un autre palais, entouré de jardins charmants. Dans ces belles avenues plantées d'arbres séculaires, bordées de corbeilles de fleurs rares, on rêve aux fantaisies romanesques des contes arabes, à ces bosquets remplis de roses où les sultanes aperçoivent, à travers les treillis de bois du harem, les princes errants à la recherche de la beauté cachée dont un derviche indiscret ou quelque fée bienveillante leur a vanté les perfections incomparables. De toutes parts, soit à l'extrémité des allées sombres, soit sur les plates-formes abritées par les lentisques et les sycomores, soit à l'entour du petit lac encadré de bizarres stalactites, soit au pied du kiosque réservé sur les hauteurs pour les visites du sultan chez son vassal, la grande nappe du Bosphore s'étend sous les yeux ravis. Sur une petite élévation, un bois de nos vieux chênes de France plonge ses racines dans un tapis de mousse ; sous les vitrines de vastes serres, la flore des tropiques s'épanouit ; des charmilles prolongent au loin leur verdoyante architecture ; dans l'enceinte réservée aux sultanes absentes, des berceaux de plantes grim-

pantes laissent retomber leurs grappes de feuillages et de fleurs. Au delà des murs du parc, la campagne est inculte et solitaire ; les mamelons se succèdent comme des vagues, présentant l'aspect uniforme de la stérilité sous le soleil brûlant, recouverts d'un mince gazon qui cache à peine la terre jaunâtre ; on sort d'un jardin des *Mille et une Nuits* pour entrer dans un désert.

Revenons sur les rives du Bosphore, dont les perspectives cachent comme un rideau tant de mornes solitudes. Nous côtoyons la baie de Sténia, où les Argonautes avaient construit un temple, et nous arrivons aux villages arméniens et grecs, à la région des maisons de plaisance européennes qui déroulent leurs élégantes façades, leurs escaliers de marbre, leurs terrasses bordées de grilles sur une longue étendue. Yéni-Keüi n'a point de quai : toutes les habitations plongent dans la mer soit leurs bases, soit les assises de leurs jardins ; lorsqu'on passe en caïque le long de ces demeures, le regard parcourt les méandres d'allées ombreuses, ou se repose sur des corbeilles fleuries ; au fond se superposent des gradins de verdure d'où s'élance la fine silhouette des arbres ou le large développement des espaliers. Plusieurs de ces *yalis* sont de véritables palais où se déploie tout le luxe de nos châteaux d'Europe ; d'autres, qui paraissent médiocres et même sombres, sont de vieilles habitations arméniennes construites en un temps où les riches négociants rayas craignaient d'attirer sur eux des jalousies dangereuses et des confiscations soudaines. Il y a même, sur cette

plage, une maison dont l'apparence monumentale forme un contraste étrange avec son complet abandon et sa dégradation lamentable. On dirait qu'elle est hantée et que la frayeur publique l'a laissée vide. Le vent pénètre dans les chambres solitaires; les portes tremblent sur leurs gonds déjetés; les lambris tombent peu à peu sous l'action de l'air; la façade prend des teintes livides; les pierres commencent à se disjoindre; les oiseaux font leurs nids dans les angles; ce n'est pas encore une ruine : la nature n'a pas jeté son manteau de lierre et de vigne vierge sur ce pâle squelette d'une habitation superbe; la pauvre vieille maison est toute seule au bord de la route, salie, désolée, lugubre. C'est la demeure du dernier des *confisqués*, banquier qui, me dit-on, n'était pas innocent de fraudes envers le Trésor; maintenant les lois sont plus douces; mais il subsiste une répugnance qui honore le sentiment populaire contre ces acquisitions violentes d'un temps qui n'est plus : j'ai ouï dire que l'on ne sait que faire de ces quatre murs; ils ne trouveraient d'acheteurs qu'à vil prix, et en effet devant le gai soleil, devant la baie lumineuse, cette chose sombre reste là comme un oiseau de mauvais augure et sinistre comme un spectre. Nous arrivons à Thérapia.

LETTRE XVI

LE BOSPHORE (*suite et fin*)

Thérapia est dans une situation particulièrement agréable et séduisante. Sur son quai étroit, mais bien construit, s'étend une rangée de villas bâties à l'européenne, généralement en bois, avec des balcons soutenus par de fines colonnettes, ou bien avec des galeries vitrées. La baie que domine le village étagé sur la hauteur n'est pas très-large, mais en revanche elle s'arrondit comme un bassin, et le mamelon supérieur est couronné de verdure. Nous entrons ici dans le haut Bosphore, et la vue est à la fois très-vaste et très-variée. A droite, les yeux embrassent une grande partie du détroit que nous avons déjà parcouru; en face, la côte d'Asie, qui n'est guère éloignée de plus de quinze cents mètres, fait l'effet, grâce à la pureté excessive de l'air, d'être beaucoup plus rapprochée, et montre d'un côté les sinuosités de la côte depuis Canlidja, son point extrême, jusqu'à une haute montagne désignée sous le nom de mont du Géant et qui cache les dernières ondulations du rivage courant vers le Pont-Euxin : le village de Beïcos et le kiosque d'Unkiar-Skelessi, tout en marbre blanc et rose, y surgissent au milieu d'épais feuillages. A gauche, dans un large

golfe sur la côte d'Europe, les collines et la plage de Buyuk-Déré ferment l'horizon, et entre les deux prolongements arides des rivages d'Europe et d'Asie le regard plonge au loin, par une issue étroite, dans les profondeurs de la mer Noire.

Plusieurs représentants diplomatiques ont leur maison de campagne à Thérapia; celle du ministre d'Italie, au milieu du quai, présente une façade rectiligne, de moyenne grandeur, mais de belle apparence, et une terrasse assez longue au bord de l'eau. Derrière elle s'élèvent des jardins et des espaliers qui se déploient comme un décor. L'ambassade de France occupe un yali turc, d'ancienne construction, qui a jadis appartenu aux princes Ypsilanti; après la mort tragique du possesseur, ancien hospodar de Valachie, la Porte, qui avait confisqué la maison, l'offrit à la France, en témoignage de reconnaissance pour l'énergique concours que le général Sébastiani, alors ambassadeur de Napoléon Ier, avait prêté au gouvernement ottoman, en 1806, lorsque la flotte anglaise était venue mouiller devant la Pointe du Sérail. Cette demeure, recouverte par un large toit en saillie, est très-peu élevée, et son aspect est extrêmement simple. Elle n'a qu'un seul étage percé de nombreuses fenêtres au-dessus d'un entre-sol très-bas qu'il surplombe; plusieurs salons en occupent la plus grande étendue : l'un d'eux, situé à l'angle de la maison, est une véritable lanterne d'où l'on aperçoit par dix-huit ouvertures tout le panorama du détroit. Un vaste parc répand ses ombrages touffus sur



Palais de l'Ambassade de France, à Thérapia.

le haut de la colline ; à mi-côte, sur une large terrasse, s'élèvent des pins d'Italie séculaires ; à leurs pieds, on a une vue immense, d'un bleu incomparable, et l'on entend de là, à travers le silence, le murmure monotone des flots qui arrivent lentement de la mer. Lorsqu'on est assis à l'ombre, pendant les longs jours d'été, devant ces magnifiques perspectives, on se sent insensiblement entraîné dans une rêverie mélancolique. Ébloui par cette lumière, bercé par le bruit plaintif de l'eau qui roule entre les deux rives, on songe alors, malgré ces merveilles de la nature souriante, à la patrie dont on se sent si loin, à ceux qu'on aime et qu'on ne voit pas. Tout semble immuable en ces beaux lieux, surtout l'exil. La mer étend au loin ses nappes majestueuses, le golfe de Buyuk-Déré rayonne avec une impassible sérénité, la rive asiatique est indifférente et muette ; le calme des choses accable l'âme par sa solennité même. A Péra, où tout distrait la pensée, on n'éprouve pas cette impression énervante ; ici, on est pénétré jusque dans le plus intime de l'âme par le sentiment de la solitude.

Le palais d'Angleterre est tout voisin de celui de France, mais il est beaucoup plus vaste. Construit il y a peu d'années, cet édifice un peu surchargé de tourelles et de balcons est adossé, comme le nôtre, à une haute colline boisée et entourée de charmants jardins. C'est le point de Thérapia d'où l'on voit le mieux l'entrée de la mer Noire : il est situé presque en face de l'extrémité du détroit. Non loin de cette élégante

demeure et pour ainsi dire à son ombre, l'ancien yali des ambassadeurs anglais paraît tout petit et tout humble avec ses volets verts et sa façade étroite : il est maintenant réservé au personnel, de même que, dans l'enceinte des murs de l'ambassade de France, une charmante maison de bois à deux étages et à balcons vitrés contient les deux appartements du premier secrétaire et du premier drogman. Plusieurs villas qui suivent l'ambassade d'Angleterre terminent le village de Thérapia, et la route qui longe le Bosphore se continue en suivant d'abord un coteau aride, puis un repli de la montagne que de magnifiques arbres couvrent de leur ombre, jusqu'à une large vallée où s'ouvre la route de la forêt de Belgrade.

Nous nous écartons un moment du Bosphore pour parcourir le grand chemin de la forêt. A l'entrée, au bord de l'eau, s'étend une prairie quelque peu marécageuse, recouverte d'une herbe épaisse, et où se dresse un platane gigantesque. D'une même racine sortent trois énormes troncs dont vingt hommes se tenant par la main feraient à peine le tour. Ces masses vénérables forment un vaste ombrage. Crevassés, ravagés à l'intérieur par le travail du temps et aussi par les feux que les pâtres ou les soldats de passage ont allumés tant de fois dans leurs écorces béantes, tordus, rugueux, soutenant des branches colossales, ces augustes vieillards, qui ont vu tant de siècles, resplendissent encore, au sommet, de la plus brillante verdure. Chaque printemps les ranime, et leur caducité sourit encore. La

tradition du pays prétend qu'alentour d'eux les premiers croisés avaient planté leurs tentes dans la vaste plaine avant de franchir le Bosphore, et que Godefroy de Bouillon s'est reposé à leurs pieds.

Bien qu'elle soit la promenade favorite des habitants de Thérapia, de Yeni-Keüi et de Buyuk-Déré, la première étendue de la forêt de Belgrade ne ressemble point au bois de Boulogne ou à Hyde-Park; elle ne rappelle pas davantage les hautes futaies de France et d'Allemagne. C'est plus loin que l'on rencontre les grands arbres et les fourrés profonds; mais aux alentours du Bosphore, ces coteaux agrestes où courent des sentiers étroits, où le terrain rocheux est revêtu de buissons, de chênes nains, d'arbustes et de broussailles, où des prairies entourées de haies vives, des petites élévations gazonnées, des pentes abruptes se succèdent et s'entremêlent, ressemblent aux paysages montagneux du Morvan. Des troupeaux de bœufs gris, de moutons noirs et blancs, gardés par des bergers bulgares, paissent çà et là dans les clairières; des maisonnettes isolées, des métairies de pauvre apparence se cachent dans les intervalles des collines : des gorges sombres s'ouvrent entre des monticules verts. Un camp de Tziganes est établi sur la lisière : sous des tentes noirâtres, on voit grouiller toute une population à demi sauvage. Des femmes, enveloppées de haillons de couleur bleuâtre, aux yeux hardis, au teint bronzé, au sourire équivoque, tendent la main aux passants, ou bien s'accroupissent autour des feux dont

les mouvants reflets, au crépuscule, donnent à leur attitude je ne sais quel aspect bizarre et fantastique. Les hommes, revêtus de loques indescriptibles, ont des figures de brigands sinistres. Les enfants, tout nus, jouent en criant autour du campement de la tribu vagabonde. On croit voir planer au-dessus de ces misérables une mystérieuse malédiction.

Nous pénétrons dans les profondeurs de la vallée; le chemin s'élève en tournant et forme une rampe resserrée entre un mur de rochers et un précipice de feuillages : il aboutit après divers passages d'aspect lugubre à un admirable aqueduc dont les hautes arcades dominent le paysage : les contours des collines, les cimes agitées des arbres, toute la route que nous venons de parcourir ondule comme des vagues, et, au loin, le Bosphore apparaît. Au delà de l'aqueduc, on traverse une riante campagne, un grand village couronne un coteau boisé, puis on entre sous les massifs épais : la route prend un air farouche et suit un ravin obscur où la végétation multiplie les formes étranges, toutes les fantaisies de sa libre architecture. Les fougères, les herbes folles, les bruyères en fleur, tous les caprices du lierre et des vignes vierges se développent dans les déclivités abruptes sous le voile des mille rameaux qui s'entre-croisent : les sapins, les grands hêtres se pressent et se confondent; on est saisi par l'impression soudaine de la fraîcheur et du demi-jour. Au bas du ravin miroitent vaguement des flaques d'eau encombrées d'herbages. Tout à

coup, imprévue au sein de la forêt sombre, se présente une construction d'aspect solennel, un large demi-cercle de marbre blanc. Cet édifice concave, de proportions majestueuses, ressemble de loin à quelque terrasse de Versailles. C'est le *Bend,* puissant barrage opposé à l'écoulement d'un étang. L'eau est rare à Constantinople, et l'on conserve par tous les moyens celle qui se trouve aux environs : l'étang se trouve ainsi transformé en un réservoir. Sur la terrasse du demi-cercle, une large tablette de marbre peinte en vert porte une inscription en lettres d'or en l'honneur du sultan Mahmoud, qui a construit le monument dans ce désert. En arrière, le petit lac étend ses eaux dormantes entourées d'arbres touffus et réfléchit avec une étonnante précision la ceinture de feuillages et le bleu du ciel. Pas un frémissement dans les branches, pas une ride à la surface, pas un nuage en haut, pas un bruit dans l'air. On est enveloppé de l'ombre des bois ; le bassin clair rayonne sous le soleil ; tout est calme et muet. Un peu au delà, en traversant un taillis presque obscur, on rencontre un second barrage de marbre, et un autre étang impassible déploie sa nappe de cristal dans un même cercle de verdure. Ni touffes de roseaux ni feuilles de nénufar n'interrompent la placide étendue. Ce repos absolu de la nature des choses fait penser aux paysages des contes de fées où tout est plongé dans le sommeil. La baguette d'un enchanteur semble avoir engourdi du même coup la végétation et les ondes : une étrange léthargie a pénétré la séve des plantes et pèse sur la surface des eaux.

Un jour surtout j'étais venu là sur la fin d'une après-midi d'automne : une légère brume s'épandait dans les taillis; l'étang diaphane, vaguement assombri vers les bords, s'éclairait au centre de la pâle lumière de l'espace; la mince faucille de la lune, pareille à un petit nuage, se profilait au-dessus des masses de la forêt. Tandis que le fond du lac s'effaçait peu à peu dans une vapeur bleuâtre, le premier plan rayonnait d'une lueur transparente. Toutes les mélancolies de la solitude et du silence s'exhalaient de ce mystérieux crépuscule, de l'indéfinissable beauté de ces retraites où l'on ne voyait rien frémir, où l'on n'entendait rien murmurer.

Après avoir traversé le petit village de Belgrade, qui donne son nom à la forêt, et avoir visité les réservoirs construits par Andronic Comnène, l'aqueduc de Justinien, les pyramides hydrauliques, nous retrouvons la rive du Bosphore.

C'est à une certaine distance en mer, en se laissant bercer au fond de son caïque, qu'il faut voir Buyuk-Déré : de là, toutes les villas bâties par les personnages opulents de Péra se déroulent comme une série de jouets d'enfants. Côte à côte, les chalets et les maisons de campagne somptueuses ou simples rient à la splendeur du jour et ressortent en lumière sur le fond des hautes collines qui bondissent comme celles de l'Écriture. L'ambassadeur d'Allemagne occupe une grande maison un peu ancienne où l'on entre, du côté de la rue, par un péristyle grec précédé d'une avenue,

et, du côté de l'eau, par une large terrasse; le ministre de Grèce, sur le quai, habite une demeure moins solennelle, mais qui serait charmante à Dieppe ou à Trouville, avec son portique entouré de vigne vierge et de lierre; l'ambassade de Russie déploie, dans la plus belle situation du golfe, les hautes fenêtres de son palais à un seul étage, entouré d'arbres magnifiques; ses jardins et son parc se perdent dans la montagne. Tandis que les stationnaires de France, d'Italie et d'Angleterre sont à l'ancre dans la baie de Thérapia, ceux d'Allemagne, de Grèce et de Russie se balancent à Buyuk-Déré, devant les habitations des ambassadeurs; sur toute la longueur du quai planté d'arbres, une foule d'embarcations légères, caïques dorés, gondoles, barques de pêcheurs, vont et viennent sur les vagues, où dansent les rayons du soleil.

Au delà de Buyuk-Déré, le village turc de Mazar-Bournou, avec ses maisonnettes de bois noir et ses femmes voilées, représente assez bien le contraste entre la richesse et la pauvreté, et surtout entre la vie populaire orientale et l'élégance européenne. Ici, les rives se resserrent; la mer Noire est proche; déjà les ondulations des eaux du détroit prennent la majesté régulière des grandes lames du large. Sur la côte aride, des rochers se dressent comme des falaises; des grottes qu'on dirait faites pour le bain des Néréides courbent leurs arcades sur des bassins transparents. Un chemin étroit serpente sur le flanc des longues collines et va en zigzag jusqu'à la mer. J'ai souvent suivi ce

petit sentier, les yeux perdus dans l'horizon : à mes pieds se développait le canal aminci du Bosphore; à droite, le détroit s'enfonçait dans la clarté infinie jusqu'à la pointe de Yéni-Keüi, et plus loin encore jusqu'au promontoire de Rouméli-Hissar; à gauche, le Pont-Euxin roulait ses grandes vagues. Je dépassais alors Yéni-Mahallé, Rouméli-Kavak, abrité sous de hautes futaies, les anfractuosités du rivage où les anciens avaient élevé les temples de la Vénus courtisane et de Sérapis, et j'arrivais enfin, à travers les lacets du sentier désert, jusqu'à la pointe extrême de l'Europe. Qui donc se défendrait ici d'une émotion profonde? On a laissé derrière soi les suaves contours du Bosphore, les villages enchantés, le merveilleux sourire de la nature des choses; on est sur un cap escarpé, devant un paysage austère : rien devant soi que la sombre mer, redoutable aux navigateurs, et les immenses perspectives que les Argonautes ont affrontées, et des blocs de roches énormes, les Symplégades ou Cyanées, ces grands écueils mythologiques que les marins croyaient voir s'entre-choquer pendant les orages. Sur leur sommet, j'aperçois les débris d'un autel où l'on immolait la brebis noire et où l'on répandait les libations à Neptune. Que de navires inquiets se sont arrêtés près de ces récifs au moment d'entrer dans la région formidable des vagues inconnues! Et comment un Français oublierait-il le souvenir sacré de tant de soldats de notre chère patrie qui ont passé là, il y a vingt ans à peine, allant au-devant de nouvelles victoires, mais dont un si grand

nombre ne devaient jamais revenir! Aujourd'hui le ciel est clair, la mer est calme, quelques voiles blanches se hâtent vers l'entrée du détroit; des bateaux à vapeur allant vers Odessa, Varna ou Trébizonde sillonnent l'étendue. Je n'entends que le murmure des eaux qui jettent une frange d'argent sur la plage. Debout sur le dernier promontoire de l'Europe en Orient, je parcours des yeux la vaste surface où les nefs de la Grèce antique se sont enfoncées avec une invincible terreur. Tout sourit sur le Pont-Euxin qui les a oubliées et qui baigne avec une indifférence dont son immobilité même est l'image, à mes pieds le continent européen, et là-bas, bien au delà des brumes de l'horizon, les mystérieuses régions de l'Arménie et du Caucase, la Scythie glacée où Ovide pleurait l'Italie, et la mystérieuse Tauride où Iphigénie immolait à la déesse farouche les voyageurs dont le navire avait subi les tempêtes. On se sent petit et comme écrasé entre ces immensités de la terre et de la mer, dans cette âpre solitude, sur la frontière de deux mondes.

Nous traversons le court espace des Cyanées à Riva, et nous rentrons dans le détroit, portés par le courant rapide et suivant désormais la côte d'Asie. Il y a là d'abord plusieurs jolies plages, puis des rochers dominés par des prairies désertes; nous doublons un cap, et nous voici dans une baie charmante où nous laissons notre caïque flotter doucement à la dérive. Je n'ai point vu peut-être de plus séduisant paysage sur le Bosphore. Au bord de l'eau, le village turc d'Anatoli-Kavak mire

dans l'azur transparent ses maisons de bois de diverses couleurs, ses massifs d'arbres d'où sortent les pointes blanches des minarets; quelques barques également recourbées à la proue et à la poupe, montées par des marins à turban, ouvrent leur large voile au souffle insensible du vent du sud. Au-dessus du village, sur une hauteur couverte d'une épaisse végétation, apparaissent les magnifiques débris d'un château génois. Jadis, au temps des empereurs d'Orient, la république de Gênes avait construit cette imposante forteresse sur l'emplacement du temple des Douze Dieux et de celui de Jupiter Favorable. Aujourd'hui, ce grand ouvrage de défense est en ruine. Les arbres, les lierres, les broussailles croissent avec une luxuriante liberté dans les enceintes abandonnées, sur la longue ligne des murs, dans les tours à demi écroulées; au sommet, l'antique citadelle maintient ses puissants contre-forts dont les plantes grimpantes occupent les larges brèches. Un portail de forme gothique surgit de cette verdure, les arbustes opiniâtres ont pris d'assaut les remparts; on marche dans les hautes herbes à travers les pans de murs détruits, les fortifications interrompues, les tourelles accessibles à tous les vents. C'est un diadème de pierres sombres sur la montagne verte. Chaque printemps vient jeter son opulente parure sur le vieil édifice : les feuilles joyeuses enveloppent comme un manteau le spectre sinistre, et lui imposent le radieux éclat de leur jeunesse et de leur fécondité.

A l'autre extrémité de la baie se dresse le mont du

Géant. Selon la tradition mythologique, la petite mosquée qui en occupe le faîte cache le tombeau d'Amycus, roi de Bébryces, tué par Pollux; selon la tradition musulmane, c'est Josué, le juge des Hébreux, qui repose sur la hauteur. Le récit grec est plus vraisemblable, car c'est non loin de ces lieux qu'en effet, d'après la mythologie, aurait péri le gigantesque Amycus, et l'on cherche en vain comment Josué eût été chercher sa tombe à une telle distance de la Palestine. Quoi qu'il en soit, on ne songe guère sur cette superbe colline aux inventions populaires : l'horizon de la mer Noire, les sinuosités du détroit, les premières perspectives de la Propontide absorbent la pensée et le regard; la forme lumineuse des choses, les reflets de l'eau qui serpente, l'ensemble harmonieux et resplendissant d'un paysage incomparable transportent l'âme au-dessus des idées terrestres et la font planer comme un oiseau dans l'étendue. Nous suivons des yeux non-seulement les détours de la côte d'Europe parsemée des villages que nous venons de parcourir, mais encore les courbes et les promontoires de l'Asie, Unkiar-Skelessi, célèbre par le traité qu'en 1833 l'armée russe imposa au sultan Mahmoud; le kiosque impérial de marbre blanc et rose entouré de balcons soutenus par de fines colonnes de porphyre et d'albâtre, et qui sort à demi des bosquets et des jardins; le petit port de Beïcos où l'on aborde sous des lentîsques séculaires au milieu des maisons de bois qui forment des rues étroites, montantes et tortueuses; les ombrages antiques de Sultanié qui cachent

une vaste prairie; les coteaux de Pacha-Bagtché couverts de figuiers, et la longue série des yalis de Canlidja qui plongent dans l'eau rapide comme un torrent leurs bases de pierre, les terrasses de leurs jardins en fleur où s'épanouissent les pins parasols, les charmilles et les hauts cyprès. Que dire de cette suite ininterrompue de vallons où la plus riche végétation déroule ses moelleuses profondeurs, de ces baies pareilles à des miroirs où le caïque glisse comme un cygne, de ces douces ondulations de l'horizon? Le rivage s'abaisse et s'élève tour à tour comme un flot qui se balance; il se couvre de sycomores, il étend ses vertes pelouses, il se hérisse de rochers sombres; partout il déploie la suavité de ses contours, ses nids de verdure, la limpidité de la vague qui le caresse et qui l'illumine de ses étoiles d'or. La nature a prodigué là toutes ses grâces, sa poésie la plus pénétrante, et de ce murmure de l'onde, de la mélodieuse agitation des feuilles, du bruit que font les ailes des oiseaux de mer, il se forme un hymne mystérieux.

Au delà de Canlidja, les collines s'abaissent ou plutôt se reculent à quelque distance. Une large vallée s'ouvre comme un croissant : à sa première pointe, une vieille forteresse, « le château d'Anatolie » (Anatoli-Hissar), élève ses murs sur le rivage même, juste en face de la grande citadelle de Rouméli-Hissar, que nous avons visitée sur la côte d'Europe. Ses proportions sont beaucoup moindres, et sa position n'a jamais dû être bien redoutable. Des maisons se sont groupées alentour et

s'appuient sur ses robustes contre-forts. Une petite rivière, qui arrive de la montagne en serpentant au travers des prairies, se jette là dans le détroit : le village s'est placé en amphithéâtre sur le terrain en pente douce qui protége sa modeste embouchure. On aperçoit au loin ses méandres se perdre dans la campagne ; un vieux pont relie ses deux rives ; des rideaux d'arbres l'accompagnent, des barques légères remontent son cours. A l'autre extrémité du croissant apparaît le haut coteau de Candilli : au centre une large prairie, plantée d'énormes platanes contemporains de la conquête, se déploie comme un verdoyant tapis, arrosée à gauche par la rivière d'Anatoli-Hissar, à droite par un autre ruisseau transparent, abrité, et qui se promène lentement entre ses charmantes rives. C'est un lieu célèbre sur le Bosphore, les Eaux-Douces d'Asie. Le caïque aborde devant une fontaine de marbre blanc, coiffée d'un toit qui rappelle les formes de l'art chinois. Sur ses parois ressortent de délicates ciselures ; au-dessus de ses quatre faces, des inscriptions, qui de loin ont l'air d'arabesques, se déroulent sur un fond vert encadré d'or ; de grands arbres la couvrent, et leur ombre joue sur le marbre lacté. Le vendredi, jour férié de l'Islam, les femmes turques des villages environnants se réunissent dans la prairie pendant l'été. Nous revoyons ici, mais sur une moins vaste scène, le tableau que nous avons admiré ce printemps aux Eaux-Douces d'Europe. Ici l'espace est beaucoup plus resserré, mais l'émeraude des pelouses, la fraîche verdure, les platanes vénérables

rendent ce spectacle plus séduisant encore. Sur les marches de la fontaine, des troupes de femmes sont assises, revêtues de pelisses de soie bleue et rose, et ne laissant voir de leur visage, sous le *yachmak* de gaze blanche, que leurs grands yeux noirs. Partout dans la prairie où l'ombre se répand sur le gazon, les mystérieuses créatures s'accroupissent les jambes croisées sur des tapis, presque immobiles, fumant des cigarettes dont elles contemplent vaguement tourbillonner la fumée bleuâtre. Dans leur attitude, qui ressemble moins au repos qu'à la résignation, dans la molle lenteur de leurs gestes, dans la langueur veloutée de leur triste regard, se révèlent les longs ennuis du sérail. On comprend à les voir l'énervement que doit laisser dans l'âme l'existence monotone qui s'écoule derrière les grilles des *yalis* de la campagne et des *konaks* de la ville, cette vie lente et oisive sans autre distraction que les récits de quelque bohémienne, les bavardages des négresses, les confitures de roses et le narghilé. Elles viennent aux Eaux-Douces, portées sur des *arabas* recouverts d'étoffes de couleur que traînent des bœufs gris de Bulgarie, ou bien dans un caïque à pointes dorées, et elles restent sur la pelouse, non moins indolentes que sur les divans du harem où s'envolent pesamment leurs heures. Les hommes, conformément aux mœurs turques, s'éloignent d'elles et se sont fait à gauche de la promenade, sous des arbres d'une grosseur extraordinaire, une sorte de *sélamlik* (appartement réservé) où ils s'installent entre eux, prennent le café,

boivent le *raki* et regardent paisiblement le paysage qui les entoure. Il y a nombre de jeunes Turcs coiffés du fez et vêtus de la stambouline, et aussi quelques bons vieux Ottomans, à demi couchés sur des tapis de prière, fumant une longue pipe, roulant entre leurs doigts un thespi de thuya, chapelet musulman dont chaque grain rappelle un des surnoms d'Allah, et qu'ils égrènent machinalement pendant tout le jour, en caressant de l'autre main leur barbe blanche en éventail. Ainsi se passe la journée sainte autour de la fontaine, sous le dôme des sycomores séculaires, auprès d'un joli kiosque tout couvert de moulures que le sultan Abdul-Aziz s'est fait construire en ces lieux charmants. Lorsque le coucher du soleil s'approche, la foule bariolée disparaît peu à peu : les eunuques ramènent au bercail le troupeau féminin, les rames des caïques frappent en cadence l'eau paisible, les *arabas* remplis des deux ou trois maîtresses de la maison et de leurs esclaves reprennent lentement le chemin des villages ; les vieux Turcs replient leurs tapis après avoir fait leurs oraisons en tournant le visage vers la Mecque ; les jeunes gens de Stamboul, plus sceptiques, s'en vont sans aucun salamalec prendre le bateau à vapeur à l'échelle d'Anatoli-Hissar, et il ne reste plus dans la plaine que deux ou trois poulains qui bondissent sur l'herbe ou un vieux bélier noir que les Grecs eussent immolé à Pluton et qui se promène là comme un personnage fantastique et mystérieux.

Nous descendons maintenant le courant jusqu'à

Candilli, que couronne le vaste palais d'une fille du sultan Mahmoud et où s'alignent, au bord du détroit, des yalis appartenant à de hauts personnages de Stamboul; nous côtoyons les villages de Kouléli, de Tchengel-Keüi, les terrasses du splendide palais impérial de Beylerbey, dont la façade de marbre blanc s'entoure de bouquets d'arbres de Judée, et, laissant le long du rivage devenu aride et sans grâce sur une courte étendue quelques hameaux obscurs, nous arrivons à Scutari : nous voici revenus en face de la Corne-d'Or et de la Pointe du Sérail.

Tel est, à peu près, dans ses grandes lignes, l'aspect général du Bosphore. Mais que peut exprimer ici la parole humaine? D'autres ont essayé avant nous de décrire ces prodiges de la lumière, et d'autres le tenteront après nous. Qui pourra se flatter de reproduire ces milliers de tableaux divers, ces perpectives qui changent à chaque détour de la rive, à chaque heure du jour, et qui donnent à chacun de nous, sans s'épuiser jamais, une impression toujours différente de leur grâce et de leur splendeur? Qui dira jamais ces irradiations infinies, cette joie éternelle pendant ces belles journées d'été où le vent léger rafraîchit sans cesse l'air brûlant du Midi et où il semble qu'on sente passer sur son visage le frémissement d'un immense éventail? Qui dira surtout ces nuits sereines où tremblent au ciel des milliers d'étoiles que reflète dans les baies profondes la surface immobile et muette? Lorsque la lune, s'élevant au-dessus des collines de Beïcos, inonde le détroit

de milliers d'étincelles pareilles à des vers luisants, ou bien lorsqu'elle trace d'une rive à l'autre, à certains moments de son parcours, une longue colonne semblable à un pont lumineux qui unirait l'Europe à l'Asie, le sentiment de la vie réelle s'efface, on ne songe plus aux querelles des hommes, aux ambitions, aux rivalités, aux colères qui ont tant de fois agité ces lieux faits pour le rêve idéal. Un soir, accoudé à ma fenêtre, j'écoutais ce merveilleux silence, admirant la traînée blanche, la voie lactée terrestre que la lune répandait sur les eaux. Soudain j'entendis vibrer dans l'air une douce harmonie mêlée au bruit étouffé des rames; une petite flottille de caïques et de gondoles s'avançait lentement en suivant le rivage, et de l'une des barques une suave romance italienne, chantée par des voix d'hommes et de femmes alternées, s'élevait au milieu de la tranquillité de la nuit. Nul murmure de la terre, nulle agitation du flot ne troublait le suave concert; les caïdjis effleuraient à peine le lac paisible et sombre, et chaque mouvement de la rame touchant la surface traçait une ligne de lumière dans les ondes phosphorescentes. Cette tranquillité souveraine, cette pluie d'étoiles, ce rayon de lune, cet hymne charmant, ces entre-croisements confus de l'horizon, ces golfes pleins d'ombres, ces promontoires qui se dessinaient dans l'atmosphère argentée, n'était-ce pas l'image de la paix, de la douce vie qui semble avoir été préparée à l'homme dans ces jardins enchantés? Dieu ne nous reprochait-il pas de ne pas savoir jouir de ces merveilles et de nous en

laisser si souvent distraire par les luttes politiques, les questions captieuses et tout le bruit que l'humanité, depuis tant de siècles, ne cesse de faire sur le Bosphore?

LETTRE XVII

LES PALAIS DU SULTAN

Nombre d'Ottomans ont de belles maisons à la ville (conaks) et d'agréables villas (yalis) à la campagne; mais on n'y trouve que rarement le prétendu luxe oriental. J'ai vu chez eux la plupart des personnages de l'empire, grands vizirs, ministres et généraux : leurs demeures sont fort simples, spacieuses, il est vrai, mais sans recherche : quelques tapis fins de la Perse, de beaux vases de Chine ou du Japon, et rien de plus. Chez un prince égyptien seulement j'ai admiré des curiosités de haute valeur; mais partout ailleurs l'ameublement vient d'Europe, à l'exception des divans, et ce mobilier est relativement très-ordinaire : il n'est pas de bourgeois aisé qui n'en ait chez nous tout autant. Les objets de prix et les colifichets que nous nous disputons au bazar ne paraissent pas tenter les riches Ottomans, et par une contradiction assez naturelle, tandis que les Européens aiment à se meubler à l'orientale, les orientaux cherchent à orner leurs maisons selon la mode européenne. Ainsi va le monde, et toute chose plaît qui vient de loin : le Parisien s'épanouit devant les étoffes, les coffrets et les armes du bazar; le Turc

les regarde à peine et leur préfère ce qu'il achète en France.

Un seul homme en Turquie possède des palais qui méritent d'être vus : c'est celui vers qui tous les regards sont tournés, le maître dont la volonté conduit tout dans l'empire. J'ai donc voulu parcourir l'intérieur de ces vastes demeures situées sur le Bosphore, et où peut vivre à l'aise le nombreux personnel de la cour impériale, Dolma-Bagtché, Tchéragan, Beylerbey et aussi ces kiosques où le sultan vient parfois chercher une vie plus libre et plus simple, Gulhané sur la pointe du Sérail, le Flamour dans une vallée ombreuse aux portes de la ville, Yildiz sur un coteau qui domine la mer, les deux yalis des Eaux-Douces d'Europe et d'Asie, Beïcos au fond du détroit.

Dolma-Bagtché est la résidence officielle du prince, celle où se déploie toute la splendeur de la monarchie. J'ai décrit, dans une lettre précédente, l'extérieur de cette construction hautaine qui représente à merveille la majesté du souverain. Franchissons maintenant, si vous le voulez, les portes triomphales, mais en imposant silence à des curiosités qui ne seraient point satisfaites. Ce qu'on rêve, en entrant, c'est de visiter le harem; mais c'est là précisément ce qu'on ne voit pas. Certaines dames de haut rang, les ambassadrices, les princesses en voyage, ont seules pu pénétrer dans ces régions mystérieuses : nous nous arrêtons sur le seuil. En revanche, l'appartement particulier du sultan nous est ouvert : on y arrive par deux ou trois salons dont le

plancher est recouvert de tapis épais, de sorte que nul bruit de pas ne vienne troubler le silence qui règne en ces lieux : il est d'étiquette que dans toute cette demeure auguste la parole même se fasse à peine entendre. Une portière se soulève, et l'on est dans une galerie de tableaux modernes, la plupart français, choisis parmi les œuvres de nos meilleurs peintres de genre. Dans cette galerie, basse de plafond et un peu sombre, quelques armoires vitrées renferment de jolis objets de Chine, de Saxe et de Perse. Après avoir traversé une autre petite pièce et remarqué un certain nombre de toiles représentant des scènes de chasse ou des paysages, on est dans le cabinet de travail du sultan. Si l'on s'est attendu à un déploiement de fantaisie orientale, on est déçu : ce cabinet est pareil à celui d'un Européen, homme de goût, qui aime le luxe tempéré, les nuances douces, l'ornementation sobre, une bonne distribution de la lumière. La pièce est de dimension moyenne ; les tentures et les meubles sont en étoffe de soie fabriquée à Brousse, à longues raies alternativement rouge brun et noir ; au milieu, un divan circulaire ; quelques fauteuils évidemment faits à Paris ou à Vienne, une table d'ébène sur laquelle sont posés des coupes et des cendriers de jade transparente parsemée de diamants ; une bibliothèque vitrée. Au fond, une large vitrine laisse voir une serre étroite, remplie de belles plantes exotiques. C'est là que le prince reçoit ses ministres et les ambassadeurs ; cette pièce commode, agréable, parfaitement civilisée, si je puis dire, ce petit salon sans

apparat est le cœur de l'empire. Les Selim et les Amurat l'eussent trouvé bien étrange; j'ai rappelé, en parlant du kiosque de Bagdad à la Pointe du Sérail, la chambre octogone où se tenaient sous un dais, accroupis sur des coussins, entourés d'eunuques noirs, cachés à tous les yeux par un épais grillage, les grands Ottomans d'autrefois : ils méditaient là au milieu d'un faste superbe. Autres temps, autres mœurs, et il n'en faut rien conclure contre les sultans d'aujourd'hui. Si Soliman le Magnifique vivait de nos jours, il aurait un cabinet comme celui de son successeur, qui est un sage et qui supporte avec fermeté le poids d'une situation terrible. Ce cabinet où nous sommes a été le confident de tant de nobles tristesses, de tant d'angoisses patriotiques, d'une si touchante lutte contre la destinée! Si simple qu'il soit, il m'émeut davantage que les appartements dorés de princes plus heureux; j'y retrouve la trace d'un esprit studieux et doux, j'y ressens une impression de respect pour de grandes infortunes et pour une âme courageuse.

Sous l'empire de ces réflexions, j'ai remarqué à peine les pièces voisines : les vastes salons solennels, la salle de bain d'onyx, les larges escaliers; ces grands espaces solitaires ne disent rien à la pensée. Mais il est impossible de n'être point frappé par les imposantes proportions de la salle du trône : l'espace est immense, la hauteur colossale; les géants des *Mille et une Nuits* s'y promèneraient à l'aise : les hommes semblent petits devant les colonnes énormes qui soutiennent la

voûte; les murs sont revêtus de marbres de couleur; de toutes parts les ors en relief resplendissent sur les lambris; dans un merveilleux lustre de cristal se jouent toutes les nuances de l'arc en ciel; à travers les vastes fenêtres, rayonne le bleu de la mer. C'est là que j'ai vu le sultan ouvrir la première session d'un parlement ottoman : il se tenait debout au fond de la salle, enveloppé du simple manteau militaire, appuyé sur son sabre, devant un trône d'or massif; à sa droite, mais à distance, le grand vizir et les ministres; à sa gauche, le groupe du corps diplomatique en grand uniforme; puis les ulémas dans leurs robes blanches, vertes ou violettes, devant un large espace vide; puis, d'un côté, les sénateurs couverts de broderies et les députés en stambouline; au fond, les gardes du corps avec leurs costumes bigarrés et leurs casques ornés de plumes de paon.

Lorsque le secrétaire du prince eut donné lecture du discours impérial qui appelait les représentants du pays à la libre discussion des lois, une grande acclamation remplit la voûte. Le souverain salua la foule d'un geste rapide et rentra dans ses appartements. C'était une scène étrange : il y avait bien du scepticisme dans la plupart des âmes; quelques-unes cependant étaient pénétrées d'une foi profonde dans le nouvel avenir libéral que ce discours sincère semblait ouvrir devant leurs yeux éblouis. Depuis, la situation s'est modifiée à la suite de graves événements. J'ai retrouvé, une année plus tard, sur le pont du bâtiment qui me rame-

nait en France, l'un des jeunes députés les plus fervents en ce jour; les temps n'étaient plus les mêmes : il s'en allait en exil. Je me souviens qu'un soir nous traversions, en quittant Athènes, l'étendue immobile du golfe Saronique : les rayons de la lune miroitaient sur la surface bleue et argentaient les montagnes du Péloponèse ; il me racontait avec une profonde amertume les rêves qu'il avait conçus, les espérances dont il s'était bercé : lui aussi il avait été épris du visage auguste de la liberté naissante, et le splendide fantôme s'était vite évanoui. Je m'efforçais de relever son courage en lui citant l'exemple de tant d'hommes illustres qui ont souffert pour l'indépendance de leur patrie, pour le droit et pour la justice, et qui plus tard ont été consolés, et à travers le silence de la mer et du ciel, je me reportais par la pensée dans cette salle de marbre et d'or où tant d'illusions s'étaient révélées aussi bien chez le souverain que chez quelques jeunes hommes aujourd'hui déçus. Je revoyais tout ce palais superbe où, depuis, tant de calamités sont venues jeter leur ombre, tandis que les sultanes viennent encore s'asseoir sur la terrasse remplie de fleurs, et regardent s'écouler comme un torrent, sous le quai de marbre, le flot rapide du Bosphore.

A quelque distance de Dolma-Bagtché, en remontant le détroit, et sur la même rive, les caïques longent les larges rampes au-dessus desquelles s'élève le palais de Tchéragan. Il était autrefois en bois, comme un grand nombre de vieux yalis : Abdul-Aziz l'a fait reconstruire

en marbre blanc avec des colonnes de marbre rose et vert. La façade est vaste, chaque fenêtre est encadrée de sculptures; l'ensemble se déroule avec un éblouissant éclat sous les rayons du soleil : de grands jardins couvrent une colline ondoyante derrière le riant édifice, qui détache en lumière sa silhouette marmoréenne sur ce fond d'un vert sombre. Je ne veux pas décrire les richesses intérieures, les plafonds, les lambris ciselés, les meubles, les étoffes, les appartements qu'on dirait éclairés par la mer tant elle semble jeter, en effet, dans l'air doré qui les remplit, sa couleur et ses rayons : j'évite de m'écrier : « Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales », et je vais au loin sur la rive d'Asie, vers un édifice que j'entrevois comme un point d'une blancheur lactée, comme un cygne arrêté sur le bord de l'eau. Peu à peu le point grandit, se transforme en kiosque, puis en palais superbe dont les belles proportions séduisent encore, même après celles de Tchéragan. C'est Beylerbey, la merveille de la côte asiatique. Le sultan Abdul-Aziz en avait fait, en 1869, la résidence de l'impératrice Eugénie, et il semble qu'en effet cette exquise demeure, qui dresse loin du bruit de la ville, au pied des coteaux, sa gracieuse architecture, fût indiquée pour recevoir une souveraine, pour lui donner à la fois l'impression de la vie contemplative de l'Orient et des merveilles d'un luxe étrange. Beylerbey est un château féerique, baigné dans l'atmosphère limpide, mirant les nuances perlées de ses murs et de ses colonnettes dans l'eau rapide où

de l'aurore au couchant ruisselle le soleil. Autour de ces pavillons les péris déploient leurs robes diaphanes, leurs chevelures blondes et leur sein qui palpite : l'air murmure les vers des poëtes persans amoureux des roses; Scheherazade, enveloppée de ses voiles lamés d'argent, descend les grands escaliers : au clair de lune, les sylphes et les houris se jouent dans le rayon bleuâtre; à midi, des milliers d'étincelles, pareilles à des oiseaux magiques, se posent sur les fenêtres dont on croit voir les rideaux de soie soulevés par les princesses des vieux contes de l'Asie; tout sourit dans la clarté, la mer entre les feuillages, le marbre sous les flots d'or épanchés par le ciel : un calme profond, un silence mystérieux, laissent dans l'âme le sentiment d'une vague extase, et il semble que toutes ces choses immobiles et lumineuses soient éternelles. L'intérieur du palais enchanté satisfait le double idéal de la vie de l'Orient : ici l'on s'abandonne, assis sur les divans de soie, les yeux perdus au fond de l'azur, à des rêves indéfinis; là, dans les salles dorées, magnifiques, soutenues par des colonnes bleues, où la lumière et l'air pénètrent par des panneaux vitrés, on comprend les fêtes du harem d'autrefois : on croit voir les odalisques, vêtues de satin rose, former des chœurs de danse devant les sultanes groupées aux pieds du maître sur les marches d'une estrade que recouvrent les tapis de Perse, tandis que les musiciennes de Géorgie accordent sur un rhythme léger et doux le théorbe et la mandoline. Dans les coins sombres, les noires figures des muets et des eunuques

grimacent sous le turban à aigrette blanche, et les nains, avec leurs manteaux mi-partie jaune et rouge, circulent en riant à travers les groupes où des esclaves agitent de grands éventails de plumes de paon. Une porte s'ouvre, et voici le salon des jours d'été : un bassin circulaire, d'où les gerbes d'eau vive s'élancent en murmurant, rafraîchit l'atmosphère embrasée par les heures ardentes de juillet; les femmes du sérail viennent-elles se baigner dans la vasque transparente, et le soir, quand les lustres resplendissent sur les murs de marbre et changent en pluie d'escarboucles les eaux jaillissantes, quand le harem, paré de ses plus riches costumes, étincelle sous la lumière diffuse, n'est-ce pas comme une vision fantastique qui se déroule, n'est-ce pas un songe de la vie factice qui s'épanouit devant le regard, et la fantaisie des peintres et des poëtes qui devient la réalité? Au dehors tout est verdoyant et touffu; les arbres forment des massifs épais, et des allées se perdent sous les feuillages. Dans ce bois, sous ces ombres, le dernier sultan avait placé les cages des animaux qui distrayaient sa royale tristesse : deux tigres bondissent encore dans un large espace grillé de fer; un lion gémit au fond d'une étroite cellule; des autruches courent en liberté dans une arène ensoleillée. Nous revenons à travers des jardins pleins de fleurs, et tandis que le bruit cadencé des rames du caïque berce notre rêverie errante, il nous semble que nous avons vécu pendant une heure dans un monde magique, créé d'un coup de baguette par quelque bon génie esclave de la lampe ou de

l'anneau d'Aladin, et que soudain palais jardins, houris se sont évanouis dans la brume légère, dans les vapeurs roses du soir qui s'élèvent sur Stamboul dès que le soleil est couché.

J'ai, quelques jours plus tard, vu les petits kiosques, retraites intimes des sultans ennuyés du faste et des demeures superbes, et qui cherchent le repos et la solitude. Celui des Eaux-Douces d'Asie est couvert de moulures en relief comme un pavillon du temps de Louis XV. On le verrait à Choisy ou à Louveciennes plus volontiers que sur le Bosphore : c'est avec étonnement qu'on voit se grouper à l'entour les femmes vêtues du féredjé; mais les arbres énormes de la prairie jettent leur ombre sur ce pavillon d'éventail, la fontaine abritée par les platanes murmure sous son chapiteau chinois; en face, les tours sombres de Rouméli-Hissar dressent leur noire silhouette; au loin on aperçoit se profiler la Pointe du Sérail. Remontons le courant du détroit malgré les rapides qui exigent toute la vigueur et toute l'adresse de nos caïdjis grecs, entrons dans le bassin immobile de Pacha-Bagtché, situé avant le point où les courbes de la côte asiatique découvrent le canal qui va droit vers la mer Noire. Sur une colline couverte de jardins et de touffes de verdure, le kiosque de Beïcos élance des feuillages ses murs de marbre rose. C'est un des paysages les plus beaux du Bosphore; le caïque glisse sur une baie dont rarement les souffles de l'Euxin troublent l'immobilité; le village de Beïcos épand à droite sur la rive ses yalis et ses grands arbres; le kiosque est

pareil à une nymphe de la mer qui n'épanouit au jour que son visage, son cou et sa gorge rayonnant au soleil. Demeure entre toutes aérienne et harmonieuse, avec ses murs hexagones, ses terrasses et ses grandes fenêtres où le couchant allume les splendeurs de l'incendie. Quand déjà le Bosphore est pâle, lorsque les rayons du soir ont disparu derrière les coteaux d'Europe pour les yalis du rivage, le kiosque de Beïcos brille encore quelques instants comme un phare. Entrons alors dans les salles élevées de la villa impériale, montons jusque dans ces petits salons où chaque fenêtre encadre un différent paysage; le Bosphore nous enveloppe de toutes parts : en face, la côte d'Europe avec ses mamelons où se dressent les pins d'Italie; Yeni-Keüi assis au bord de l'eau; Thérapia et ses grands parcs mystérieux couronnant les hautes collines; à gauche, Buyuk-Déré ouvre son golfe dans un brouillard lumineux; au loin, le profil de Rouméli-Hissar hérissé de tours ferme l'horizon assombri. Le silence et l'ombre se répandent peu à peu au-dessous du kiosque, dont le faîte rayonne; les caïques passent comme les oiseaux qui rasent le miroir de l'eau frissonnant à peine : un murmure léger frémit vaguement dans les arbres qui cachent le pied du petit palais paisible. L'obscurité monte lentement tandis que l'occident éteint ses rougeurs, et quand le crépuscule envahit enfin la dernière terrasse, on voit dans le ciel clair la pointe d'or de la première étoile.

Au delà, vers la mer Noire, le sultan n'a point de demeures. Il faut, pour retrouver quelques-uns de ses

domaines solitaires, s'enfoncer, sur la côte d'Asie, dans la luxuriante vallée du Grand Seigneur, où s'élève un chalet suisse au milieu de prairies et de forêts remplies d'arbres contemporains de la conquête, ou bien revenir sur la côte d'Europe, se rapprocher de Constantinople, saluer en passant le Flamour, qui se cache dans un pli d'une vallée aride et profonde, au milieu d'une oasis de peupliers et de platanes; ce n'est qu'un coin de terre, mais au printemps c'est un bouquet de jeune feuillage : lorsque de la hauteur on regarde au fond de ce large ravin qui semble creusé par les torrents de l'hiver, ces masses de verdure inattendue sont charmantes comme un sourire. On rêverait là une solitude amoureuse, « oubliant, oublié » ! Non loin, voici une autre maison de campagne, celle-là sur la colline : c'est le kiosque de Yildiz (des étoiles), résidence favorite du sultan qui règne aujourd'hui : les salons sont très-simples, le cabinet du prince n'affecte aucun luxe inutile : on croirait entrer chez un riche pacha, modéré dans ses désirs, mêlant dans une mesure élégante le style européen et celui de l'Orient. C'est là qu'il m'a été donné, l'un des sombres jours de la dernière lutte, d'être reçu en audience particulière par le souverain affable et doux appelé à diriger les destinées de l'empire au milieu de cruelles épreuves. Les paroles du sultan, son attitude, l'expression de son visage révélaient avec une mélancolie profonde un esprit désireux de bien faire, ami de la civilisation européenne, comprenant l'inévitable nécessité du progrès chez les peuples qui veulent vivre

en ce siècle hardi et rapide, une âme élevée et sincère. Je serais ingrat et injuste si je ne conservais à ce noble prince le plus reconnaissant et le plus respectueux souvenir.

En parlant dans une lettre précédente de la Pointe du Sérail, j'ai décrit les kiosques anciens qui la couronnent, demeures historiques des califes d'autrefois; dans un autre passage, j'ai rappelé le palais des Eaux-Douces d'Europe, le pavillon aérien, les cascades murmurantes sous les peupliers d'Italie et les saules pleureurs. Je n'ai pas à y revenir. Nous avons maintenant visité ensemble toutes ces demeures, les unes magnifiques et fastueuses comme il sied au Commandeur des croyants, les autres modestes et souriantes; celles-là faites pour la splendeur du trône, celles-ci pour la vie intérieure; et certes il n'est pas de souverain au monde qui possède de semblables domaines. D'autres ont des palais plus riches peut-être, remplis d'objets d'art, de tableaux, de meubles rares et de statues, entourés de parcs immenses; mais aucun d'eux n'a pu placer sa demeure dans de semblables paysages et faire concourir à la beauté des marbres, à la variété de l'architecture, les rayonnements infinis de ce détroit, de ces golfes, de ces mers. La Corne-d'Or, le golfe d'Ismidt, la mer de Marmara, le Bosphore caressent de leurs effluves, enveloppent de leur atmosphère ces pavillons où réside la majesté souveraine; nulle part la grandeur de l'homme n'a été parée au même degré du séduisant éclat de la nature des choses. Il y a même parfois dans

cettè joie radieuse de la terre et du ciel de saisissantes antithèses : je me souviens qu'en sortant du kiosque des Étoiles où j'avais contemplé avec émotion une auguste tristesse, je m'arrêtai involontairement sur le haut de l'escalier de marbre : c'était une rayonnante matinée des premiers jours de mars, et le printemps oriental apparaissait dans toute sa gloire : les collines verdissaient à l'entour, la Marmara était inondée de soleil; l'air était doux, bleu, transparent et léger; il semblait qu'une fête universelle saluait la demeure impériale, et jamais l'infortune et le deuil n'avaient été entourés d'une plus éblouissante sérénité.

LETTRE XVIII

DIALOGUE

Un étranger européen, nouvellement arrivé à Constantinople, s'étonnait devant un Levantin d'une foule de détails de mœurs qui lui semblaient fort singuliers, et parlait de l'Orient sur un ton acerbe et avec une évidente ironie. Ils étaient assis l'un et l'autre sous un grand platane des Eaux-Douces d'Asie, fumant de longues pipes et contemplant à travers le feuillage la vaste prairie, la fontaine ombragée et le paisible horizon : le calme de ces beaux lieux invitait à la conversation familière, et leur entretien se poursuivit sur un ton à la fois sérieux et enjoué :

« Je conviens, dit le Levantin, vieillard à turban blanc et longue pelisse, qui avait vu l'Europe et parlait assez bien le français, que nos usages doivent surprendre les habitants des autres pays : il est certain, par exemple, que si l'on entre chez un Turc, on laisse ses souliers à la porte; qu'on mange en Orient sur de petites tables auprès desquelles on s'accroupit par terre, et qu'on place la nappe non pas dessus la table, mais dessous; qu'on ne prend pas de potage, mais une

sorte de riz appelé *pilaf*, qui n'est servi qu'à la fin du repas; que les domestiques, au lieu de suivre leur maître dans la rue, le précèdent; qu'on ne salue jamais que de la main droite, la gauche étant réputée impure, et que l'inférieur doit attendre le salut du supérieur. Ce sont là des habitudes absolument contraires à celles de l'Occident, mais qui n'ont rien de très-extraordinaire : les souliers saliraient les tapis; les petites tables sont fort commodes, puisque les Turcs s'asseyent pour dîner sur des divans très-bas; la nappe par terre recueille les miettes; l'ordre des plats n'est point tellement indiqué par la raison qu'on ne le puisse intervertir; le domestique qui passe devant fait faire place à son maître dans les cohues; aucun motif n'exige de saluer d'une main plutôt que de l'autre; enfin il est assez naturel que le supérieur indique à un subalterne par un témoignage de bienveillance qu'il recevra volontiers son salut. Tout cela s'explique assez bien, et ne mérite pas un jugement sévère.

— Je l'avoue, répliqua le voyageur, mais ce n'est pas à ces petites choses que je fais allusion : il y a bien d'autres singularités dans la vie orientale qu'on ne saurait justifier aussi vite, et ce sont elles que je ne puis admettre : la polygamie, par exemple, m'a toujours paru, comme à Molière, un cas pendable; l'esclavage des femmes dans les harems est une loi monstrueuse, les divorces multipliés rendent impossible la constitution de la famille, et je suis indigné, je l'avoue, de ces bizarres contrats de mariage où les futurs époux énu-

mèrent non-seulement leurs meubles et immeubles, mais jusqu'à leurs odalisques et leurs eunuques. Je ne sais comment vous excuserez de pareils désordres. »

Le Levantin réfléchit un moment en gardant le silence, selon l'usage des Orientaux, mais il ne parut point embarrassé, et voici ce qu'il répondit : « A Dieu ne plaise que je trouve nos mœurs irréprochables, et peut-être les Occidentaux ont-ils réalisé une conception plus élevée du mariage et de la famille. La polygamie est extrêmement nuisible pour beaucoup de raisons, et l'on ne saurait sans injustice refuser aux femmes une certaine dose de liberté. Mais avant d'être si sévère pour les Turcs, ne vous siérait-il pas de regarder d'un peu plus près les mœurs des autres pays et de voir si l'idéal y règne avec une telle autorité que vous soyez fondé à nous jeter la pierre ? La polygamie est réglementée en Orient, mais en Occident elle n'est pas moins développée sous sa forme irrégulière : avant le mariage elle est à peu près admise et même fort à la mode, et je ne crois pas médire en ajoutant que plus tard, si elle est moins générale et moins approuvée, elle rencontre encore beaucoup d'indulgence, pour peu que le polygame ait de grands biens, de la naissance et une belle situation dans le monde. J'en ai vu beaucoup d'exemples à Paris et dans plusieurs autres capitales, et beaucoup de souverains, très-illustres dans l'histoire, ont donné à cet égard de fort vilains exemples à leurs sujets, empressés d'ailleurs de les suivre. L'époux musulman, dites-vous, déclare devant le cadi le

nombre de ses odalisques; cela est vrai, et l'époux occidental ne le déclare pas : c'est à peu près, en beaucoup de cas, la seule différence. En revanche, nous ne connaissons pas vos hétaïres, nous n'avons pas de maisons suspectes, et jamais dans les rues de Stamboul vous ne rencontrerez les créatures qui se promènent sur vos boulevards. Nous enfermons, prétendez-vous, nos épouses dans le harem : ne croyez pas cependant qu'elles soient aussi esclaves qu'on s'imagine; vous-même les avez rencontrées en grand nombre dans les rues, ici même et aux Eaux-Douces d'Europe, en caïque, sur les bateaux à vapeur du Bosphore; seulement ces promenades sont assez rares, et nos femmes bien élevées sont toujours accompagnées d'un eunuque. Nous ne croyons pas, en effet, que le rôle d'une femme soit d'être toujours dehors, de se montrer dans des lieux publics pour le seul plaisir d'étaler sa toilette, de faire voir dans des réunions ses bras et ses épaules, de bavarder avec les hommes et de se donner en spectacle sur les planches d'un théâtre ou sous les lambris d'un salon. Ai-je besoin d'insister sur les inconvénients du système que vous suivez et sur les désordres qu'il amène? Nous évitons par notre manière d'agir des malheurs dont vous avez pris le parti de rire, — ce qui, par parenthèse, n'est pas très-moral; — nous imposons à nos épouses de vivre dans leur intérieur, ce qui vraiment est leur devoir le plus strict, et nous concilions ainsi leur avantage réel, qui est d'être honnêtes, et le soin de notre sécurité. Les divorces, dont vous parlez

avec indignation, ne sont pas aussi fréquents qu'on le suppose, et je ne sais pas si l'on en prononce plus souvent en Turquie qu'on ne décide chez vous de séparations de corps : le mari étant obligé par son contrat de constituer une rente à sa femme en cas de divorce, cette nécessité fait réfléchir souvent les gens peu scrupuleux. Nombre de pays européens d'ailleurs, et des plus civilisés, admettent parfaitement la rupture du mariage : dans vos romans et sur vos théâtres français, on ne cesse de réclamer le divorce avec toutes sortes d'arguments séduisants. Enfin, quant à la polygamie, c'est un luxe que peuvent seuls se permettre chez nous les gens très-riches : l'immense majorité des musulmans ne saurait suffire à l'entretien de plusieurs femmes, et la plupart d'entre eux sont monogames, quelques-uns par goût et les autres par nécessité.

— Voilà qui est fort bien, reprit l'étranger; mais comment expliquez-vous cette loi qui impose au maître de la maison tous les enfants qui naissent sous son toit? Est-on si sûr de ces femmes et de ces odalisques que l'on puisse accorder à tous leurs fils le privilége de la légitimité? — Je crois, répondit son interlocuteur en souriant, que nous en sommes au moins tout aussi assurés avec notre système que vous l'êtes avec le vôtre. Nos femmes étant bien gardées par les eunuques, et les distractions mondaines leur étant inconnues, nous avons quatre-vingt-dix-neuf chances contre une de n'élever que des enfants qui soient à nous. J'imagine qu'il n'en est pas tout à fait de même en Occident : la liberté

que vous donnez à vos femmes vous expose à de grands périls, et cependant n'avez-vous pas aussi dans ces codes qui vous paraissent si supérieurs à notre loi religieuse du Chér'i, une disposition qui impose à l'époux, malgré toutes ces mauvaises chances, la reconnaissance de tous les enfants nés dans le mariage? — Comment pouvez-vous, dit le voyageur, comparer notre mariage au vôtre? Vous achetez des femmes dans des bazars plus ou moins secrets! »

Ici le Levantin se mit à rire, et, caressant sa longue barbe, il répondit avec une pointe accentuée de raillerie: « Ce n'est pas là, je veux bien l'avouer, le plus beau de notre affaire, mais je dois vous dire que la plupart de nos unions n'ont rien à voir avec ce commerce clandestin : nous épousons comme vous les filles nées et élevées dans d'honnêtes familles, qui nous sont données par leur père avec une dot, exactement comme les jeunes fiancées de vos pays. Quelquefois, il est vrai, les gens très-riches se passent la fantaisie d'acheter une Circassienne; mais en vérité n'arrive-t-il pas aux Européens de payer fort cher une femme vénale? Et, même dans vos mariages légitimes, la dot de l'un ou de l'autre des époux n'est-elle point la plupart du temps la considération dominante? L'argent joue un grand rôle en ces sortes d'affaires, et combien de fois n'ai-je pas entendu dire que telle personne épouse telle autre pour son argent? C'est un marché approuvé généralement par les gens les plus graves, mais qui ne me semble pas beaucoup plus noble au fond que le petit trafic, assez restreint

d'ailleurs, pour lequel vous vous montrez si sévère.

— Il n'en est pas moins vrai, reprit le voyageur, que nos mœurs sont, par certains côtés, bien meilleures que celles de trop nombreux Orientaux, et que des abus odieux... — Je pressens un peu, interrompit le Levantin, qui était un homme austère, à quoi vous faites allusion ; mais qu'il me suffise de dire que nul vice n'est étranger à vos sociétés. Je maintiens d'autre part que nous avons à constater beaucoup moins d'adultères chez nous que dans vos pays, que les vols et les assassinats ne sont pas plus nombreux en Orient qu'en Occident, et que l'ivrognerie y est assurément beaucoup moins répandue qu'ailleurs. On ne peut faire un pas dans vos villes superbes sans rencontrer un cabaret; à Stamboul, ils sont extrêmement rares et généralement hantés par des Arméniers ou des Grecs; en revanche, vous voyez dans nos rues, ce qui est un incontestable témoignage de la sobriété du peuple, une foule d'étalages où l'on vend au public de grands verres d'eau claire : cherchez cela, s'il vous plaît, à Paris ou à Londres. En résumé, vous vous moquez de nos odalisques, et vous avez votre demi-monde; vous prétendez que des personnages dédaigneux des préceptes du Coran s'enivrent d'eau-de-vie et de raki; mais regardez donc votre peuple qui trébuche dans vos carrefours, et vos fils de famille, parfois même vos plus grands artistes, qui s'abrutissent avec l'absinthe; je ne dissimule pas nos défauts : nous en avons sans doute, mais je ne sais trop si vous avez bien le droit de nous accuser. »

Le voyageur aurait eu assurément beaucoup à dire, puisqu'il se trouvait placé en présence d'un parallèle. Il aurait pu, et avec quelque raison, ce me semble, affirmer et démontrer par cent exemples que les erreurs de quelques-uns ne prouvent rien contre le caractère général d'une civilisation; qu'en réalité les nations de l'Occident sont en possession d'un idéal supérieur et produisent des vertus que rien n'égale en Orient; que nous sommes en état d'atteindre par l'observation de nos lois religieuses et civiles à une forme supérieure de la vie; que nous avons constitué la famille sur des principes dont la pureté est incomparable; que nous avons su donner à la femme dans nos sociétés un rôle dont la beauté, la chasteté, la grandeur souveraine, ne peuvent être égalées par les plus honnêtes épouses du harem; que légaliser le désordre par la polygamie est une concession déplorable aux instincts matériels; qu'en abaissant d'un degré le sentiment du bien et du juste sous prétexte de prévenir les fautes des individus, on commet la plus grave erreur morale, puisqu'on asservit ce qui est immuable à ce qui est transitoire, et qu'on force la loi suprême à s'accommoder aux faiblesses contingentes. Il y avait enfin une foule de raisonnements à opposer à l'argumentation de l'adversaire; mais comme ce dernier, après tout, avait parlé avec un certain bon sens, l'étranger n'insista point, et passant d'un sujet à l'autre, comme il sied dans une conversation amicale, il se jeta sur la question politique et sur la forme despotique du gouvernement ottoman.

Le Levantin était de ces gens éclairés comme il en est plus qu'on ne croit en Orient, qui ont une certaine tendance vers les idées libérales; il convint de bonne grâce qu'en effet l'autorité absolue dont avaient joui sans conteste les sultans jusqu'à nos jours était vraiment pernicieuse, et qu'une dose de liberté, combinée selon l'état des populations, selon leur degré d'instruction et selon les conditions particulières où la diversité des races et des cultes place l'empire ottoman, était tout à fait nécessaire. « Nous y viendrons, ajouta-t-il, n'en doutez pas, quelles que soient les résistances du parti opposé, et j'en ai pour gage les sentiments mêmes du souverain : nous avons nos rétrogrades comme tous les peuples; mais le temps, qui amène avec lui tant de leçons sévères, et les efforts d'hommes intelligents, finiront par triompher de nos difficultés, qui sont très-grandes. Au demeurant, ce n'est qu'après de longs siècles d'incubation que plusieurs peuples européens ont fini par conquérir la liberté dont ils s'enorgueillissent : à travers combien de luttes et même de crimes n'a-t-elle pas été obtenue par quelques-uns d'entre eux qui n'avaient cependant pas à se préoccuper d'autant de questions spéciales que nous! Songez donc que nous ne sommes constitués que depuis quatre cents ans à peu près en Europe; les autres nations ont-elles atteint au bout de quatre siècles le degré où elles se trouvent à présent? Où en était la France quatre cents ans après Clovis, et l'Angleterre autant d'années après la bataille d'Hastings? Leur situation à cette époque était-

elle moins barbare que la nôtre? Je suis persuadé que si nul événement imprévu, nul coup de force ne nous accable, nous arriverons aussi avec le temps à un état meilleur, et nous y parviendrons plus vite que les autres peuples, parce que nous avons sous les yeux leurs exemples et que nous pouvons user de leurs conseils. Mais assurément notre civilisation ne ressemblera pas exactement à la vôtre ; elle s'adaptera à notre religion que nous n'abandonnerons jamais, à nos habitudes, à nos traditions, au climat, à l'histoire. C'est seulement dans un ordre d'idées qui nous est personnel que nous pouvons construire un édifice stable et bien ordonné. Lorsque nous voulons imiter servilement les Européens, nous n'arrivons pas à de bons résultats : voyez ceux de nos jeunes gens qui ont prétendu adopter les mœurs de l'Europe, ils ne vous ont pris que vos défauts. Il n'est point de pire race que cette jeunesse qui n'est ni musulmane ni chrétienne, et qui s'imagine être parfaitement civilisée parce qu'elle boit du vin, court aux théâtres et fait des dépenses folles. Avouez que nos vieux Turcs, mahométans rigides, fidèles aux anciennes coutumes, graves et honnêtes, valent cent fois, malgré leur ignorance du monde européen, ces imitateurs maladroits des gens comme il faut de Paris, de Londres, de Vienne, de Berlin ou de Pétersbourg.

— Je suis entièrement de votre avis sur ce point, dit l'étranger, mais ce n'est pas une raison pour ne pas demander à l'Europe le secret de sa civilisation. Vous ne sauriez nier que votre administration géné-

rale ne soit très-défectueuse; tout le monde est d'accord pour vous la reprocher, non sans cause : ici elle est trop despotique, là elle est trop faible, et vos fonctionnaires, peu ou point payés, se créent trop souvent des ressources illicites; vos finances sont dans un état déplorable, et vous avez dû recourir à une suspension de payements funeste à votre crédit. Vos villes sont mal construites : Constantinople, splendide quand on la voit de la mer, est bâtie à l'aventure : ses rues sont étroites, mal éclairées la nuit, pavées rarement, et de quelles pierres pointues et irrégulières! Vous n'avez pas de voirie organisée, les chiens errants sont seuls chargés de la police des tas d'ordures; dès qu'il pleut, certains quartiers sont transformés en cloaques de boue, en véritables marécages.

— Passons, repondit le Levantin, sur notre édilité, qui est en effet assez médiocre; mais que de villes européennes n'ont rien à nous reprocher à cet égard! Il n'y a pas longtemps que Paris lui-même est plus propre et mieux construit que Stamboul et Péra. Quant à nos finances, elles sont en désordre, il est vrai; mais ne devons-nous pas une bonne part de ce désordre au système des emprunts que nous avons eu le tort d'imiter de vous sans être mûrs pour le maniement de semblables affaires? En ce qui concerne notre administration, je n'en justifie pas les défauts, mais cependant ne doit-on pas reconnaître qu'elle a eu sa grandeur et sa force? Remarquez donc que la Sublime Porte a trouvé moyen de faire vivre pendant des siècles, sous le même gou-

vernement, des groupes d'hommes étrangers les uns aux autres, et répandus sur une immense surface de territoire, depuis le Danube jusqu'à l'Euphrate et l'océan Indien : elle a fait reconnaître le pouvoir du Padischah sur la presqu'île des Balkans, l'Asie Mineure, une partie de l'Asie centrale, l'Arabie et la moitié de l'Afrique septentrionale : est-il possible de méconnaître la puissance matérielle et morale d'une administration qui s'est imposée également aux Slaves et aux Bulgares du nord, aux Albanais de l'ouest, aux Grecs de Thessalie, d'Épire et de Thrace, aux Arméniens de l'Anatolie, aux populations mêlées de la Syrie, aux tribus et aux peuplades qui habitent entre Damas et les frontières de l'Iran, et jusqu'à Mossoul et Bassorah, aux Ioniens des Cyclades, aux Arabes de l'Hedjaz et de Tripoli et aux fellahs de l'Égypte ? Cette cohésion s'est maintenue malgré les antipathies réciproques des peuples réunis sous le même sceptre, grâce à une vigueur de direction qui rappelle par certains côtés la centralisation cosmopolite de l'empire romain. La diversité des croyances, des idées, des origines, qui eût disloqué tout autre établissement politique, n'a pas empêché l'unité du nôtre, peut-être même nous a servi. Il y a là certainement un fait historique d'une haute valeur : une nation barbare aurait pu obtenir ce résultat pendant quelques années par les armes; mais pour faire durer aussi longtemps une souveraineté aussi contraire aux lois générales qui régissent le monde, il a fallu une persévérance peu commune, des traditions suivies avec une rare précision,

et une connaissance des ressorts du gouvernement qui n'appartient qu'aux races supérieures.

— Je reconnais volontiers, dit l'étranger, que les Turcs ont su conquérir beaucoup de pays et se maintenir dans leurs conquêtes; mais ils n'ont jamais poursuivi un autre idéal; ils n'ont su ni civiliser les peuples conquis ni s'inoculer leur civilisation; ils sont restés les maîtres par la force et n'ont pas compris l'art suprême des victorieux, qui est l'assimilation des races. Telle est au fond l'origine des difficultés présentes, car il n'y aurait point de question d'Orient si votre empire formait un tout bien organisé, un seul bloc comme les autres nations : le défaut de cohésion vous perd, et il n'y a de conquête indiscutable que celle qui se fait oublier. Vous avez, il est vrai, témoigné une certaine complaisance envers le culte des vaincus, et vous avez laissé subsister leurs groupes religieux : l'histoire doit vous en savoir gré; mais à regarder les choses de près, ce privilége n'était-il pas payé bien cher par la perte de toutes les autres libertés, et se sentir l'objet d'une tolérance dédaigneuse, est-ce une consolation de sa servitude?

— C'est du moins quelque chose, répliqua le Levantin, et bien des conquérants n'ont pas mis cette réserve dans leur domination. La liberté de conscience a sa valeur, il me semble, et nous avons sur les peuples européens l'avantage de l'avoir respectée, Les Ottomans, comme vous le faites remarquer, n'ont point su fondre avec eux les vaincus, mais c'est précisément peut-être à cause de

cette même tolérance : s'ils avaient imposé leur foi par la violence aux nations qu'ils ont soumises, ils auraient sans doute obtenu cette cohésion qui manque à leur empire, mais au prix de quelles persécutions et de quelles injustices? S'ils ont reculé devant une pareille extrémité, s'ils ont permis aux Latins, aux Grecs, aux Slaves, aux Arméniens, aux Israélites, de conserver leurs temples et de pratiquer leur culte, qui donc pourrait leur reprocher une semblable politique? »

Le soir qui venait interrompit cet entretien, dans lequel chacun des deux interlocuteurs avait dit un certain nombre de vérités. Ils se promirent de dîner ensemble le lendemain, à la turque, dans le yali du vieillard, à Canlidja, sur le Bosphore, et de causer encore quelques heures des mœurs et des idées qui étonnaient l'un et semblaient à l'autre si simples et si naturelles.

LETTRE XIX

DIALOGUE (*Suite et fin*).

Le yali du vieux Hadgi-Moustapha Pacha était dans une situation vraiment admirable. A peu près au milieu de la longue série de maisons de campagne qui bordent à Canlidja la côte asiatique du Bosphore, il plongeait directement dans le courant rapide : un jardin rempli de roses, ombragé par trois pins d'Italie et dont les terrasses montaient en amphithéâtre sur le flanc d'une colline verte, entourait cette maison riante, peinte en gris clair. On abordait en caïque sur une petite terrasse de marbre blanc : à droite se trouvait l'appartement des hommes ou *sélamlik ;* à gauche, le harem, dont toutes les fenêtres étaient garnies d'un grillage de bois très-serré. Dans ce harem, le respectable Hadji-Moustapha n'avait que trois femmes : sa première épouse fort âgée comme lui et qui conduisait la maison ; la seconde, ancienne esclave qui lui avait donné un fils et qui était ainsi devenue libre ; enfin une jeune Circassienne, qu'il avait naguère payée cinq cents livres turques (un peu plus de onze mille francs) et qui égayait la maison par son talent sur la guitare, sa jolie

voix et sa danse légère. Une négresse, deux vieilles odalisques et un eunuque du plus beau noir suffisaient au service du harem. Dans le sélamlik, il y avait quelques serviteurs coiffés du fez et vêtus de la stambouline, deux ou trois secrétaires de confiance qui allumaient les pipes, causaient avec le maître lorsqu'il s'ennuyait quelque peu, et lui racontaient les anecdotes de la ville : l'un d'eux, qui savait assez bien lire, se flattait d'obtenir un jour quelque bon emploi, grâce à la protection du pacha. Un khodja en turban blanc, renommé par sa piété, était attaché à la maison et disait régulièrement les prières.

L'Européen fut introduit dans un salon d'attente, meublé seulement d'un divan circulaire. Le café fut servi ; des cigarettes furent placées devant lui, et le secrétaire qui se destinait aux charges de l'administration lui présenta des allumettes. Il avait à peine tiré quelques bouffées, lorsque Hadgi-Moustapha parut sortant de son harem. Après les premiers compliments, quand le pacha se fut installé les jambes croisées, l'étranger crut bien faire en lui demandant des nouvelles de ses femmes : le vieillard rougit légèrement, sourit, resta un moment silencieux, puis avec beaucoup de bonhomie :

« Vous allez, dit-il, nous trouver bien bizarres, mais c'est une question que l'on ne nous adresse jamais. Je sais que vous ignorez nos usages, et nous sommes convenus d'ailleurs d'en causer ensemble : c'est pourquoi je ne m'offense pas de cette demande ; mais sachez qu'en

Orient on ne parle pas des personnes que l'on n'est jamais admis à voir et dont on n'est pas même censé soupçonner l'existence. Laissons donc ce sujet, si vous le voulez, et dites-moi comment vous êtes venu ici. Est-ce en caïque ou par le *chirket-i-haïrié?* — Dieu me préserve, s'écria l'Européen, de naviguer sur le Bosphore au milieu de ce courant sans cesse agité par un insupportable clapotis de petites vagues, dans une de ces nacelles étroites qui ont toujours l'air de chavirer! J'ai préféré les bateaux à vapeur que vous appelez *chirket-i-haïrié* et qui desservent de Stamboul à la mer Noire les villages d'Europe et d'Asie; sans doute ils sont sales et horriblement encombrés, mais on n'a pas du moins à s'y préoccuper du temps qu'il fait, du vent du nord qui précipite dans le détroit les flots du Pont-Euxin, ou du vent du sud qui fait refluer contre le courant les vagues du golfe d'Ismidt et de la mer de Marmara. C'est là un progrès des dernières années, m'a-t-on dit, et je ne veux pas le méconnaître.

— Le tableau est un peu forcé, dit le vieux Turc en souriant. Il est bien rare que le Bosphore soit dangereux pour les caïques, et j'avoue que pour ma part j'aime infiniment cette embarcation fine et légère, où l'on s'étend si doucement au fil de l'eau en regardant passer les troupes d'oiseaux de mer qui parcourent le détroit, et où l'on contemple, doucement bercé, les riants paysages des rives. Je ne sais trop à ce point de vue si le *chirket* est un progrès : on y voit mal le Bos-

phore, le sifflement perpétuel de la machine est insupportable, la fumée obscurcit le paysage, et ce n'est pas la peine de traverser dans une semblable cage le plus beau détroit du monde. Mais voici qu'on nous apporte les préliminaires du dîner, les apéritifs, et j'espère que vous y ferez honneur. »

En ce moment on entendit un coup de canon, et comme l'étranger paraissait surpris, Hadgi-Moustapha-Pacha reprit en lui versant un demi-verre de raki, liqueur blanche analogue à l'anisette et qui n'est pas défendue par l'Islam : « C'est le signal du coucher du soleil, qui se donne pendant le mois de Ramazan, où nous sommes entrés aujourd'hui même. Nous ne pouvons, comme vous le savez, ni manger, ni boire, ni fumer pendant toute la journée jusqu'au moment où le soleil disparaît à l'horizon. Aussi le canon nous avertit immédiatement de la minute précise où nous pouvons prendre notre repas : alors tout bon musulman doit faire l'*iftar*, c'est-à-dire rupture du jeûne, et il est libre de souper, si bon lui semble, jusqu'au lendemain matin. — J'avais entendu parler de cet usage, dit l'étranger, mais je le croyais tombé en désuétude ou du moins fort peu observé parmi les gens qui n'appartiennent point au monde des mosquées. — Comment connaissez-vous si peu nos mœurs orientales? interrompit le vieil Ottoman avec un léger accent de reproche et tout en croquant quelques olives et des poissons séchés au soleil. Notre religion est obéie, au moins dans ses préceptes extérieurs, avec autant d'exactitude qu'au temps du Prophète,

et l'on aurait honte de ne pas s'y montrer fidèle. Il paraît que, dans vos pays, vous osez à peine pratiquer votre culte, et que vous êtes tous plus ou moins atteints de cette bizarre infirmité d'esprit qui s'appelle, je crois, le respect humain. Nous sommes plus sensés, avouez-le; nous suivons notre loi sans ostentation, mais avec exactitude : nous ne nous occupons pas du prochain en général, et nous rougirions de ne pas observer le Coran. S'il y a des incrédules, ils se cachent pour violer la règle, et le Ramazan, si rude qu'il soit, même lorsqu'il tombe dans les longs jours d'été, ne serait ouvertement oublié par aucun d'entre nous. — Je vous en fais mon compliment très-sincère, dit le voyageur, et c'est là un des beaux côtés de votre civilisation; mais expliquez-moi votre dernier mot : le Ramazan n'est-il pas fixe comme tous les mois de l'année, et peut-il arriver indifféremment dans une saison ou dans une autre? — Nous sommes, reprit Hadgi-Moustapha, beaucoup moins scientifiques que vous, et nous ne connaissons que le mois lunaire de vingt-neuf ou de trente jours. Notre année est donc beaucoup plus tôt finie que la vôtre, et chaque année nos mois sont de quelques jours en avance sur ceux de l'année précédente, de sorte que les mêmes mois se trouvent tantôt en été, tantôt en hiver après un certain nombre d'évolutions. Il en est de même de nos heures uniquement réglées sur la marche du soleil; nous commençons à les compter au moment où l'astre se lève, et pour nous il est douze heures au moment où il se couche; puis ce sont les heures de nuit

indiquées d'après le même procédé. C'est ainsi qu'actuellement le soleil se levant à six heures, nous disons par exemple qu'il est six heures à la turque, lorsque pour vous il est midi. J'entends d'ici tout ce que vous allez dire pour me démontrer qu'au point de vue de la science ce système qui paraît si naturel a le défaut ne n'être point fixe et d'être fort compliqué, et comme je ne saurais en réalité que répondre, je crois que nous ferons mieux d'aller dîner. »

L'étranger, de plus en plus stupéfait de cette civilisation qui était si différente de la sienne et qui attestait un ensemble d'idées, de mœurs, de traditions tout à fait autres que celles de l'Occident, se leva en même temps que son hôte, et passa avec lui dans la salle à manger, où cinq ou six domestiques se tenaient debout dans une attitude respectueuse. L'un d'eux lui présenta une aiguière de cuivre, et l'autre un plateau creux : il comprit qu'il fallait se laver les mains; on lui versa de l'eau sur les doigts, et un petit nègre qui se trouvait là fort à point lui tendit une serviette en toile de Brousse, épaisse et frisée comme une mousse.

La table placée au fond de la pièce était haute d'un pied environ, et entourée de coussins étendus par terre sur des tapis à trame de soie d'une remarquable finesse. — « Vous avez voulu un dîner à la turque, dit Hadgi-Moustapha en souriant; veuillez vous asseoir en croisant les jambes sur l'un de ces coussins, et disposez-en d'autres autour de vous, pour vous soutenir à votre gré. Prenez la petite serviette qu'on vous offre et ajustez-la

rale ne soit très-défectueuse; tout le monde est d'accord pour vous la reprocher, non sans cause : ici elle est trop despotique, là elle est trop faible, et vos fonctionnaires, peu ou point payés, se créent trop souvent des ressources illicites; vos finances sont dans un état déplorable, et vous avez dû recourir à une suspension de payements funeste à votre crédit. Vos villes sont mal construites : Constantinople, splendide quand on la voit de la mer, est bâtie à l'aventure : ses rues sont étroites, mal éclairées la nuit, pavées rarement, et de quelles pierres pointues et irrégulières! Vous n'avez pas de voirie organisée, les chiens errants sont seuls chargés de la police des tas d'ordures; dès qu'il pleut, certains quartiers sont transformés en cloaques de boue, en véritables marécages.

— Passons, repondit le Levantin, sur notre édilité, qui est en effet assez médiocre; mais que de villes européennes n'ont rien à nous reprocher à cet égard! Il n'y a pas longtemps que Paris lui-même est plus propre et mieux construit que Stamboul et Péra. Quant à nos finances, elles sont en désordre, il est vrai; mais ne devons-nous pas une bonne part de ce désordre au système des emprunts que nous avons eu le tort d'imiter de vous sans être mûrs pour le maniement de semblables affaires? En ce qui concerne notre administration, je n'en justifie pas les défauts, mais cependant ne doit-on pas reconnaître qu'elle a eu sa grandeur et sa force? Remarquez donc que la Sublime Porte a trouvé moyen de faire vivre pendant des siècles, sous le même gou-

sentir les mains sales et peu flatté surtout de se plonger les doigts dans la sauce où ses voisins avaient également saisi quelques morceaux pour lui donner le bon exemple. Ce fut avec joie qu'il vit arriver le *pilaf*, qu'il put manger avec une fourchette; quant au vin, lui seul en but : c'était une condescendance de son hôte. Il avait les jambes un peu engourdies en se levant de table, et il retrouva non sans plaisir l'aiguière et le bassin de cuivre. Le silencieux khodja disparut.

« Voici votre khodja qui nous quitte, dit l'étranger : puisqu'il est convenu que je peux impunément être indiscret, vous me permettrez bien de vous demander pourquoi il est parti si vite. Ma présence lui serait-elle désagréable ? Répondez-moi, je vous en prie, sans y mettre de politesse, mais en toute franchise. »

Hadgi-Moustapha sourit. « Je ne jurerais pas, dit-il, qu'il soit très-content d'avoir dîné avec un giaour, et qu'au fond de son cœur, sans que jamais il m'en ose parler, il ne me trouve pas bien étrange de me plaire en votre compagnie. Mais je suis certain qu'après avoir fait sa prière du soir, comme je la ferai moi-même tout à l'heure, il va se coucher sur-le-champ.

— Quoi ! si tôt ? s'écria le voyageur.

— Rappelez-vous ceci, reprit le vieil Ottoman : on se lève en Turquie avec le soleil : nous ne nous sommes pas fait la vie factice que vous menez en Occident : nous suivons les indications de la nature. Le jour étant fait évidemment pour l'action, nous sommes debout dès qu'il se montre, et la nuit étant destinée au repos, nous

ous endormons quand nous ne voyons plus clair. Il n'y rien de si simple, et même, vous ne sauriez éviter 'en convenir, rien n'est meilleur pour la santé physique t morale. Comme nous n'avons d'ailleurs aucun de vos ivertissements de *noctambules*, ni bals, ni concerts, i cercles, que nos théâtres sont très-peu nombreux, ourquoi prolongerions-nous la veille? Je ne vois que os buveurs de raki, cette liqueur que vous avez goûtée vant le dîner avec beaucoup d'eau, qui restent éveillés, u plutôt à demi éveillés jusqu'à une heure avancée de a nuit.

— Est-il vrai, comme on me l'a assuré, dit l'étranger, ue ces buveurs en arrivent à absorber dans leur soirée lusieurs carafons de ce breuvage funeste?

— Je sais trop, répondit Hadgi-Moustapha, que vous n'avez rien à nous reprocher dans cet ordre d'idées, pour essayer de nier qu'un certain nombre d'Ottomans sont atteints de cette passion vraiment terrible. Notre raki tient chez nous la place de votre absinthe, et l'abus n'en est pas moins redoutable. Je veux bien vous dire, car vous auriez sans doute plus d'un fait analogue à citer dans vos pays, que la folie de ces malheureux est si grande qu'ils compromettent sciemment leur santé et leur vie : naguère un médecin français, qui a une bonne clientèle parmi nous, me racontait qu'appelé auprès d'un haut personnage que l'abus du raki avait mis dans un état pitoyable, il lui déclara nettement la nécessité de choisir entre le sacrifice de sa boisson favorite ou la mort avant six mois. Le pacha, après s'être

consulté, avoua qu'il préférait persévérer, et il mourut, en effet, dans le délai que le médecin avait fixé.

— Hélas! murmura le voyageur, comme vous le faisiez observer, mon cher hôte, nous n'avons chez nous que trop d'exemples de semblables égarements d'esprit, et l'on n'a pas besoin de venir en Orient pour constater la stupidité et l'aveuglement des hommes. Passons sur ces dérèglements, communs à tous les peuples.

— Volontiers, dit Hadgi-Moustapha, mais non pas sans que je vous rappelle que ces excès sont chez nous assez rares, et qu'on n'en dirait pas autant des autres nations, si rudement éprouvées par les ravages de l'eau-de-vie, de l'absinthe, du whisky ou de l'opium. »

Un peu piqué de cette comparaison qui n'était pas à l'avantage des Européens, l'étranger dit entre ses dents :

« Il est vrai que vous n'avez pas besoin de ces doses exagérées d'alcool pour surexciter les populations, et que le fanatisme...

— Eh! s'écria le vieillard, voilà donc le grand mot lâché : je l'attendais, et sans frayeur, j'ajouterai même avec une certaine curiosité, car je désire depuis longtemps savoir au juste sur quoi se fonde cette accusation un peu banale, et pourquoi l'on prétend que nous sommes plus fanatiques en Orient que tous les autres peuples du monde. Nous aimons notre religion, il est vrai; nous la croyons meilleure que les divers cultes chrétiens; nous sommes parfaitement décidés à la défendre, et nous la pratiquons, ainsi que je vous le rappelais tout à l'heure, avec la plus grande

régularité. Mais de là au fanatisme, c'est-à-dire à l'intolérance et à la fureur, si je connais bien le sens propre du mot, il y a un monde. Nous sommes au contraire extrêmement tolérants, nous prions avec calme et recueillement sans obliger personne de nous imiter et sans entraver l'exercice de la croyance des autres. Il m'est impossible de voir où l'on peut prendre chez nous sur le fait un fanatisme spécial; les excès qu'ont commis certains sectaires n'ont rien de particulier à l'Islam, et si nous nous plaçons dans cet ordre d'idées, à quelle religion pourrait-on pardonner? »

L'étranger, qui avait imprudemment amené la conversation sur ce terrain et qui ne se souciait pas d'entendre parler des persécutions religieuses qui se retrouvent dans l'histoire de la plupart des nations européennes, s'empressa de prendre un chemin de traverse et répondit avec vivacité :

« Et que dirons-nous de ces derviches hurleurs que j'ai été voir hier non sans dégoût? Nous ne sommes pas loin ici de Scutari, où se déploient chaque semaine leurs hideuses cérémonies. J'ai vu aussi une autre scène dont il faut que je vous parle, cette fête des Persans qui a lieu chaque année à Stamboul et ailleurs, et où la fureur religieuse, non plus de quelques pauvres diables comme les hurleurs, mais de toute la population Persane de Constantinople, devient un véritable scandale. Si vous n'avez pas assisté à ce spectacle, je vous conseille d'aller l'an prochain au khan des Persans, et vous reviendrez indigné. Imaginez, au commencement de la nuit,

vers le sommet d'une des rues les plus noires et les plus en pente du quartier avoisinant le bazar, la vaste cour du khan, où les marchands de tapis ont leurs comptoirs, remplie par une foule immense; sur plusieurs points, des reposoirs ornés de tentures, illuminés par des lustres de cristal, des lampes, des bougies entourées de verres polis ou des lanternes de diverses couleurs; sur ce fond à demi éclairé, les têtes noires de la foule s'agitent, et il se fait dans la multitude de grands mouvements de houle; çà et là on entend des cris et l'on voit briller des torches rouges. Un large espace circulaire est réservé entre les spectateurs rangés le long des maisons sombres et ceux qui sont placés en groupes serrés au centre de la cour. Après une attente assez longue, on voit passer d'abord des chanteurs qui psalmodient un cantique sur la mort d'Hassan et d'Husseïn, les petits-fils d'Ali, le neveu du Prophète, massacrés, comme on sait, par ordre du calife de Damas dans la plaine de Kerbélah et dont cette fête, particulière à la secte des Chiites dont ils sont les imans vénérés, a pour but de perpétuer la mémoire. Il faut croire que ce cantique est fort attendrissant, car nombre de Persans qui m'entouraient poussaient des gémissements qui n'étaient point joués et versaient de véritables larmes; mais ceci n'est rien, et tout à coup d'effroyables clameurs, des rugissements, pour mieux dire, retentissent à la porte de la cour, et une horrible procession se précipite en désordre dans l'espace laissé libre pour son passage : ce sont d'abord des enfants à demi nus qui se frappent

avec de grosses chaînes de fer, puis des chevaux recouverts d'étoffes rouges qui simulent le sang des fils d'Ali répandu sur leurs montures, puis une tourbe de malheureux vêtus de larges robes blanches, armés de sabres, se tenant par le bras et dont les rangs décrivent des zigzags insensés; leur délire est affreux, leurs cris farouches; ils se tordent, ils piétinent, ils se bousculent les uns les autres, s'agitent dans des convulsions effrayantes à la clarté fumeuse des torches, et, ce qui passe toute idée, se frappent à la tête de leurs sabres nus; le sang coule et inonde la robe blanche; on entend le bruit du fer sur les os des crânes rasés; des plaies béantes se dessinent; la sinistre expression du visage de ces énergumènes, leurs cris furibonds et leurs trépignements les font ressembler à une légion de démons sortis de l'enfer. Les coups de sabre redoublent, quelquefois parés, il est vrai, par le bâton des agents que la prévoyante police place derrière les enragés pour les empêcher de se fendre la tête, mais souvent aussi arrivent à leur adresse, et l'on voit jaillir un ruisseau de sang comme dans un abattoir. Pendant ce temps, le cantique se continue au loin, à demi perceptible dans le bruit sauvage; quelques-uns des furieux tombent à demi morts, foulés aux pieds de leurs camarades enivrés; trois fois de suite cette procession fantastique fait le tour du khan, puis elle s'en va dans les rues adjacentes, épouvantant tout le quartier de ses horribles incantations, trébuchant à chaque pas sous la lueur vacillante des lanternes qui jettent leur

reflet lugubre sur les grandes maisons noires. Je n'ai jamais rien vu de plus hideux que ce spectacle : plus d'un spectateur est tout pâle; j'étais moi-même tremblant d'émotion, et il a fallu, pour me remettre un peu, qu'un honnête Persan, qui remarqua ma répulsion et mon trouble, m'assurât que ces blessures n'étaient pas fort graves, qu'après quelques jours de traitement les victimes se porteraient à merveille et passeraient d'ailleurs pour des saints auprès de leurs coreligionnaires. Je me suis néanmoins presque enfui, et c'est avec terreur que sous la porte du khan j'ai rencontré de nouveau ces sectaires de plus en plus épileptiques, qui rentraient dans leur antre pour y continuer leur promenade farouche. Voilà un fanatisme extrême, je suppose, et que vous ne pourrez jamais approuver.

— Je ne l'essayerai certainement pas, dit Hadgi-Moustapha d'un ton grave et triste. Je pourrais prétendre que les chiites sont des hétérodoxes, et que nous, Sunnites, qui formons l'immense majorité de l'Islam, ne sommes point responsables de leurs erreurs; mais cela aurait l'air d'un faux-fuyant, car, après tout, les chiites sont musulmans comme nous. Il vaut mieux reconnaître simplement que ce sont là, en effet, des scènes de délire que je regrette autant que vous. Qu'il y ait des exaltés dans l'Islam, des gens qui se complaisent dans ces mélodrames, comment pourrait-on le nier? Mais il faut se garder de confondre une religion, au demeurant fort sage et fort pacifique, avec ces transports de zèle insensé. Ceci s'applique à

vous-même aussi bien qu'à nous. Confondrons-nous le christianisme, dont j'admire et respecte les doctrines, avec vos flagellants et vos convulsionnaires? Sans doute il est d'une religion fort mal entendue de se donner des coups de fouet ou des coups de sabre; mais enfin, convenez-en, tant qu'on ne s'en prend qu'à soi-même, il n'y a que de demi-mal. Le plus grave est de s'en prendre aux autres, comme il nous est arrivé quelquefois, — et j'en ai grande honte, je vous assure; — comme aussi vous l'avez fait trop souvent dans les temps passés, ce dont vous n'êtes pas trop fiers, et avec raison. Vous n'êtes point fanatiques, cependant; on vous adresserait plutôt le reproche inverse, et croyez bien qu'en général nous ne le sommes pas davantage. Peut-être même oserai-je dire que nous y avons plus de mérite que vous : c'est à force d'indifférence et même de scepticisme que vous êtes devenus tolérants; nous, au contraire, nous avons tout le mérite de la tolérance, puisque nous sommes croyants, et croyants très-sincères. »

Il eût été peu conforme aux égards que l'on doit de part et d'autre à son hôte, et d'ailleurs tout à fait en dehors du caractère général de la conversation, d'entrer dans le détail d'événements politiques récents ou de faits historiques jugés et condamnés par tout le monde, et l'étranger aussi bien que Hadgi-Moustapha préférèrent détourner l'entretien sur un autre sujet :

« Tous ces désordres, dit le premier, tiennent à l'ignorance, et c'est là surtout le grand mal qu'il faut poursuivre. Or, permettez-moi de vous rappeler que

l'Orient n'a jamais entrepris de lutte sérieuse contre les ténèbres. Vos écoles sont rudimentaires : savoir lire et écrire passe chez la majeure partie du peuple pour une véritable science, et, à l'exception de quelques hommes distingués parmi lesquels vous me permettrez de vous ranger, mon cher hôte, qui sont arrivés par leurs connaissances aux degrés les plus élevés de la hiérarchie civile et religieuse, il n'y a guère chez vous de gens vraiment instruits et lettrés. Je crois même ne pas me tromper en affirmant que la diffusion de l'enseignement n'est pas une idée orientale : dans votre pensée, la science, l'intelligence des choses doivent être le privilége d'un petit nombre ; le système de l'imitation antique est demeuré le vôtre ; vos écrivains ne veulent être compris que d'une minorité de beaux esprits, et les difficultés de votre écriture, si souvent semblable à une cryptographie, répondent bien à votre désir de rendre la pensée malaisément accessible. Il vous faudrait changer d'abord les caractères de votre alphabet pour que l'instruction pût se répandre, et c'est ce que vous ne ferez jamais, parce que votre écriture a pour vous une valeur hiératique et parce que vous vous complaisez dans le mystère même dont elle s'enveloppe pour la multitude.

— Vous avez raison sur ce point, répondit Hadgi-Moustapha. Bien que l'instruction soit souvent un péril, quand elle est mal digérée, et qu'on s'en serve plus fréquemment pour lire de mauvais livres que de bons, je vous accorde que nous devrions nous appli-

quer, — et ce serait peut-être la meilleure des réformes dont il y aurait lieu de nous préoccuper, — à organiser un grand ensemble d'enseignement primaire et secondaire. A ce point de vue, j'ai beaucoup approuvé la création du lycée de Galata-Seraï, que vous connaissez sans doute, et je souhaite de tout mon cœur que cet établissement prospère, et qu'un nombre suffisant d'institutions analogues soit fondé dans tout l'empire. La France, en nous envoyant des maîtres, nous a rendu un service signalé ajouté à beaucoup d'autres, et mérite toute notre gratitude. Mais un semblable progrès n'est pas l'œuvre d'un jour : vous avez mis bien du temps, vous qui êtes constitués depuis douze ou quinze siècles, à en arriver au point où vous êtes maintenant parvenus; n'oubliez pas, comme je vous le rappelais hier, que nous sommes les derniers arrivés parmi les nations barbares qui ont occupé l'Europe, et qu'il n'est pas étrange que nous soyons en retard. Il y a sept ou huit cents ans, où donc en étaient chez vous ces arts, ces lettres et ces sciences dont vous êtes si justement fiers? Nous sommes encore des enfants pour bien des choses, et notre moyen âge est à peine venu. Si Allah et les hommes nous prêtent vie, nous nous développerons peut-être à notre tour, à notre manière, et je ne désespère pas qu'un jour vienne où notre civilisation mûrie sera l'honneur de l'Orient. Nous servirons peut-être à d'autres peuples plus avancés que nous à l'heure qu'il est et qui seront en décadence quand nous aurons atteint notre apogée, et nous enseigne-

rons d'autres races encore sauvages qui viendront, à leur heure, succéder aux nations dégénérées, suivant cette loi suprême qui pousse les nations les unes à la suite des autres comme les flots qui s'écoulent de la mer Noire dans le Bosphore. »

Le vieil Ottoman, après cet élan d'enthousiasme et d'espérance patriotiques, laissa retomber sa tête sur sa poitrine avec une profonde tristesse, et, comme se parlant à lui-même, il ajouta lentement :

« Et cependant, mes angoisses sont grandes! Nous traversons une crise terrible; en ce siècle qui a vu tant de bouleversements, serons-nous épargnés? Aurons nous la force de poursuivre notre chemin, malgré tant d'obstacles qui viennent des autres et de nous-mêmes? Grands par le courage militaire et par la foi religieuse, saurons-nous encore, par ces connaissances qui nous manquent encore, prendre une place dans ce monde nouveau, qui exige autre chose que l'héroïsme et la prière? Ce sont là des problèmes sombres et douloureux. Je ne devrais pas m'abandonner à ces tristesses et à ces doutes, mais tant d'événements les imposent, tant de lugubres spectacles semblent les justifier! On ne sait pas en Europe combien nous autres, qui aimons notre pays et notre culte, souffrons de tant d'incertitudes, et combien sous notre apparence immuable se cachent de perplexités! »

L'entretien avait pris un caractère pénible pour tous deux, et le voyageur sentait qu'il fallait y mettre un terme. La nuit était venue, une de ces belles nuits où

la lune qui s'élève des collines d'Asie jette une éblouissante lueur sur les eaux calmes du détroit. Le caïque d'Hadgi-Moustapha attendait l'étranger au bas de l'escalier de marbre pour le ramener à Péra. L'Européen aurait eu bien des arguments encore à faire entendre, mais ils eussent touché désormais, au point où la conversation en était arrivée, aux questions fondamentales de la politique et de l'histoire. De tels sujets dépassaient la mesure de leur dialogue.

« Allons, dit-il en riant, mon cher hôte, c'est moi qui vais maintenant vous rappeler à de meilleures espérances. L'Orient est le pays des merveilles, et, comme vous dites, nous en reverrons peut-être ici un jour. C'est par les vertus que les nations vivent, et vous en avez de très-grandes et de très-fécondes. Vous avez déployé dans cette dernière guerre un courage qui a ému le monde entier et qui est un gage d'avenir. »

Le front d'Hadgi-Moustapha, un instant obscurci, s'était rasséréné.

« Je le crois, et je le crois avec fermeté, répondit-il en se levant pour reconduire l'étranger qui se dirigeait vers le caïque; j'espère vous avoir démontré qu'il y a de bons éléments chez nous; que nos mœurs, si étranges qu'elles semblent, ne doivent pas être condamnées. Pour tout ce qui nous manque, nous sommes entre les mains de la Providence.....

— Nous avons un vieux proverbe, ajouta l'Européen, qui dit : Aide-toi, le ciel t'aidera. Tenez, voulez-vous que je vous conte un apologue? Il y avait, dans des

temps qui sont près de nous, un peuple qui avait subi de graves épreuves : ses armées avaient été vaincues, son territoire envahi ; le vainqueur avait atteint sa capitale; un traité terrible semblait avoir constaté sa ruine; qu'a-t-il fait? Il ne s'est pas livré à des lamentations stériles et n'a pas tout attendu de la Providence. Un génie, comme il en est dans les vieux contes, lui avait en passant murmuré à l'oreille, comme jadis : « Sésame, ouvre-toi! » c'est-à-dire, travaille! Et ce peuple a compris l'avertissement suprême : il a travaillé, il s'est relevé, il a repris son rang dans le monde...

— Je devine bien quel est le peuple à qui cette histoire s'applique, dit Hadgi-Moustapha en souriant.

— Peut-être y en aura-t-il un autre, reprit l'étranger en s'asseyant dans le caïque, dont les bateliers agitèrent les rames à travers l'eau phosphorescente.

— Mach'Allah! (Dieu le veuille!) » dit le vieillard.

LETTRE XX

ATHÈNES

I

Je n'oublierai jamais l'instant où, montant sur le pont du paquebot qui me ramenait de Constantinople, j'embrassai du regard, par une matinée sans nuage, l'horizon de l'Archipel. Derrière nous, les contours de Lesbos se fondaient dans les dernières brumes de l'aurore; à gauche s'allongeaient les crêtes dentelées de l'île de Chio, qui marquaient leurs longues lignes d'un gris doux sur le bleu du ciel; Psara, séparée de Chio par un étroit canal, accentuait vaguement ses formes arrondies sous l'atmosphère lumineuse. A droite, la mer immobile, frissonnante sous le vent du matin, s'étendait dans l'immense espace, constellée çà et là de grands oiseaux blancs qui se berçaient mollement sur l'onde paisible. Une suave harmonie, une clarté pénétrante nous enveloppaient de leur sérénité.

A mesure que nous avancions à travers cette splendeur des choses, de nouvelles îles surgissaient de la mer. Nous voyions encore au loin Chio et Psara, que déjà se dessinaient en avant les ondulations d'Andros

et de Tinos, leurs masses rocheuses dont les larges plis semblaient des cavernes pleines d'ombre. Au delà, vers la droite, les derniers caps de l'Eubée, monticules sauvages, falaises tantôt verdâtres et tantôt violettes, profilaient leurs sombres sommets. Tout l'horizon était noyé dans une vapeur dont les nuances d'opale se mêlaient doucement à l'azur du flot et de l'air. Andros et Tinos, devant nous, semblaient fermer la perspective ; plus nous approchions, plus ces longs rochers arides prenaient un aspect étrange : leur sol est formé de ce beau marbre qu'on appelle le vert antique ; des broussailles ont poussé dans les interstices de la pierre ; leurs collines dénudées ressemblent aux montagnes enchantées dont parlent les vieux poëmes et qui sortent du sein des flots pour barrer la route aux navigateurs. Sur ces mers mythologiques où la pensée, remplie du souvenir des dieux de la Grèce, ne s'étonnerait d'aucun prodige et où l'on croit voir flotter le char d'Amphitrite, on se demande quelles nymphes, quelles sirènes, quels tritons joufflus soufflant dans des conques roses et roulant entre les vagues ensoleillées leurs torses ruisselants, habitent dans les grottes mystérieuses des îles entourées d'écume, et vont nous guider dans les détours qui les séparent. Bientôt le mince canal apparaît semé d'écueils, et l'on flotte entre deux murailles abruptes que recouvre la végétation des rhododendrons, des cactus et des lauriers sauvages, et dont les oiseaux de mer hantent seuls les pics noircis par le vent et par le soleil. Derrière ces rochers il y a

Les Propylées.

cependant quelques plaines fertiles; des petites villes et des hameaux se sont construits dans les replis des montagnes et dans les couloirs qui descendent vers les rivages opposés à ceux que le paquebot côtoie. Bientôt, en face de nous, s'ouvre de nouveau l'espace : nous sommes au centre des Cyclades et comme dans un grand lac où de toutes parts apparaissent les îles à travers lesquelles ont erré les divinités de la fable, dont le vaisseau d'Ulysse a touché les plages, dont Orphée et Hésiode ont contemplé les cimes, et que les marins de l'antique Hellade voyaient, ainsi que nous, il y a deux mille ans, resplendissantes des feux du jour et des reflets des vagues.

Il est de mode de se moquer un peu de l'enthousiasme, et je ne voudrais pas surfaire ici l'émotion qui saisit l'esprit dans ces parages; mais en vérité il faudrait n'avoir point le sens du beau et ignorer les mythes de la Grèce pour passer impassible sur la mer où chaque nom évoque une légende antique. Je l'avoue humblement : j'ai été séduit. C'est à travers les plus délicates dégradations du jour que se groupent à des distances inégales les longues sinuosités de Miconi, les deux collines de Délos, le sommet aigu de Naxos et les formes éloignées, indécises de Paros. On a beau faire et se défendre contre l'excès des réminiscences mythologiques, Apollon et Diane apparaissent à la pensée en même temps que leur île sainte; on rêve involontairement devant Naxos à l'Ariane éplorée qui conte aux rochers ses injustices et qui suit des yeux la voile de Thésée;

on salue avec respect la blanche Paros, d'où sont sortis les blocs de marbre animés par les sculpteurs de la Grèce. La vision olympique rayonne toujours en ces lieux où elle est née dans l'imagination des peuples, et où elle a fécondé le génie des artistes et des poëtes; sa grâce s'est développée dans ce calme, dans cette solitude où rien ne distrait l'âme de la contemplation ; ce ciel et cette mer ont enveloppé comme un vêtement radieux les créations de la fantaisie. On retrouve ici après des milliers d'années ces fables toujours vivantes, ces divinités toujours belles, et les splendides fantômes murmurent au voyageur qui passe le chant des sirènes de l'Ionie.

En face de nous s'élève une autre île où le paquebot va s'arrêter tout à l'heure : c'est Syra, la patrie du vieil Eumée, le gardien des troupeaux d'Ulysse. Il raconte lui-même, dans l'Odyssée, comment, un vaisseau phénicien ayant abordé à Syra, il fut emporté tout enfant par les matelots et vendu comme esclave au roi Laërte. Située au milieu de l'Archipel, sur un point particulièrement accessible aux navigateurs, Syra était dès lors une station commerciale et maritime d'une certaine importance ; elle a conservé aujourd'hui ce privilége : les paquebots de plusieurs grandes lignes y font escale pendant quelques heures, de nombreux bâtiments sont mouillés dans son port. Lorsqu'on longe ses rivages en venant de l'Orient, elle semble aride et déserte, mais tout à coup, au détour d'une falaise, dans une large anfractuosité, toute une ville blanche s'élève en amphithéâtre. Moulins à vent, maisons

neuves à volets verts, clochers aigus, hautes terrasses, se présentent gaiement au regard. C'est la cité d'Hermopolis, dont les rues descendent comme une cascade du haut de deux collines jusqu'au bord de la mer. Une barque nous conduit à terre, et l'on voit sur-le-champ que si l'on est encore en Orient, on s'est rapproché de l'Europe. La civilisation de la Grèce moderne donne un aspect aimable et hospitalier à cette petite ville de l'Archipel. Les habitants, sauf les gens du port, n'ont point de costume national, il est vrai, et leurs maisons ressemblent aux nôtres; mais en même temps les palmiers et les aloès poussent en pleine terre sur les promenades publiques où ils sont plantés en lignes, comme chez nous les tilleuls ou les marronniers. Sur une vaste place dallée, les dames grecques, imitant nos modes avec quelque inexpérience, viennent prendre le frais au crépuscule. On regrette un peu les plis flottants des tuniques d'autrefois, les coiffures encerclées de bandelettes, la svelte élégance des jeunes filles ioniennes; peut-être, en ces temps lointains, à ces mêmes heures, sur cette place même, les habitants de Syra se réunissaient autour d'un temple pour écouter les bavardages de quelque rhéteur, pour entrer couronnés de violettes et de lierre dans la salle du festin, ou pour admirer le chant des rapsodes errants qui répétaient les poëmes d'Homère. Il faut bien convenir que le présent ne vaut point le passé pour ces pays charmants, qui avaient rencontré dès lors l'harmonie exacte entre les formes extérieures des choses, les monuments, la parure, le

langage et les mœurs. Nos costumes et nos usages ne sont plus en rapport ici avec les lignes de l'horizon, la limpidité de l'air, l'aspect général de la naturé majestueuse et souriante.

Nous gravissons les ruelles étroites bordées de jolies maisons à balcons de fer d'où les jeunes filles curieuses regardent les étrangers : partout, de ces hauteurs, à travers les grilles des jardins, aux angles des murs, il y a des échappées de vue sur la mer et sur la ville, dont toutes les terrasses se dominent les unes les autres comme une série d'étages; en haut de la colline, on embrasse un panorama immense, tout l'étincelant Archipel, une coupe d'azur où tremblent les rayons du ciel, les voiles blanches qui ressortent en lumière sur le fond des vagues, et parfois, dans le lointain, la fumée des bateaux à vapeur qui s'en vont vers la mer de Crète ou les ports de l'Asie Mineure. Ce paysage est plein de joie et de clarté. Peu à peu la nuit s'étend sur les eaux, la colline est bien vite envahie par l'ombre : les fenêtres s'éclairent, et lorsque, revenus sur le paquebot, nous contemplons la ville si bien groupée sur les pentes, il semble qu'elle soit tout illuminée, et qu'on voie se déployer sur un rideau noir une profusion d'étoiles.

II

Un clair de lune transparent nous enveloppait tandis que nous suivions la route du Pirée. Les pâles lueurs vacillaient sur l'eau tranquille où le paquebot traçait un sillon d'argent; la côte de Syra fermait l'horizon à notre gauche; à droite, une nappe lumineuse s'enfonçait dans les profondeurs nocturnes d'où l'on voyait çà et là surgir la silhouette des îles lointaines, blanches sous le rayon. Le silence planait sur le paysage où passait l'ombre des dieux d'Homère, mais où l'impassible sérénité des choses, quels que fussent nos souvenirs, nous parlait moins encore des fables de la Grèce que du Dieu vivant si manifestement visible dans ce calme de la terre et dans cette beauté de la nuit. Échappant à l'Olympe antique en ces lieux mêmes où tout parle de sa grâce et le ressuscite devant les yeux ravis, nos âmes subissaient encore plus fortement l'ascendant de Celui qui l'a vaincu : l'image du Créateur dominait la création, et tandis que Phébé versait ses rayons sur les ondes où flottait autrefois Délos, tandis que nous glissions doucement près des mêmes rivages où venaient jadis aborder les théories de la Grèce, la majesté de l'auteur de ces magnificences remplissait nos cœurs d'une émotion ineffable et effaçait les fantômes des divinités évanouies.

Il était nuit quand nous avons traversé le canal qui sépare Zéa de Kythnos et peu après doublé le cap Sunium, dont le temple en ruine était caché dans l'ombre; mais aux premières clartés de l'aurore nous apercevons à notre gauche le Péloponèse, Hydra, Salamine; à droite, la côte de l'Attique. C'est une série de collines brûlées par le soleil, mais baignées par l'air limpide et dont les lignes se dessinent sur le ciel avec une imposante régularité. Les artistes qui, dès l'enfance, ont contemplé ces horizons ont dû y rencontrer le premier enseignement de l'unité des conceptions et de la sobriété des formes. La nature est ici un maître sévère; elle ne cherche pas à séduire comme ailleurs par la profusion de ses richesses, le charme de son sourire, l'originalité de sa fantaisie : elle s'adresse exclusivement au sentiment le plus précis et le plus simple de l'immuable idéal. Non pas sans doute que la beauté de la statuaire antique, la majesté des œuvres dramatiques d'Athènes aient été directement inspirées par le paysage attique; la source de pareilles merveilles vient de plus haut; mais il est certain que les maîtres étaient préparés, par le spectacle accoutumé des formes sereines, à comprendre mieux les révélations de leur génie, et que, d'autre part, le peuple athénien, dont les applaudissements ont contribué à faire éclore et à développer ces hommes illustres, avait acquis en présence des ondulations de ses collines et de la pureté de son ciel l'instinct d'un art supérieur et la science intime de l'harmonie.

Nous doublons un dernier promontoire, et nous voici dans un petit golfe étroit à l'entrée et qui s'élargit peu à peu de manière à former un bassin arrondi. C'est le Pirée, et l'on nous montre au loin les baies de Munychie et de Phalère. En quelques coups de rames, une barque nous mène au rivage. Le Pirée, qui a vu tant de flottes dans son enceinte, d'une médiocre étendue, est maintenant une ville neuve, percée de rues larges, remplie de jolies maisons à un étage, bâties à l'européenne et d'agréable apparence. Toutes ces constructions blanches sont gaies et avenantes : la population paraît active, s'empresse autour des étrangers, leur demande volontiers : « Quoi de nouveau? » comme autrefois, leur apprend au besoin les nouvelles ; on se sent au milieu d'une race libre, éveillée, en progrès : on est loin de l'Orient.

Le Pirée toutefois ne retient guère les voyageurs. Athènes les attire dès qu'ils ont touché le sol de la Grèce. Nous avons hâte d'approcher de l'Acropole, dont nous avons un instant aperçu en entrant au port la vague silhouette. Un chemin de fer — le seul, hélas! que possède le royaume hellénique — y conduit en quelques minutes : nous préférons une des nombreuses calèches qui attendent l'arrivée des paquebots et d'où nous verrons mieux la plaine de l'Attique, et nous partons au grand trot. Je m'empresse de dire que ce n'était point par dédain pour l'humble railway, et encore moins par cette pédantesque indignation de certains déclamateurs. Vous entendez cela d'ici : « Quoi!

des chemins de fer en Grèce ! et que diraient les ombres illustres ? Des stations vulgaires à Marathon, à Corinthe, à Argos ! La fumée des locomotives en ce pays des vieux souvenirs ! Le sifflet troublant le sommeil des nymphes, et peut-être un tunnel à travers l'Olympe et le Taygète ! » Tout ceci semble fort spirituel au premier abord, mais c'est de loin qu'on s'imagine qu'il est plus poétique d'être en voiture qu'en wagon : avec ce système il faudrait se garder d'aborder au Pirée en bateau à vapeur et n'y arriver que sur une galère à trois rangs de rames ; pourquoi également s'y présenter avec notre costume et ne pas se revêtir de la tunique et du manteau d'Alcibiade ou de Périclès ? L'art et les ruines ne souffrent pas plus du voisinage des constructions modernes que les temples antiques n'étaient déshonorés par les maisons dont ils étaient entourés. Les nécessités de la vie présente et pratique ont toujours eu leur place naturelle auprès des œuvres de l'idéal, et si les grands hommes qu'on évoque vivaient de notre temps, ils ne comprendraient guère une telle sensiblerie. Ils mettraient des stations de chemin de fer partout où il serait opportun d'en établir, et ne croiraient pas le moins du monde qu'ils détruisent la poésie du Parthénon.

La route du Pirée à Athènes est bordée d'arbres des deux côtés ; la plaine est cultivée et riante : dans les champs, des groupes de moissonneurs chargent sur des chariots les gerbes de la blonde Cérès. Nous traversons un ruisseau d'un mètre à peine, qui ressemble

à un fossé de parc : c'est le Céphise. Il a un pied d'eau tout au plus, encombré d'herbages. Des montagnes stériles bornent la plaine : c'est le Parnès et l'Hymète ; les sommets du Pentélique se dressent dans le lointain. Je ne sais si ce sont les souvenirs qui arrivent en foule ou bien la beauté de la nature qui s'impose à la pensée, mais on ne peut suivre ce chemin, qui a vu passer tant d'expéditions historiques, on ne peut se trouver au pied de ces collines que les plus nobles artistes, les plus grands poëtes, les plus puissants génies ont contemplées comme nous il y a plus de deux mille ans, on ne peut sentir sur son visage ce souffle qui les a touchés, sans être ému d'une impression presque banale, mais que l'on subit. Si quelque touriste demeure froid devant ce paysage, il eût mieux fait de ne pas venir. A mi-chemin, notre cocher s'arrête devant une auberge et fait souffler ses chevaux : une jeune fille s'approche et nous offre des roses. Athènes nous souhaite la bienvenue avec ces fraîches fleurs dont les abeilles de l'Hymète ont visité le calice au premier rayon de l'aurore.

Les maisons se groupent, les arbres disparaissent; la route se change en rue. Une agglomération de rochers que nous voyons de loin depuis quelques minutes dessine tout à coup sous le ciel ses flancs rougeâtres ; nous poussons un cri : c'est l'Acropole. L'auguste couronne de ruines se dresse dans la lumière sur son piédestal. On dirait de loin une forteresse écroulée sur un monticule à pic qui a surgi tout d'un bloc de la plaine

élargie ; on ne voit que quelques colonnes debout, un fronton et des amoncellements de débris. L'impassible soleil entoure l'Acropole d'une auréole de rayons et d'azur. Des aloès, des arbres amaigris font une ceinture d'un vert pâle à la montagne sacrée ; avec ses contre-forts dont un géant mythologique semble avoir taillé à coups de hache les pans âpres et aigus, avec sa plate-forme couverte d'édifices dévastés, sous cette violente lumière qui la dore, elle est tout ensemble aride, désolée et radieuse. A ses pieds, la ville étendue avec ses maisons basses semble un peuple humblement à genoux devant un autel.

Un ministre qui était en même temps un éminent homme d'État, mais qui n'avait pas le sens de la beauté antique, a provoqué des sourires le jour où, à la tribune, il nomma irrévérencieusement Athènes une « localité ». Le mot paraît bizarre sans doute lorsqu'on est devant l'Acropole; mais les dimensions de la ville, surtout alors, l'expliquent sans le justifier. Athènes à cette époque n'était qu'une bourgade; aujourd'hui encore elle n'est qu'une petite cité, mais depuis trente ans elle s'agrandit chaque jour. Aux deux rues centrales d'Hermès et d'Éole se sont ajoutés de nombreuses voies de communication, des places, des boulevards plantés, et les villas se sont multipliées. On en bâtit en ce moment de nouvelles avec une sérieuse activité. Quelles que soient ses difficultés politiques et malgré les agitations de son parlement, Athènes est évidemment prospère. Lorsqu'on arrive de Constan-

tinople, lorsqu'on sort des ruelles obscures, étroites, encombrées, de Galata et de Péra, on est charmé de la clarté, de l'élégance même des rues athéniennes, et il est certain qu'en elle-même, indépendamment de ses monuments antiques, Athènes est une jolie ville, tout à fait civilisée, et où la vie semble agréable et facile. Mais avec l'Acropole tout se transfigure : on sent que la grandeur d'une ville ne dépend point de son étendue, et que l'on est dans une des capitales du monde.

Nous sommes sortis de l'hôtel après un instant de repos, et malgré la chaleur déjà forte à neuf heures du matin, au mois de mai. Nous suivons au hasard, cherchant l'ombre, un boulevard que des arbres un peu chétifs abritent à demi, et nous nous trouvons sur une place immense, en face de hautes colonnes de marbre : ce sont les restes du temple de Jupiter Olympien. Ce temple a subi les vicissitudes d'Athènes : commencé, à peine ébauché au temps de Phidias, il a été terminé par les Romains dans le premier siècle de l'empire. Renversé depuis par les invasions barbares, dispersé aux quatre coins de l'horizon, il a laissé sur le sol grec quatorze colonnes supportant encore l'architrave et formant une double galerie, et deux colonnes isolées. Une autre est étendue tout entière dans la plaine; son piédestal est intact, légèrement incliné; des enfants jouent à l'entour, grimpent aux cannelures de marbre, se placent sur la plate-forme avec des cris joyeux et des rires. Plus émus, moins

philosophes peut-être, nous sommes immobiles devant ces vestiges d'un des plus beaux édifices de l'antiquité. Nous contemplons les dix-neuf mètres de hauteur que mesure la double galerie, l'élégance de ses proportions colossales; nous reconstruisons en esprit la *cella* entièrement disparue qu'entourait la colonnade. Ce temple n'a pas célébré longtemps les fêtes du maître des dieux : les processions ne se sont pas longtemps promenées sur ses parvis. On l'achevait à peine que déjà retentissait la voix sévère qui conviait le peuple d'Athènes à l'autel du Dieu inconnu. L'humble voyageur, l'apôtre venu de Judée, seul, pauvre au milieu de la cité qui avait vu tant de grands hommes, moindres que lui toutefois, prédestinait à la ruine par sa présence et ses discours le superbe édifice que la foi des temps antiques construisait encore, et ce temple terminé au crépuscule du paganisme était en même temps doré par l'aube grandissante de la religion de l'avenir. Sa dédicace solennelle s'accomplissait entre l'occident de la mythologie et l'aurore de l'Évangile.

Aujourd'hui, le vaste emplacement que le peuple des adorateurs remplissait d'hymnes et de parfums est complétement désert. Les colonnes solitaires, unies au faîte les unes aux autres par les architraves qui dominent leurs chapiteaux corinthiens, dressent en un seul groupe magnifique, avec une tristesse fière, leur beau marbre que le soleil de deux mille ans a pénétré de teintes rousses : elles ont l'air de regarder non sans pitié leur

compagne écroulée, et, comme il faut toujours que nous prêtions nos sentiments aux choses, elles nous paraissent toutes remplies dans leur majesté mélancolique du souvenir de leurs sœurs disparues et des dieux oubliés. Je contemple respectueusement ces nobles païennes, évidemment filles d'un artiste grec qui s'était en même temps inspiré de la grandeur du génie romain. Je me promène sous ces hautes galeries si vite interrompues. Je m'appuie, pour mieux considérer leurs proportions, sur les blocs de la colonne étendue par terre comme un géant frappé à mort. Je suis bien souvent retourné, pendant mon séjour à Athènes, pour revoir ces grands débris, surtout le soir, quand la lune, s'élevant au-dessus du Parnès, les éclairait de lueurs étranges; l'austère ruine ressemble alors à une troupe de fantômes debout au milieu de la plaine. Enveloppées d'une clarté bleuâtre, rassemblées comme le chœur des captives de la tragédie antique, vivantes encore tandis que la fatalité inexorable a tout frappé auprès d'elles, immobiles au milieu du silence de la nuit, les pâles colonnes se détachent sur le fond du ciel en laissant voir çà et là entre leurs intervalles le feu tremblant des constellations.

Dans un pli surbaissé de la plaine, des bouquets d'arbres s'agitent sous un vent léger. La fontaine des Muses jaillit dans ce bois sacré; un lit de torrent encombré de pierres se creuse à l'entour; il n'y a pas une goutte d'eau dans ce ravin, mais il s'appelle l'Ilissus. Les enfants qui remuent le sable y font sourdre par-

fois quelques filets argentés; mais, pendant toute la belle saison, le ruisseau demeure à sec; l'hiver seulement, après des pluies abondantes, il se transforme en un torrent qui pendant quelques jours coule à pleins bords et même dépasse souvent ses rives. Jadis, du temps où Socrate, ainsi que Platon le rappelle, remontait, les pieds dans l'eau, le cours de l'Ilissus jusqu'au platane où il continuait avec Phèdre, couché sur le gazon en pente douce, son immortel dialogue, il y avait dans la plaine de l'Attique plus d'arbres que les ravages des hommes n'en ont laissé aujourd'hui. L'Ilissus n'était pas épuisé si vite, et vraisemblablement il donnait pendant l'été, aux alentours, la fraîcheur qui faisait bénir ses nymphes. Les Athéniens se réunissaient dans les bocages dont les vestiges subsistent encore, et que de nobles méditations, que d'entretiens charmants ont été accompagnés par son murmure !

Avant d'aborder l'Acropole, nous avons parcouru rapidement quelques édifices d'un intérêt secondaire, mais qui méritent cependant d'arrêter un instant le voyageur. Le portique d'Adrien, non loin des colonnes olympiennes, est formé de deux arcades de marbre superposées. Les Athéniens définitivement vaincus, conquis et façonnés à la servitude impériale, y ont gravé une inscription adulatrice. La ville de Thésée y exprime sa joie d'être désormais la ville d'Adrien. Ce n'était pas tout à fait la même chose. L'édicule est en harmonie avec cette pensée; il ne manque pas d'une certaine élégance, mais il est aussi loin du style du Parthénon

que les courtisans du César romain étaient loin des libres concitoyens de Sophocle et de Phidias.

Sur une petite place où deux ou trois platanes répandent doucement l'ombre mouvante de leur feuillage, le fronton et le péristyle d'un temple ont subsisté. Dans le pays, on désigne ce lieu sous le nom d'*Agora;* mais l'erreur archéologique est évidente. Les savants se refusent à reconnaître là l'emplacement de l'ancienne place publique. Le temple était dédié à Minerve; il est de l'époque d'Auguste; les colonnes, peu élevées, cannelées largement, s'amincissent au sommet jusqu'au fronton, dépouillé de son ancienne parure. Cette entrée d'un monument religieux semble maintenant une porte triomphale. Le petit carrefour au centre duquel il s'élève avec ses arbres, ses maisons basses, est paisible et charmant. On s'arrête volontiers au pied des arbres pour respirer la fraîcheur de l'ombre.

Non loin de là, un bâtiment octogone, de dimensions fort restreintes, se dresse au milieu d'une cour ronde que dominent, à une certaine hauteur, les rues adjacentes : c'est la tour des Vents. Chacune de ses faces, surmontée d'un bas-relief qui a beaucoup souffert du temps et qui parfois même est à peu près fruste, se tourne vers un des points cardinaux. Les sculptures qui les couronnent représentent les huit vents principaux : l'Eurus y gonfle ses joues, le Notus s'élève à travers la tempête, le Zéphire s'y berce doucement dans l'air. On devine ces détails plutôt qu'on ne les voit. Le sujet, un peu monotone, a médiocrement inspiré l'artiste de second

ordre et de période inférieure qui a consacré ce monument aux fils d'Éole. On y retrouve toutefois, à demi effacés, quelques indices d'un art habile : sous cette forme allongée qu'exige le peu d'élévation de l'encadrement des bas-reliefs, des silhouettes gracieuses se balancent avec un heureux abandon. J'ai remarqué tels plis de tunique, telle série de lignes, telle courbe de bras et d'épaules qui accusent la main d'un vrai sculpteur. Ce n'est point Phidias, ni Praxitèle, ni Scopas, qui ont imaginé ces figurines; mais l'artiste, si loin qu'il fût de leur génie, était de leur école et formé par la contemplation de leurs œuvres. La tour des Vents n'était d'ailleurs qu'un édifice peu considérable, destiné à renfermer une clepsydre. A l'intérieur, on montre encore l'emplacement de la machine et les rainures où passait l'eau de la fontaine de l'Acropole qui la faisait mouvoir. Tout autour, on a placé un certain nombre de débris, peu curieux du reste, que le gardien s'évertue à décrire avec enthousiasme pour gagner la drachme de l'adieu.

La *Stoa* d'Adrien, que l'on rencontre à une petite distance au milieu d'un quartier populeux, sur une place encombrée par les baraques d'un marché, est le reste d'un gymnase consacré à l'instruction publique et hanté autrefois par nombre de sophistes et de rhéteurs. Le seul vestige de ce monument de la décadence athénienne est un mur noirci par les siècles et sur lequel se détache une colonnade corinthienne. C'était jadis un portique, un promenoir pour les philosophes et les orateurs :

la jeunesse se pressait là autour des maîtres qui n'avaient pas conservé, il est vrai, le grand souffle des Aristote et des Démosthène et qui savaient toutefois non-seulement arrondir les périodes et préparer les arguments subtils, mais encore enseigner la rhétorique et les doctrines psychologiques et morales de leurs devanciers. Ce fragment de la *Stoa* est resté comme un témoignage de la permanence de l'école attique et de ce mouvement d'idées que la domination romaine n'avait pas comprimé. C'est là que se formaient à la parole les jeunes gens que les riches citoyens de Rome envoyaient étudier à Athènes, et qui rapportaient dans la capitale du monde la tradition des études et des arts de la Grèce. Par les vigoureuses leçons, par les efforts de ces professeurs d'éloquence et de morale dont Cicéron, leur disciple, ne cesse de vanter le talent et la science, le génie athénien a civilisé Rome, vaincu le farouche conquérant et conservé au monde le sentiment de l'idéal. La *Stoa* nous rappelle cette période secondaire, venue après le grand développement de la pensée et de la liberté grecques, et qui représente la diffusion par tout l'univers des principes de l'art et de la beauté. Aujourd'hui les marchands d'amphores, les tentes où s'entassent les fruits et les légumes, une multitude de petites boutiques volantes ou siégent des Palikares en fustanelle, occupent l'emplacement de l'ancien Lycée et se groupent au pied du portique qui a retenti jadis de tant de beaux vers, de tant de conversations ingénieuses. Les harangues de Démosthène et les dialogues de

Socrate y ont été commentés par les plus solides esprits du paganisme à son déclin, et plus tard étudiés et admirés en ces lieux mêmes par les penseurs du christianisme naissant; les Basile, les Grégoire de Nazianze et tant d'autres encore sont venus y demander aux lettres antiques le secret de l'argumentation et de l'harmonie. En écoutant, ici même, les cours de ceux qui expliquaient l'art des maîtres du temps passé, ils ont appris à faire entendre aux néophytes les vérités et la morale de l'Évangile avec une persuasive éloquence, et à démontrer la sagesse divine dans la langue qu'avait parlée Platon.

Je me représentais autour de la *Stoa* ces étudiants à jamais illustres, et je me trouvais déjà devant ce monument chorégique de Lysicrate particulièrement cher aux archéologues qui ont décrit les ruines d'Athènes. Celui-là n'est point en ruine : construit en forme de lanterne, entouré de colonnettes malheureusement soutenues par une maçonnerie qui les protége, il est vrai, mais qui, occupant leurs intervalles, dissimule leur élégance, ce mince et gracieux pavillon ne rappelle point de souvenirs. Lysicrate *chorége* l'a bâti en mémoire du prix du théâtre qu'il avait remporté vers l'époque de Démosthène et de Philippe; c'est le seul vestige des nombreux édifices de l'antique rue des Trépieds, que les magistrats ou les lauréats des jeux Olympiques se plaisaient à élever pour immortaliser leur nom, et en même temps c'est une œuvre dont les proportions délicates attestent le génie d'un artiste inconnu. Mais on

voudrait supprimer le mur de pierre qui en maintient la fragile architecture : on aimerait voir l'azur du ciel entrer librement dans cette petite salle arrondie et un rayon se glisser à travers les colonnes légères.

III

Ce ne fut pas, je dois le dire, sans une émotion très-vive que je me trouvai devant l'Acropole. On rêve de venir là depuis l'enfance classique ; on désire souvent toute la vie d'entrer dans cette enceinte sans que les circonstances permettent d'y mettre le pied. Lorsqu'enfin la destinée nous donne cette joie, n'en déplaise aux sceptiques, on n'aborde pas le Parthénon sans ouvrir les yeux très-grands et sentir son cœur battre très-fort. J'ai connu un homme qui, cependant, avait vu en Orient et ailleurs de bien merveilleux spectacles, et qui, involontairement, a ôté son chapeau en franchissant les Propylées : il ne saluait pas la déesse Minerve sans doute, mais la beauté éternelle.

On monte à l'Acropole par une pente qui contourne les flancs des rochers et les vieux murs de la citadelle athénienne à travers une double rangée d'arbres verts, de palmiers et d'aloès. La poussière tourbillonne là par gros nuages dès qu'il y a du vent; bien qu'on se dise que c'est la poussière de vingt siècles, on la trouve un

peu épaisse, et l'on arrive avec plaisir devant la petite porte qu'un gardien soupçonneux (il ne me quitta pas un instant pendant la promenade) ouvre moyennant une rétribution légère. On passe sous une voûte, et l'on est au bas d'une pente couverte d'herbes folles et de fragments de marbre. Devant moi, à droite, se dresse un escalier de pierre : — quelques degrés parallèles s'élèvent également à gauche sur cette éminence. En haut, sur le terre-plein, plusieurs marches de marbre règnent sur toute la largeur de l'esplanade devant une double rangée de colonnes de marbre blanc : ce sont les Propylées.

Je ne suis pas archéologue, et je n'ai pas la prétention de décrire scientifiquement l'Acropole : d'autres se sont chargés de ce soin, et M. Beulé surtout a fait sur ce sujet un livre qui restera, bien qu'on y relève quelques erreurs. Je ne suis qu'un humble touriste notant ses impressions et groupant ses souvenirs : je raconte l'effet des choses plus que les choses elles-mêmes. Il me semble que ce qu'on éprouve au premier abord devant le vestibule de l'Acropole, c'est le sentiment profond, amer, douloureux de la ruine. Les frontons de Mnésiclès ont disparu, les morceaux de marbre jonchent le sol, les colonnes au milieu des débris se dressent avec une majesté triste. Tout est renversé alentour d'elles : leurs chapiteaux et leurs architraves sont tombés par terre ; elles élèvent mélancoliquement au-dessus des ronces et des broussailles de la colline leurs bases ébréchées par l'impiété du temps et des

hommes et leurs sommets découronnés. Mais, plus on les contemple, et plus on se détache des pensées qui saisissent au premier coup d'œil : on enveloppe alors d'un regard la façade et les deux ailes, on comprend une harmonie qui s'impose à l'âme avec une autorité souveraine. Ce n'est plus la forme qu'avait rêvée l'artiste, c'est une beauté nouvelle, étrange, faite de la pensée primitive du maître et de la solennité de l'abandon, des ruines, de la solitude. Les colonnes blanches, privées de leurs frontons, de leurs bas-reliefs, des statues dont elles étaient entourées, debout sous le soleil qui les fait resplendir aujourd'hui comme autrefois, apparaissent avec une prestigieuse sérénité. Le ciel bleu les inonde; le vent caresse leur façade; les oiseaux visitent leur faîte; de petites fleurs s'épanouissent à leurs pieds; le sourire universel des choses se répand sur leur tristesse, et il se fait un incomparable accord entre ces vestiges des siècles, la destruction qui les entoure et l'éclat de la nature. L'accueil du vestibule est tout ensemble bienveillant et grave : on est à la fois saisi de respect devant la conception du maître, douloureusement troublé devant tant de débris, ébloui devant la lumière qui anime la sévérité du portique.

Dans l'aile gauche des Propylées s'ouvre une salle désignée sous le nom de Pinacothèque. Autrefois, dit-on, des tableaux y étaient suspendus : peut-être les chefs-d'œuvre de Zeuxis, le dessinateur dont nul artiste grec n'a égalé la précision savante; de Parrhasius, le coloriste hardi; d'Apelles, qui plus tard avait réuni le style et la

vivacité brillante de ses devanciers, ont-ils couvert ces murailles aujourd'hui froides et nues. On y a rassemblé de nombreux fragments de statues : ici des têtes dont l'expression a disparu dans la catastrophe qui les a mutilées ; là des torses drapés, il est vrai, avec cet art merveilleux qui adapte au corps les plis légers ; mais que vaut le torse lorsque la tête a péri ? que valent sans le corps et la figure ces bras charmants qu'on voudrait voir soutenant les urnes et les corbeilles sur le front des canéphores, ou ralliant, d'un geste pudique, les ondulations de la chlamyde des vierges athéniennes ? Dans ce musée bizarre, pas une statue intacte, pas une œuvre émouvante : je ne vois que les restes épars des sanctuaires ravagés.

Nous n'entrons pas encore dans l'enceinte dédiée à Minerve. En avant des Propylées, un petit édifice carré élève ses minces colonnettes, et s'entoure d'une frise délicatement sculptée : c'est le temple de la Victoire Aptère (sans ailes). Dans cette salle étroite, sorte de chapelle réservée à une dévotion purement nationale, on avait placé dès avant le temps de Périclès — à ce que disent les archéologues — une statue de bois de la période primitive, œuvre de l'art hiératique qui a précédé Phidias, symbole de la Victoire à jamais fixée dans Athènes puisqu'elle n'avait point d'ailes. C'était une sorte de palladium renfermé dans la *cella*. Qu'il fût, comme le croyaient les adeptes fervents, contemporain de Thésée et de son triomphe sur le Minotaure ; qu'il eût été, au contraire, placé là beaucoup plus tard,

en un temps où les artistes n'avaient pas encore donné d'ailes à la Victoire, Athènes voyait en cette statue mystérieuse un autre aspect de sa protectrice divine, de Minerve toujours présente au milieu de son peuple. De quelles prières ardentes le patriotisme a dû souvent faire retentir ce temple! Et cependant Athènes se trompait sur son avenir et sa vraie gloire en implorant la *Victoire sans ailes*. Elle n'était point destinée à ces succès particuliers, exclusivement nationaux, égoïstes, inutiles au monde, qui assurent pour quelques années, par un hasard heureux, la prééminence matérielle et brutale d'une nation. Elle était réservée au contraire à cette tâche, infiniment plus belle et plus haute, de remporter des victoires ailées, d'étendre bien au delà de ses frontières et jusqu'aux extrémités du monde les résultats impérissables de ses triomphes militaires qui ont sauvé la civilisation des étreintes de la barbarie. Son génie invincible devait parcourir l'univers avec un sublime essor, ne rencontrer nulle part de défaites et planer à jamais sur les peuples conquis. C'était du haut de l'Acropole, en effet, — et sur ce point Athènes ne se trompait pas, — que la Victoire devait s'élancer comme un aigle au delà des océans et des montagnes, laissant dans son obscure retraite la statue de bois des vieux âges qui n'était pas la vraie Minerve, l'idéal, la liberté. L'art cosmopolite et souverain a pris son vol au pied des Propylées, sur le plateau superbe où Ictinus et Phidias ont construit le Parthénon.

Nous traversons le portique et nous entrons en pleine

lumière, sous le vaste ciel. Nous voici au sommet de la colline d'où l'on découvre l'étendue azurée de la mer, la campagne de l'Attique, l'Hymète couvert d'arbustes sauvages, le Parnès et sa chaîne assombrie, le Lycabète et ses rochers aigus, Athènes et ses maisons blanches, la route de Marathon et celle d'Éleusis qui se dérobent dans les replis des montagnes, et au loin les harmonieux profils du Pentélique. C'est dans la clarté diffuse qu'on voit soudain devant soi la plus merveilleuse et la plus terrible des ruines, le Parthénon foudroyé par les Vénitiens, dégradé par les Turcs, dépouillé par lord Elgin, victime des hommes, victime du temps, à demi renversé, portant partout la trace de quelque agression sacrilége, encombré de fragments, comme si le plus formidable tremblement de terre s'était acharné à amonceler les uns sur les autres les frontons brisés et les statues en poussière; et cependant, élevant dans l'azur son fronton et les restes de sa colonnade avec une telle majesté qu'on s'arrête tout à coup frappé d'admiration comme l'ont fait depuis deux mille ans tous les hommes civilisés qui se sont trouvés à cette place où nous sommes, devant ces colonnes roussies par le soleil, et qui se sont, comme nous, respectueusement inclinés devant la vision de l'incomparable beauté.

Le plan du Parthénon était simple : une façade de huit colonnes, et sur les côtés une galerie qui n'en compte pas moins de dix-sept; à l'intérieur, la *cella* ou temple proprement dit, où se trouvait la colossale Minerve de Phidias, la merveille d'ivoire et d'or, et,



Le temple de Jupiter Olympien et l'Acropole.

derrière la cella, l'*opisthodome*, qui renfermait le trésor de la république. Sur le fronton oriental, les groupes de Phidias et de ses disciples, les Alcamène et les Agoracrite, les Nésiotès et les Peonios, admirables artistes dont la gloire du maître a pour ainsi dire absorbé la gloire. Parmi ces statues, les unes ont été absolument détruites, les autres sont mutilées et méconnaissables; les plus belles sont la richesse du Musée de Londres, Cérès et Proserpine, l'Hercule, l'Iris, les trois Parques, l'éternel enseignement des sculpteurs. Sur la frise de la *cella*, se déroulait la procession des Panathénées; sur le fronton occidental, les mêmes statuaires avaient représenté la lutte de Neptune et de Minerve; de toutes les figures de ce vaste ensemble, deux seulement sont demeurées, celles de Cécrops assis et de sa fille Aglaure, agenouillée devant lui. Les métopes des frises ont eu la même destinée; celles-ci sont à Londres, celles-là sont dégradées à tel point qu'on n'en peut même reconnaître les formes et l'ordonnance; toutes les colonnes de droite sont tombées; dans la partie qui subsiste, pas un ornement, très-peu des savantes combinaisons de l'architecte, aucune des œuvres des statuaires qui aient survécu; mais elle n'est égalée par aucun monument au monde et reste la constante révélation de la puissance et de la grâce de l'idéal.

Entre le regret de ce qui n'est plus, entre l'enthousiasme pour ce qui est encore debout, quel sentiment saisit le plus fortement l'âme lorsque l'on regarde le

temple de la déesse athénienne? Ces deux impressions s'emparent également de la pensée. On ne s'était jamais figuré à quel degré l'œuvre des immortels artistes avait souffert des péripéties de l'histoire. Il semble même d'abord qu'on n'ait devant soi qu'un monceau de fragments. Peu à peu les yeux s'accoutument à ce désordre et retrouvent l'harmonie des lignes brisées; lentement les séries architecturales reprennent pour la pensée leur suite et leur accord, et bientôt, de ces péristyles incomplets, de ces portiques interrompus, de ces murs effondrés, l'imagination reconstruit l'édifice sacré qu'ont admiré les contemporains de Périclès. On revoit alors dans sa pensée l'ordonnance des colonnes, les murailles du temple que décorent les bas-reliefs des métopes et des frises; le fleuron d'acanthe couronne le sommet du fronton, et les boucliers d'or suspendus à l'architrave étincellent sur la façade qui regarde l'orient. Les groupes de Phidias développent leurs formes harmonieuses; les chevaux d'Apollon élèvent en avant leur poitrail superbe; la Nuit étend son torse fatigué; les Parques filent la destinée humaine; les dieux et les héros s'épanouissent dans la lumière dorée; les jeunes Athéniens des frises galopent sur leurs coursiers ardents; les Lapithes y combattent les Centaures, et les grandes batailles de l'histoire athénienne y développent leurs héroïques épisodes. Dans la *cella* ouverte, mille objets précieux, offrandes et trophées, le trône de Xerxès, les armes dédiées à la déesse par les hommes illustres de Plutarque, les trépieds d'or, les vases d'airain, les sou-

venirs des guerres médiques, sont réunis autour du piédestal où Phidias a placé sa Minerve; au dehors, un peuple de statues, le Jupiter de Léocharès, l'Apollon Parnopios, Anacréon, Xantippe, Minerve et Neptune, Io, Procné, que sais-je! toute la mythologie radieuse, l'Olympe descendu sur la terre, les fables exquises, les guerriers, les poëtes vivent dans le marbre, présentent au peuple athénien les objets de son culte, la reproduction de son passé, l'éblouissante réalisation de son rêve. Et l'on revoit alors le jour des fêtes panathénaïques, la procession des vierges et des éphèbes vêtus de blanc qui s'avancent au son de la double flûte et des lyres alentour des portiques, dans les enceintes, auprès des divinités de marbre, cadençant leur démarche, leurs poses et leurs gestes suivant les rhythmes de la musique sacrée. On retrouve l'émotion que laissait dans les âmes ce spectacle superbe, on revoit cet instant unique dans l'histoire du monde, où la civilisation athénienne avait concentré sur le rocher de l'Acropole toute la puissance de son inspiration, toutes les formes de l'idéal plastique, le plus admirable ensemble que les hommes aient jamais contemplé! Quelles scènes et quelles œuvres, puisque aujourd'hui, dans ce champ dévasté, leur souvenir, leur représentation fictive, que dis-je! leur ombre, nous trouble, nous séduit et nous électrise encore!

Et cependant la prodigue Athènes n'était point satisfaite par cet assemblage de merveilles : à gauche du Parthénon, elle avait construit un autre temple, celui

d'Érechthée, et au devant de cet édifice, dont il est difficile de reconnaître maintenant les dispositions intérieures, le plus étrange et le plus charmant des portiques, les jeunes filles placées sur un stylobate élevé et dont les têtes supportent le fardeau de l'architrave. Sans doute l'Érechthéion a renfermé bien des curiosités hiératiques, telles que la Minerve de bois que l'on disait tombée du ciel, ou le Mercure du temps de Cécrops, ou le siége sculpté par Dédale ; la lampe d'or de Callimaque y a brûlé nuit et jour suspendue aux palmiers d'airain; les guirlandes ciselées, les émaux rares ont orné ses chapiteaux; ses colonnes, dont il ne reste qu'un si petit nombre, ont entouré les enceintes où courait la frise en marbre noir d'Éleusis; de brillantes peintures ont décoré ses plafonds; le tombeau d'Érechthée, l'autel de Minerve et de Neptune, les statues des Heures, l'olivier sacré, une multitude de monuments et d'objets mystérieux, chers à la religion, à la légende ou à l'histoire, ont enrichi et orné son sanctuaire; mais les Cariatides font oublier tout le reste, et je dirai presque que les regrets s'effacent devant l'œuvre que le temps a épargnée. La tribune rectangulaire où s'élèvent les immortelles jeunes filles se présente en avant de l'Érechthéion; quatre d'entre elles soutiennent l'architrave de la façade : les deux autres portent les côtés. Lord Elgin, dont on rencontre partout la trace funeste sur l'Acropole, a enlevé l'une d'elles, qu'il a fallu remplacer par une copie moderne faite d'après le moulage envoyé

le Londres : les cinq autres sont l'œuvre de l'artiste athénien. Ce sont les seules statues intactes qui soient restées sur l'Acropole : debout, la tête couronnée de la chevelure frissonnante des déesses, enveloppées dans les plis de la longue robe qui suit les ondulations de leur corps, la jambe légèrement infléchie chacune d'un côté opposé pour éviter la monotonie du mouvement, séparées l'une de l'autre par un intervalle combiné de telle sorte qu'elles soient un groupe en demeurant isolées, elles forment tout un édifice aérien. Sœurs charmantes, chœur virginal, pures créations d'une fantaisie délicate et puissante, elles inclinent doucement leurs jeunes têtes sous le poids du chapiteau circulaire sans apparence de fatigue et d'effort. Elles semblent porter plutôt la corbeille mystique des fêtes de Minerve Poliade que l'architrave du portique, et c'est un rhythme intérieur qui règle l'harmonie de leur attitude. Je nie que l'artiste ait voulu, comme le prétend Vitruve, représenter les femmes de Caryès réduites en esclavage : la servitude n'a point cette beauté pure, cette grâce chaste et recueillie, ces lignes suaves. Tout indique ici, au contraire, la jeune fille libre accomplissant un rit sacré. A la fois souriantes et sévères, leur visage est empreint d'une gravité modeste et en même temps de cette sérénité suprême que la statuaire grecque impose à ses enfants. Elles ont traversé les siècles, elles ont vu s'écrouler devant elles les temples dont elles étaient entourées; leurs compagnes de marbre ont volé en

éclats sous le marteau des Barbares et sous les bombes de Venise; mais rien n'a troublé leur calme souverain, et elles nous regardent aujourd'hui à leurs pieds avec cette même supériorité paisible et dédaigneuse que l'artiste, comme s'il eût prévu leurs épreuves futures, avait imprimée, dès le temps de Phidias et de Platon, à leurs yeux immobiles et à leur repos éternel.

IV

Lorsqu'on descend de l'Acropole, on veut en vain se retrouver soi-même : l'action puissante de ce spectacle domine à tel point que la réalité s'efface et que l'on vit au milieu des âges disparus. Tant qu'on est à Athènes, cette impression persiste : on est sous le charme d'une autre civilisation, et l'on voit sans cesse réapparaître devant la pensée les images des monuments austères, les ombres des hommes illustres, les statues des dieux olympiens. On ne saurait croire combien l'esprit s'élève et s'épure dans cette contemplation. Les détails de la vie, les préoccupations quotidiennes qui nous absorbent ailleurs n'ont plus de prise sur l'intelligence pénétrée par le sentiment de la réalité des choses idéales, et l'on existe vraiment pendant quelques jours, par une singulière substitution du

passé au présent, dans les siècles de l'Athènes antique.

Telle était la disposition de nos idées lorsque nous avons revu l'Acropole, et lorsque nous avons visité, autour de la colline, les monuments que nous n'avions point étudiés encore : l'Odéon d'Hérode Atticus, sur la pente méridionale du rocher de Minerve, vaste hémicycle dont les couloirs, les gradins et les escaliers ont été construits au temps des Antonins ; les vingt-huit arcades du portique d'Eumène, et surtout l'un des plus curieux débris de la vie athénienne, le théâtre de Bacchus. Sur ces degrés où s'entassaient, dit-on, trente mille spectateurs et qui montent sur le flanc de l'Acropole jusqu'au pied des vieux murs de Cimon, le peuple écoutait les drames d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, les comédies d'Aristophane et de Ménandre. Restauré sous Adrien, et quelque peu modifié alors, ce vaste cirque présente encore, dans son intégrité, l'ensemble de sa construction primitive. Les gradins sont presque tous demeurés en leur place. Au bas de l'enceinte, les fauteuils de marbre blanc des grands prêtres et des archontes sont rangés dans l'ordre prescrit. Les inscriptions placées sur chacun d'eux indiquent la dignité de celui qui occupait aux jours de fête ces siéges solennels. Au centre, sur un emplacement un peu exhaussé, le prêtre de Bacchus, puis celui de Jupiter, celui d'Apollon, l'interprète des lois sacrées, l'hiérophante des mystères d'Éleusis, les prêtres des Grâces, de Diane, de Neptune, le héraut, l'hiéromnémon, le stratége, tous les dignitaires de la cité ; devant eux la

scène, dont les emplacements divers, les compartiments extérieurs et souterrains, les constructions nécessaires au jeu des machines et au développement des décors, sont encore indiqués par des fragments de colonnes, des excavations, des bas-reliefs dont on reconnaît aisément, sans être archéologue, le sens, la destination, le caractère spécial dans l'ensemble de l'édifice. Sans doute on ne voit plus les cariatides qui soutenaient la scène, les personnages des bas-reliefs de la frise intérieure, dont deux faunes accroupis ont seuls subsisté, les hautes colonnes et les frontons, les ornements qu'un peuple épris de poétiques spectacles avait prodigués sur son théâtre. Mais qui donc, en ces lieux remplis de tant de souvenirs, n'assiste pas, pour ainsi dire, aux représentations à jamais illustres où, devant les vieillards assis dans leurs chaises de marbre, aux applaudissements de la foule enthousiaste, sous le ciel infiniment pur, d'habiles acteurs ressuscitaient OEdipe, Phèdre ou Électre, et faisaient entendre, jusqu'aux extrémités du théâtre, les plus admirables vers que jamais les hommes aient prononcés? Il nous semblait contempler ces dramatiques scènes, qui sont demeurées dans toutes les mémoires, et voir, sous le masque de Melmopène ou de Thalie, les personnages chaussés du cothurne tragique ou du brodequin d'Aristophane redire ces dialogues où les passions palpitent, ou chanter la strophe et l'antistrophe des chœurs patriotiques et religieux. Nous croyions écouter encore les cris de la foule émue devant les terribles malédictions des Euménides, les sanglantes

péripéties d'Agamemnon, les élégiaques accents d'Antigone, et les rires qui retentissaient dans l'air quand les *Acharniens*, *Plutus*, *Lysistrata* ou les *Guêpes* lançaient sur les ridicules, les vices ou les erreurs athéniennes, les traits de l'impérissable satire.

Je ne dirai point que notre impression ait été plus vive, mais elle n'a guère été moins forte, bien que nul monument ne réveille et ne serve le souvenir, lorsque non loin du théâtre de Bacchus, nous avons gravi les deux collines de rochers couverts aujourd'hui d'arbustes et de broussailles, mais qui portent ces deux noms sonores : l'Aréopage, où siégeait le plus vénérable tribunal de la Grèce; le Pnyx, où le peuple a décidé tant de grandes choses et aussi tant de folles entreprises et tant d'injustes décrets. Sur la place de l'Aréopage, il n'est pas même resté une ruine: on voit à peine où se tenaient les juges, les défenseurs et l'accusé. Quelques petits escaliers, d'une signification indécise, guident les recherches des archéologues; mais aucun sérieux indice n'encourage les savants et ne justifie leurs hypothèses. C'est là cependant, sur ce rocher maintenant désert, que, dans les temps héroïques, Oreste est venu demander justice et plaider sa cause contre les Furies; là que, pendant les jours fortunés de la puissante démocratie, les lois de Solon trouvèrent leur inviolable asile; là enfin que saint Paul a fait entendre aux gentils les promesses mystérieuses et la bonne nouvelle du salut du monde. Le Pnyx est de l'autre côté d'une route poudreuse; on y monte

à travers champs; des enfants babillards y grimpent avec moi, sautant les fossés, se piquant aux aloès, ramassant tous les débris de poterie cassée qui se rencontrent sous leurs pieds et me les offrant malicieusement, comme des antiques fort précieux, avec cette audace railleuse du gamin grec en présence de l'étranger. Tout en trébuchant aux aspérités du roc et aux inégalités du terrain rempli de plantes sauvages, nous sommes arrivés, eux et moi, sur le sommet de la colline, large plate-forme surmontée de degrés de marbre, estrade solennelle élevée environ d'une hauteur d'homme au-dessus de l'emplacement où se tenait le peuple. Cette estrade est un des monuments célèbres de l'histoire grecque : c'est la tribune aux harangues, non point, il est vrai, celle où les grands orateurs des guerres médiques ont exhorté le peuple à la victoire, non point celle où Périclès a prononcé l'oraison funèbre des guerriers morts pour la patrie. L'ancien Pnyx, où ces maîtres de la parole ont déployé leur éloquence, était situé plus près de la mer, sur un point qu'on ne saurait déterminer aujourd'hui; mais vers l'époque des trente tyrans, les assemblées populaires se sont transportées sur le rocher où nous sommes, et c'est là que Démosthène a prononcé ses *Philippiques* et le *Discours sur la Couronne;* c'est du haut de ces degrés que sa parole a surexcité la multitude qui se pressait devant l'estrade de marbre. De là se déroule sous les regards un panorama superbe : le Parthénon se dressait à la droite de l'orateur; derrière lui, la mer éten-

dait ses perspectives ; à ses pieds, la campagne de l'Attique et les maisons d'Athènes se groupaient autour du Lycabète; plus près, un édifice que devaient respecter les âges, le temple de Thésée, présentait sa colonnade, et la colline des Nymphes, occupée aujourd'hui par un observatoire, complétait la série des ondulations de la plaine. Les grandes inspirations, les imposantes images, les émouvants souvenirs, devaient se présenter d'eux-mêmes à la pensée de l'homme seul, debout au-dessus des têtes de son tumultueux auditoire, et il semble que toutes ces magnificences de la civilisation athénienne convergeaient en cet instant vers l'orateur, qui excitait le peuple à mourir pour les défendre. Ce spectacle, ces paroles, ces invocations à tant de témoignages de gloire et de génie, qui se pressaient de toutes parts, devaient remplir l'auditoire d'un saint enthousiasme, et lorsque Démosthène dénonçait les barbares de la Macédoine ; lorsque, dans le *Discours de la Couronne*, il s'écriait en s'adressant aux morts de Chéronée : « Non, vous n'avez pas failli, ombres généreuses qui avez lutté pour l'honneur et pour la liberté de la Grèce », ne semble-t-il pas que des quatre coins de l'horizon, du haut de l'Acropole, des profondeurs où s'étend le golfe de Salamine, de la vallée où court la route de Marathon, de la plaine où se développaient les maisons d'Athènes, l'applaudissement des ombres héroïques, la bénédiction des dieux de marbre, donnaient un retentissement sans pareil aux mâles accents du patriotisme expirant?

Ainsi je rêvais des choses passées, assis sur les degrés de la tribune athénienne. Le soir venait, et les derniers rayons du jour doraient doucement les colonnes du temple de Thésée. L'admirable édifice, plus ancien de trente ans que l'Acropole, et où le fils de Miltiade avait transporté de Scyros les cendres du demi-dieu, déployait ses portiques dont le temps et les Barbares n'ont point troublé l'harmonie. Il nous paraissait, dans son intégrité, le symbole de la victoire définitive de l'art athénien sur les conditions ordinaires de la durée des choses humaines. Quelques détails de son ornementation, les bas-reliefs de ses métopes, les colonnes intérieures de son *pronaos*, les dispositions de l'entrée ont disparu; mais, dans l'ensemble, il est encore le même que dans les temps antiques. L'œuvre de Micon, plus heureuse que celle d'Ictinus, a vaincu les siècles. On n'y entend plus retentir les chants des prêtres de Thésée, mais elle a recueilli dans ses murailles, pareille à un riche triomphant qui reçoit des amis maltraités par la fortune, un grand nombre de fragments de la statuaire. Ce temple est devenu un musée, où se sont réfugiés, comme dans un port assuré contre les éventualités de la tempête, le Méléagre de l'île d'Andros, le Mercure de l'Aulide, une multitude de bustes brisés, de torses anonymes, de bas-reliefs curieux, surtout celui de Triptolème et de Cérès, récemment découvert à Éleusis, celui du guerrier de Marathon, profil de grandeur naturelle, finement ciselé dans le marbre

par Aristoclès de Sicyone et qui rappelle plutôt les figures égyptiennes que les libres créations de l'école de Phidias.

L'édifice, qui, par une exception singulière, est seul intact parmi les débris dont est couvert le sol d'Athènes, prenait alors pour nous, sous la splendeur du couchant qui le baignait d'une clarté rose, une beauté suave et un sens mystérieux. Ce nom de Thésée, qui ramène l'esprit au souvenir des âges mythologiques, la pureté de son style, le développement de ses colonnes contemporaines des luttes contre Darius et Xerxès, la bienveillance du sort qui, après deux mille quatre cents ans écoulés, après tant d'invasions, après tant de guerres, tant de convulsions de la nature et de l'humanité dont les autres monuments ont été plus ou moins victimes, a épargné son enceinte, toutes les grâces de ses formes et toutes les chances de sa destinée heureuse, ne résument-elles pas l'histoire même du génie grec? Lui aussi il naît dans les temps héroïques, il produit ces merveilles que nous venons d'admirer, et malgré toutes les vicissitudes des empires, malgré les fluctuations diverses des peuples qui se sont succédé sur la surface de la terre, il est demeuré stable et radieux au milieu des ruines.

Je ne suis pas sorti d'Athènes sans tristesse, et lorsque, reprenant la route du Pirée, après les quelques jours passés dans la contemplation de l'idéal, j'ai vu s'effacer dans le lointain les sommets de l'Acropole, je croyais abandonner une patrie qu'il ne me sera peut-

être jamais donné de revoir. Le ciel était pur, la mer doucement agitée couvrait de flocons blancs la surface bleue du golfe Saronique; nous laissons à notre droite Égine et ses temples, les côtes de l'Argolide, puis celles de Laconie où nous avons salué les cimes neigeuses du Taygète; nous doublons le cap Malée où l'ermite envoie aux navires la bénédiction du ciel, puis le cap Matapan, puis l'île de Cérigo, et peu à peu les côtes de Grèce disparaissent dans la brume; nous entrons dans l'Adriatique : nous avons quitté l'Orient.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

PARIS. TYPOGRAPHIE DE H. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

